This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

23747 f. 39

LETTRES

DE MESSIRE ROGER DE RABUTIN COMTE DE BUSSY,

LIEUTENANT-GENERAL DES ARMÉES DU ROI, ET MESTRE DE CAMP GENERAL DE LA CAVALERIE FRANÇOISE ET ETRANGERE.

AVEC LES REPONSES.

Nouvelle Edition, où l'on a inſeré les trois Volumes de NOUVELLES LETTRES *publiez en* 1709, *& rangé toutes les Lettres ſelon l'ordre Chronologique.*

TOME TROISIEME.

A AMSTERDAM,

Chez ZACHARIE CHATELAIN.

MDCCXXXVIII.

BODLEIAN
31 JUL 1929
LIBRARY

TABLE

DES

LETTRES

DU

TROISIEME TOME.

LEttres *au* ROI. 119. 127. 139. 146. 148. 180. 193. 224. 281. 323. 346. 357. 363. 366.
De S. A. R. MADEMOISELLE. 129. 154.
A. S. A. R. MADEMOISELLE. 315.

A.

Du Duc de S. Aignan. 143.
Au Duc de S. Aignan. 26. 50. 144. 206. 214. 220. 373.
De Mademoiſelle d'Armantieres. 153. 170.
A Mademoiſelle d'Armantieres. 137. 159. 173.
A Madame d'A. 275.

B.

De Mr. de Baſville. 300.

A Mr. de Benſerade. 161. 175. 254. 334.
De Mr. de Benſerade. 167. 186. 333.
A Madame du Boucbet. 332.
Au P. Bouhours. 123. 166. 213. 229. 259. 308. 316. 381.
Du P. Bouhours. 122. 198. 205. 211. 257. 357. 377.
A l'Abbé de Broſſe. 125. 141.
De l'Abbé de Broſſe. 124.
A Mr. Brulart Premier-Préſident de Dijon. 148. 149. 380.
A Madame de Buſſy, Religieuſe à Ste. Marie. 210.
Du Marquis de Buſſy. 360. 372. 376.
Au Comte de B. 184.

C.

A la Marquiſe de Clerembaut. 321.
Du Comte de Colligny. 174.
Au Comte de Colligny. 191.
De Mr. de Corbinelli. 109. 116. 238.
A Mr. de Corbinelli. 4. 112. 244.

D.

A la Comteſſe de Dalet la Douairiere. 329. 349.
De la Comteſſe de Dalet la Douairiere. 347.
De M. Deſpréaux. 70.
A M. Deſpréaux. 72.
Au Maréchal de Duras. 274.
A l'Abbé D. 213.

E.

Du Comte d'Epinac. 263.
A la Marquiſe d'Epoiſſe. 199.
Du Comte d'Etrées. 72.
Au Comte d'Etrées. 85.

F.

Au Maréchal de la Ferté-Senneterre. 194.
De l'Abbé Flécbier. 40. 58.
A l'Abbé Flécbier. 42. 59.

G.

A Madame de Gouville. 89.
De Madame de Gouville. 102.
Au Comte de Grammont. 90. 151.
A Madame la Comteſſe de Grignan. 181. 194. 202. 222. 245. 328. 362. 387.
De Madame de Grignan. 188. 208. 238. 344. 359.
A la Comteſſe de Guiche. 133. 153.
De la Comteſſe de Guiche. 156.

H.

De la Marécbale d'Humieres. 155. 320.
A la Marécbale d'Humieres 218. 289.
Au Marécbal d'Humieres. 338.

I.

De Mr. de J. 290. 301.

L.

De Madame de Lamoreſan. 130.
Du Comte de Limoges. 54. 74. 77. 83. 93. 113. 258.
Au Comte de Limoges. 80. 86. 262.
A Madame la Ducheſſe de Longueville. 181.
Du Comte de L. 367. 371.

M.

Au Duc de Montauſier. 132. 364.
Du Duc de Montauſier. 364.
De Madame de Montmorency. 12. 189.
A Madame de Montmorency. 13. 190.
A Madame de M. 27. 48. 92. 165. 216. 235. 271. 296. 355.

De Madame de M. 26. 46. 90. 177. 204. 260. 275. 288. 351.

N.

Au Maréchal de Navailles. 273.
A Madame la Ducheſſe de Noailles. 98.
Au Duc de Noailles. 98.

O.

A Madame la Préſidente d'Oſembrai. 388.
De Madame la Préſidente d'Oſembrai. 389.

P.

A Madame de Piſieux. 136.
De Madame de Piſieux. 137. 185. 335.
A Mr. de Pompone Miniſtre & Secretaire d'Etat. 118. 127. 138. 224. 237. 272. 356. 362. 366.
De Mr. de Pompone. 118. 122.
A Mademoiſelle de Portes. 164. 188.
De Mademoiſelle du Pré. 41. 61. 97.
A Mademoiſelle du Pré. 43. 66. 107.
A Mr. P. 232.

R.

Au P. Rapin. 7. 22. 32. 45. 64. 71. 85. 101. 121. 142. 165. 203. 226. 251. 286. 345.
Du P. Rapin. 2. 20. 31. 44. 60. 69. 91. 120. 225. 249. 285. 312. 343.

Du Marquis de Renel. 267.
Au Marquis de Renel. 282.
Au Cardinal de Rets. 245.
De la Comteſſe de la Roche. 1. 67.
A la Comteſſe de la Roche. 6. 68. 147.

S.

Au Maréchal de Schomberg. 350. 358.
Du Maréchal de Schomberg. 358.
De Madame de Scudery. 9. 11. 14. 15. 23. 28. 47. 53. 76. 82. 87. 99. 115. 126. 152. 157. 168. 174. 195. 199. 215. 230. 234. 239. 241. 276. 287. 297. 298. 318. 330. 335. 339. 352.
A Madame de Scudery. 10. 17. 18. 24. 30. 49. 57. 62. 65. 75. 81. 87. 97. 103. 104. 156. 161. 163. 169. 171. 176. 200. 201. 217. 231. 235. 240. 242. 252. 288. 299. 319. 336. 341. 353.
A l'Abbé de Scudery. 313.
A Madame la Marquiſe de Sevigny. 5. 88. 111. 117. 179. 192. 202. 221. 230. 243. 253. 278. 284. 309. 322. 327. 332. 342. 348. 351. 379.
De Madame de Sevigny. 108. 115. 187. 196. 207. 227. 237. 268. 282. 305. 314. 325. 340. 347. 355. 378.

T.

Du Comte de Tavannes. 16.
Au Comte de Tavannes. 20.
A Madame de Thiange. 140.
Du Marquis de la Trouſſe. 292.

DES LETTRES.

Au Marquis de la Trouſſe. 297.
Au Maréchal de Turenne. 220.
A Madame de T. 25. 300.

V.

A l'Evêque de Verdun. 172. 183. 183. 210. 236. 238. 338. 375.
De l'Evêque de Verdun. 247. 375.
A la Maréchale de Villeroi. 128.
De la Ducheſſe de Villeroi. 290. 352. 365.
A la Ducheſſe de Villeroi. 295. 354.
A la Marquiſe de Villeroi. 134. 135. 182. 207. 281.
De la Marquiſe de Villeroi. 135. 218.
Au Comte de Vivonne. 132.
Au Maréchal de Vivonne. 273.

LETTRES ANONYMES.

De Madame de . . . 219.
De Mr. de . . . 255. 331.

POESIES ET AUTRES PIECES;

Inſerées dans les Lettres de ce Volume.

Balade. 337.
Epitaphe de Mr. de Turenne. 277.

Epi-

Epitaphe de Moliere. 55.
Autre par la Fontaine. 62.
Imitation d'Horace. 105.
Remarques ſur l'Hiſtoire de P. d'Aubuſſon Gran Maitre de Rhodes. 382.
Rondeau de Mademoiſelle de Cominges. 389.
Sonnet ſur Madame de Courcelle. 55.
Sonnet en Bout-rimé du Duc de Saint-Aigna 143.
Sonnets contre une Infidelle. 107. 145.

LETTRES
DE
M. LE COMTE
DE BUSSY
RABUTIN.

I. LETTRE.

De la Comteſſe de la Roche au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 2 Octobre 1672.

SI vous avez cru, Monſieur, que Paris étoit cauſe que je ne vous écrivois plus, par les plaiſirs qui m'occupoient, vous n'avez pas bien jugé. Si j'avois eu le tems d'en chercher, je vous aurois écrit, comme le plus divertiſſant que je puiſſe avoir ici comme ailleurs.

Mais ce qu'il y a de vrai, c'eſt que depuis que j'y ſuis, j'ai été très malade, & je n'ai ſorti de mon lit que pour ſolliciter un procès. Cela joint à la foibleſſe d'un reſte de fievre, un peu de pareſſe & beaucoup de mauvaiſe humeur, m'a empêché de faire mon devoir. Pardonnez-le moi, Monſieur, & ſoyez toujours de mes bons amis. Quand je ſerai moins chagrine, mes Lettres ſeront plus longues, & plus réjouiſſantes que celle-ci.

II. LETTRE.

Du Pere Rapin au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 2 Octobre 1672.

JE donnai l'autre jour au Pere Talon la Comparaiſon de Platon & d'Ariſtote pour vous l'envoyer de ma part, puiſque vous ne l'avez pas vue. C'eſt celle des trois qui me paroit la plus achevée; je ne ſuis pas fâché que vous la voyiez. J'ai fait voir à Monſieur Deſpreaux la Lettre où vous le remerciez, & louez ſon Epitre. Puiſque vous avez eu la bonté de ſouffrir mes queſtions ſur la Poëtique, & que vous avez bien voulu y répondre, permettez-moi de vous en faire de nouvelles. Premierement, ſi vous croyez qu'on puiſſe plaire au peuple dans une Comédie ou dans une Tragédie, c'eſt-à-dire, dans une Piece de théatre contre les règles? La difficulté eſt, que les actions publiques, ſurtout dans l'Eloquence, ſont principalement du reſſort du jugement du peuple, *in eloquentia provocabatur ad populum*; mais il ſe trouve que ſou-

ſouvent dans ces actions, le Parterre eſt d'un ſentiment different des honnêtes gens. En ſecond lieu, ſuppoſé que l'on puiſſe plaire de la ſorte; ſavoir, s'il eſt mieux de quitter les règles ſans s'y captiver, ou s'il n'eſt pas mieux de s'attacher aux formes? En troiſieme lieu, en quoi vous croyez particulierement que conſiſte le génie du Poëte, ſi c'eſt dans l'imagination ou dans le jugement, s'il faut plus d'un que d'autre, ou ſi le tempérament doit être égal? En quatrieme lieu, quelle idée vous avez du genre ſublime, & de cet air de majeſté qui eſt eſſentiel à la belle Poëſie, où les petits génies ne peuvent atteindre que par de vains efforts qui vont dans le galimatias; car tous nos Poëtes tombent dans ce défaut, pour être deſtituez de cette nobleſſe d'expreſſion qui eſt néceſſaire à la Poëſie? En cinquieme lieu, quelle opinion vous avez de l'Ode Françoiſe, où perſonne ne réuſſit? Malherbe même qui a commencé d'en donner l'idée, me paroit foible par un air trop compaſſé; l'Ode veut de l'emportement. Je ne veux pas vous rebuter; une autre fois je vous demanderai votre ſentiment ſur le reſte. Je ſerois bien aiſe que vous euſſiez la bonté de ne pas parler de mon deſſein; je ne veux pas me déclarer, pour parler avec plus de liberté: excuſez celle que je prens, vous me l'avez permiſe. Je n'eſtime rien tant que vos ſentimens, & la maniere dont vous vous expliquez. Je ſuis à vous de tout mon cœur, & avec tout le reſpect que je vous dois, &c.

III. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Monſieur de Corbinelli.

A Buſſy, ce 5 Octobre 1672.

J'Ai eu bien de la joye, Monſieur, de recevoir votre Lettre avec celle de ma Couſine, c'eſt-à-dire, des deux perſonnes du monde que j'aime, & que j'eſtime le plus. J'ai été quinze jours à Dijon où j'ai vu le Marquis d'Oraiſon quatre ou cinq fois à la Comédie, & une ou deux fois à une ſymphonie qui ſe fait chez un Conſeiller du Parlement tous les Dimanches, & nous nous ſommes parlez deux ou trois fois. S'il ne faut que cela en Provence pour faire une grande amitié, on y va bien vîte, & je voi bien par-là qu'il y fait fort chaud. Vous voulez ſavoir comment j'ai ſupporté le chagrin de n'avoir pas été auprès du Roi pendant cette Campagne: Avec toutes les peines du monde. Ma Philoſophie qui me ſert fort bien ſur l'état de ma fortune, eſt une bête quand il eſt queſtion de me conſoler de n'avoir pas paſſé le Rhin à la vue du Roi. Vous me mandez comment je ferois ſi j'étois ſon Hiſtorien, pour perſuader à la poſterité les merveilles de ſa Campagne. Je dirois la choſe uniment, & ſans faire tant de façons, qui d'ordinaire ſont ſuſpectes de fauſſeté, ou au moins d'exageration.

A

* *A la Let. CCLXV. du Tome II.*

A Madame de Sevigny.

Vous penſez peut-être vous moquer, Madame, quand vous me demandez ſi les oreilles ne m'ont point corné depuis que notre ami de Corbinelli eſt avec vous. Il y a environ un mois que je crus avoir un rhumatiſme dans la tête, tant elles me cornoient ; mais je voi bien que c'eſt dans le tems que vous parliez de moi tous deux. Vous me faites grand plaiſir de me louer; j'aime extrêmement votre eſtime. Pour vos plaintes, je vous en rends graces, je n'aime pas à faire pitié; & puis, il y a long-tems que les regrets des maux qu'on m'a faits ſont paſſez: je ſonge à m'en tirer ſans impatience; & le grand fondement que je fais de mes eſpérances, c'eſt ſur le ſoin que j'ai de vivre. Pourvu que je vive, je ſortirai d'ici, & j'en ſortirai agréablement. Cependant je ſuis mieux que les gens de la Cour les mieux établis, en ce que j'eſpere un peu, & que je ne crains rien. Je me divertis, je goûte la vie, j'ai l'eſprit net, une Raiſon aſſez droite, & je ſuis content de ce que j'ai. *J'en connois de plus miſérables.* J'ai paſſé le tems d'apprendre l'Italien, j'en laiſſe la curioſité à mes filles: je me dreſſe en les dreſſant; je ſerai bien aiſe qu'elles aient l'eſprit agréable; mais ce que je veux qu'elles aient préférablement, c'eſt de la Raiſon, car c'eſt de quoi on a le plus affaire dans la vie. J'oubliois de vous dire que mes écuries furent brûlées il y a un mois. Si la fortune ne m'avoit dreſſé aux malheurs, je romprois la tête à tout le monde ſur cela de mes lamentations ; mais je n'ai non plus ſongé à cette perte que ſi c'é-

toit les écuries d'un autre. Je viens de vous dire que je paſſois aſſez bien mon tems pour un exilé ; mais je le paſſerois encore bien mieux ſi j'étois votre voiſin, & j'aurois plus d'indifférence pour mon rappel à la Cour que je n'en ai.

IV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de la Roche.

A Buſſy, ce 6 Octobre 1672.

* JE ne vous croyois point à Paris, Madame. Le ſéjour en eſt bien plus deſagréable qu'un autre, quand on y eſt malade & qu'on y a un procès. C'eſt une eſpece de Limbes, d'être au milieu des plaiſirs ſans en jouir. Pour moi qui cherche des raiſons pour me conſoler de n'y être pas, je me repréſente toutes les maladies que j'y ai eues, & ſur-tout les chagrins d'une Cour où j'ai trouvé toute ma vie tant d'épines. Si j'étois aſſuré de vous y trouver quand j'irai, Madame, mes deſirs d'y retourner ſeroient plus violens qu'ils ne ſont ; car je vous aime toujours bien, & ſi vous vouliez, je vous aimerois encore davantage.

* *Voyez Lett. I.*

V. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy au Pere Rapin.

A Buſſy, ce 12 Octobre 1672.

JE vous rends mille graces, mon Reverend Pere, de votre Comparaiſon de Platon & d'Ariſtote. Je l'ai lue avec admiration; je ſuis d'accord avec vous qu'elle eſt plus achevée que les deux autres. Cependant, comme j'aime mieux la Poëſie & l'Eloquence que la Philoſophie, les deux premieres me plaiſent davantage. Il y a tant de choſes à dire ſur la premiere queſtion que vous me faites, que je ne ſai par où commencer; car quelquefois les Pieces de théatre naturelles, de bon ſens & dans les règles, plaiſent au peuple, quelquefois non; la fortune ſe mêle de la réputation des Ouvrages, comme de celle des hommes. Un de ces gens hardis à décider, qui ſera en mauvaiſe humeur le jour qu'il verra jouer une Comédie, ou qui aura le goût mauvais, dira qu'elle ne vaut rien. Cette autorité préviendra ceux qui l'entendront, qui par foibleſſe, ou pour ne ſe pas donner la peine d'examiner, diront la même choſe; & voilà une bonne Piece décriée. Une autre fois, une autre Piece plaira, parce que quelque ſot de qualité l'aura louée hardiment. Il n'y a point de coup ſûr pour l'applaudiſſement; mais dans l'incertitu-

* *A la Lettre II.*

titude, il faut toujours faire ſon devoir, & tôt ou tard on fait juſtice aux gens. Il me ſemble qu'un Poëte ne ſauroit avoir trop d'imagination, mais auſſi qu'il ne ſauroit avoir trop de jugement; il faut, s'il ſe peut, que cela ſoit égal; mais s'il y avoit de la différence, que le jugement dominât. Le jugement tout ſeul fait des Pieces froides, & la ſeule imagination en fait d'extravagantes. Je croi comme vous, mon R. Pere, qu'il n'y a point de Poëtes François qui aient ce grand air de majeſté dans leurs vers, qui fait le genre ſublime de la Poëſie, & vous remarquez fort bien qu'il conſiſte dans la nobleſſe de l'expreſſion; & moi j'ajoute dans la juſteſſe. Il eſt vrai, qu'on ne voit point de belle Ode Françoiſe: la plupart de ceux qui en ont fait n'avoient pas aſſez de feu, ils auroient été plus propres à l'Eclogue; cependant vous pouvez voir celle * que Racan fit pour feu mon Pere. Elle me paroit belle, & hors quelques expreſſions qu'il faudroit changer, j'y trouverois peu de choſe à redire. Quant à Malherbe, où il dit bien, je ne conviens pas avec vous qu'on puiſſe dire mieux. Le mal eſt que les beaux endroits ſont rares. Quelquefois il a cet emportement que vous demandez dans les Odes, joint à une grande juſteſſe. C'eſt vous qui m'avez fait faire réflexion ſur ces choſes-là, de ſorte que je n'y ſuis pas ſi fort, que ſi j'y avois ſongé de longue main. J'y prendrai plus garde à l'avenir, & je vous manderai mon ſentiment ſur ce que j'aurai découvert.

VI.

* Ode à M. le Comte de Buſſy, qui commence, *Buſſy, notre printems s'en va preſque expiré.*

VI. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Buſſy, ce 12 Octobre 1672.

JE n'ai jamais été plus aiſe que ce matin, Monſieur, car j'ai reçu trois de vos Lettres à la fois; ce qui eſt pour moi un plaiſir infini, non ſeulement, parce qu'elles me ſont une marque de l'honneur que vous me faites de votre amitié, mais parce que rien n'eſt plus délicieux pour moi que vos Lettres. Votre eſprit eſt le charme du mien; & ſi vous ſaviez combien tout ce que vous écrivez eſt différent de tout ce que les gens de la Cour les plus merveilleux diſent & écrivent, vous verriez bien que j'ai grande raiſon de vous eſtimer. Tout ce que vous avez laiſſé ici ne vous vaut pas, il y a bien à dire. On me vient de dire que le Roi de Pologne eſt tombé en apoplexie ſur la nouvelle de la priſe de Kaminiec par les Turcs. J'avoue que je ne le croyois pas ſi ſenſible; j'aurois regret à ſa mort, c'eſt un bon homme. Notre ami l'Abbé de Choiſi a eu raiſon d'être honteux de vous avoir oublié, & vous devez lui pardonner. Ce n'étoit pas un péché de malice que le ſien. Il n'y a, ce me ſemble, que l'amour & une très grande amitié, qui aient droit de prétendre une grande régularité. Son frere B * * * eſt mort: il a été tué par des payſans retournant du quartier de Monſieur de Turenne à ſon quartier. Voilà une ſucceſſion qui lui vient. Votre Ma-

dame Boſſuet a de la réputation ici; n'eſt-ce pas la belle-ſœur de Monſieur de Condom? La Reine a la fievre-quarte, & MADAME eſt groſſe. Nous avons accepté la médiation du Roi de Suede. Le Comte de Tot eſt ici pour cela. Il dit hier à Delbene qui me l'a dit, qu'il croyoit qu'on s'aſſembleroit à Calais pour traiter. Il me ſemble que voici une Lettre qui n'eſt remplie que de nouvelles: je le ſens bien; mais comme j'ai toujours beaucoup d'amitié pour vous, je mérite bien que vous enduriez ma méchante narration.

VII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Buſſy, ce 15 Octobre 1672.

IL n'y a rien de ſi flatteur ni de ſi obligeant pour moi que le commencement & la fin de votre Lettre, Madame: un peu de proſpérité avec cela, vous me feriez tourner la tête; mais le Seigneur y a mis bon ordre, & ſi quelque choſe m'a gâté juſqu'ici, ce n'a pas été la bonne fortune. Au reſte, ſi mes Lettres & mon amitié ſont un bien pour vous, je vous comblerai de mes graces. Je ſuis fort ſurpris de la ſenſibilité du Roi Caſimir. Je penſois qu'un homme qui ne ſe ſouvenoit pas de la perte d'un Royaume, ne ſe ſoucieroit pas de la perte d'une Place; & je croi auſſi que ce n'eſt pas cela qui a fait ſon mal, & il ſeroit aſſurément tombé en apoplexie lors qu'il y tom-

tomba, ſi on lui avoit dit la plus agréable nouvelle du monde. Je ſerois aſſez fâché qu'il mourût. Je ne doute pas que la paix ne ſe faſſe, puiſque la Suede s'en mêle; mais elle ne durera pas, à mon avis. Vous avez tort, Madame, de mépriſer votre maniere de narrer; vous êtes bonne à écrire des nouvelles, & à faire des réflexions. J'en dirois davantage, ſi je ne craignois qu'il parût que ce fût la reconnoiſſance qui me fît parler.

VIII. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 21 Octobre 1672.

LEs plus douces heures de ma vie, Monſieur, ſont celles où je reçois de vos Lettres. Elles plaiſent à mon eſprit, & elles touchent mon cœur. Dieu m'a fait une belle grace de n'être pas galante; j'aurois écrit trop tendrement. Je ne ſai ſi vous êtes de mon avis, vous autres Meſſieurs; mais je voudrois une extrême modeſtie en paroles & en actions à ma Maitreſſe, ſi j'étois homme. Je ſuis très malheureuſe à tout ce que j'entreprens pour moi, mais il n'eſt pas toujours de même des choſes dont je me mêle pour mes amis. L'amitié me fait, ce que la fievre fait à de certaines gens, elle m'échauffe l'eſprit, & j'oſe dire que je n'en manque pas, quand il eſt queſtion de rendre un ſervice aux gens que j'aime. Enfin j'eſpere fort votre retour cet Hi-

ver. Je ſuis du ſentiment de Madame de Puiſieux, qu'on vient à bout de tout, quand on ſe le met fortement dans la tête. Je croi que vous ſavez comment Monſieur de Luxembourg a battu le Prince d'Orange en ſecourant Woerden, & que le Roi lui a donné à vendre la Charge de Nogent, pour récompenſer celle de Capitaine des Gardes du Corps de Monſieur de Lauſun.

IX. LETTRE.

De Madame de Montmorency au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 12 Novembre 1672.

MONSIEUR de Turenne ne donnera point bataille. On dit que les troupes Allemandes ſe retirent, à cauſe d'une revolte des Proteſtans de Hongrie qui ont déja pris deux Places. Les troupes de Brandebourg ſe retirent auſſi, à cauſe de l'irruption que le Turc a faite dans la Pruſſe Ducale, où il a pris Kaminiec, dont le Roi de Pologne eſt ſi fâché, qu'il en eſt tombé en apoplexie.

Je vous envoye un couplet qu'on dit être du Comte de Guiche, c'eſt ſur l'Air des Ennuyeux.

Monſieur de Luxembourg a ſecouru Woerden, & défait avec quatre mille hommes, huit mille des ennemis. Un plus ample récit de cette action paſſe ma capacité; mais je puis bien vous apprendre la maniere dont le Roi a fait ce Maréchal Capitaine des Gardes du Corps en

en lui donnant la Charge de Nogent pour la vendre; & de l'argent, en rembourſer Lauſun. Le Roi a donné auſſi à Marcillac la Charge de Guitry, de Grand-Maitre de la Garderobe.

Le Roi de Pologne tombe de deux jours l'un en apoplexie. Je ne croyois pas qu'on fût ſujet à ce mal comme à la migraine: c'eſt que les Rois ne ſont pas faits comme les autres hommes. On dit que la Princeſſe Palatine l'eſt allé voir pour l'épouſer, ou pour lui faire donner l'Extrême-Onction. Je vous dirai au premier ordinaire lequel des deux Sacremens il aura reçu.

X. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Montmorency.

A Buſſy, ce 20 Novembre 1672.

IL eſt bien auſſi beau à Monſieur de Turenne de ſavoir éviter une bataille quand il eſt le plus foible, que de la donner; & il n'y a que lui qui, par ſa bonne conduite & par la ſcience de s'emparer toujours des meilleurs poſtes, peut obliger les ennemis à ſe retirer devant lui les plus forts, ſans avoir été battu. Cette conduite eſt, à mon gré, une des plus belles choſes qu'on puiſſe faire à la guerre. Le Roi, qui fait beaucoup pour Monſieur de Turenne, ne ſauroit trop faire, ce me ſemble.

Quand on eſt ſujet à l'apoplexie, on n'y eſt

pas ſujet long-tems. Vous voyez comme les plus grands maux ont de bons côtez. Si le Roi de Pologne veut ſe guérir encore plus vîte, il n'a qu'à ſe marier. Mais je croi que le pauvre homme ne fera de noces qu'en l'autre monde, ſi noces y a.

Le couplet que vous m'envoyez eſt un de ces galimatias qui ont de belles apparences, & qui n'ont ni ſel, ni juſteſſe. Le Comte de Guiche ſeroit bien changé depuis que je ne l'ai vu, ſi ce couplet étoit de lui. Je l'avois laiſſé avec beaucoup d'eſprit; j'aurois peur pour moi, ſi on en perdoit tant en exil.

XI. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 3 Decembre 1672.

VOUS ſaurez, Monſieur, qu'il n'y a qu'une heure que je vous ai écrit une grande Lettre; elle eſt ſi bien égarée ſur ma toilette, qu'on ne la trouve point; ainſi il faut que je recommence à vous écrire avec une migraine horrible. Je ne ſai pas pour qui j'en ferois autant. Vous m'avez ſi bien perſuadé que vous me faites l'honneur d'être de mes amis, qu'enfin je n'en doute point. Je vous dirai auſſi que je ſuis très-ſincerement des vôtres, & que je ne pourrois avoir une plus grande joye que de vous en donner des marques. Vous me devez ſavoir quelque gré de m'être laiſſé perſuader en ce tems-ci, car je deviens bien déniaiſée,

ſée, & je ne croi en vérité à l'amitié de perſonne; je ſuis mon ſentiment & mon inclination en étant de vos amies. Cependant ſi vous m'alliez manquer, tout le monde ſe moqueroit de moi, & il faudroit que je fiſſe comme ces femmes, qui s'étant mariées contre la volonté & l'avis de leurs parens, quand elles s'en trouvent mal, ne ſavent à qui s'en prendre. Enfin je vous croi homme d'honneur, de probité, & même tendre & de bonne amitié. Je ne me ſoucie pas de ce que les autres en penſent.

XII. LETTRE.

Du Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 8 *Decembre* 1672.

VOUS êtes bien indulgent ſur le ſujet de Madame de M ***; car je lui pardonne auſſi peu un amour qu'un deſſein. Ces paſſions violentes qui tyranniſent le cœur, & font oublier le devoir, ſont pardonnables aux perſonnes qui n'ont pas le cœur uſé de mille coqueteries; mais entre nous, de la plupart des femmes de la Cour, il n'y en a pas une en état d'avoir une grande paſſion. Il faut de la vertu pour être capable de ces grands attachemens-là. Quoique vous prétendiez ne me point offenſer, en me diſant que j'entens fort bien la langue de la galanterie, je ne laiſſe pas d'être offenſée, & je ne penſe pas vous avoir aſſez bien écrit en cette langue, pour que vous deviez croire que je l'entende auſſi bien que vous dites.

dites. Je n'ouvre pas la bouche ſur ces ſujets-là, qu'on ne me faſſe taire comme une perſonne qui n'y entend rien. J'ai la réputation de n'avoir là-deſſus que des idées qui ne ſe peuvent jamais réduire en actes. L'autre jour j'étois dans une maiſon où l'on demandoit l'avis de chacun ſur une matiere galante ; jamais Toulongeon qui y étoit, ne voulut que je parlaſſe : il dit qu'il n'appartenoit de décider qu'à des gens qui avoient fait leurs preuves en amour. Après tout, la vertu eſt d'un aſſez doux uſage dans le monde, & je ne ſai comment la plupart des femmes hazardent leur réputation à ſi bon marché. Adieu, Monſieur; je vous écris malade, chagrine, & dans le plus cruel embarras d'affaires que j'aye encore eu.

XIII. LETTRE.

Du Comte de Tavannes au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 10 *Decembre* 1672.

IL n'y a que trois jours que je ſuis arrivé ici, mon cher, je ſai peu de nouvelles. Monſieur le Prince & Monſieur le Duc ſont dans Thionville, & ont mis les troupes qu'ils ont dans des quartiers. Monſieur de Turenne fait tête aux Allemands. Ils attendent les uns & les autres qui s'impatientera le premier. Monſieur de Vaudemont a joint le Prince d'Orange, ils vont aſſiéger Tongres ; le Montal a eu ordre de ſe jetter dans cette Place. On fait compliment à un homme à la Cour & à la ville, comme

me d'un grand malheur, quand il a perdu dix piſtoles.

XIV. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Chaſeu, ce 14 Decembre 1672.

VOTRE Lettre eſt toute pleine des marques de votre amitié pour moi, Madame ; auſſi me les faites-vous remarquer ſoigneuſement. Quand vous vous en fuſſiez fiée à ma reconnoiſſance, vous n'auriez pas perdu vos bienfaits; & puiſque votre exemple m'autoriſe à me faire un peu valoir, je vous dirai qu'en amour & en amitié, j'ai toute ma vie été le moins ingrat & le plus tendre homme du monde. Il me paroit que quand vous m'écrivites cette Lettre du trois, il n'y avoit pas long-tems que vous aviez vu quelqu'un, qui vous avoit décrié mon amitié. Je ne ſai pas quel crédit il a ſur vous, mais je vous trouve un peu allarmée : cependant je vous conſeille à mon tour de vous défier de lui. Il eſt injuſte, s'il ne me connoit pas, de décider de moi ſur ce qu'il a ouï dire ; & s'il me connoit, je vous aſſure moi, que c'eſt un méchant homme, & vous me devez croire autant que lui. Adieu, Madame, ne craignez rien de mon cœur, je l'ai mieux fait que cent mille gens qui paſſent dans le monde pour bons amis.

* *A la Lettre XI.*

amis. Je vous aime fort, & le Pere Rapin auſſi; je ne croi pas que vous en ſoyez jalouſe.

XV. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Chaſeu, ce 15 Decembre 1672.

J'Ai répondu exactement à toutes vos Lettres, Madame, & je m'étonne que vous n'ayez pas reçu mes réponſes. Je vous ai même écrit une Lettre outre ces réponſes, où je vous parlois de conferer avec le Pere Rapin de mes affaires. A la ſotte Piece que vous m'envoyates, en me mandant qu'on me l'attribuoit, je vous répondis qu'il n'y avoit rien qui me reſſemblât, que le deſſein de louer le Roi; mais que quand je le faiſois, je croyois que c'étoit bien plus délicatement, & que j'euſſe voulu qu'on eût puni comme d'une eſpece de médiſance, les impertinens loueurs des Princes. Au reſte, ſi vous vous plaignez de moi pour vous attirer une ſatisfaction ſur ce que je dis que vous parlez fort bien de la galanterie, vous êtes priſe, & je ne m'en dédis pas; & quand vous vous faites flatter ſur ce chapitre par les gens de la Cour, vous ſavez bien ce que vous ſavez: je les ſifflerois moi, ſi j'étois là. Ce n'eſt pas qu'ils ne ſoient excuſables en quelque façon de vous croire ignorante en cette matiere; vous avez ſi peu fait parler de vous, qu'il vous eſt aiſé de leur

* *A la Lett. XII.*

leur impoſer. Mais ſi vous aviez été auſſi peu en garde avec eux, que vous l'avez été avec moi, vous ne les tromperiez pas, & ils ſauroient qu'on parle quelquefois fort bien des choſes qu'on n'a jamais pratiquées. Je demeure d'accord avec vous, que vous avez des idées ſur ce ſujet qui ne ſe peuvent réduire en actes; mais cela n'empêche pas que vous n'entendiez fort bien la langue de la galanterie. Il eſt vrai que vous parleriez quelquefois plus juſte, ſi vous aviez l'uſage comme nous. Vous me mandez que vous ne ſavez pas comment la plupart des femmes hazardent leur réputation à ſi bon marché: vous voulez dire pour ſi peu de mérite; car qui entendroit ces mots de, à ſi bon marché, dans leur ſignification naturelle, cela voudroit dire que la choſe n'iroit qu'au plus ou au moins, & ce n'eſt pas comme vous l'entendez. Ce que vous dites ſur le ſujet de Madame de M***, que Dieu meſure les conſolations aux peines, eſt fort bien dit: Dieu fait cette grace preſque à tout le monde, & ceux à qui il ne la fait pas, ſont ceux qui ſe vont pendre. Je voudrois avoir été au ſouper que vous donna Monſieur de H***; c'eſt un des hommes du monde que j'eſtime autant. Vous m'auriez tous aidé à ſupporter la vanité du Prélat, qui m'eſt d'ailleurs inſupportable. J'ai bien du chagrin de ſavoir le vôtre; & ſi j'étois capable de le diminuer, je le ferois de tout mon cœur. Tout ce que je puis, c'eſt de vous exhorter à ſoutenir vos peines avec la fermeté d'une femme de votre vertu & de votre courage; & Dieu vous aſſiſtera.

XVI.

XVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de Tavannes.

A Chaſeu, ce 15 Decembre 1672.

JE ne ſerois pas auſſi bon François que je ſuis, ſi je n'aimois les proſpéritez de la France; mais je vous avoue, mon cher, que je ne ſerois pas trop fâché que le Roi eût un peu plus beſoin qu'il n'en a de ſes très humbles ſerviteurs. Je l'eſpere un peu, parce que je le deſire fort. Montal rendra bon compte de tout ce qu'on lui confiera. Nous ſommes bien plus heureux que vous autres gens du monde, nous perdons fort bien vingt piſtoles ſans affliger nos amis & ſans les obliger à nous en faire compliment. On me vient de mander que le Montal s'étoit jetté dans Charleroy ſi à propos, qu'il avoit rompu le deſſein des ennemis ſur cette Place comme ſur Tongres. La marche du Roi a bien aidé à ſa bonne fortune.

XVII. LETTRE.

Du Pere Rapin au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 24 Decembre 1672.

VOUS auriez grande raiſon, Monſieur, de vous plaindre de ma négligence à vous rendre réponſe, après la déclaration que vous m'avez faite dans votre derniere Lettre que vous

Voyez Let. XIII.

vous m'aimiez. Il eſt vrai que je n'ai pas été en état de cela; car je ne me ſuis pas bien porté depuis mon retour à Paris, & il ſe faut bien porter pour vous écrire. Il ne faût pas broncher devant vous, quoique je vous croye bon & indulgent; mais quand on a un peu l'honneur de vous connoître comme je fais, on n'eſt pas bien aiſe de paroître foible. Il eſt vrai que vous m'avez donné de la vanité, en m'aſſurant de votre amitié, & je ne devois pas être négligent à vous le dire. Vous me faites un peu de juſtice de m'aimer, Monſieur, car perſonne ne vous eſtime tant, ni avec une plus grande connoiſſance de cauſe que moi. Je connois tout ce qu'il y a de mérite moderne dans le Royaume; j'ai commerce avec tous ceux qui ſe mêlent d'écrire; il n'y en a point à qui je ne vous préfere, & c'eſt avec la plus grande ſincérité du monde que je vous en aſſure. Mon indiſpoſition m'empêche de vous envoyer mes Réflexions; car je ne ſuis pas aſſez bien pour m'appliquer à les arranger; ce ſera pour une autre fois, s'il vous plaît. J'ai eu de grandes conférences avec Madame de Scudery ſur le deſſein que vous avez de revenir à Paris pour vos affaires; elle doit vous avoir mandé nos penſées. S'il vous venoit dans l'eſprit quelque expédient où nous puſſions quelque choſe, mandez-le nous. Je croi que vous pourriez réuſſir à écrire à Madame de Thiange du beſoin que vous avez de revenir à Paris pour vos affaires. Je ſuis avec mon reſpect ordinaire, à vous.

XVIII.

XVIII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy au Pere Rapin.

Ce 23 Decembre 1672.

J'AI bien du chagrin d'être long-tems ſans recevoir de vos Lettres, mon Reverend Pere; mais c'eſt encore plus pour la raiſon qui vous empêche de m'écrire, que pour le plaiſir que je n'ai pas, quand vous ne m'écrivez point. Je voudrois bien que vous fuſſiez toujours en bonne ſanté; car je n'aime point que mes amis ſouffrent. Au reſte, vous n'avez pas ſujet de me craindre quand vous m'écrivez: ce n'eſt pas parce que je ſuis indulgent; c'eſt parce qu'il vous eſt aiſé de bien écrire. Je vous avoue que je ſuis un peu juſte & délicat; mais vous l'êtes auſſi, & pour écrire des Lettres familieres, il ne faut qu'être naturel. Madame de Scydery m'a mandé vos converſations ſur mes affaires. J'ai écrit au Roi, & je lui ai envoyé la copie de ma Lettre. Il faut voir ce que cela produira. Cependant je continue de demander à Dieu qu'il faſſe de moi tout ce qu'il lui plaira; qu'il donne un heureux ſuccès aux pas que je fais pour mon retour, s'il y va de ſa gloire & de mon ſalut, ſinon qu'il m'empêche de retourner à la Cour. Si je ſavois quelque choſe de plus ſoumis & de plus réſigné, je vous aſſure, mon R. Pere, que je le dirois à Dieu de tout mon cœur.

XIX. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 23 Decembre 1672.

LA conjoncture eſt la plus favorable du monde, Monſieur, pour que votre Lettre au Roi ſoit bien reçue; car Charleroy eſt aſſiegé, le Roi a affaire de ſes braves, & l'on eſt fort embarraſſé à la Cour. Le Roi, la Reine, & toutes les Dames ſont allez à Compiegne fort précipitamment pour être plus près du mal. On eſpere au bonheur du Roi, que cette Place ſi conſidérable ſe ſauvera, quoique toutes les apparences ſoient contraires; car enfin il n'y a que quatre cens hommes dedans. C'eſt le Prince d'Orange & Marſin qui l'aſſiegent. Ils ont pris ce deſſein ſur ce qu'ils ont ſu qu'il y avoit un million dedans, & quantité de munitions de guerre & de bouche. Elle ſera priſe dans trois ou quatre jours, ſi elle n'eſt ſecourue: c'eſt une grande affaire, & qui tient tout le monde en allarme. Chacun eſt agité. Pour moi je ſuis aſſez tranquille, car je me fie au bonheur du Roi; & pour ma fortune particuliere, elle eſt d'une façon, qu'il ne me peut arriver pis. Adieu, Monſieur; mandez-moi ce que le Roi a dit à Monſieur de Noailles ſur votre Lettre, & m'aimez toujours.

XX.

XX. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

Ce 28 Decembre 1672.

Il eſt vrai que ſi Monſieur de Noailles n'avoit point encore donné ma Lettre au Roi, lorſque la nouvelle du ſiege de Charleroi eſt arrivée, c'eſt une aſſez bonne conjoncture pour la donner. Outre le beſoin qu'on a dans une guerre où l'on eſt ſur la défenſive, des gens d'auſſi bonne volonté que moi, on eſt encore plus tendre dans l'adverſité. Je n'ai point encore eu de réponſe ſur cette Lettre. J'attens le ſalut de Charleroi de la bonne fortune du Roi; & il ne faut pas demander ſi je le ſouhaite, aimant le Roi comme je l'aime, & ſachant comme je fais, que la perte de cette Place le toucheroit fort. Je ſuis ſur la fortune comme vous, Madame, il ne me ſauroit arriver pis, & cela me conſole aſſez; car ſi elle continue, j'y ſuis accoutumé, & ſi elle change, ce ne peut être qu'en mieux. Ayons bon courage, & ſoutenons nos malheurs avec de la ſoumiſſion aux ordres de la Providence, & de la fermeté; nous en ſerons plus eſtimez, & Dieu nous aſſiſtera.

XXI. LETTRE.

De Monſieur le Comte de Buſſy à Madame de T...

A Chaſeu, ce 1. *Janvier* 1673.

QUE vous ai-je fait, Madame, pour vous obliger à m'abandonner? J'étois déja malheureux quand vous me promites de m'aſſiſter, & je ne le ſuis pas davantage. Outre que les diſgraces de vos amis & de vos ſerviteurs ne vous rebutent pas, vous m'avez fait l'honneur de me le mander, & je n'en doutois pas même auparavant. Je vous aſſure, Madame, que j'ai été ſenſiblement touché de la maniere dont vous m'avez traité; rien ne pouvoit plus me ſurprendre. Je ne tenois pas que ce fût un coup ſûr à vous que de rétablir mes affaires; mais j'aurois juré que connoiſſant l'eſtime & l'amitié que j'ai toujours eue pour vous, & vous répondant de ma reconnoiſſance ſur vos dernieres bontez pour moi, vous m'auriez au moins témoigné le déplaiſir que vous auriez eu de n'être pas en pouvoir de me ſervir. Trouvez bon, Madame, que je m'en plaigne à vous, & que je vous diſe que perſonne au monde ne méritoit moins que moi ce traitement de votre part: car perſonne ne vous aime, ne vous honore, & ne vous eſtime tant que je fais.

XXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Saint-Aignan.

A Chaſeu, ce 7 Janvier 1673.

J'Ai perdu ma fortune, Monſieur: ſi je vous avois encore perdu, j'aurois perdu toutes mes eſpérances, & la perſonne du monde que j'aime, que j'eſtime & que j'honore le plus. Si cela n'étoit pas vrai, je ne vous le dirois point. Je ne ſuis point de ces gens qui frappent à toutes les portes, & qui font des complimens à tous les malades: peut-être que ſi j'en avois uſé ainſi, mes affaires ſeroient en meilleur état qu'elles ne ſont; mais j'aurois forcé mon inclination, & je prétens auſſi être plus croyable quand je vous proteſterai que perſonne n'eſt de meilleur cœur, & avec plus de tendreſſe que moi, &c.

XXIII. LETTRE.

De Madame de M * * * au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 8 Janvier 1673.

CE n'eſt ni oubli ni pareſſe qui m'a empêchée de vous écrire, Monſieur: mais une malheureuſe comme moi ne doit point ennuyer de ſes chagrins; & il eſt difficile dans l'état où je ſuis de n'en pas répandre dans mes diſcours

&

& dans mes Lettres. Je tâcherai à l'avenir de faire mieux mon devoir, pourvu que je ne trouve pas en mon chemin des gens à qui vous faites des préférences d'amitié. Sachez que je ſuis jalouſe de mon ami, comme je le ſerois de mon amant, & que je croi bien avoir autant de mérite à l'égard de tout le monde, que Madame Boſſuet; mais plus que tout le monde à votre égard. On a fait une grande fête à Saint-Germain la veille des Rois. Il entre une fille de qualité chez Madame, belle comme le jour, & ſage comme un Ange; elle s'appelle Vilmaur. La Gazette vous apprendra la derniere action de Monſieur de Luxembourg. Je ſai bien d'autres choſes, mais je veux me venger. Tremblez, ſi vous ne me traitez à l'avenir comme votre premiere amie.

XXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M . . .

A Chaſeu, ce 13 *Janvier* 1673.

JE croi qu'effectivement ce n'étoit ni oubli ni pareſſe qui vous empêchoit de m'écrire, Madame; mais bien une façon de jalouſie, que j'aime autant qu'une ou deux de vos Lettres qu'elle m'a fait manquer de recevoir. On écrit ſouvent aux gens ſans les aimer; mais on n'en eſt pas jaloux ſans avoir bien de l'amitié pour eux. C'eſt aſſurément cela, Madame, qui vous a empêché de m'écrire; car pour vos chagrins, je ne penſe pas qu'ils en ſoient la cauſe. A qui

peut-on mieux qu'à ſon ami miſerable conter qu'on eſt malheureux? Vous me l'auriez dit infailliblement, ſi le dépit vous l'avoit pu permettre. Mais cette Madame de la Roche vous tenoit au cœur; & vous m'auriez gardé cela long-tems, ſi les avances que je vous ai faites, n'avoient ſauvé votre gloire. Mais enfin ſoyez en repos ſur mon cœur, vous êtes ma premiere amie, Madame. Voulez-vous quelque choſe davantage? vous n'avez qu'à parler.

Je ſavois déja l'action de Monſieur de Luxembourg; il n'eſt bruit que de lui. J'en ſuis fort aiſe, car je l'ai toujours eſtimé. Je ne penſe pas qu'on ôte au Maréchal de Villeroi le titre de Surintendant des Finances, qu'il a toujours conſervé, quelque ſoin qu'ait pris M. Colbert de le décharger des fatigues de cette fonction.

XXV. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 17 Janvier 1673.

J'IRAI à Saint-Germain entretenir Monſieur de Noailles de vos affaires. Je vous dirois demain, ſi j'avois un carroſſe; mais ce ſera auplutôt aſſurément. Les premiers de mes amis qui iront, m'y meneront; & je le réveillerai, quoique je ſache qu'il n'en a pas beſoin.

Voilà un Page de Monſieur de Saint-Aignan, qui me vient dire que ſon Maitre eſt arrivé, & qu'il me verra demain : nous aviſerons enſemble aux moyens de vous ſervir.

Le

Le Pere Rapin ſe promet de faire faire à Monſieur le Prince par G** qui le gouverne abſolument, la même choſe que le Roi de Pologne vous avoit promiſe. J'enfilerai tout cela au bout l'un de l'autre, le mieux que je pourrai. Je vous aſſure, Monſieur, que je ſonge à votre retour dans un tems où mes chagrins deviennent tellement les plus forts, que je ne ſonge preſque pas à vivre. Le monde ſuſpend un peu mes maux. J'en ai vu beaucoup aujourd'hui céans. On ne dit rien de nouveau. On croit aſſurément la guerre.

On m'a dit que vous mariez Mademoiſelle de Buſſy à Monſieur de Colligny de la Maiſon de Langhac; je vous en fais mes complimens. C'eſt un beau nom; il a, dit-on, bien du bien. Une femme de mérite dans une telle Maiſon ſe peut bien faire valoir.

Monſieur de G** vient de ſortir de ma chambre; il a un procès contre ſa femme dont Madame de L*** eſt l'arbitre; il eſt honnête homme, & elle eſt folle. C'eſt un grand malheur à un homme de mérite, d'être le mari de telles femmes. La galanterie & la vertu ne ſont pas, à mon avis, incompatibles; j'ai vu cela en pluſieurs femmes. Je plains même celles qui ont des paſſions, plus que je ne les condamne; mais pour les coquettes & les débauchées, on en devroit purger le monde à fraix publics; & je ne croi pas qu'un honnête homme puiſſe aimer ces dernieres avec un grand attachement. Tout ce diſcours-là n'eſt que pour vous faire croire que j'entens ce que je n'entens pas.

Adieu, Monſieur, je ſuis à vous avec toute l'eſtime qu'on doit avoir pour votre mérite, &

j'y ſuis même avec beaucoup d'amitié. Je ſuis un peu réſervée à vous le dire, car j'ai peur que vous ne trouviez que je parle trop bien de tendreſſe, & j'ai mon honneur à garder.

XXVI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Chaſeu, ce 18 Janvier 1673.

IL y a quatre ou cinq jours que je vous écrivis ſur ce que j'étois en peine de votre ſanté. Il faut dire la vérité, vous êtes une bonne amie, & vous méritez de trouver des gens qui vous aiment bien. Il eſt fort à propos que vous ayez commerce avec Monſieur de Noailles, afin que vous ſoyez entre lui & Monſieur de Saint-Aignan, pour empêcher les contre-tems qu'ils pourroient prendre dans les tentatives qu'ils feroient pour moi.

J'ai bien de l'obligation au Pere Rapin du ſoin qu'il veut prendre de me ſervir. Je croi la continuation de la guerre; & peut-être que l'Eſpagne y pourroit bien entrer.

Il eſt vrai qu'il y a des propoſitions de mariage pour Mademoiſelle de Buſſy de la part du Marquis de Colligny, & cela eſt même aſſez avancé. Cependant je n'aſſure jamais rien que je ne ſois bien aſſuré.

Je connois Monſieur de G** il y a longtems. C'eſt un brave & honnête Gentilhomme, & il en a bien uſé ſur le ſujet de ſa femme: quand il a vu qu'elle vivoit d'une manie-

re

re à lui attirer de la honte, il l'a quittée pour ne ſe pas charger de ſes iniquitez. Il n'y a que cela à faire quand on ne veut pas ſe ſervir du feu, ou du poiſon. Allez, allez, Madame, vous en ſavez ſur le chapitre de l'amour autant que les Maitres, j'entens pour en parler; & vous l'avez appris à force d'être tendre pour vos amis. Je ne ſai pas ſi vous avez eu quelque amant aimé: mais ſi cela eſt, vous avez bien caché l'affaire, & l'on vous prendroit pour un cœur neuf.

XXVII. LETTRE.

Du R. P. Rapin au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 18 Janvier 1673.

J'ENVOYE, Monſieur, des vers de trois Demoiſelles de mes amies à Mademoiſelle de Buſſy. On dit que c'eſt une merveille que vous formez dans votre ſolitude, & qu'elle a autant d'eſprit que vous. Si elle veut m'envoyer de ſes Ouvrages, je les ferai voir aux Demoiſelles qui ont fait les vers que je lui envoye. C'eſt une belle occaſion de ſe faire connoitre, ſi vous lui en donnez la permiſſion; & en vérité vous ne devez pas tout retenir pour vous, Monſieur. Vous aurez part à la gloire qui lui en reviendra, ſi vous ſouffrez que nous voyions quelque choſe de ce qu'elle fait ſous votre direction.

Vous ne ſavez pas au reſte combien je m'intereſſe pour votre retour à Paris, & quelle joye j'aurois d'y pouvoir contribuer. Nous en parlons Madame de Scudery & moi, quand nous

nous voyons. Elle m'a fait voir votre derniere Lettre au Roi. Je voudrois qu'elle eût fait ſur ſon eſprit le même effet qu'elle a fait ſur le mien : j'en ai été attendri, & elle n'eſt faite que pour cela. Si vous ne perſuadez pas, ce n'eſt pas la faute de votre art, de votre eſprit, ni de votre cœur.

Je ne me porte pas encore aſſez bien pour mettre au net les Réflexions que je vous ai promiſes, & que vous me devez corriger.

XXVIII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy au R. P. Rapin.

A Chaſeu, ce 22 Janvier 1673.

MADEMOISELLE de Buſſy vous rend mille graces, M. R. P. des vers que vous lui avez envoyez. Elle les a trouvez fort beaux. Au reſte, on vous a dit trop de bien d'elle. Je m'en vais vous la définir : C'eſt une fille qui a été nourrie ou chez ſa Grand' mere de Toulonjon, ou aux Saintes Maries : ce ſont-là de bonnes écoles pour les mœurs. Depuis que je ſuis ſorti de la Cour, elle a toujours été auprès de moi, où je lui ai plus appris à vivre que toute autre choſe. Cependant elle ne laiſſe pas d'avoir aſſez lu, comme vous pourriez dire des hiſtoires, & des ouvrages d'eſprit, de proſe & de vers. Elle n'en fait point, (car je compte pour rien un bout-rimé qu'elle pourra faire quelquefois par compagnie ;) elle ſe contente d'en bien juger. Il faut auſſi dire le vrai, non ſeulement elle diſcerne les bons

bons Ouvrages d'avec les mauvais, mais de deux bons elle connoit bien le meilleur. Enfin, M. R. P. nous avons lu enſemble tout ce qui vient de vous: elle l'a admiré comme moi, & n'a pas attendu bien ſouvent que j'euſſe parlé pour ſe récrier aux plus beaux endroits. Il y a encore une choſe que j'ai voulu qu'elle fût mieux que tout le reſte, qui eſt de ne point faire de parade de ce qu'elle ſait, de craindre même qu'on ne croye trop qu'elle ſache; de peur que la plupart des gens avec qui on eſt obligé d'avoir commerce & qui ne ſavent rien, ne la craignent: & quand elle eſt avec d'honnêtes gens de mes amis, de ne débiter ce qu'elle ſait qu'avec grande réſerve & grande modeſtie. Voilà comment eſt Mademoiſelle de Buſſy, & comment il me ſemble qu'une fille de qualité doit être. Je ne doute pas, M. R. P. que vous ne vous intereſſiez fort à mon retour; car je croi que vous aimez fort vos amis.

Pour la Lettre que j'ai écrite au Roi, vous l'eſtimez plus qu'elle ne mérite. Pour moi, ce que j'y trouve de plus fort, c'eſt qu'elle eſt naturelle, & que rien n'eſt plus véritable que la tendreſſe que j'ai eue, & que j'ai encore pour Sa Majeſté, malgré tous les maux qu'il m'a faits; & c'eſt ce qui me fait croire que Dieu qui ne veut pas encore que je retourne à la Cour, endurcit le cœur du Roi pour moi, qui naturellement ne réſiſteroit pas aux marques ſinceres d'amitié que j'ai ſi ſouvent données à Sa Majeſté.

XXIX. LETTRE.

Du Comte de . . . au Comte de Buſſy.

A Veſel, ce 23 Janvier 1673.

IL y a près de deux mois que je ne me ſuis donné l'honneur de vous écrire. J'attendois toujours quelque action importante qui me fournît la matiere d'une Lettre, & j'eſperois que M. de Brandebourg ou le Prince d'Orange entreprendroient quelque choſe de grand qui relevât la réputation de leurs armes: mais comme nous avons été aſſez long-tems dans un repos apparent, que les Gazettes n'ont point parlé de combats ni de victoires; & qu'il n'y a eu que les gens qui entendent parfaitement le métier de la guerre, qui aient pu juger équitablement des raiſons qui ont arrêté M. de Turenne auprès de Vitlick; j'ai laiſſé paſſer ce tems ſans vous rien dire. Cependant comme la vertu la plus éclatante a ſes envieux, il nous eſt revenu ici, que M. de Turenne avoit été attaqué par beaucoup de gens qui trouvoient à redire qu'il n'avoit pas été chercher les ennemis au fond de l'Allemagne pour les combattre, ou tout au moins pour les empêcher de faire un pont ſur le Rhin.

Je ſai bien que ces ſortes de diſcours n'auront trouvé chez vous aucun crédit, & que la raiſon qui vous perſuadera davantage pourquoi M. de Turenne n'a pu tenter aucune de ces entrepriſes, eſt qu'il ne l'a pas fait. Quoique vous n'ayez pas eu lieu de l'aimer, vous l'eſtimez af-

aſſez pour en juger ainſi: mais outre cela je ſerai bien-aiſe de vous dire ce que j'en ſai, & ce que j'ai vu.

M. de Turenne n'a dû raiſonnablement avoir devant les yeux autre objet que de conſerver les Alliez du Roi & ſes conquêtes, & ruïner les deſſeins que les ennemis pourroient avoir au contraire.

Je vous ai ci-devant écrit comme M. de Turenne ayant ſu la contremarche des ennemis auprès de Vezel, & l'intention qu'ils avoient de venir à Coblens ou ſur le Rhin, avec quelle promptitude il fit un pont ſur la Roere, & ſe vint mettre vis à vis de Cologne, avançant la tête de ſes troupes ſur le chemin de Coblens, pour fixer l'eſprit vacillant de l'Electeur de Treves, & pour être à portée d'empêcher les ennemis de former aucun deſſein de ce côté-là; & comme cette diligence obligea M. de Brandebourg de ſe porter auprès de Francfort, pour ſe couvrir du Mein, en cas que M. de Turenne le voulût ſuivre. Il eſt vrai que nous laiſſames paiſiblement M. de Brandebourg auprès de Francfort plus d'un mois, & c'eſt ſur ce repos particulierement qu'on attaque M. de Turenne; mais ces gens-là n'ont jamais conduit d'Armées, ou ignorent tout-à-fait la Carte, s'ils ne ſavent pas qu'entre Cologne & Francfort il y a trente lieues de montagnes ou de défilez, où il n'eſt pas poſſible de mener des équipages ſans les ruïner. Les grandes Armées ne ſubſiſtant pas ſans pain ni ſans bagage, comment trainer du canon dans des rochers inacceſſibles, & comment faire des magazins de bled dans les lieux dont les habitans, quoique dans une neutralité apparente,

ne penſoient pourtant qu'à favoriſer des gens de même nation qu'eux, & à incommoder ceux du parti contraire ? En vérité ces ſortes d'objections ſont de celles qui ne méritent aucune réponſe; & je croi qu'il faudroit dire à ces critiqueurs, ce que le Cardinal Mazarin diſoit à un importun qui l'entretenoit malgré lui: *No t'aſcolto.*

Mais revenons un peu à ce qui eſt de fait, & examinons le repos de M. de Turenne à Vitlick. Si-tôt qu'il ſut que M. de Brandebourg avoit paſſé le Mein, & qu'il faiſoit faire un pont ſur le Rhin auprès de Mayence, & que les Eſpagnols donnoient toutes leurs troupes au Prince d'Orange, qui avoit tiré tout ce qu'il avoit pu des Armées de Hollande, & qu'il s'approchoit par le Brabant de la Meuſe; il jugea qu'ils pouvoient avoir deſſein de ſe joindre vers Treves: & comme il n'eût pas été agréable d'avoir ſur les bras après ſept mois de Campagne une Armée de quarante mille hommes, il réſolut de ſe mettre promptement entre eux pour les combattre ſéparément, & pour les empêcher de ſe joindre. Il eſt vrai que ſa bonne fortune, jointe à ſes ſoins infatigables, le ſervit à propos; car quoiqu'il eût envoyé de toutes parts inutilement pour avoir des bateaux, heureuſement il en paſſa quinze que des Marchands faiſoient remonter le Rhin, & il ſe détacha d'auprès de Coblents une flotte de planches, & de poutrelles qui lui donnerent moyen d'achever ſon pont en huit jours, qui ſans ce ſecours eût à peine été fait en quinze. Il fit donc promptement paſſer ſon Armée, ne laiſſant que trois mille hommes de pied pour garder le Fort qui couvroit ſon pont, qu'il avoit bien garni de canon,

&

& de toutes les proviſions néceſſaires, & ſe vint poſter à Vitlick, où il apprit par les coureurs que deux mille chevaux du Prince d'Orange étoient venus le jour précédent à ſept heures de là, qui ayant ſu la marche de M. de Turenne, s'étoient contentez d'en faire porter la nouvelle à M. de Brandebourg par deux cens chevaux, & s'étoient retirez & leurs gens auprès de la Meuſe; & certes M. de Brandebourg avoit grande raiſon de croire indubitable le projet de ſa jonction au Prince d'Orange, puiſqu'on ne pouvoit s'imaginer que M. de Turenne n'ayant pas le premier bateau, pût en huit jours faire un pont, en ayant lui, pour faire le ſien, employé quinze avec le ſecours des villes de Francfort, de Mayence & Vorms, qui lui avoient abondamment fourni toutes les choſes néceſſaires. Monſieur de Brandebourg fut donc obligé de retirer quatre mille chevaux qu'il avoit déja avancez à Creutzenach, & lui & le Prince d'Orange ſe virent réduits, comme des gens qui ſe noyent, à ſe prendre à toutes choſes, & à former mille projets inutiles, dont aucun ne leur réuſſit.

M. de Brandebourg envoya trois mille Chevaux, & mille Dragons pour bruler notre pont du Rhin: mais pluſieurs volées de canon du Fort qui leur tuerent aſſez de gens, & même des Officiers, & deux eſcadrons de Cavalerie qu'ils virent ſous le Fort, leur firent faire une retraite, qui avoit tout l'air d'une fuite honteuſe & précipitée. Le Prince d'Orange paſſa inutilement & repaſſa deux fois la Meuſe, tenta le ſiege de Tongres, & vint enfin échouer à Charleroi.

M. de Brandebourg voyant qu'il ne pouvoit rien entreprendre contre M. de Turenne, crut

trouver mieux ſon compte avec M. de Cologne, & avec M. de Munſter; qu'il ravageroit impunément leur pays; qu'il y incommoderoit ſes troupes; que rien ne l'empêcheroit de donner la main aux Hollandois par la Friſe, & que cette marche rétabliroit l'honneur de leur parti: de ſorte qu'ayant défait ſon pont du Rhin, & repaſſé le Mein, il reprit à peu près le même chemin par où il étoit venu, & ſe vint mettre autour de Paderborn & de Lipſtad. M. de Turenne ſachant cette marche, vit de quelle conſéquence il étoit de ſoutenir les Alliez. C'eſt pourquoi il fit deſcendre dans des bateaux une partie de ſon Infanterie à Vezel, & ayant auſſi envoyé devant quelques brigades de Cavalerie, il marcha lui-même à grandes journées, & arriva bien à propos dans cette Ville, puiſque M. de Munſter forcé par ſon Chapitre qui ne vouloit point entendre parler de voir ruïner le pays, s'accommodoit avec M. de Montecuculi, & remettoit deux jours après entre ſes mains toutes ſes Places. La perte d'une bataille n'eût aſſurément pas été d'une ſi grande conſéquence que cet accommodement, & c'eſt l'étoile du Roi, & la réputation de M. de Turenne, qui nous ont garanti de ce malheur. Car, voir l'Empereur, les Eſpagnols, les Hollandois, & M. de Brandebourg maitres des Places de M. de Munſter, & de tout le pays juſqu'à l'Iſſel, ce n'étoit plus voir les affaires du Roi en bon état, & celles des ennemis délabrées; il ne reſtoit plus de Princes neutres en Allemagne, & les François n'euſſent pas été dans la déroute ce qu'ils ſont dans la proſpérité.

Si-tôt que M. de Munſter fut aſſuré de M. de Turenne à Vezel, il envoya à l'inſtant des con-

tre-

tre-ordres aux Commandans de ſes Places qui devoient recevoir les Impériaux; & ce parti reprit une telle vigueur, que quatre cens hommes des troupes de M. de Munſter qui étoient dans Verle, ſoutinrent huit jours de ſiege, & trois aſſauts, & firent des ſorties, & enfin ſe défendirent ſi bien, que les ennemis furent obligez de lever le ſiege.

Mais afin que vous puiſſiez mieux juger de l'état des affaires de ce pays-ci, il faut vous dire la ſituation des troupes des ennemis, & celle des nôtres. M. de Montecuculi eſt à Paderborn, & toutes ſes troupes ſont étendues dans des quartiers, qui ſont entre le Veſer & les ſources des rivieres de la Roere & de la Lippe, comme Ruden, Buren, Brakel, &c. M. de Brandebourg eſt auprès de Patberg à la ſource de l'Ems, à Gattori, &c. M. de Turenne a fait paſſer depuis deux jours M. de Renel avec deux mille chevaux à Arensberg ſur la Roere, pour ſerrer les ennemis par les flancs à notre droite. M. de Munſter a ſes troupes à Varendorf, qui marcheront à notre gauche; & M. de Turenne part demain avec le reſte de ſon Armée. Il paſſera par Dorſten & par Roklineuſen, & marchera entre Lumen & Dortmund droit aux ennemis. Si bien que nous allons à l'heure qu'il eſt faire ce qu'on appelle en bon Latin *gerere bellum*, prendre des poſtes, tomber ſur des quartiers, & peut-être engager une affaire déciſive; & comme c'eſt particulierement à cette nature de guerre qu'excelle M. de Turenne, je ne puis exprimer la joye & la confiance avec laquelle les troupes le ſuivent.

XXX.

XXX. LETTRE.

De Mr. l'Abbé Flechier au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 28 Janvier 1673.

MONSIEUR, la grace que Meſſieurs de l'Académie viennent de me faire en me donnant une des places vacantes de leur Compagnie, & la bonté que le Roi a eue d'approuver le choix qu'ils ont fait, m'ont touché très ſenſiblement: mais ma joye n'eſt point accomplie, & je ne me tiens ni bien choiſi ni bien reçu, juſqu'à ce que vous ayez eu la bonté de confirmer mon élection & ma reception. Je ſai de quel poids doit être votre ſuffrage; & je ſerai bien glorieux quand je ſerai mis encore de votre main dans la place qu'on m'a donnée. J'eſpere que vous ne me refuſerez pas votre agrément: n'ayant pas l'honneur d'être connu de vous, vous jugerez favorablement de moi, & vous voudrez bien vous tromper en ma faveur; après que tant d'autres de qui j'ai l'honneur d'être connu, s'y ſont trompez eux-mêmes. Ce qui me donne encore quelque confiance, c'eſt que Mademoiſelle du Pré en qui vous en avez beaucoup, vous dira hardiment, que je ne ſuis pas indigne de la grace qu'on m'a faite, & ne croira point charger ſa conſcience quand elle corrompra votre jugement. Je l'ai priée de mêler à ſes menſonges officieux au moins quelque vérité, en vous aſſurant comme je fais ici, qu'il n'y a perſonne au monde qui vous honore plus que moi, &

qui

qui ſoit plus ſincerement & plus reſpectueuſement, &c.

XXXI. LETTRE.

De Mademoiſelle du Pré au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 29 Janvier 1672.

JE m'étois fait une néceſſité d'attendre Monſieur Fléchier, qui a cru qu'il n'avoit point de droit de ſe donner l'honneur de vous écrire, juſqu'à ce qu'il ait été de l'Académie Françoiſe; ce qui a été différé long-tems à cauſe du voyage que le Roi a fait à Compiegne, & qui s'eſt enfin conclu avec l'approbation générale, à laquelle il ne manquoit que votre voix, Monſieur, qu'il auroit comptée pour trente. Je ne doute pas qu'il ne vous mande qu'il vous envoyera ſa Harangue, ſi elle s'imprime. Elle a charmé toute la Compagnie.

La *Pulcherie* de Mr. Corneille eſt imprimée depuis peu. Je ne vous en dis rien, car peut-être l'avez-vous vue: en ce cas-là vous en ſaurez mieux juger que perſonne. Monſieur le Maréchal de Grammont lui dit qu'il lui ſavoit bon gré d'avoir trouvé un caractere d'amant pour les vieillards, dont on ne s'étoit point encore aviſé, & qu'il lui en étoit obligé pour la part qu'il y pouvoit avoir.

Je ne voi point le Pere Rapin ſans que nous parlions de vous, & vous pouvez juger en quels termes.

XXXII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à l'Abbé Fléchier.

Ce 3 Février 1672.

IL y a ſi long-tems que je connois votre mérite, Monſieur, que quoique je n'aye pas l'honneur de connoître votre perſonne, je vous ai donné mon eſtime avec une très grande envie de vous donner mon amitié. Le compliment que vous me faites vaut mieux qu'elle: mais ſi quelque choſe la rend conſiderable, c'eſt que je ne la donne qu'à peu de gens. Je vous demande auſſi la vôtre, en vous aſſurant que je prens une très grande part à la juſtice que le Roi & Meſſieurs de l'Académie vous ont faite, & que je ſuis perſuadé qu'ils ne pouvoient choiſir un plus digne ſujet. Quand je vous parle ainſi, ne croyez pas que ce ſoit par reconnoiſſance. Ce qui doit faire eſtimer les louanges que je donne, c'eſt un peu de connoiſſance, & beaucoup de ſincerité. Je ne ſuis ni flateur, ni tout-à-fait ignorant; & vous me devez croire, quand je vous aſſure que vous êtes à mon gré un des hommes de France, dont j'eſtime autant la beauté de l'eſprit, & que j'aimerai autant, &c.

* *A la Lett. XXX.*

XXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle du Pré.

A Chaſeu, ce 4 Février 1672.

*TOUT ce que j'ai vu de Monſieur l'Abbé Fléchier, m'a donné une idée bien agréable de la délicateſſe de ſon eſprit. Je ſuis ravi qu'il veuille être de mes amis; je n'en ai point aſſurément dont le mérite me touche davantage. Je plains celui qui aura été chargé de répondre à ſa Harangue.

Le Maréchal de Grammont a raiſon d'être bien-aiſe qu'on accoutume le monde à voir des vieillards amoureux, pour ſe ſauver du ridicule, en cas qu'il le devînt; car il n'en eſt pas en France comme en Eſpagne, où les premieres paſſions des hommes commencent à cinquante ans, & durent d'ordinaire plus que les nôtres.

J'ai vu un petit Traité *de la Juſteſſe*, du Chevalier de Méré, qui me plait aſſez; mais il ſe moque de Voiture mal à propos: S'il n'eſt pas toujours juſte, ſa négligence plait mieux que la juſteſſe de la plupart des autres; & le ſecret eſt de plaire.

* *A la Lettre XXXI.*

XXXIV. LETTRE.

Du Pere Rapin au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 13 Février 1672.

*VOus donnez un grand éloge à Mademoiſelle de Buſſy, en diſant qu'elle ſait ſans en faire de façon. C'eſt la plus grande louange qu'on puiſſe donner à une perſonne de ſon ſexe & de ſa qualité. Il ſeroit bon qu'elle vît les *Femmes Savantes* de Moliere, pour la confirmer dans ce caractere. Mandez-moi ſi vous ne les avez pas vues, car je les lui envoyerois. Il y a dans cette Comédie des caracteres rares, & d'une grande inſtruction pour une jeune perſonne; car le ridicule des femmes qui font vanité de ce qu'elles ſavent, y eſt bien exprimé.

Vous voulez bien que je vous demande votre avis ſur le *Tu* & ſur le *Toi* dont ſe ſervent nos Poëtes en vers. Madame la Marquiſe de Sablé m'a dit quelquefois qu'elle ne le pouvoit ſouffrir. Le Latin le dit en vers, parce qu'il le dit en proſe; mais il n'en eſt pas de même de notre Langue, qui ne parle par *Tu* & par *Toi* qu'aux valets, & aux petites gens: ce qui eſt ſi vrai, qu'un amant ne dit jamais à ſa maitreſſe ni *Tu* ni *Toi*; c'eſt ſans doute par reſpect: & on prétend qu'on le peut dire au Roi, & à Dieu-même? Si j'étois d'humeur à décider, je dirois que cela me choque; mais j'attens votre ſentiment ſur cela.

Je

* *Voyez Let. XXVIII.*

Je vous envoyerai de mes Réflexions ce Carême, car je trouve que je commence à être un peu mieux. Je ſuis toujours à vous avec le plus grand reſpect & le plus grand attachement du monde.

XXXV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy au Pere Rapin.]

A Chaſeu, ce 14 Février 1673.

NOUS n'avons point vu les *Femmes Savantes* de Moliere. Mais à propos de lui, le voilà mort en un moment. J'en ſuis fâché. De nos jours nous ne verrons perſonne prendre ſa place; & peut-être le ſiecle ſuivant n'en verra-t-il pas un de ſa façon.

Je ſuis de votre avis ſur le *Tu* & ſur le *Toi* de notre Poëſie; & la raiſon que vous en dites me paroit très bonne, qui eſt que notre proſe ne s'en ſert pas. Cet abus s'eſt introduit ou par la gloire dont la plupart des Poëtes ſont aſſez remplis, & qui aiment à tutoyer de plus grands Seigneurs qu'eux; ou bien ſouvent par la néceſſité du vers. En amour il n'eſt pas vrai, mon R. P. qu'on ne tutoye jamais ſa maitreſſe: mais vous n'êtes pas obligé de ſavoir cela.

En vers c'eſt un abus, que les honnêtes gens ne ſauroient ſouffrir; & pour moi, j'aimerois mieux traiter un valet de *vous*, que de tutoyer un Prince. J'attens de vos Réflexions avec bien de l'impatience, & je ſuis à vous du meilleur de mon cœur.

XXXVI.

XXXVI. LETTRE.

De Madame de M*** au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 2 Février 1673.

IL faut donc pardonner à l'ennui de la Campagne la connoiſſance & l'amitié que vous avez faite avec Madame Boſſuet, & pardonner à ſa vanité d'aller montrant par les maiſons les Lettres que vous lui écrivez.

Il manquoit à du Cambout pour le bal de Saint Germain, ſix boutons de diamans. Jugez de ſa douleur, & de ſa joye, quand à ſix heures du ſoir de ce jour-là, on lui apporta une boîte d'acier garnie de ſes chiffres d'or, dans laquelle elle trouva ſix boutons de diamans qui valent quatre cens piſtoles. Le porteur bien interrogé & encore mieux inſtruit ne voulut jamais dire d'où venoit le préſent. On en ſoupçonne le Duc de Créquy. Rien n'eſt plus galant, & rien n'eſt ſi commode que de recevoir & d'être ſoulagée de la reconnoiſſance.

Le Roi n'a point voulu danſer à ce dernier bal, il fait le barbon de bonne heure. Monſieur le Grand, le Duc de Montmouth, Termes, & le Marquis de Villeroy, danſerent Dimanche une Entrée à l'Opéra. Le dernier emporta le prix de la danſe.

Le Roi a donné une parure de diamans de deux mille piſtoles à du Cambout pour le bal. Je ne croi pas que ſa famille lui en eût donné une auſſi belle.

XXXVII.

XXXVII. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 17 Février 1673.

CE qui m'avoit empêché de vous écrire, c'eſt que j'ai été un mois entier à la Campagne avec Mademoiſelle de Portes à médire du genre humain, à lire, à rêver, & à eſſayer d'oublier le monde, dont, ſans vous flater, vous faites une des plus agréables parties. Je vous avoue ingénument que je me trouve à mon retour preſque comme j'étois partie, plus mélancolique, & gueres plus dévote. Le retour de notre cœur vers Dieu n'eſt pas notre ouvrage, ni celui de qui que ce ſoit tout ſeul. Il faut pour cela la grace victorieuſe, qui nous entraine preſque malgré nous. Qui eſt-ce qui devineroit que je vous entretiendrois de la grace victorieuſe?

On dit que Madame Boſſuet eſt cachée à Paris, & qu'on la fait chercher pour l'enfermer dans une Religion. Monſieur de Condom ſon beau-frere me loua l'autre jour ſa beauté & ſon eſprit: mais je voi bien qu'il n'eſt pas content de ſa conduite. Eſt-il vrai, ne vous déplaiſe, que c'eſt vous qui l'avez amenée à trois ou quatre lieues de Paris? Notre ami l'Abbé de Choiſi a, dit-on, de grands ſoins d'elle. Il y a trois mois que je ne l'ai vu; l'amour démonte extrêmement ſa cervelle.

Je ne ſai ſi vous avez ſu que le Duc de Crequy a envoyé ſous un nom inconnu une garniture

ture de pierreries de mille louis à Mademoiſelle du Cambout. Il y a long-tems que l'on n'avoit rien fait de ſi galant. Il n'eſt pas accommodé, quoiqu'il ſoit riche, & l'on a ſu qu'il avoit emprunté cet argent. C'eſt un homme qui a le cœur fort noble, & toutes les manieres d'un Seigneur.

L'on ne doute point de la guerre, c'eſt une nouvelle qui vous doit plaire.

En vérité j'ai une grande envie de vous revoir, il me ſemble qu'un peu de converſation nous rendroit encore meilleurs amis.

Vous me deviez bien venir voir quand vous amenates Madame Boſſuet. Je ne prétens pas que vous me veniez viſiter malgré les défenſes du Roi; il ne pardonneroit pas un voyage qu'on ne feroit que par amitié: mais je croi qu'il vous pardonneroit celui que vous avez fait pour Madame Boſſuet, s'il le ſavoit; car le Tyran qui vous a fait marcher, eſt de ſa connoiſſance.

XXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M....

A Chaſeu, ce 23 Février 1673.

J'Ai appris avec le chagrin que vous pouvez vous imaginer, Madame, étant votre ſerviteur comme je le ſuis, la douleur que vous avez reçue de l'exil de la M *. Ce ſont de ces évenemens où l'eſprit humain a de la peine à retenir les mouvemens du cœur. Cependant, Madame, ne vous laiſſez point aller à ces mouve-

vemens. J'eſpere, moi, qui connois la force de votre eſprit en de certaines rencontres, que vous ſoutiendrez ce coup conſtamment; répondez à mon attente. Vous avez un ſi bel exemple de fermeté devant les yeux dans toutes mes diſgraces. Auroit-on dit, à voir Madame de Monglas, que c'étoit ſon amant qui étoit perſécuté? Au contraire n'auroit-on pas juré que cette Belle ne m'aimoit plus, tant elle ſavoit maitriſer ſes paſſions? Je ne doute pas, Madame, que cet exemple ne vous donne de l'émulation. Vous avez de la gloire; & je ſuis aſſuré que les plus clairvoyans ne pourront jamais découvrir que l'exil de la M. * vous afflige.

XXXIX. LETTRE.

*Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Chaſeu, ce 25 Février 1673.

VOus m'avez fait rire, quand j'ai lu dans votre Lettre que vous avez paſſé un mois à la Campagne à médire du genre humain. J'ai eu peur d'abord pour votre conſcience: mais après y avoir ſongé, j'ai trouvé qu'on ſe ſauvoit à déchirer le monde en général, comme on ſe damnoit à déchirer les particuliers. Mais enfin, dites-vous, vous êtes revenue à Paris auſſi peu dévote que vous en étiez partie, & vous croyez que c'eſt parce qu'il faut que la grace victorieuſe nous entraine: je le croi auſſi, & que tout ce que nous avons à faire, c'eſt de ne nous

* *A la Let. CCXXXVII.*

nous laisse pas trop travailler quand elle nous veut voir.

Monsieur de Condom a raison de vous louer de bonté & d'esprit de Madame Bossuet, mais de bonté & d'esprit; personne ne l'a plus agréable. Pour sa conduite ce n'est pas la même chose; elle ne plait à personne, pas même à ses amans, en faveur de qui elle est si mauvaise: & ce n'est pas seulement comme beau-frere que Monsieur de Condom y trouve à redire, il en a eu d'autres raisons: je ne sai si elles durent encore. Où avez-vous pris encore cette belle nouvelle, que j'ai amené Madame Bossuet à trois ou quatre lieues de Paris? Il n'y a rien de si faux.

Pour conduire un objet charmant,
Au bazard de déplaire au Maitre,
Il faudroit être son amant;
Et je n'ai pas l'honneur de l'être.

XL. LETTRE.

De Comte de Bussy au Duc de Saint Aignan.

A Chaseu, ce 25 Février 1673.

J'Ai appris avec grande joye votre retour auprès du Roi, Monsieur, tant parce que les gens au poste où vous êtes sont mal quand ils en sont éloignez, que parce que je sai le plaisir que vous avez d'être auprès d'un Maitre aussi aimable que le nôtre, & que vous aimez autant que vous faites. Je vous avouerai aussi avec ma sincerité ordinaire, qu'il y entre un peu de mon intérêt, & que j'espere que vous pour-

pourrez quelquefois faire ſouvenir Sa Majeſté de moi.

Avec la plupart des Princes, je deſeſpererois du changement de ma fortune. Quand ils ont commencé à faire du mal, juſtement ou non, ils continuent ſeulement parce qu'ils ont commencé. Pour notre Maitre, il récompenſe la même perſonne pour ſon mérite & pour ſes ſervices, qu'il avoit punie pour ſa conduite; ou bien il la punit après l'avoir récompenſée. Les exemples que nous avons de tout cela me donnent une entiere confiance en lui. Il a châtié les fautes que j'ai faites: mais cela ne lui a pas fait oublier mes ſervices paſſez, ni ôté la conſidération de ceux que je lui puis rendre à l'avenir. Je ſuis même aſſuré qu'il a remarqué avec quel reſpect j'ai reçu ſes châtimens, & qu'il a obſervé la juſtice que je me ſuis faite. Je n'ai pas ſeulement perdu ma fortune ſans murmurer; mais depuis ſix ans que je ſuis exilé, j'ai perdu trois procès par mon abſence. Cependant le Roi ſait bien que je ne lui ai demandé que de le ſervir. C'eſt ce que je fais encore aujourd'hui, Monſieur, & dont je vous conjure de ſupplier très humblement S. M. de ma part, & en attendant la Campagne, de me permettre d'aller ſolliciter moi-même à Paris deux affaires qui me ſont de très grande conſéquence. Et afin que le Roi ſache la vérité de ceci, prenez la peine, Monſieur, de ſupplier très humblement S. M. de commettre un Maitre des Requêtes pour l'en informer. J'eſpere qu'elle aura la bonté de m'accorder cette grace; car elle n'a voulu faire qu'un exemple de moi, & point du tout ruïner ma Maiſon. Je ſuis même perſuadé qu'elle a eu de

la peine à ſe réſoudre à me faire du mal, parce que parmi quelques bonnes qualitez qu'elle a pu reconnoitre en moi, elle a toujours pu voir un fonds de tendreſſe, de reſpect & d'admiration pour ſa perſonne, qui méritoit quelques égards, & qui m'auroit aſſurément ſauvé des effets de ſa juſtice, ſi elle n'avoit préféré l'intérêt public à ſa reconnoiſſance. Adieu, Monſieur. Il me ſemble que notre amitié eſt à préſent au-deſſus de tous les complimens qui ont coutume d'être à la fin des Lettres.

XLI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M....

A Chaſeu, ce 26 Février 1673.

*MADAME de la Roche a beau montrer mes Lettres, ſon exemple ne me gâtera pas; je ne montrerai pas les ſiennes: mais j'ai envie de prendre un peu plus garde à l'avenir à qui je ferai des faveurs; car cela n'eſt pas plaiſant, voyez-vous, qu'on les aille publier à tout le monde. Le bruit de guerre retranche un peu les plaiſirs des Dames; & ſi elle ſe déclare & qu'elle dure, adieu la galanterie, il ſe faudra contenter du ſolide. Mais cette pauvre galanterie eſt bien réduite, de n'être plus que chez le Duc de Crequi. De quoi s'aviſe-t-il à l'âge qu'il a d'être galant? Croit-il que les Dames lui pardonnent de s'être rangé ſi tard ſous leur empire? C'eſt un rendu à qui elles ne ſe fieront pas. Je ſuis bien-aiſe que la femme de qualité ait été mortifiée; car

* *Voyez Lett. XXXVI.*

car il y a plaiſir de voir abbaiſſer l'orgueil de ces grandes naiſſances qui regardent ſi fort le reſte des humains du haut en bas.

Il eſt beau au Roi de répandre de tems en tems de petites graces parmi les jolies filles de la Cour, purement par galanterie. Monſieur de Mortemart ne la fera pas longue. Je croi l'affaire de C*** une galanterie, & point un mariage.

XLII. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 27 Février 1673.

VOus avez raiſon, Monſieur, de dire que je devrois avoir des amis; car aſſurément je ſuis une très bonne femme. Cependant je vous avoue ſincerement que de la maniere dont je conçois l'amitié, je n'ai que d'agréables apparences d'amis; & je me trouve des ſentimens tellement au-delà de ceux qu'on a pour moi, quand je me mets à regarder de près aux choſes, qu'à la réſerve de mes deux amies Meſdemoiſelles de Vandy & de Portes, je laiſſerois là le métier d'amie, comme fort inutile. Il eſt vrai que ces deux amies réparent un peu dans mon eſprit l'opinion que j'avois, que ceux qui cherchent la véritable amitié, étoient auſſi fous que ceux qui cherchent la pierre Philoſophale. Je ne dis pas tout ceci pour vous, Monſieur: car il me ſemble que vous faites fort bien votre devoir. Il paroit que vous ne me connoiſſez gueres encore,

par ce que vous dites que j'en ſai tant ſur l'amour; cependant c'eſt un Tyran qui m'a reſpectée, ou qui m'a mépriſée : mais enfin il y a eu des gens aſſez redoutables, qui m'ont dit je ne ſai quoi que je n'entendois point. Je vous en fais la confidence; cela ne me paroît pas trop joli. Si ce n'eſt que cela, je m'en ſauverai bien.

XLIII. LETTRE.

Du Comte de Limoges au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 2 Mars 1673.

IL n'y a pas eu de combat entre l'Armée de M. de Turenne & celle des Allemans, Monſieur. Ceux-ci y ont mis bon ordre, à ce qu'on dit; car ils ont abandonné leur bagage & leur canon, & ſe ſont retirez à grandes journées, pour ne pas dire en fuyant. Vous pouvez juger quelle joye on a à Saint-Germain.

Il eſt vrai que la perte de Moliere eſt irréparable: je croi que perſonne n'en ſera moins affligé que ſa femme; elle a joué la Comédie hier. Je vous envoye un Epitaphe qu'on a fait ſur cette mort, & un Sonnet pour Madame de Courcelle.

Monſieur de Brandebourg a donné avis à Monſieur de Turenne qu'il y avoit un homme dans ſon Armée qui lui avoit offert de l'empoiſonner, & que cela lui avoit fait horreur.

EPITAPHE DE MOLIERE.

Paſſant, ici repoſe un qu'on dit être mort.
Je ne ſai s'il l'eſt, ou s'il dort.
Sa maladie imaginaire
Ne peut pas l'avoir fait mourir:
C'eſt un tour qu'il joue à plaiſir;
Car il aimoit à contre-faire.
C'étoit un grand Comédien.
Quoi qu'il en ſoit, ci-gît Moliere,
S'il fait le mort, il le fait bien.

MADAME DE COURCELLE

aux pieds de ſes Juges.

SONNET.

POur un crime d'amour dont je ne ſuis coupable
Que pour avoir le cœur trop ſenſible & trop doux,
Dois-je avoir un Tyran ſous le nom d'un Epoux,
Arbitres ſouverains de mon ſort déplorable?
Et le barbare auteur des maux dont on m'accable,
Oſe-t-il ſe ſervir de Themis & de vous,
Pour m'immoler bien-tôt à ſes chagrins jaloux,
Et me faire périr pour être trop aimable?
Ah! conſultez de grace & vos yeux & vos cœurs;
Ils vous inſpireront d'être mes protecteurs.
Tout ce que fait l'Amour n'eſt-il pas légitime?
Et vous qui temperez la ſevere Themis,
Pourriez-vous vous réſoudre à châtier un crime,
Que la plupart de vous voudroit avoir commis?

XLIV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy au Comte de Limoges.

A Chaſeu, ce 3 Mars 1673.

ILs ont raiſon de ſe réjouïr à Saint-Germa leurs affaires vont bien. Le Roi eſt bien h reux: mais il faut dire le vrai, il aide bien fortune à le favoriſer.

Le Roi d'Angleterre eſt dans nos intérê parce qu'il eſpere que nous l'aiderons à repr dre l'autorité que les Rois ſes prédéceſſeurs c eue, & plus grande encore s'il ſe peut.

Il faut non ſeulement être bien méchant pc faire l'action de l'aſſaſſin du Médecin, m encore bien fot; car il n'y a pas d'exemple q tels coups ayent été impunis.

La femme de Moliere ne ſe contraint p trop, de monter ſur le théatre trois jours ap la mort de ſon mari. Elle peut jouer la Con die à l'égard du public: mais ſur le ſujet du pa vre défunt, elle ne la joue gueres: à ce que je v ſon deuil ne lui coutera pas beaucoup.

L'Epitaphe eſt aſſez plaiſant; & le Sonn fort beau. Un de mes amis m'a écrit une eſp ce d'apologie de Monſieur de Turenne: m la plus belle apologie pour lui, c'eſt de fai ſavoir par-tout que ſes ennemis le craigne aſſez pour faire des conſpirations contre lu

Cela eſt beau à Monſieur de Brandebour de n'avoir pas voulu profiter de la mort d' ennemi redoutable aux dépens d'un ſcélérat; l'a

l'avis qu'il a donné à M. de Turenne peut venir d'un grand courage, qui veut faire voir à ſon ennemi qu'il viendra bien à bout de lui par les voyes de gloire & d'honneur, & qu'il mépriſe toutes les autres.

XLV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Préſident de R..

A Chaſeu, ce 4 Mars 1673.

QUAND j'ai aſſuré Monſieur le Comte de Limoges que j'avois bien envie d'être de vos amis, Monſieur, j'ai ſouhaité qu'il vous le dît, afin que cela me pût attirer votre amitié, ſans ſonger préciſément de quelle maniere elle me viendroit. Aujourd'hui que vous me faites l'honneur de m'en aſſurer vous-même, je vous en rends mille graces, & j'en ai la plus grande joye du monde: car j'ai toute ma vie recherché ſoigneuſement l'amitié des gens qui ont l'eſprit & le cœur auſſi bien faits que vous.

XLVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Chaſeu, ce 6 Mars 1673.

*JE vous trouve toujours plaiſante, Madame, ſur le chapitre de l'amitié; vous y êtes inépuiſa-

* *Voyez Let. XLII.*

puiſable. Pour moi, je ne me vante de rien; cependant je le pourrois faire en cette rencontre. Quand vous voudrez, je vous nommerai dix ingrats célèbres que j'ai faits en ma vie, ſans les ingrats obſcurs qui ſont ſans nombre.

Si vous n'avez pas trouvé trop jolies les douceurs que des gens aſſez redoutables vous ont dites, c'eſt peut-être qu'elles ne l'étoient pas, ou qu'elles ne l'étoient pas pour vous; vous les euſſiez peut-être trouvé meilleures de tel autre. Peut-être euſſent-elles fait impreſſion, ſi on les eût recommencées une autre fois. Car il n'y a pas de quoi ſe vanter de ne s'être pas rendue d'abord: cela vient par degrez; & telle Dame a eu une grande paſſion pour tel homme qui lui avoit déplu à la premiere viſite, & peut-être à la premiere déclaration d'amour. Ne vous aſſurez donc pas trop là-deſſus, & croyez que votre heure peut encore fort bien venir.

XLVII. LETTRE.

De l'Abbé Flechier au Comte de Buſſy.

A Verſailles, ce 9 Mars 1673.

JE ne ſaurois aſſez vous témoigner, Monſieur, la joye que j'ai de l'honneur que vous me faites, d'approuver le choix que l'Académie a fait de moi, & de me donner votre ſuffrage, & même quelque part en l'honneur de votre amitié. Je n'avois oſé eſperer tant de proſpéritez à la fois, & je ſuis plus heureux que je ne penſois, puiſque vous voulez bien me compter

au

au nombre de vos ſerviteurs, après m'avoir reconnu pour un de vos Confreres.

Je vous envoye le Diſcours que j'ai prononcé dans l'Académie, & je vous prie de le recevoir, non pas comme un Ouvrage qui mérite d'être eſtimé, mais comme une marque de l'eſtime & du reſpect que j'ai pour vous. Je m'aſſure que lorſque j'aurai l'honneur d'être plus connu de vous, vous vous détromperez peut-être de la bonne opinion que vous avez de moi ſur le bel-eſprit; mais vous trouverez que j'ai le cœur bon, & que perſonne n'eſt à vous avec plus de zèle, plus d'eſtime & plus de reſpect que moi.

XLVIII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à l'Abbé Flechier.

A Chaſeu, ce 14 Mars 1673.

JE viens de recevoir votre Lettre, Monſieur, & la Harangue que vous avez faite à l'Académie. Je la trouve très belle : il y a du feu, il y a du jugement; mais ſur-tout elle eſt naturelle, & l'art y eſt bien caché. L'Eloge du Roi y eſt admirable; & quoique vous ne lui faſſiez point de grace, vous dites ſi agréablement la vérité, qu'il en doit avoir pour vous autant de reconnoiſſance, que les autres grands Rois, qui ſont au deſſous de ſon mérite, en ont pour ceux qui les flatent.

Vous ſerez peut-être ſurpris de voir combien j'ai de plaiſir à entendre les louanges du Roi: car

car enfin il m'a fait du mal; & quand je l'aurois mérité, peu de gens ſe font juſtice: mais j'aime encore mieux qu'on ait mauvaiſe opinion de ma conduite paſſée, & avoir droit d'eſperer un changement à ma fortune, d'un grand Prince qui peut avoir été ſurpris, & qui ne trouve pas de honte à ſe repentir, que d'être juſtifié par les injuſtices d'un Maitre ſans honneur, qui n'en reviendroit jamais.

Je ſuis allé plus loin que je n'avois penſé, Monſieur. Mais je ne me retiens pas aiſément quand il s'agit de louer notre Maitre, & moins encore quand j'en parle à un homme qui l'aime & qui l'eſtime autant que vous faites.

XLIX. LETTRE.

Du Pere Rapin au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 15. Mars 1673.

JE vous envoye, Monſieur, les *Femmes Savantes* de Moliere. Vous y trouverez des caracteres qui vous plairont, & des choſes fort naturelles. La querelle des deux Auteurs, le caractere du Mari qui eſt gouverné & qui veut paroître le maitre, ont quelque choſe d'admirable, auſſi-bien que le caractere des deux Sœurs. Le ridicule des femmes ſavantes n'eſt pas tout-à-fait pouſſé à bout; il y a d'autres ridicules plus naturels dans ces femmes, que Moliere a laiſſé échaper, & ce n'eſt pas le plus beau. Néanmoins à tout prendre, vous ſerez content: je ne laiſſe pas de vous en demander votre avis.

J'en-

J'envoye à Mademoiſelle de Buſſy un Livre de dévotion de ma façon, pour l'oppoſer aux *Femmes Savantes*. Ayez la bonté de le lui offrir de ma part. Je vous envoye le commencement de mes *Réflexions ſur la Poëtique*; vous m'encouragerez à continuer, ſi vous avez la bonté de me les corriger, & de me dire franchement vos penſées. Ce que je vous envoye n'eſt qu'un projet mal digeré, mais il ſe pourra rectifier ſur vos lumieres.

L. LETTRE.

De Mademoiſelle du Pré au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 19 Mars 1673.

J'AI fait tenir vos Lettres à leurs adreſſes, & je vous en envoye les réponſes. Si on ne me les avoit fait attendre ſi long-tems, je vous aurois écrit plutôt.

Je ne ſuis pas encore conſolée de la mort du Pere Lalleman. Il étoit fort de mes amis, & de ceux du Pere Rapin. Je croi qu'il vous aura envoyé ſon Livre de *la Perfection du Chriſtianiſme*, & que vous l'aurez trouvé beau.

C'eſt une choſe étrange combien il s'eſt paſſé d'actions extraordinaires depuis peu, & le tout pour de l'argent. On n'entend parler ici que d'empoiſonnemens, & d'aſſaſſinats. Il ne ſe paſſe rien de ſemblable en Bourgogne; tout le monde y vit dans la bonne-foi.

Je vous envoye, Monſieur, un Epitaphe de Moliere par La Fontaine. Je cauſerai plus

long-tems avec vous une autre fois. Adieu, Monſieur.

EPITAPHE.

DE MOLIERE.

SOus ce tombeau giſent Plaute & Terence,
Et cependant le ſeul Moliere y git.
Il les faiſoit revivre en ſon eſprit,
Par leur bel art réjouiſſant la France.
Ils ſont partis, & j'ai peu d'eſperance
De les revoir, malgré tous nos efforts.
Pour un long tems, ſelon toute apparence,
Terence, & Plaute, & Moliere ſont morts.

LI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Chaſeu, ce 22 Mars 1673.

VOus jugez fort bien, Madame, du Comte de Limoges. Il a de l'acquis, mais il n'a point cette routine du monde, ſans laquelle les meilleures qualitez ſont inſupportables, ou du moins ne plaiſent pas. Je vous rends mille graces des amitiés que vous lui avez faites. Son pere eſt plaiſamment gouverné, & M*** a un beau Gouvernement; ils ſont tous deux dignes l'un de l'autre.

Vous avez raiſon de me croire un bon homme; je le ſuis à un point que j'en ſerois ridicule, ſi je n'avois de l'eſprit pour ſauver ma réputation ſur ce ſujet.

Ce

Ce que vous me mandez que nous ſommes des taupes, & que la paix eſt quelquefois bonne, & quelquefois la guerre; cela, dis-je, eſt du meilleur ſens du monde. Cependant il ne faut pas que ce raiſonnement nous faſſe attendre notre deſtin les bras croiſez: il nous faut évertuer pour nous retirer des méchans pas où nous tombons; & ſi malgré nos ſoins il faut périr, on n'a rien à ſe reprocher quand on périt dans les formes.

Il n'eſt pas vrai que je ſois fâché que la conduite de Madame Boſſuet m'ait empêché de l'aimer; car je ne veux plus avoir de paſſions: mais il eſt certain que ſi du tems que j'en voulois, j'euſſe trouvé une femme faite comme elle, qui d'ailleurs eût été honnête & tendre pour moi, je l'euſſe aimée plus que ma vie.

Je croi comme vous, que toute Chevalerie eſt éteinte à la Cour; mais c'eſt plus la faute des Dames que celles des Chevaliers.

Si Madame de M** devient veuve, je lui ferai un compliment. De commerce avec elle, je n'en veux point qu'en pareille rencontre.

Adieu, Madame, je ſuis fort aiſe des louanges que vous me donnez, & je les croi juſtes par la confiance que j'ai en vous, & un peu d'amour-propre. Si je n'avois peur que vous cruſſiez que je vous veux payer de votre encens, je vous dirois auſſi l'eſtime que je fais de vous; mais ce ſera pour une autre fois quand vous y penſerez le moins.

LII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy au Pere Rapin.

A Chaſeu, ce 24 Mars 1673.

JE vous rends milles graces, mon Rev. Pere des Livres que vous m'avez envoyés : le vo tre eſt admirable, je l'ai lu avec deux c mes bons amis ; ils en ſont charmez auſſi-bie que moi.

Pour la Comédie des *Femmes Savantes*, l'ai trouvée un des plus beaux Ouvrages de Mo liere. La premiere Scene des deux Sœurs e plaiſante & naturelle : celle de Triſſotin & de Savantes, le dialogue de Triſſotin & de Vadiu le caractere de ce mari qui n'a pas la force d réſiſter en face aux volontez de ſa femme, qui fait le méchant quand il ne la voit pas, l perſonnage d'Ariſte homme de bon-ſens & plei d'une droite Raiſon, tout cela eſt incomparable Cependant, comme vous remarquez fort bien il y avoit d'autres ridicules à donner à ces Sa vantes, plus naturels que ceux que Molier leur a donnez. Le perſonnage de Beliſe eſt un foible copie d'une des femmes de la Comédi des Viſionnaires. Il y en a d'aſſez folles pou croire que tout le monde eſt amoureux d'elles mais il n'y en a point qui entreprennent de l perſuader à quelqu'un malgré lui.

Le caractere de Philaminte avec Martin n'eſt pas naturel. Il n'eſt pas vraiſemblable qu'u

* *A la Lett. XLIX.*

qu'une femme faſſe tant de bruit, & enfin chaſſe ſa ſervante, parce qu'elle ne parle pas bien François; & il l'eſt encore moins que cette ſervante après avoir dit mille méchans mots, comme elle doit dire, en diſe de fort bons & d'extraordinaires; comme quand Martine dit:

L'eſprit n'eſt point du tout ce qu'il faut en ménage;
Les Livres quadrent mal avec le mariage.

Il n'y a pas de jugement à faire dire le mot de *quadrer* par une ſervante qui parle fort mal, quoiqu'elle puiſſe avoir du bon-ſens. Mais enfin, pour parler juſte de cette Comédie, les beautez y ſont grandes & ſans nombre, & les défauts rares & petits.

LIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Chaſeu, ce 24 Mars 1673.

VOus ne ſauriez vous imaginer, Madame, combien j'ai de patience ſur mes affaires de la Cour. Mon honneur me reprocheroit quelque choſe, ſi j'en avois autant ſur les affaires de mes bons amis. Cette tranquillité ne m'empêche pourtant pas de ſonger à tout ce que je puis faire: mais après l'avoir fait, j'en attens l'événement avec indifference.

Il eſt certain que la paix eſt fort incertaine; je ne penſe pas même que les Miniſtres ſachent ce qui en arrivera.

Adieu

Adieu, Madame. Eſperons. Ce nous eſt un grand avantage de ne pouvoir être pis que nous ſommes, & de pouvoir être mieux. Quand l'eſperance ne nous apporteroit aucun bien que celui de la ſanté qu'elle nous conſervera, il en faut avoir. Il me ſouvient toujours ſur cela de ce que diſoit le Pere Senault: Que l'ame & le corps avoient de grandes liaiſons enſemble, que cependant ils ſe contrarioient toujours: & qu'en un mot, c'étoient deux ennemis qui ne ſe pouvoient quitter, & deux amis qui ne ſe pouvoient ſouffrir. Il n'y a rien de mieux dit, ni de plus véritable.

LIV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Mademoiſelle du Pré.

A Chaſeu, ce 28 Mars 1673.

JE vous ſuis très obligé, Mademoiſelle, & je vous rends mille graces d'avoir fait tenir mes Lettres à leurs adreſſes. Voici encore matiere à de nouvelles obligations. J'ai trouvé fort belle la Harangue de Monſieur l'Abbé Fléchier: elle m'a plu d'un bout juſqu'à l'autre. Je ne connoiſſois pas le Pere Lalleman; mais quand vous & le Pere Rapin aurez de l'affliction, je ne ſerai pas content. J'ai vu la *Perfection du Chriſtianiſme*, & j'ai admiré cet Ouvrage: notre ami eſt merveilleux ſur la Théologie, auſſi bien que ſur les Belles-Lettres.

L'affaire de Madame de Brinvilliers eſt épouvan

* *Voyez Lett. LII.*

vantable, & il y a long-tems qu'on n'a ouï parler d'une femme auſſi méchante qu'elle. La ſource de tous ſes crimes vient de l'amour, & enſuite de ce que nous autres Latins appellons *Auri ſacra fames.*

L'Arrêt qui a été rendu contre elle eſt trop doux, il la falloit condamner à être brûlée toute vive. Il eſt vrai que l'argent fait faire depuis peu des choſes bien extraordinaires à Paris, & que l'on l'aime moins en Bourgogne, où que l'on n'y eſt pas ſi hardi.

LV. LETTRE.

De la Comteſſe de la Roche au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 8 Avril 1673.

MADAME Boſſuet & moi donnons donc de la jalouſie à vos amies, Monſieur ? Cela nous fait beaucoup d'honneur : mais ce ſeroit à moi à être jalouſe d'une auſſi belle Dame que Madame Boſſuet. Gardez-moi au moins dans votre cœur le rang de l'ancienneté, car je ſuis de vos amies avant elle. Mais ne croyez point que je puiſſe jamais parler des confiances que vous avez eu en moi ; j'ai tourné la connoiſſance que j'avois de votre mérite, ſur mon voiſinage de Bourgogne de trois lieues entre vous & moi : je ne me vante pas légerement de mes bonnes fortunes. Sérieuſement, vous me devez une réparation de l'injuſtice que vous m'avez faite.

Monſieur le Prince & Monſieur le Duc partirent

tirent hier pour Utrecht. Le Roi & Monſieu doivent partir à la fin du mois à la tête de cen mille hommes, pour mieux appuyer les raiſon de nos Députés qui marchent à grand train. L Duc de Chaunes mene cinq caroſſes. Madam ſa femme ſe charge de quatorze filles de qualit qui font le voyage. Il y va beaucoup de Mes ſieurs prétendans aux négociations futures, pou prendre l'air de Miniſtres. Toute la députatio eſt fort dorée. Les Plénipotentiaires des Cor ronnes ſeront peut-être plus contens de nos pa rures que de nos raiſons. Madame de Monac eſt Sur-Intendante de la Maiſon de MADAME Cela ne fera pas plaiſir à ..... car la Dame d'honneur marche après la Sur-Intendante.

L'affaire de Madame de Brinvilliers fa grand bruit. Mandez-moi de vos nouvelles Monſieur, j'en ſuis plus curieuſe que de tou tes celles que je ramaſſe pour vous.

LVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de la Roche.

A Chaſeu, ce 15. Avril 1673.

IL eſt vrai, Madame, que je mandai à me amies en badinant, que puiſque vous étie une indiſcrete, je vous retrancherois mes fa veurs. Mais vous avez pu voir ſi je vous écrit moins ſouvent, & s'il y avoit plus de fro deur dans mes Lettres. Si j'avois cru ce qu vous me mandez, je m'en ſerois plaint à vou Madame; car avec ſes amis, non plus qu'ave

ſa maitreſſe, il faut ne rien garder ſur le cœur. Au reſte ce ſeroit à moi à montrer vos Lettres, elles peuvent faire honneur au plus honnête homme de la Cour.

Je trouve comme vous, Madame, que dans un traité de paix, rien n'éclaircit mieux le bon droit que cent mille hommes à la tête de la négociation. Ces Meſſieurs qui ont ſuivi nos Députés, vont toujours apprendre l'air du Miniſtere. Je trouve qu'une école de Politique ſeroit bien auſſi utile dans les Etats, qu'une de Philoſophie.

Je ſuis fâché de la mortification qu'aura la... car elle eſt fort de mes amies: elle ne ſera jamais au deſſous de Madame de Monaco dans mon cœur ni dans mon eſtime.

LVII. LETTRE.

Du Pere Rapin au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 20 Mai 1673.

JE vous envoye la ſuite de mes Réflexions, Monſieur: ayez la bonté en repaſſant les yeux ſur cet Ouvrage, de retrancher ce qui ne ſera pas à votre gré. Je voudrois pouvoir réduire cela à la maniere ſobre avec laquelle vous écrivez, & exprimer cet air naturel qui eſt votre caractere. Prenez un peu intérêt, Monſieur, que cet Ouvrage ſoit bien; le fond en eſt bon: j'eſpere de vous en donner l'honneur, quelque jour que j'aurai la liberté de parler, & je pourrai me vanter que le tout a paſſé par vos mains; mais juſque-là je vous demande le ſecret. Vous

avez

avez un ſens naturel qui vous fait pénétrer toutes choſes, c'eſt ce qui me fait vous demande le ſecours de vos lumieres. Je prétens dire mo ſentiment ſur tous les Poëtes, Grecs, Latins Eſpagnols, Italiens, François, & je vous de mande la grace de me redreſſer. J'eſpere qu vous ne vous rebuterez pas des peines que j vous donne.

Je vous envoye une Relation des Campagne de Rocroy & de Fribourg. C'eſt M. de la Cha pelle qui en eſt l'Auteur. Vous ne trouvere rien de mieux ni de plus purement écrit, & cela peut ſervir de modele; mais il y manqu un certain agrément que vous mettez à tou ce que vous écrivez, & que perſonne ne ſai imiter.

LVIII. LETTRE.

De Monſieur Deſpreaux au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 25 Mai 1673.

JE vous avoue, Monſieur, que j'ai été inquiet du bruit qui a couru que vous aviez écrit une Lettre, par laquelle moi, & l'Epitre que j'ai écrite au Roi ſur la Campagne de Hollande, étions fort mal traitez; car outre le juſte chagrin que j'avois d'être deſapprouvé par l'homme du Royaume que j'eſtime & que j'admire le plus, j'avois de la peine à digérer le plaiſir que cela alloit faire à mes ennemis. Je n'en ai pourtant jamais été bien perſuadé. Hé! le moyen de croire, que l'homme de la Cour qui a le plus d'eſprit pût entrer dans les ſentimens

&

& dans les intérêts de l'Abbé Cotin, & ſe réſoudre à avoir même raiſon avec lui? La Lettre que vous avez écrite à Monſieur le Comte de Limoges, m'a entierement deſabuſé, & je vois bien que tout ce bruit n'a été qu'un artifice très ridicule de mes très ridicules ennemis. Mais quelque mauvais deſſein qu'ils aient eu contre moi, je leur ai obligation de m'avoir donné lieu de vous aſſurer, Monſieur, que perſonne n'eſt plus touché que moi de votre mérite, & n'eſt avec plus de reſpect &c.

LIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Rapin.

A Chaſeu, ce 23 Mai 1673.

* JE n'ai pas encore examiné vos Réflexions, M. R. P. Il ne faut pas voir ces choſes-là en courant. J'ai lu ſeulement le Livre de M. de la Chapelle. Je n'ai rien vu de ma vie de mieux écrit. Il manquoit aux grandes actions de M. le Prince un Hiſtorien comme celui-là; s'il continue d'écrire la bataille de Nortlingue en 1645, les ſieges de Courtrai, de Bergues, de Mardick, & de Dunquerque en 1646, la Campagne de Catalogne en 1647, & la bataille de Lens en 1648, il fera un grand honneur à M. le Prince. Je pourrois lui donner de bons Mémoires.

Je vais à Buſſy paſſer l'Eté, & je vous manderai de là mon ſentiment ſur vos Réflexions.

* *Voyez Lettre LVII.*

LX.

LX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur Deſpreaux.

A Buſſy, ce 30 Mai 1673.

JE ne puis aſſez dignement répondre à votre Lettre*, Monſieur. Elle eſt ſi pleine d'honnêtetez & de louanges, que j'en ſuis confus. Je vous dirai ſeulement que je n'ai rien vu de votre façon que je n'aye trouvé très beau & très naturel, & que j'ai remarqué dans vos Ouvrages un air d'honnête homme, que j'ai encore plus eſtimé que tout le reſte. C'eſt ce qui m'a fait ſouhaiter d'avoir commerce avec vous; & puiſque l'occaſion s'en préſente aujourd'hui, je vous en demande la continuation & votre amitié, en vous aſſurant de la mienne. Pour mon eſtime, vous n'en devez pas douter, puiſque vos ennemis mêmes vous l'accordent dans leur cœur, s'ils ne ſont les plus ſottes gens du monde.

* *Lettre LVIII.*

LXI. LETTRE.

Du Comte d'Etrées au Comte de Buſſy.

A la Côte d'Angleterre, ce 30 Mai 1673.

JE vous ai déja averti, Monſieur, que le commerce que l'on a avec les gens de mer eſt ſouvent interrompu, & très difficile à entretenir; mais auſſi je puis vous aſſurer que l'amitié

ne qu'ils emportent pour les personnes qu'ils laissent à terre ne diminue pas par l'absence, & que je sens le même cœur de meriter la continuation de vos bonnes graces, que j'ai toujours fait depuis que vous m'avez fait l'honneur de me laisser flatter d'y avoir quelque part. Ce seroit à moi à vous faire des excuses de ne vous avoir pas écrit après que je fus arrivé à Paris: mais je vous assure que j'y ai été si peu, que le mouvement rapide qui m'a fait faire tant de chemin par terre & par mer l'année passée, m'avoit laissé le même étourdissement en arrivant, qu'à ceux qu'on dit qui font de si grandes diligences avec des Caracteres. Je ne fais pas partout également de chemin; mais c'est beaucoup de marcher surement, & de ne rien faire qui déplaise aux Superieurs: le reste viendra quand on m'en croira digne; je ne dois pas me le juger par mes propres sentimens.

Puisque Monsieur le Comte de Limoges est de vos parens & de vos amis, c'est assez pour me faire souhaiter de lui rendre quelque service, si la fortune m'en donne les occasions: j'espere que celles qui se passeront à la mer seront assez grandes cette Campagne, pour donner du mérite à ceux qui s'y trouveront; au moins il y a toutes les apparences du monde, si les événemens ne nous trompent pas. Il ne faut pas finir cette guerre plutôt que les Pléniporentiaires. Après cela il sera tems de se reposer, & d'entretenir un commerce plus régulier avec vous, comme avec la personne du monde que j'honore, & que j'aime le plus.

LXII. LETTRE.

Du Comte de Limoges au Comte de Buſſy.

Ce 30 Mai 1673.

LE même ſoir que nous joignimes l'Armée le Roi d'Angleterre arriva, avec ſon Amiral le Duc d'Yorc. Monſieur le Comte d'Etrées l'alla voir le lendemain, & me préſenta à lui. Nous dînames avec Sa Majeſté, & ſi le ſoir nous revinmes. J'appris là que l'on faiſoit de grandes levées en Angleterre, que l'on les faiſoit filer ſur la Côte pour s'embarquer. Nous ſumes auſſi que nous partirons dans trois jours pour aller aux ennemis; car cela fut réſolu dans le Conſeil que l'on y tint. Aujourd'hui comme nous y ſongions le moins, nous avons vu arriver le Roi à notre Bord, avec Monſieur ſon Frere, M. l'Ambaſſadeur de France, M. de Canaples, Mylord d'Oury, & plusieurs autres grands Seigneurs de cette Cour. Le Roi y a dîné; & quoi que Monſieur le Comte d'Etrées ait été ſurpris, il n'a pas laiſſé de lui faire la plus grande chere du monde. Sa Majeſté nous a fait dîner avec lui, & que nous étions de gens de condition. Et nous avons entendu dire à M. le Duc d'Yorc que ſi nous ouvrions les paſſages où nous allons, il nous ſuivroit bien-tôt avec dix mille hommes. Cela joint avec le grand nombre de ſoldats qui ſont dans l'Armée navale, fait croire aſſurément que nous tenterons une deſcente.

C

On a raiſon de dire que le Roi d'Angleterre n'eſt pas ſeulement un très grand Roi, mais encore un très honnête homme. On ne ſauroit parler plus à propos, ni plus juſte de toutes choſes qu'il fait; être plus humain & ſe familiariſer davantage en gardant ſon rang; être plus enjoué, ni plus ſpirituel dans la converſation. Mais, Monſieur, vous le connoiſſez mieux que moi, auſſi bien que le Duc d'Yorc. Je vis hier dans l'Amiral d'Angleterre, Saint Evremond. Nous parlames fort de vous, & de la maniere que vous pouvez penſer.

LXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Chaſeu, ce 30 Mai 1673.

IL eſt vrai que la Tante de notre ami eſt bien ridicule. Je lui pardonnerois ſi elle prévoyoit un mauvais uſage de l'argent qu'elle donneroit à ſon Neveu. Mais ne pouvant pas douter qu'il ne fût bien employé, elle n'a pas aſſurément le cœur auſſi bon que ſa Maiſon. Cependant n'en faiſons point de bruit; car peut-être voudroit-elle qu'on ſe plaignît d'elle, pour autoriſer la ſuite de ſes duretez. Il la faut toujours mettre dans ſon tort; que ſait-on ſi elle ne pourroit pas ſe repentir?

Comme vous dites, Madame, on ne fera que dormir ſur la mer cette année, & je ne penſe pas que hors l'amour, rien puiſſe troubler le repos du petit Comte.

Sa Majeſté ne me ſauroit gueres faire rendre

de réponſe ſi rude, que ma patience ne me faſſe prendre en gré. Il n'y a que l'incertitude de mon ſort qui me faſſe de la peine.

Il ne me ſouvient plus de Madelon ; c'eſt tout ce que je puis faire de me ſouvenir de ſa Maitreſſe. J'ai cela de commode pour ceux qui m'ont oublié, que je les ai ſi fort oubliez auſſi, qu'ils ne doivent pas craindre mes reproches.

Adieu, Madame. Je vous aſſure que je vous aime autant que vous le méritez. Cela va ſi loin, qu'il approche d'une déclaration d'amour.

LXIV. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 7 Juin 1673.

LA mélancolie commence à m'accabler, & cela m'oblige de me retirer aſſez du monde, par dégoût de lui, & par mauvaiſe ſanté.

Paris eſt tout ſeul ; toute la Cour eſt à l'Armée. La Reine n'y eſt pas ; mille gens ſont à la Campagne ; je ne l'ai de ma vie vu plus deſert que cette année ; je pourrois ajouter ſi gueux : on mourroit plutôt que d'y trouver mille piſtoles avec toutes les ſuretez imaginables. Les Courtiſans n'ont trouvé de l'argent cette année que ſur gages pour leur Campagne. La Cour s'ennuye horriblement à Tournai. Toutes les femmes ne ſachant que faire, font les malades, & prennent médecine pour ſe divertir.

Perſonne ne doute plus du mariage de la Comteſſe du Pleſſis. C'eſt ſon amie qui a fait cet

cet opera; le tout pour de l'argent. On devroit étouffer une créature comme celle-là. Voyez quel tour elle fait au Mar. C**? Cependant la pauvre Madame du Pleſſis en a tout au travers du cœur; l'amour eſt de la partie: & c'eſt ce qui a ſecondé à merveilles les bonnes intentions de la Dame. Je vous avoue que je ſuis toute étonnée de voir l'amour faire de ſi étranges choſes à des femmes d'eſprit, & qui ne ſont plus jeunes. A ce que je voi, quelque bonne que ſoit la tête, elle ne peut preſque rien contre le cœur. Le mien eſt fort bon aſſurément, & je vous aſſure qu'il ne ſe trouve point du tout offenſé de la preſque-déclaration d'amour que vous me faites. Quand vous me l'auriez faite ſans ce preſque-là, de Buſſy à Paris, je ne m'en effaroucherois pas; & je ſuis perſuadée que l'amour dans l'abſence eſt tout fait comme une grande amitié. Ainſi je vous exhorte à m'aimer d'amour juſqu'à votre retour, ſi vous pouvez. Quand j'aurois un amant, je vous aſſure que je n'aurois pas plus d'envie de le voir & de le ſervir.

LXV. LETTRE.

Du Comte de Limoges au Comte de Buſſy.

A [illegible] de la Reine, ce 8 Juin 1673.

ENFIN, Monſieur, nous avons combattu les Hollandois hier ſeptieme. Nous les allames attaquer ſur les dix heures du matin, & le combat commença à midi, & ne finit qu'à la

nuit entierement fermée. Nous eumes affaire à Ruiter, à Tromp, & à l'Amiral de Fleſſingue. Enfin de quatre Amiraux qu'il y avoit dans l'Armée ennemie, nous eſſuyames le feu de trois. L'Amiral Ruiter, & celui de Fleſſingue nous paſſerent l'un après l'autre à la portée du piſtolet; pourtant ſous le vent de nous, malgré leur habileté; & cela par la bonne manœuvre de M. le Comte d'Etrées; car ſans le flater, les connoiſſeurs diſent, qu'il fit en cette rencontre tout ce que les plus anciens Officiers de la Marine euſſent pu faire. Tous les Capitaines de l'Eſcadre de France firent auſſi des merveilles. Il y en eut un nommé Gabaret qui aborda un de leurs vaiſſeaux monté de cent pieces de canon, en tua le Capitaine & le Lieutenant, & s'en rendit ſi bien le maître, qu'il en fit paſſer pluſieurs des gens dans ſon navire; mais comme il vit Tromp qui venoit avec le reſte de ſon Eſcadre ſur lui, il fut obligé de l'abandonner. Il y en eut un autre nommé Tivas, qui après avoir tenu tête à Tromp, & l'avoir ſi fort preſſé qu'il l'obligea de ſortir de ſon navire & de ſe mettre ſur un autre, fut emporté d'une volée de canon. C'eſt très grand dommage; il étoit l'un des plus braves & des plus honnêtes hommes de notre Armée. C'eſt le ſeul homme connu que nous ayons perdu; les autres qui ont été tuez, & qui ſont en petit nombre, n'étant que deux ou trois Enſeignes, & quelques matelots & ſoldats. Nous en avons eu quelques-uns dans ce navire bleſſez de la mouſqueterie de Ruiter qui fit grand feu ſur nous, comme la nôtre fit ſur lui. Tout le monde & les Anglois mêmes avouent que notre Eſcadre a fait des miracles, & qu'outre

tre la grandeur de l'entrepriſe d'aller attaquer ces gens-là dans leurs bancs, qui eſt un Fort où ils avoient été en ſureté juſqu'à hier, l'action qu'a fait notre Eſcadre de ſoutenir l'effort de trois auſſi grands & auſſi braves hommes de mer qu'il y en ait au monde, & de les avoir fait plier ſous nous, eſt une des plus belles choſes qui ſe ſoit faite. Je ne doute pas que cette action ne faſſe le Comte d'Etrées Maréchal de France. On dit qu'on a prédit à Ruiter que ſa fortune finiroit cette année. Il faut que ce ſoit par nous que les propheties ſoient accomplies; & alors j'irai avec joye en porter la nouvelle à la Cour. Je ne me ſuis pas ſoucié de le faire cette fois; car il n'eût pas été trop bien de voir les autres aller ſe battre à terre, & peut-être attaquer Fleſſingue, pendant que je courrois la poſte. J'aime mieux, comme je vous ai dit, perdre une occaſion d'être agréablement préſenté au Roi, que d'en manquer une de faire voir ſi je vaux quelque choſe.

Les Anglois ont perdu cinq Capitaines de leur Armée; & Hamilton frere de la Comteſſe de Grammont commandant le Régiment des Gardes du Roi d'Angleterre, & fort bien avec lui, a eu la jambe emportée ſur le navire du Prince Robert où il étoit avec ſa Compagnie. Nous ſommes aux environs du champ de bataille, & les ennemis à trois lieues de nous. Il fait un très gros tems.

J'oubliois de vous dire qu'il y a trois navires Hollandois qui ſont échouez & deux perdus. Le navire ſur lequel pour la ſeconde fois étoit monté Tromp, fut ſur la fin du combat démâté de ſon grand mât par un de nos Capitaines nommé le Chevalier de Valbelle, comme il

alloit aborder un vaiſſeau Anglois : mais la nuit qui vint là-deſſus finit le combat. Je ne croi pas que deſormais Tromp demande en grace d'attaquer l'Eſcadre de France. J'ai demandé un brûlot, & Monſieur le Comte d'Etrées s'eſt joint à moi pour cela ; c'eſt un emploi dangereux, car de neuf Capitaines de brûlots, il ne s'en eſt ſauvé que deux : mais il n'y a que les actions hazardeuſes qui puiſſent me tirer de l'état où je ſuis.

LXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de Limoges.

A Buſſy, ce 9 Juin 1673.

* JE ſuis bien-aiſe que vous ayez joint M. le Comte d'Etrées : j'appréhendois plus pour votre paſſage que je ne fais un combat général.

Quand vous me dites du bien du Roi d'Angleterre, il me ſemble que vous m'en faites. Il n'y a que deux Rois au monde dont le mérite me touche, celui du nôtre, & celui-là. Il eſt vrai que j'admire bien plus le Roi, de ce que la droite Raiſon a fait ſur lui ce que l'adverſité a fait ſur le Roi d'Angleterre. Je ne penſe pas qu'il y ait jamais eu que notre Maître, que la bonne fortune de tant d'années ait laiſſé honnête homme.

Si vous combattez les Hollandois, ce ſera bien malgré eux ; ils éviteront à mon avis autant qu'ils pourront de combattre.

J'ai

* *Voyez Lett. LXII.*

J'aime & j'eſtime extrêmement Monſieur de Saint Evremond, & j'aurois ces ſentimens-là, quand il ne ſeroit pas couſin germain de ma femme.

LXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Buſſy, ce 11 Juin 1673.

* JE ſuis fâché de vous ſavoir mal-ſaine & malheureuſe: ces deux choſes ſe trouvent ſouvent enſemble; le chagrin fait d'ordinaire la mauvaiſe ſanté. Cependant il faut que la Raiſon vous empêche de prendre ſi fort les affaires à cœur. Il faut vous conſoler par le meilleur endroit de votre fortune; car il n'y en a point de ſi déplorée, qui n'ait quelque côté agréable. Il vous faut aider & bien eſperer: le chagrin fait mourir à la fin; & du moins tant que l'on vit, on eſt en état de changer en mieux. Je vous conſeille, Madame, comme à moi-même; & ma mauvaiſe fortune auſſi ne m'empêche pas d'être ſain & gaillard: le temperament m'aide un peu; mais j'aurois ſuccombé ſans la Philoſophie.

Puiſque vous trouvez Paris ſi gueux que vous dites, vous pouvez juger des Provinces, c'eſt-à-dire, pour l'argent; car pour la vie elle y eſt à rien. Je croi que les denrées ſeront deſormais la ſeule monnoye qui aura cours; on achetera du vin avec du bled, & du bled avec du vin.

Je

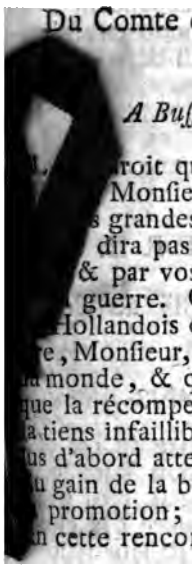
* *Voyez Lett. LXIV.*

voiles, tant vaiſſeaux de guerre que brulôts, ſi doucement que nous ne commençames le combat que ſur les cinq heures du ſoir. Il dura juſqu'à dix, ſans que les Hollandois qui étoient maitres du vent, oſaſſent nous approcher plus près que la portée du canon. La tête des Anglois qui étoit à l'avant-garde fit des merveilles, entre autres Sprac ſecond Commandant Anglois. Tourville frere de Madame de Gouville qui a un navire, & qui eſt un des plus braves homme de France & un des mieux faits, ſe trouva au milieu des Anglois, & ſe fit admirer de Monſieur le Prince Robert Amiral en ne le quittant jamais, & ſe mettant autant qu'il pouvoit entre lui & les ennemis. Sur les dix heures & demie du ſoir ils ſe retirerent ſur leurs côtes, & nous de notre côté pour nous réparer, ayant quelques navires percez, & voulant reprendre de nouvelles munitions. Nous allons auſſi aux Côtes d'Angleterre pour revenir enſuite chercher les ennemis ſur les leurs, & les rebattre ſi nous pouvons. Nous n'avons perdu ni navires, ni Officiers. Les Anglois n'ont perdu qu'un ſeul Capitaine jeune homme de la Cour, & qui même avoit été à celle de France, nommé Sarlington.

Ce combat ne fut pas ſi rude que le premier, quoique l'on y tirât plus de coups de canon. Hamilton beau-frere du Comte de Grammont eſt mort de ſa bleſſure.

LXX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte d'Etrées.



A Buſſy, ce 17 Juin 1673.

roit que l'action que vous venez de Monſieur, eſt une des plus hardies & grandes qui ſe puiſſent faire à la mer. dira pas de vous que par vos ménage- & par vos lenteurs vous voulez faire du- guerre. On ne peut pas moins ménager Hollandois que vous avez fait. Je vous af- e, Monſieur, que j'en ai la plus grande joye monde, & que rien ne la peut augmenter que la récompenſe que j'attens pour vous; je tiens infaillible, car le Roi eſt juſte. Je vou- us d'abord attendre à vous faire compliment u gain de la bataille, en vous le faiſant de promotion; mais je ne me ſuis pu retenir n cette rencontre.

LXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Rapin.

A Buſſy, ce 21 Juin 1673.

JE vous envoye les Remarques que vous avez voulu, mon R. Pere, que je fiſſe ſur vos Réflexions; mais je n'en ferai plus ſi vous ne

m'envoyez les Remarques que vous fere ſur celles que je vous envoye. Car de la m niere que vous les traitez, il ſemble que ce ſo des Arrêts en dernier reſſort : cependant je r ſuis point du tout perſuadé de mon infaillibil té ; & ſi je n'ai pas l'eſprit auſſi beau que Vi gile, j'ai bien autant de modeſtie que lu Raiſonnez un peu avec moi à l'avenir ſi mes raiſonnemens, quand ce ne ſeroit qu pour me ſauver de l'aveuglement de l'amou propre.

LXXII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy au Comt de Limoges.

A Buſſy, ce 23 Juin 1673.

JE viens de recevoir votre Lettre du 15. L derniere action des Hollandois faite le 1 de ce mois me paroit hardie : je croi qu'i n'ont pas tant ſongé à vous battre (la choſ étant trop difficile) qu'à ſoutenir leur réputa tion. Et en effet cela la ſoutient un peu. I m'ont fait plaiſir auſſi en cette rencontre ; ca ils ont fourni aux armes du Roi une nouvell matiere de gloire, & à notre ami Monſieur l Comte d'Etrées une nouvelle occaſion de me riter. J'eſpere que ce ne ſera pas la derniere & qu'après avoir vu ſes louanges dans les Rela tions, nous y verrons ſes récompenſes. Pou vous, Monſieur, vous n'aurez point votre bri lot, mais vous aurez une partie de l'eſtim qu'

* *A la Lett. LXIX.*

qu'il vous auroit acquiſe: nous aimons mieux pour vous moins de gloire & moins de danger

LXXIII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Buſſy, ce 24 Juin 1673.

ON me mande que Maſtricht, Breda, & Boiſleduc ſont pris. L'année paſſée je ne pouvois croire toutes les conquêtes du Roi, d'abord qu'on me les diſoit. Ce n'étoit pas par défiance que j'euſſe de ſon pouvoir: mais je ne croyois pas qu'il fît preſque des miracles. Aujourd'hui je croi tout de lui.

On m'écrit que nos Armées de mer ont battu celle des Hollandois. Je n'en doute pas; je croi même que le Comte de Limoges a y fait merveilles, & qu'il a porté cette nouvelle au Roi.

Au reſte, je ſuis ravi, Madame, que mes douceurs vous plaiſent, quand ce ne ſeroit que pour vous remettre en gout du monde, pour lequel vous commenciez à avoir du mépris. Il n'en faut rien dire à Mademoiſelle de Vandy; car cela fait du plaiſir de faire des myſteres. Nous ne lui cachons pas encore grand' choſe; mais enfin il ſe paſſe quelque choſe entre nous qu'elle ne ſait pas.

Vous dites, parce que vous badinez aujourd'hui, que vous êtes bien folle pour une malheureuſe; & moi je vous maintiens que c'eſt à nous autres malheureux à badiner. Il ne faut pas

* A la Lettre LXVIII.

pas que nos joyes ſoient publiques, mais ſeulement avec nos bons amis; & cela étant, je ſuis l'un des hommes du monde avec lequel vous devez le plutôt rire.

LXXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Buſſy, ce 26 Juin 1673.

JE m'ennuye fort, Madame, de n'avoir aucune nouvelle de vous depuis que vous arrivates en Provence. Quand vous ſeriez en l'autre monde, je n'en aurois pas moins. Eſt-ce qu'on ne ſonge plus qu'à ce qu'on voit quand on eſt en Provence? Mandez-le moi, je vous prie, parce qu'en ce cas-là je vous irois trouver; & j'aimerois mieux me mettre au hazard de me brouiller à la Cour, que de n'entendre jamais parler de vous. Raillerie à part, Madame, mandez-moi de vos nouvelles. Je ſuis en peine auſſi de n'en avoir aucune de notre ami. Quelqu'un m'a dit qu'il étoit dans une dévotion extrême. Si c'étoit cela qui l'empêchât d'avoir commerce avec moi, j'aimerois autant qu'il fût déja en Paradis. Mandez-moi ce que vous en ſavez.

LXXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Gouville.

A Buſſy, ce 26 Juin 1673.

VOICI une grande interruption de commerce, Madame : je m'en étonne, car nous ne manquons vous & moi, ni d'eſprit, ni d'amitié, pour le continuer. Pour moi je me ſers de la premiere occaſion que j'ai trouvée, pour vous témoigner celle que j'ai pour vous. J'ai appris que Monſieur votre frere avoit fait des merveilles dans le dernier combat naval, & je vous aſſure auſſi-tôt, que vous n'avez pas un ami qui en ait plus de joye que moi. Remettons-nous donc à nos bonnes coutumes, Madame. Mandez-moi en gros ce que vous avez fait depuis que vous ne m'avez écrit, car pour en détail, c'eſt tout ce que pourroit vous demander votre amant, ſi vous en aviez. Mandez-moi ce que fait la petite Comteſſe, car je n'eſpere pas de l'apprendre de ſa pareſſe. Pour moi je ne me ſuis pas mal diverti. Il y a une ſi grande différence des plaiſirs de Paris & de la Cour, à ceux des Provinces, que l'on ne s'y accoutume pas d'abord, mais à la fin on oublie les autres ; & comme il faut vivre, on vit fort bien de pain bis quand on a perdu le goût du pain blanc.

LXXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de Grammont.

A Buſſy, ce 29 Juin 1673.

JE ſuis aſſuré que vous ne vous attendez pas à cette Lettre: cependant quand vous verrez mon nom, vous verrez que perſonne n'eſt plus votre ami que moi, & ne doit prendre plus de part à tout ce qui vous touche. J'ai appris la mort de Monſieur votre beau-frere avec beaucoup de joye, parce que vous en héritez, & que je ne croi pas qu'il y eût grande amitié entre vous deux. Au reſte, n'allez pas montrer ma Lettre à Madame la Comteſſe de Grammont, car je penſe qu'elle n'y entendroit point de raillerie. On me la devroit pourtant bien pardonner pour cette fois, il ne m'arrive pas ſouvent de rire, & particulierement quand le Roi aſſiege en perſonne la meilleure place du monde, qu'il s'y expoſe, & qu'il fait tout lui ſeul, pendant que je ſuis dans ma maiſon, comme tous les coquins du Royaume.

LXXVII. LETTRE.

De Madame de M * * * au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 3 Juillet 1673.

MASTRICHT eſt pris, & le Gouvernement donné à l'Eſtrade. On s'y eſt fort bien défen-

fendu, & le Roi a tout l'honneur de cette conquête. Je ne doute pas que le Comte de Limoges ne vous ait bien inſtruit de tout ce qui s'eſt paſſé ſur la mer. Je ſuis fâchée que ce ne ſoit pas lui qui en ait apporté les nouvelles au Roi. Vous ſavez que l'on va faire une deſcente en Zelande. Le Roi a choiſi pour Général ſous M. le Duc d'Yorc, M. de Schomberg.

Il y a deux mois que je combats un rhumatiſme, ſans pouvoir le vaincre: je ne croi point d'ennemi ſi indomptable.

On ne ſait point encore qui remplira la charge de Colonel des Suiſſes, vacante par la mort de M. le Comte de Soiſſons.

LXXVIII. LETTRE.

Du Pere Rapin au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 6 Juillet 1673.

JE n'ai jamais eu une plus ſenſible joye, Monſieur, qu'en apprenant la permiſſion que vous avez de venir à Paris. J'aurai l'honneur de vous y embraſſer, & le plaiſir de voir vos Mémoires. En vérité, Monſieur, vous ſeriez bien content de mon cœur, ſi vous en connoiſſiez toute la tendreſſe pour vous. Ce n'étoit que foiblement que je penſois au voyage de Sainte Reine, & plus pour vous voir que pour me guérir: mais puiſque vous venez à Paris, je ne ſuis plus malade.

Je me tiens à tout ce que vous me marquez ſur mes Réflexions, je n'ai pas le mot à dire dès que vous avez parlé; je vous demande grace

ſeu-

feulement pour cet endroit, *Ce n'étoit qu'* *tremblant que Virgile*, au-lieu que vous mette: la *modeſtie de Virgile.* J'ai beſoin du mot *modeſtie* dans la même réflexion, de ſorte q je ſuis obligé de le ménager. Tout le reſte d'une maniere qui m'engage, Monſieur, à vo faire de grands remercimens.

LXXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M. . . . .

A Buſſy, ce 7 Juillet 1673.

*JE croyois bien que le Roi prendroit M tricht, car il prend tout; mais je ne croy pas que les ennemis le défendiſſent aſſez bi pour lui donner autant de gloire qu'il y en acquiſe.

Le Comte de Limoges ne voulut pas port la nouvelle du combat naval au Roi, craigna (ce qui eſt arrivé) qu'il n'y en eût un ſecon & le Comte d'Etrées a fait la cour du pe Comte au Roi, en lui mandant cette raiſon ne le lui avoir pas envoyé. J'ai eu l'honneur ſervir avec M. le Duc de Yorc, & j'ai ſouve été témoin de ſa valeur. Je croi toujours q le Roi ſupprimera la charge de Colonel d Suiſſes, comme il a ſupprimé celle de Colon de l'Infanterie Françoiſe. Il y gagnera ce mille livres de rente, & les Suiſſes n'ont auc intérêt à s'y oppoſer; au contraire, il leur ſe bien plus honorable que le Roi ſoit leur Col nel.

* *Voyez Lett. LXXVII.*

Je connois comme vous le rhumatiſme, Madame. Vous avez raiſon, c'eſt le plus dangereux ennemi du Genre-humain; il eſt impitoyable: ni force, ni douceur ne ſauroient le réduire; & cependant je ſuis de l'avis de la Fontaine,

Plutôt ſouffrir que mourir,
C'eſt la deviſe des hommes.

LXXX. LETTRE.

Du Comte de Limoges au Comte de Buſſy.

A Londres, ce 7 Juillet 1673.

ME voici à Londres depuis Vendredi à midi. C'eſt une très belle Ville, & à qui ſa deſtruction a été fort avantageuſe; car au-lieu de vilaines maiſons que le feu lui a conſumées, on en a rebâti de belles, toutes d'une même ſtructure, d'une même hauteur, & qui n'avancent pas plus les unes que les autres. Il n'y a pas une de ces maiſons qui n'ait un balcon de fer ouvragé, peint ou doré. Toutes les rues de Londres ſont droites & aſſez larges: elle eſt plus longue de beaucoup que Paris, & je croi plus grande. Tout s'y ſent de la richeſſe des habitans du pays. Tout y paroit aiſé, mais peu de choſes y paroiſſent très magnifiques. Ce qu'on peut dire de Paris & de Londres, c'eſt que celle-ci eſt une Ville de commerce, & l'autre une Ville de qualité. Paris a ſur Londres les avantages du bon air, que les gens de la Cour ont ſur les Marchands; mais auſſi Londres a ſur

Paris

Paris ceux de la richeſſe, que les habitans de la rue S. Denys ont ſur ceux de la Place Maubert. Il n'y a point à Londres de grands Palais ni d'Hôtels magnifiques; & à la reſerve de trois ou quatre maiſons, pas une n'a de porte cochere, & tous les plus grands Seigneurs demeurent dans des logis à petites portes; mais auſſi quaſi tous ont de beaux jardins. Whitehall où demeure le Roi, eſt une très grande maiſon; vous en conviendrez quand vous ſaurez qu'il y loge préſentement plus de quatre mille perſonnes, dont la plupart ſont gens de la Cour, qui ont pluſieurs chambres de ſuite dans leurs appartemens, & que la ſeule Mademoiſelle de Queroualle en occupe quarante, ſans compter les galeries. Le Parc qui ſert de jardin eſt d'une très vaſte étendue. Il y a dedans un Mail de trois cens trente pas de long, qui ne fait gueres plus de la moitié de la longueur. Le Roi a encore un autre jardin qu'on nomme le Boulingrin, où il y a des Simples.

S. James où demeure le Duc d'Yorc, eſt encore une grande maſſe de pierre, & une confuſion fort grande d'appartemens. La grande Bourſe, autrement la nouvelle, eſt une très belle choſe. Figurez-vous une grande place entourée de portiques ſoutenus par des colomnes de marbre, ſur leſquelles ſont élevez des bâtimens dont les croiſées qui ſont en grand nombre, font un agrément conſidérable. Vous montez à ces grands bâtimens par un grand degré orné d'une belle baluſtrade de fer doré, qui vous mène dans des galeries à peu près faites comme celles du Palais de Paris, excepté que celles de la Bourſe ſont pleines de Boutiques ajuſtées avec de la menuiſerie très ſimple. Là

on trouve de toutes choſes pour dépenſer ſon argent. Il y a mille autres belles choſes à voir à Londres; mais je ne me ſuis encore attaché depuis que j'y ſuis qu'à faire ma cour au Roi, ou à voir les grands Seigneurs du pays, chez qui nous ſommes tous les jours en fêtes.

Le Parlement d'Angleterre qui a été tenu le dernier, ayant ordonné que tous ceux qui avoient des Charges, ou des Commandemens de Troupes, ſeroient obligez d'aller faire leur Cène publiquement avant le 28 Juin, Monſieur le Duc de Yorc remit le 28 ſa Charge de Grand-Amiral au Roi, diſant qu'il ne vouloit point être contraint; que ce n'étoit pas qu'il ne fût de la Religion du Roi ſon pere. Le Grand-Tréſorier nommé Mylord Cliford de Chaudeloi, a auſſi remis ſa Charge pour la même raiſon. Le Roi fait régir l'Amirauté par onze Commiſſaires, & a donné la Charge de Tréſorier à Mylord Thomas Osborne. L'on ne ſait ſi Monſieur le Duc de Yorc commandera notre deſcente. On attend Monſieur de Schomberg pour la commander ſous lui, s'il y eſt; ſinon en chef.

LXXXI. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 7 Juillet 1673.

LA joye que j'ai de vous envoyer un ordre pour votre retour, Monſieur, eſt un peu bornée à cauſe du tems. Cependant elle eſt grande

grande, par l'amitié que j'ai pour vous, & par l'envie que j'ai de vous voir. D'ailleurs je conſidere que lors qu'on vous permet de demeurer ici trois ſemaines au vu & au ſu de tout le monde, cela veut dire encore autant *incognito*. De plus, vous preſſerez vos amis d'agir; car un homme de votre qualité, de votre mérite & de votre eſprit, ſe ſert mieux qu'on ne le peut ſervir. Vous prendrez des meſures ici pour Monſieur le Prince, qui aſſurément eſt la pierre d'achoppement; & avec Madame de Noailles, qui achevera ce qu'elle a commencé: car c'eſt elle qui pouſſe ſon mari, & je vous aſſure que c'eſt une très bonne femme. Je me leverai demain, quoique malade, pour l'aller remercier, & la louer de vous avoir remis dans le chemin de l'eſperance. Enfin, Monſieur, je ne vous veux plus écrire, je vous veux dire moi-même tout ce que l'on eſt obligé de dire aux amis après une longue abſence; car quelque eſprit qu'ils aient, ils ont beſoin d'être inſtruits.

Si vous ſaviez le plaiſir que j'ai que l'on vous ait fait ce petit rayon de grace ſur un Placet que j'ai fait de ma tête, & que j'ai ſigné de votre nom, croyant bien que vous ne me deſavoueriez pas, vous verriez bien que je vous aime fort.

Au reſte, vous allez trouver ici mille amis que l'abſence ſeule vous a fait perdre, & dont il ne faut pas que vous faſſiez ſemblant d'avoir vu la foibleſſe & l'oubli; car dès qu'ils verront que vous pourrez revenir pour eux, vous les verrez bien changer de maniere. Quand on veut emplir ſa bourſe, il y faut mettre des piſtoles legeres; on en trouve trop peu de poids.

LXXXII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Buſſy, ce 10 *Juillet* 1673.

VOILA le charme rompu, Madame, & c'eſt à vous à qui je dois cette grace. Je vous laiſſe à penſer ce que cela fait dans un bon cœur, & bien reconnoiſſant, comme le mien. Je trouve mille ſujets de me réjouir dans cette permiſſion, dont le plaiſir de vous voir eſt un des plus grands. Nous raiſonnons depuis hier ſur cette affaire, & nous diſons à propos de vous, que l'amitié accompagnée d'eſprit eſt capable de venir à bout de tout ce qu'elle entreprend. Il faut dire auſſi la vérité, Madame, Monſieur & Madame de Noailles ſont d'honnêtes gens pour tout le monde; mais pour moi qui les ai trouvez réchauffez à mon égard depuis ma diſgrace, que ne ſont-ils pas? Je les aime bien auſſi.

Cependant je vous promets que le Roi de France ne ſongera point à venger les querelles du Duc d'Orleans, & je ſauverai autant que je pourrai à mes foibles amis la honte qu'ils auront de m'avoir oublié.

Adieu, ma chere Madame. J'aime autant finir ici ma Lettre que d'en dire davantage: auſſi-bien quand je vous écrirois un volume, je ne vous dirois pas tout. J'écris au Roi une Lettre de remerciment, & je prie Monſieur de Noailles de la préſenter à Sa Majeſté.

LXXXIII. LETTRE

Du Comte de Buſſy au Duc de Noa

A Buſſy, ce 10 *Juillet* 1673.

JE viens de recevoir votre Lettre du p de Juillet, Monſieur, par laquelle je grace que la Roi m'a faite à votre ſollici Cette grace & la maniere dont vous vo toujours employé pour moi, me touc ſenſiblement, que j'ai de la peine à vo au point où cela eſt; mais, Monſieur, moi, je vous ſupplie, à vous bien rem Dites-vous bien que je ſens pour vous t reconnoiſſance & toute l'amitié qu'un bo peut reſſentir quand on l'a comblé de bi & d'honnêtetez; & ce n'eſt pas ſeulemei permiſſion d'aller à Paris dont je vou mille graces, c'eſt encore de celle de ſi Roi en ſes conquêtes, car il n'a pas tenu que je ne l'aye obtenue. Je partirai d'ici mier jour pour Paris. Que je ſerois heu je vous pouvois dire moi-même que pe ne ſera jamais à vous plus que moi!

LXXXIV. LETTRE

Du Comte de Buſſy à Madame Ducheſſe de Noailles.

A Buſſy, ce 10 *Juillet* 1673.

JE voudrois bien vous pouvoir dire, me, à quel point je ſens ce que M

votre Mari vient de faire pour moi; je ſuis aſſuré que vous ſeriez bien contente, & vous n'auriez pas de regret à la peine que vous avez priſe de faire quelquefois ſouvenir Monſieur le Duc de Noailles de mes intérêts. Un des plus grands plaiſirs que j'attens de la permiſſion que le Roi m'a donnée, c'eſt celui de vous aller rendre mille graces moi-même de toutes vos bontez, & de vous aſſurer que perſonne n'en peut être plus touché que moi, ni plus votre très humble & très obéiſſant ſerviteur.

LXXXV. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 10 *Juillet* 1673.

JE veux toujours vous écrire en vous attendant, Monſieur, juſqu'au jour que vous me manderez votre départ. Vous ne ſauriez trop vous preſſer, quand ce ne ſeroit que pour faire voir au Roi que vous ne mépriſez pas ſes petites graces; cela invite à en accorder de plus grandes. Je vis hier Madame de Mekelbourg à l'Hôtel de Longueville. Le Maréchal de Grammont la vint voir. Il y avoit nombreuſe compagnie d'hommes & de femmes. Et pour elle, elle étoit ſur un lit de gaſe bleue & blanche, en vérité, plus charmante que tout ce qu'il y a de plus jeune à la Cour, & le Maréchal de Grammont plus galant mille fois que tous nos jeunes gens. Cela me fait voir que ce qui s'en va, vaut mieux que ce qui vient. Madame de Mekelbourg me flata ſi fort que

j'eus peur, moi qui ne hais pas de l'être, de m'y laiſſer enjoler. Je n'entends plus parler du Comte de Limoges; je croi qu'il eſt toujours ſur le tillac du Vaiſſeau, ſongeant à la belle. Il devoit venir apporter la nouvelle du combat naval: il n'y entend rien; on fait auſſi bien ſa fortune à la Cour par l'intrigue que par la valeur. Il y a mille ans que vous ne m'avez envoyé de vers, Monſieur. Mais je vous demande quartier pour l'Infidelle; je ne puis me réſoudre à recevoir d'elle des Lettres tendres pour vous, & des Rondeaux de vous cruels pour elle. Votre haine doit être ſur ſes fins, n'en parlons plus. Parlons plutôt de nos commencemens, cela ne va pas mal: je n'en dis rien à Mademoiſelle de Vandy, quoiqu'elle m'ait dit qu'elle ne ſera jamais confidente que de moi. Je vous comprens fort dangereux, quoiqu'un homme long-tems occupé à la haine, ait bien de la peine à remettre ſon cœur en train de tendreſſe; mais enfin nous nous écrirons ſi galamment & même ſi tendrement, que vous voudrez. Nous nous ſervirons le mieux que nous pourrons en toutes occaſions. Enfin, ſi vous m'en croyez, nous déroberons tout cela à l'amour pour le donner à l'amitié & vous verrez qu'en ne faiſant pas tant de peines, elle donne autant de plaiſirs à couvert de remords & des horreurs de la débauche.

LXXXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Rapin.

A Buſſy, ce 11 Juillet 1673.

* UN des plus grands plaiſirs que je me propoſe étant à Paris, mon R. P. eſt celui de vous voir & de vous entretenir. Vous avez bien des attraits pour moi, de l'honneur, de la vertu, de l'eſprit, de la franchiſe & de l'amitié. Je ſerois fort faché que vous vinſſiez à Sainte Reine quand je ne ſerai plus à Buſſy, & je voudrois bien que le plaiſir de me voir, aidât à rétablir votre ſanté. Ce peut fort bien n'être pas une exagération; rien ne fait ſi bien porter que la joye. J'ai peur que vous n'ayez plus de complaiſance pour mes Remarques, que je n'en ai pour vos Réflexions. Quoi qu'il en ſoit, on n'a jamais reçu des avis avec tant de modeſtie que vous faites, mon R. P. & perſonne ne pourroit avec plus de juſtice n'en point avoir.

Je vais mettre ordre aux affaires que je laiſſe en ce pays-ci, pour partir le plutôt que je pourrai; car je ſai bien quand je parts, mais quoique le Roi ait mis de courtes bornes à mon ſéjour de Paris, j'eſpere qu'il les étendra, & je ne ſai pas enfin quand je reviendrai.

* *A la Lett. LXXVIII.*

LXXXVII. LETTRE.

De Madame de Gouville au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 11 Juillet 1673.

VOUS ne ſauriez croire, Monſieur, la joye que m'a donné votre Lettre * par les marques de votre amitié. Je conſens que nous recommencions à nous écrire, je m'en trouverai fort bien. Mais eſt-il vrai que vous allez revenir? je n'oſe m'abandonner à la joye de cette nouvelle, que vous ne me l'ayez mandée vous-même. Je vous dirai mille choſes qu'on a peine d'écrire, & en attendant vous ſaurez que je gliſſe inſenſiblement pour me trouver où la Raiſon & les années doivent amener. Je cherche moins les plaiſirs, je ſuis ſouvent ſeule, quelquefois avec trois ou quatre de mes amies dont votre Couſine eſt la plus fidelle, & celle auſſi que j'aime le mieux. Elle va bien-tôt changer de condition, & quoique celle de veuve ne ſoit pas mauvaiſe, elle en va trouver aſſurément une meilleure, puiſque le futur eſt un très honnête homme, qui n'eſt pas dans cette premiere jeuneſſe qui rend d'ordinaire les femmes malheureuſes. Votre Couſine pouvoit épouſer un Duc, il eſt vrai; mais elle préfere la douceur de la vie & la commodité d'avoir un mari raiſonnable, à la vanité d'avoir cinq ou ſix fois l'année le Tabouret avec quelque jeune étourdi, peut-être extravagant. Cette fortune paroit extraordi-

* *Lettre LXXV.*

dinaire pour un Cadet ; cependant il a en argent ou en terres trente mille livres de rente, & ils jouiront enſemble de cent mille. Si la Comteſſe écrivoit, elle vous auroit fait ſes complimens en cette rencontre : mais comme elle n'a pas cette faculté, il faut que vous l'excuſiez, & que vous ſoyez perſuadé de ſon amitié comme de la mienne.

LXXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Buſſy, ce 12 Juillet 1673.

* AVEC toute la fermeté de votre eſprit, Madame, les flatteries que vous fit Madame de Mekelbourg vous la firent trouver bien aimable. Avouez la vérité, il faut être bien ridicule, quand on eſt flateur, pour ne pas plaire aux intereſſez.

Vous avez raiſon, ne parlons plus de Madame de Monglas & ne ſoyons occupez que de nos propres affaires. S'il eſt vrai que vous les cachiez à Mademoiſelle de Vandy, je tiens que vous y entendez fineſſe, & je compte cela pour la premiere faveur. La derniere me paroit encore bien loin de celle-là : mais enfin j'aime aſſez le ragoût des difficultez & des longueurs, & je trouve que c'eſt le fondement de l'eſtime & des grandes paſſions.

* *Voyez Lett. LXXXV.*

LXXXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Buſſy, ce 16 Juillet 1673.

* VOUS n'avez que faire de me preſſer de partir, Madame; l'envie que j'ai d'avoir l'honneur de vous voir, me preſſe aſſez, & les ſages réflexions que vous faites pour hâter mon départ m'y font travailler avec encore plus d'empreſſement. Mais comme je ne m'attendois pas à cette petite grace que le Roi m'a faite, je n'avois mis aucun ordre à mon abſence; cependant c'eſt le ſolide, que le bon ordre de ſes affaires.

Nous examinerons enſemble quel eſt le plus doux, d'aimer d'amour, ou d'amitié. J'ai trop d'occupation pour vous dire aujourd'hui tout ce que je penſe là-deſſus. Mais en gros je vous dirai qu'il y a des tems pour l'un & pour l'autre, & que nous ſommes tous deux à peu près à celui de l'amitié. Je vous envoye un Dialogue que j'ai traduit d'Horace. Si vous n'êtes pas contente de la tendreſſe du ſtile, j'avouerai que vous êtes plus tendre que moi. Adieu, Madame: ne m'écrivez plus, je ſerai à Paris à la fin de ce mois.

* *Voyez Lettre LXXXV.*

IMI-

IMITATION D'HORACE.

Dialogue.

L'AMANT.

PEndant que j'étois dans votre ame,
Que vous n'aimiez d'autre que moi,
Vous l'avez bien pu voir, Madame,
Je me croyois plus heureux que le Roi.

LA MAITRESSE.

Pendant que j'allumois vos feux,
Votre flâme me rendoit vaine;
J'étois au comble de mes vœux,
Et n'aurois pas changé de sort avec la Reine.

L'AMANT.

Je soupire aujourd'hui pour un objet charmant,
Qui fait bien en vers, bien en prose;
Pour qui je mourrois librement,
Si ma mort lui pouvoit servir de quelque chose.

LA MAITRESSE.

Et moi j'aime de mon côté,
Le Garçon de la Cour le plus digne d'envie;
Pour qui je ferois vanité,
De donner mille fois ma vie.

L'AMANT.

Si ma nouvelle Iris ceſſoit de me charmer
Si j'avois du dégoût pour elle;
Si revenant à vous aimer,
Je vous promettois bien de vous être fidel

LA MAITRESSE.

Quoiqu'il ſoit beau, bien fait, dans la fleur de je
Que vous ſoyez plus promt que la mer en cou
J'aimerois mieux, je le confeſſe,
Vivre & mourir avecque vous.

XC. LETTRE.

De Mademoiſelle du Pré au Co de Buſſy.

A Paris, ce 20 Juillet 1673.

TROIS ſemaines de Campagne m'ont la joye que j'ai aujourd'hui de votre Monſieur: croyez bien que perſonne ſent mieux que moi. Monſieur Conrar j'ai dit cette bonne nouvelle, me vouloit ter quelque choſe ſur les ſentimens; mai quelques réflexions que je lui ai fait fair demeuré d'accord qu'il me devoit ceder dition que je vous manderois de ſa par près moi perſonne ne s'intéreſſe plus q tout ce qui vous touche. Tous vos am attendent avec autant d'impatience que

XCI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle du Pré.

A Buſſy, ce 25 Juillet 1673.

JE me doutois bien que vous étiez à la Campagne, Mademoiſelle, quoique perſonne ne me l'eût dit, par la ſeule raiſon que vous ne m'écriviez point, ſur la petite grace que le Roi m'a faite. Je ſai bon gré à Monſieur Conrart de vous avoir voulu diſputer quelque choſe ſur cela, & à vous de l'avoir emporté. C'eſt beaucoup pour lui qu'il approche de votre amitié pour moi. Je vous prie, Mademoiſelle, de l'en bien remercier. Je ne ſerai à Paris qu'environ le 15 du mois prochain. Vous m'avez fait grand plaiſir de m'envoyer encore un Bout-rimé. Vous êtes bien loin de foiblir ſur votre ſujet, j'ai peur que vous ne l'emportiez ſur moi à la fin: cependant il y va de mon honneur; voilà encore un Sonnet qui eſt aſſez vif.

SONNET

DU COMTE DE BUSSY

Contre une Infidele.

LE tour qu'Iris m'a fait, c'eſt un tour ſingulier.
Je l'ai ſouffert ſans bruit, quoique l'ame aſſez fiere;
Mais peut-être qu'un jour lui romprai-je en viſiere,
Et lui ferai-je auſſi le tour d'un é colier.

Je ſai bien qu'il n'eſt pas d'un brave Chevalier
De traiter les Cloris d'une indigne maniere:
Il faut de leurs faveurs ne rien mettre en lumiere,
Et ne leur dire mot, ou toujours ſupplier.

Je recevrai pourtant une ſenſible joye,
Et croirai que mes jours ſeront filés de ſoye,
Si ſans honte pour moi je puis être indiſcret.

Mais ſa lâche action ſauve aſſez ma rancune;
Et dans le vilain trait que m'a fait cette brune,
J'aimerois preſqu'autant mourir, qu'être muet.

XCII. LETTRE.

* Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Grignan, ce 25 Juillet 1673.

VOUS voyez bien, mon cher Couſin, que me voilà à Grignan. Il y a juſtement un an que j'y vins, je vous écrivis avec notre ami Corbinelli qui paſſa deux mois avec nous. Depuis cela j'ai été dans la Provence me promener. J'ai paſſé l'Hiver à Aix avec ma fille. Elle a penſé mourir en accouchant, & moi de la voir accoucher ſi malheureuſement. Nous ſommes revenus ici depuis quinze jours, & j'y ſerai juſqu'au mois de Septembre que j'irai à Bourbilly, où je prétens bien vous voir. Prenez dès-à-préſent des meſures, afin que vous ne ſoyez pas à Dijon. J'y veux voir auſſi notre grand Couſin

&c.

* *A la Let. LXXIV.*

de Toulonjon, mandez-lui. Je vous menerai peut-être notre cher Corbinelli. Il m'eſt venu trouver ici, & nous avions réſolu de vous écrire quand j'ai reçu votre Lettre. Vous le trouverez pour les mœurs auſſi peu règlé que vous l'avez vu; mais il ſait mieux ſa Religion qu'il ne ſavoit, & il en ſera bien plus damné s'il ne profite de ſes lumieres. Je l'aime toujours, & ſon eſprit eſt fait pour me plaire. Que dites-vous de la conquête de Maſtricht? Le Roi ſeul en a toute la gloire. Vos malheurs me font une triſteſſe au cœur, qui me fait ſentir que je vous aime. Je laiſſe la plume à notre ami. Nous ſerions trop heureux, ſi nous le pouvions avoir dans notre délicieux Château de Bourbilly. Ma fille vous fait une amitié, quoique vous ne ſongiez pas à elle.

De Monſieur de Corbinelli.

J'aurois un fort grand beſoin, Monſieur, que le bruit de ma dévotion continuât. Il y a ſi long-tems que le contraire dure, que ce changement en ſeroit peut-être un à ma fortune. Ce n'eſt pas que je ne ſois pleinement convaincu que le bonheur & le malheur de ce monde ne ſoit le pur & unique effet de la Providence, où la fortune n'a aucune part. Je parle ſi ſouvent ſur ce ton-là, qu'on l'a pris pour le ſentiment d'un bon Chrétien, quoiqu'il ne ſoit que celui d'un bon Philoſophe. Mais quand le bruit qui a couru eût été véritable, ma dévotion n'eût pas été incompatible avec ma perſévérance à vous honorer, & à vous confirmer ſouvent les mêmes ſentimens que j'ai eus pour vous toute ma vie. Vous ſavez quel honneur je me ſuis toujours fait de votre amitié, & ſi la grace

grace, & elle a cru que ce ne pouvoit être moins que ce qu'elle dit. Cependant elle ſe trompe; le Roi ne m'a permis que d'aller à Paris pour mettre ordre à mes affaires. Je pars donc dans huit ou dix jours pour la bonne ville, avec ma famille. Je ne ſai ſi j'y paſſerai l'Hiver. Ce ſera ſuivant les nouvelles que j'aurai de la Cour: mais toujours me trouverez-vous à Paris, ſi les délices de Bourbilly ne vous y arrêtent point. Je voudrois bien que vous amenaſſiez notre ami, & que nous puſſions un peu moraliſer tous trois ſur les ſottiſes du monde, dont nous devons être deſabuſez. Pour moi, je le ſuis à un point, que ſans l'intérêt de mes enfans je me contenterois d'admirer le Roi dans mon cœur, ſans me mettre en peine de le lui faire connoître. Ainſi, Madame, voyez les conquêtes du Roi ſans me plaindre, puiſqu'auſſi bien cela ne ſert de rien; & m'aimez toujours, puiſque je vous aime de tout mon cœur.

Je ſonge à Madame de Grignan plus que vous ne penſez: mais je ſuis diſcret, & je ne dis pas toujours ſur le chapitre d'une auſſi belle Dame qu'elle, tout ce que je penſe.

A Monſieur de Corbinelli.

Je croi, Monſieur, que votre dévotion ne feroit point de changement à votre mauvaiſe fortune, & qu'elle ne vous ſerviroit qu'à vous la faire prendre en gré. Mais la Philoſophie peut faire la même choſe; ainſi la dévotion ne vous peut ſervir que pour l'autre monde, & j'en ſuis perſuadé, non pas encore aſſez pour la prendre fort à cœur, mais aſſez pour ne faire à autrui que ce que je voudrois qui me fût fait.

Pour

Pour vous répondre maintenant à ce que vous me demandez, ſi je ne ſuis pas fâché de n'être point à Maſtricht; je vous dirai qu'il y a ſi long-tems que j'ai été bien fâché de n'être pas où je devois être, que je ne reprens pas de nouveaux chagrins toutes les fois qu'il ſe préſente de nouvelles occaſions de m'en donner. A quoi me ſerviroit ma Raiſon?

Pour le Roi, je l'admirerois, quand je ſerois Bourgmeſtre d'Amſterdam; & pour dire la vérité, il m'a un peu traité à la Hollandoiſe: cependant je ne laiſſe pas de le trouver un Prince merveilleux. Jugez ce que j'en penſerois, s'il m'avoit fait du bien: car vous ſavez que quelque juſte qu'on ſoit, on penſe toujours plus favorablement de ſon bienfacteur que du contraire.

Si nous avions quelqu'un pour nous mettre en train ſur la Philoſophie de Deſcartes, nous l'apprendrions: mais nous ne ſavons comment enfourner. Puiſque Madame de Grignan vous ſoutient que plus il y a d'indifference dans une ame, moins il y a de liberté, je croi qu'elle vous peut ſoutenir qu'on eſt extrêmement libre quand on eſt paſſionnément amoureux.

XCIV. LETTRE.

Du Comte de Limoges au Comte de Buſſy.

A Bord de la Reine, à la voile vers les Bancs de Hollande, ce 1. Août 1673.

LE vent nous ſervant hier, nous vinmes mouiller le ſoir à la vue des Ennemis. Nous avons

avons appareillé ce matin, & eux auſſi, & nous nous ſommes diſputé le vent juſques ſur le midi, qu'étant changé, les Ennemis ſe ſont trouvez l'avoir. Cela fait qu'ils viennent à nous à toutes voiles à l'heure que je vous écris, au nombre de cent quatre Vaiſſeaux en tout, c'eſt à dire, ſoixante & quinze Vaiſſeaux de guerre, ou environ, & trente Brulots ou Vaiſſeaux de charge. Leur ordre eſt admirable, & c'eſt en vérité une belle choſe à voir que la diſpoſition des deux Armées navales. Celle de notre Navire pour le combat eſt auſſi très agréable, & tout y eſt préparé pour le commencer dans une demi-heure, les Ennemis n'étant pas préſentement à plus de trois ou quatre portées de canon. Je vais voir ce que l'on fait là-haut ſur le pont, & remettre la Lettre après le combat pour pouvoir vous en dire toutes les particularitez: car il eſt près de quatre heures & demie, & les Ennemis ont le vent, ainſi ils ne nous approchent que comme il leur plait; & ce qui d'ordinaire leur plait, eſt de ne nous pas trop approcher. L'on me fait dans le moment que je vous écris un ſi grand bruit en ôtant la cloiſon de notre chambre, & en la rangeant pour le combat, que je ne ſai quaſi ce que je vous mande.

Je viens de deſſus le pont: tout eſt changé, les Ennemis viennent de changer de bord, & jugeant par ce que nous faiſons, que nous voulions les attirer au large, & ne trouvant pas à propos d'y venir, ils s'en retournent dans leurs bancs ſans combattre. Je croi que c'en eſt fait pour cette Campagne à la mer. Nous nous en allons à l'entrée du Texel, qui (comme vous ſavez) eſt le Port d'Amſterdam. Je croi que

ce

ce ſera pour favoriſer la deſcente. C'étoit une choſe fort agréable à voir que tous les caracols que nous avons faits ce matin pour avoir le vent. Tantôt ils couroient après nous, puis nous allions après eux, & puis eux après nous: enfin rien n'étoit ſi joli que les tours que nous faiſions les uns après les autres.

Je ne doute pas que vous n'ayez le plaiſir de voir cet Hiver Monſieur le Comte d'Etrées à Paris, & j'attens avec la plus grande impatience les embraſſades que vous me promettez.

XCV. LETTRE.

Billet de Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 14 Août 1673.

J'AI la plus grande joye du monde, de vous ſavoir à Paris. Je vous l'irois dire chez vous, ſi je n'étois un peu malade. Mais vous êtes arrivé dès mardi dernier, Monſieur; êtes-vous comme les Lettres de Change, à trois jours de vue?

XCVI. LETTRE.

* Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Grignan, ce 27 Août 1672.

EN vérité, mon Couſin, je ſuis fort aiſe que vous ſoyez à Paris. Il me ſemble que c'eſt-là

* *A la Lettre CXIII.*

là le chemin d'aller plus loin, & je n'ai tant ſouhaité de voir aller quelqu'un à de honneurs, que je l'ai ſouhaité pour vous vous étiez dans le chemin de la Fortun eſt ſi extravagante, qu'il n'y a rien qu puiſſe attendre de ſon caprice: ainſi j' jours un peu d'eſperance. Vous avez t Philoſophie, que l'un de ces jours je vou rai de m'en faire part pour m'aider à ſc vos malheurs & mes chagrins. Je me c de ne vous point voir à Bourbilly, pui vous verrai à Paris. Je voudrois bien c fille vous y pût faire ſon compliment e me: mais dans l'incertitude, elle vous ici, elle & Monſieur de Grignan.

De Monſieur de Corbinelli.

Vous croyez bien, Monſieur, que je pas le dernier de vos ſerviteurs à prend bonne part à la petite douceur que le R a faite. Monſieur de Vardes ne l'a jan obtenir à la mort de ſon oncle. Pendan ſéjour de Paris, je vous conſeille de vou inſtruire de la Philoſophie de Deſcartes demoiſelles de Buſſy l'apprendront pl qu'aucun jeu. Pour moi, je la trouve d ſe, non ſeulement parce qu'elle détrom million d'erreurs où eſt tout le monde encore parce qu'elle apprend à raiſonne Sans elle nous ſerions morts d'ennui d te Province. Je vous montrerai mes Tra Rhétorique, de Poëtique, & de l'Art I que. Je les ai faits ſur les principes de leurs Maitres, mais je croi, plus intelligib & plus ſuccinctement qu'eux. Je ne d

point de leur bonté, s'ils parviennent à vous plaire. J'eſtime fort votre réſignation: on eſt bien heureux quand on a autant de mérite que vous en avez, de ſe paſſer des récompenſes des Rois courageuſement & ſans chagrin. Je m'imagine que vous dites aſſez ſouvent comme Horace:

Et meâ me virtute involvo.
Je m'envelope dans ma vertu.

XCVII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Paris, ce 6 Septembre 1673.

JE viens de demander au Roi plus de tems qu'il ne m'en avoit accordé pour faire ici mes affaires, je ne ſai s'il me l'accordera. De la maniere dont j'ai réduit mon eſprit, ce ne ſeront que les graces qui me ſurprendront. Comme je vous ai déja mandé, ma Raiſon m'a rendu fort tranquille. Faites comme moi, Madame: il vous eſt bien plus aiſé, car le ſujet de vos peines eſt fort au deſſous du mien. Si le Roi ne me continue pas ſes graces, ou que vous ne veniez pas bien-tôt ici, vous ne m'y trouverez plus: j'en ſerois bien fâché. Adieu.

XCVIII. LETTRE.

De Monſieur de Pompone au Comte de Buſſy.

A Nancy, ce 15 Septembre 1673.

MONSIEUR, j'ai ſatisfait à ce que vous avez deſiré de moi, & j'ai rendu compte au Roi des raiſons preſſantes de vos affaires qui vous obligeoient de recourir de nouveau à Sa Majeſté pour en obtenir la permiſſion de pouvoir faire un plus long ſéjour à Paris. Sa Majeſté a bien voulu ajouter encore un mois au terme qu'elle vous avoit permis d'y demeurer, & m'a commandé de vous l'écrire. Je ſuis bien aiſe, Monſieur, que vous m'ayez fait naître une occaſion de vous rendre ce petit ſervice; & je trouverois beaucoup de plaiſir à pouvoir vous témoigner par de plus conſiderables, combien je ſuis, Monſieur, &c.

XCIX. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Monſieur de Pompone.

En lui envoyant une Lettre pour le Roi.

A Paris, ce 22 Septembre 1673.

MONSIEUR, je reçus hier la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je

Je voudrois bien vous faire voir par mon remerciment, juſqu'où va ma reconnoiſſance; mais je vous aſſure que quoi que je puiſſe dire, ce ne ſeroit pas tout ce que je penſerois. Vous m'avez fait plaiſir dans une affaire de conſéquence, promptement & le plus honnêtement du monde: je ne ſaurois augmenter d'eſtime pour vous, Monſieur, car elle a toujours été très grande; mais j'augmenterai d'amitié, & je ſerai de tout mon cœur, toute ma vie, &c.

AU ROI.

SIRE,

Je demande très humblement pardon à Votre Majeſté, ſi je ne puis plus retenir ma reconnoiſſance ſur la permiſſion qu'elle m'a donnée de venir à Paris pour quelque tems, & ſur celle d'y faire un plus long ſéjour qu'elle ne m'avoit accordé d'abord. Quoique ces graces me ſoient conſidérables par l'ordre qu'elles me donnent moyen de mettre à mes affaires, j'en fais bien plus de cas par la marque qu'elles me donnent du radouciſſement de V. M. pour moi. Il eſt vrai, SIRE, *que je les ſens par cet endroit à un point que ſi V. M. pouvoit voir mon cœur en cette rencontre, elle connoitroit que je ne ſerois pas ingrat pour un plus grand bienfait, ſi elle m'en jugeoit digne. Il n'a pas tenu à moi,* SIRE, *que je n'en aye obtenu de plus conſidérables de V. M. Elle ſait que je l'ai pluſieurs fois très humblement ſuppliée de m'accorder l'honneur de la ſuivre à ſes Campagnes, c'eſt à dire, d'aller employer ma vie pour le ſervice d'un Maitre adorable, dont j'euſſe été trop heureux de baiſer la main qui me frappoit;*

car perſonne ne s'eſt tant fait de juſtice que moi. J'ai toujours cru, SIRE, *& j'en ſuis encore perſuadé comme de la plus claire vérité du monde, que V. M. à qui rien n'eſt caché avoit toujours ſu que je l'avois aimée de tout mon cœur, & toujours admirée, & que cela lui avoit même donné quelque bonté pour moi; mais que blâmant ma conduite avec raiſon, elle avoit mieux aimé ſatisfaire à ſa juſtice qu'à ſes propres inclinations. Suivez-les un moment en ce qui me regarde,* SIRE, *vous finirez mes malheurs avec l'applaudiſſement de tous les gens raiſonnables qui n'étoient pas contens de moi. Mais quoi que faſſe V. M. en cette rencontre, je la ſupplie très humblement de croire que je l'aimerai toujours, & que je ſerai toujours avec la plus grande ſoumiſſion & le plus grand reſpect du monde, &c.*

C. LETTRE.

Du Pere Rapin au Comte de Buſſy.

A Baſville, ce premier Octobre 1673.

MADAME la Premiere Préſidente me dit hier quand vous futes ſorti, Monſieur, qu'elle n'avoit jamais vu Monſieur le Premier Préſident s'attacher tant à perſonne & avec tant de plaiſir qu'à vous, & qu'en vérité vous étiez charmant; & M. le Premier Préſident m'ordonna de vous prier de le venir voir avant ou après la Touſſaints. Y a-t-il lieu de l'eſperer, Monſieur? Ce ſeroit un grand plaiſir pour moi; cependant n'oubliez

pas

pas d'aller voir Mademoiſelle de Cliſſon. C'eſt pour l'amour de vous, comme pour lui faire plaiſir, que je vous invite à la voir. Vous ne verrez rien à Paris qui égale ſon mérite, pour le cœur, & pour l'eſprit, auquel ſa grande dévotion n'ôte aucun agrément; & vous lui trouverez un certain air naturel qui eſt ſon caractere, & qui vous plaira d'autant plus, que c'eſt le vôtre.

CI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Rapin.

A Paris, ce 2 Octobre 1673.

APEINE ai-je le tems de reſpirer, tant j'ai d'affaires à conduire & de devoirs à remplir. Cependant, mon R. P. je verrai demain Mademoiſelle de Cliſſon: il faut bien ſe donner quelques plaiſirs pour ſe ſoulager de tant de peine. Je ne puis plus me paſſer de Baſville, c'eſt une maiſon de Dieu, où les hommes ſe trouvent fort bien. Ce n'eſt pas à vous à qui je promets d'y retourner, c'eſt à moi, mon R. P. car j'y aurai plus de plaiſir que perſonne. Monſieur le Premier Préſident m'en fait un très grand de m'aimer, & vous de me le dire; c'eſt l'homme du monde le plus ſelon mon cœur.

CII. LETTRE.

De Monſieur de Pompone au Comte de Buſſy.

A Laon, ce 4 Octobre 1673.

MONSIEUR, le foible ſervice que j'ai tâché de vous rendre, ne méritoit pas la maniere dont vous me témoignez que vous l'avez reçu; & vous deviez me laiſſer la ſatisfaction d'avoir fait une action que vous deſiriez, ſans y mêler un compliment que je n'avois point attendu. Je m'aquitte aujourd'hui ſeulement du compte que je vous dois de la Lettre que vous m'avez envoyée, & que j'ai eu l'honneur de remettre entre les mains du Roi. Soyez aſſuré, Monſieur, du plaiſir que je trouverai toujours à vous témoigner par mes ſervices, la vérité avec laquelle je ſuis, &c.

CIII. LETTRE.

Du Pere Bouhours au Comte de Buſſy.

A Baſville, ce 4 Octobre 1673.

JE ſerois un ingrat, Monſieur, ſi je ne vous témoignois un peu de reconnoiſſance pour tous les plaiſirs que vous me donnez. Malgré les vilains jours que nous avons ici depuis que vous nous avez quittez, & une furieuſe co-

cohue que je crains encore plus que les vilains jours, vous me faites paſſer le tems le plus agréablement du monde. Je ſuis fâché ſeulement de me voir ſur les fins de ce que vous m'avez donné à lire. Pour m'en conſoler je relis pluſieurs fois ce que j'ai deja lu, & je vous avoue que plus je vous recommence, plus je trouve mon compte avec vous. En vérité, Monſieur, vous êtes un homme admirable; & ſi j'étois Roi, je ſai bien ce que je ferois: mais par malheur je ne le ſuis pas, & il n'y a pas trop d'apparence que je le devienne. Je ſuis du moins votre admirateur, & de plus votre, &c.

CIV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy au Pere Bouhours.

A Paris, ce 4 Octobre 1673.

JE ſuis fort aiſe, mon Reverend Pere, de vous avoir donné du plaiſir, & c'eſt tout ce que je pourrai faire que de n'en point tirer de vanité. Il eſt vrai qu'il a fait un vilain tems ces jours paſſez, & j'aurois eu grand beſoin de votre converſation ou de vos Ouvrages, auſſi-bien que vous de mes Mémoires, pour m'entretenir au logis.

Puiſque vous aimez ce qui vient de moi, je vous ferai voir les réflexions que j'ai faites pendant ſept ans d'exil ſur toutes les nouvelles que l'on m'a mandées. La variété des matie-

res, & les tours dont je les traite, vous divertiront peut-être.

Je ne doute pas que ſi vous étiez Roi, je ne fuſſe mieux que je ne ſuis en mes affaires; & je fais bien l'honneur à notre Maitre de croire, que s'il s'étoit donné la peine de me vouloir connoitre autant que vous me connoiſſez, il ſouhaiteroit autant de me voir qu'il témoigne le craindre: mais cela ne diminue pas ſa bonne fortune, & fait grand tort à la mienne. Je ſerai toute ma vie malheureux, & ce ne ſera que la poſtérité, ſi elle entend parler de moi, qui me fera plus de juſtice que mon ſiecle. Cependant je ne dois pas m'en plaindre, puiſque Monſieur le Premier Préſident, le Pere Rapin, & vous, avez de l'eſtime pour moi.

CV. LETTRE.

De l'Abbé de Broſſes au Comte de Buſſy.

A Autun, ce 9 Octobre 1673.

SI je ne vous connoiſſois le cœur autrement fait qu'à la plupart du monde, Monſieur, je craindrois quelques froideurs de vous pour moi, ou tout au moins un parfait oubli dans l'embarras où vous êtes d'affaires & de plaiſirs à Paris, après en avoir été ſept ans abſent. Mais je ſuis aſſuré que vous m'aimez toujours, puiſque vous m'avez aimé, & que je n'ai rien fait qui vous pût déplaire que d'avoir été deux fois à l'extrémité; mais j'en ſuis revenu

venu pour éviter le malheur de vous fâcher. Ce qui vous ſurprendra davantage, c'eſt qu'on m'a voulu tuer; & qui pis eſt, on s'eſt efforcé de noircir ma réputation. Mais ces horribles deſſeins ont ſi mal réuſſi qu'à l'heure que je vous parle, Monſieur, j'ai plus de vie & plus d'honneur que je n'en eus jamais. Si les perſécutions qu'on ſouffre pour prêcher la Vérité font les Saints, je pourrai parvenir à la canoniſation. En attendant cet honneur incertain, je veux vivre, quand ce ne ſeroit que pour vous aller faire ma cour à Paris où je ſerai à la fin de ce mois.

CVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Broſſes.

A Paris, ce 15 Octobre 1673.

VOus avez raiſon d'avoir bonne opinion de mon cœur, Monſieur, il eſt honnête & tendre pour mes amis. Il eſt vrai que j'ai été accablé d'affaires & de viſites de vieilles & de nouvelles connoiſſances; mais je n'ai pas laiſſé de ſonger à ma Province, & de vous y trouver entre mes bons amis, ſans avoir pu prendre le moment de vous le dire. Je n'ai rien ſu de vos avantures. Vous vous en êtes tiré heureuſement, j'en ſuis ravi, & je vous rends graces de n'être pas mort. Vous n'auriez pu rien faire qui m'eût déplu davantage: & puiſque vous voulez vivre, venez vivre où je ſuis; je ne vous empêcherai pas de méri-

ter la canoniſation, & peut-être m'y conduirez-vous.

CVII. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Vincennes, ce 17 Octobre 1673.

JE ſuis plus alerte ſur vos affaires que ſur les miennes, Monſieur; car je ſuis réſolue à voir aller mal les miennes, & je n'ai pas encore pris ce parti-là ſur les vôtres. Je vous ſupplie de m'en apprendre des nouvelles.

Je me doutois bien que Madame de M * * vous plairoit. Elle m'a écrit, pour le moins auſſi entêtée de vous, que vous me le paroiſſez d'elle. Quand l'amitié commence par des ſervices, elle va bien vîte. J'envie tous ceux qui vous en peuvent rendre; je voudrois tout faire moi ſeule: mais je ſuis fort inutile à mes amis, & il faut qu'ils aient le cœur auſſi bon que vous l'avez, pour compter mes intentions pour quelque choſe. Mandez-moi des nouvelles du monde.

CVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Pompone.

En lui envoyant une Lettre pour le Roi.

A Paris, ce 24 Octobre 1673.

MONSIEUR, la généroſité & la franchiſe avec leſquelles vous me fites l'honneur de m'offrir dernierement de préſenter mes très humbles prieres au Roi, m'obligent encore aujourd'hui de m'adreſſer à vous. Je balancerois un peu davantage pour ne pas abuſer de vos honnêtetez, ſi ce que je demande ne me paroiſſoit le plus juſte du monde, & ſi je n'avois une entiere confiance en la bonté du Roi. Faites-moi donc la grace, Monſieur, d'appuyer mes raiſons auprès de S. M. & de croire que vous ne ferez jamais plaiſir à perſonne qui ſoit avec plus de reconnoiſſance que moi, votre, &c.

AU ROI.

SIRE,

Les deux graces que j'ai reçues depuis peu de Votre Majeſté me font craindre que je ne lui ſois importun, ſi je lui en demande la continuation. Cependant, SIRE, *je ne puis ſans abandonner le ſoin du peu de bien que j'ai, m'empêcher de la ſupplier très humblement de commettre quelqu'un pour s'informer quelles ſont les affaires que j'ai à*

Paris, & pour examiner ſi j'y ſuis néceſſaire. Je ſai bien, SIRE, *que quand Votre Majeſté a châtié ma mauvaiſe conduite, elle n'a pas voulu que ma maiſon en pâtît, & cela me donne plus de confiance en la très humble ſupplication que je lui fais aujourd'hui. Je n'ai que faire de lui repréſenter,* SIRE, *que le dernier tems qu'elle m'a fait la grace de m'accorder, ſe paſſe préſentement dans les vacations du Parlement, puis qu'auſſi-bien, quand ce tems-là n'auroit pas été inutile, il n'auroit pas toujours ſuffi aux longueurs naturelles des procès. Mais,* SIRE, *la meilleure raiſon que j'aye, c'eſt la bonté de Votre Majeſté en qui je me ſuis toujours confié, & dont j'eſpere que Dieu me fera ſentir un jour les effets, puis qu'il voit bien que perſonne au monde n'aime de meilleur cœur Votre Majeſté que je fais, & n'eſt avec de plus profonds reſpects, & de plus grandes ſoumiſſions que moi, &c.*

CIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Maréchale de Villeroy.

Ce Samedi, 19 Novembre 1673.

JE vous envoye l'hiſtoire du Grand-Mogol, Madame, vous y verrez des choſes curieuſes. Je ſerai bien aiſe qu'elles vous divertiſſent, & je n'en doute pas, car les voyages donnent du plaiſir; & c'eſt pour cela que je voudrois bien vous faire voir du pays, mais j'en voudrois voir en même tems que vous.

Fai-

Faites-moi donc la grace, Madame, de m'envoyer l'hiſtoire de Perſe, comme vous me l'avez promis.

CX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à S. A. R. MADEMOISELLE.

A Paris, ce 25 Novembre 1673.

LE tems que le Roi m'avoit accordé pour finir ici mes affaires étant expiré, & Sa Majeſté n'ayant pas jugé à propos de le prolonger davantage, je parts avec la plus grande ſoumiſſion du monde à ſes ordres; & je puis aſſurer votre Alteſſe Royale, Mademoiſelle, que je ne ſuis ſenſible qu'aux dernieres graces que le Roi m'a faites, & point du tout au refus de me les continuer. J'eſpere enfin que la longueur de ſes châtimens, & la maniere dont je les ai reçus, m'attireront ſa clémence, & que Dieu qui a ſoin de ſa gloire, lui inſpirera un jour quelque bonté pour un Sujet qui l'a bien ſervi toute ſa vie, qui eſt encore en état de le faire mieux qu'il ne l'a jamais fait; mais, ce qui eſt bien plus conſidérable, qui a toujours eu pour la perſonne de Sa Majeſté un zèle & une admiration extraordinaires. Vous ſavez, Mademoiſelle, que ſi les damnez pouvoient aimer & louer Dieu dans l'Enfer, & ne point murmurer contre lui de leurs peines, il leur feroit miſericorde. Il y a plus de huit ans que je ſuis dans la diſgrace du Roi, c'eſt-à-dire, dans l'Enfer de ce monde. J'ai ſouffert une é-

troite priſon, j'ai perdu toutes mes eſperances en me défaiſant de ma Charge, & il y a ſept ans que je ſuis exilé. Cependant, Mademoiſelle, il ne m'eſt jamais échapé un mot que je fuſſe fâché que le Roi eût ouï; & après avoir mangé une partie de mon bien à ſon ſervice, je voudrois qu'il m'en eût coûté le reſte, & qu'il ſût ce que j'ai dans le cœur pour lui; comment j'ai toujours parlé de Sa Majeſté, & même ce que j'en ai écrit. Je ne l'ai pas fait pour me faire ſortir de mes malheurs, car je n'ai pas deſſein qu'on le voye tant que j'y ſerai. Si je meurs en diſgrace, on verra que je méritois que le Roi, après avoir ſatisfait les gens qui ſe plaignoient de moi, récompensât mes ſervices, & les ſentimens de tendreſſe & de vénération que j'avois eus pour lui.

Je ne me ſuis pas retenu, Mademoiſelle, en vous traitant ce chapitre; je ſai combien l'on vous fait ſa cour quand on vous témoigne un profond reſpect & une grande amitié pour le Roi, & que je ne vous plairai pas davantage quand je proteſterai à V. A. R. qu'elle n'a pas un ſerviteur qui lui ſoit plus acquis que moi.

CXI. LETTRE.

De Madame de Lamoreſan au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 28 *Novembre* 1673.

J'Ai été bien ſurpriſe, Monſieur, d'apprendre que vous vous plaigniez de moi ſur la ma-

maniere dont j'avois reçu votre derniere viſite. Peut-être ne croirez-vous pas ce que je m'en vais vous dire, mais aſſurément je n'eus point l'honneur de vous connoitre. Le laquais qui vous vint annoncer, vous nomma le Comte du Pleſſis; cela, avec ce qu'il me parut que vous ne me connoiſſiez pas auſſi en entrant dans ma chambre & que je vous voyois à contre-jour, m'empêcha abſolument de vous reconnoitre. J'avoue que vous deviez en être ſurpris: mais n'ai-je pas raiſon de me plaindre de vous, de n'avoir pas dit un mot qui eût pu me tirer de l'erreur? car j'aurois reconnu votre eſprit bien mieux que votre viſage. Monſieur de Bouillon vous méconnut comme moi, & quand vous futes ſorti, nous cherchames une heure qui pouvoit être ce Comte du Pleſſis, ſans le pouvoir deviner. Mais ce qui eſt plaiſant, c'eſt que dans le même tems que je vous recevois ſi mal, j'avois envoyé un laquais chez vous, vous faire des reproches de ma part d'être ſi long-tems ſans me voir. J'ai conté cette avanture à Monſieur & à Madame de Louvois, qui en ont fort ri. Revenez vîte, Monſieur, car je veux réparer ma ſottiſe; je ne puis être plus long-tems mal avec vous, & ſouffrir que vous puiſſiez me ſoupçonner d'avoir été auſſi ridicule que je l'aurois été ſi j'avois reçu Monſieur de Buſſy, comme un Monſieur du Pleſſis dont je n'ai jamais ouï parler.

CXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de Vivonne.

A Paris, ce 29 Novembre 1673.

J'ALLAI hier chez vous, Monſieur, pour vous dire adieu. Vous veniez de partir pour Saint Germain. Je voulois vous ſupplier encore de faire revivre notre ancienne amitié qui me paroit comme morte de votre part, car ma fortune a été ſi déplorable que c'étoit à vous à prendre un peu de ſoin de moi. Ce n'a pas été un de mes moindres chagrins que vous ne l'ayez pas fait; car comme je vous aime toujours ſincerement, je ne trouvois beau ni pour vous ni pour moi que vous m'euſſiez abandonne. Ne m'oubliez donc plus à l'avenir, je vous en ſupplie; je le mérite moins à votre égard qu'à celui de qui que ce ſoit au monde.

CXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Montauſier.

A Paris, ce 30 Novembre 1673.

JE n'ai ſu obtenir du Roi un plus long ſéjour à Paris, Monſieur; je pars demain avec ma réſignation ordinaire aux volontez de Sa Majeſté. Vous m'avouerez que j'en ai beſoin pour ſup-

)rter une disgrace aussi dure & aussi opiniâ-
i'est la mienne. Ces réflexions ne m'ont
s obligé à murmurer contre mon Maitre,
ſt une grace que j'ai à rendre à Dieu; car
m'avoit assisté, & qu'il m'eût laissé la sen-
é naturelle que j'ai pour tous les maux
, me fait, ceux que j'ai souffert depuis huit
i'auroient enfin porté au desespoir. J'espe-
'il me continuera le même secours dont il
)utenu, ou qu'il changera le cœur du Roi.
qu'il fasse de moi, Monsieur, je vous ai-
i toute ma vie, & je vous estimerai plus
)mme du monde.

CXIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Comtesse de Guiche.

A Paris, ce 11 *Decembre* 1673.

ıe vous saurois bien dire, Madame, la
rt que je prens à la douleur que vous avez
mort de Monsieur votre Mari. Ma Phi-
)hie m'a rendu assez insensible à mes pro-
malheurs; mais je ne me suis pas encore
:é à supporter ceux des personnes que j'ai-
utant que vous. Je vous assure, Madame,
votre affliction me touche à un point que
)is besoin qu'on m'en consolât, & que tout
ue je vous puis dire, c'est que si Dieu ne
soutient en cette malheureuse rencontre,
rit humain ne le fera pas; mais j'ai grande
rance en votre vertu.

CXV. LETTRE.

De la Marquiſe de Villeroy au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 8 Decembre 1673.

VOUS me faites un grand plaiſir, Monſieur, de m'apprendre que vous êtes parti pour tout le monde, hors pour trois ou quatre de vos amies, & que je ſuis du petit nombre. Je veux en profiter tant que je ſerai à Paris auprès de Monſieur le Maréchal de Villeroy qui a la goutte. Venez me voir demain, vous y trouverez deux de vos bonnes amies. J'arrivai hier au ſoir fort tard de Saint-Germain, & je vous écris aujourd'hui avant huit heures. Vous auriez tort de m'accuſer de pareſſe; auſſi ſuis-je de tous vos Cœurs celui qui eſt le plus éveillé, quand il eſt queſtion de paroitre la plus empreſſée de vos amies.

CXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Marquiſe de Villeroy.

A Paris, ce 8 Decembre 1673.

JE n'ai jamais été plus content de mon Cœur que je le ſuis aujourd'hui, Madame. J'aurai grand ſoin de le tenir toujours éveillé, car je n'aime point les Cœurs endormis. Je n'ai garde

le manquer à me trouver demain de bon-
eure chez vous, avant que les viſites vous
nent; car étant parti pour le public, je
ds grand ſoin de me cacher.

CXVII. LETTRE.

la Marquiſe de Villeroy au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 15 Decembre 1673.

ſuis au deſeſpoir, Monſieur, d'être obli-
:e de partir pour Saint-Germain ſans vous
adieu. Je veux eſpérer de vous retrouver
ore à Paris quand j'y retournerai. Souve-
vous de moi, & ne dites pas comme la plu-
de vous autres Meſſieurs, malheur pour
abſens. Vous auriez grand tort, car je ſuis
ſincerement votre amie; votre Cœur vous
'era ſouvenir, & s'il ſe paſſe quelque choſe
nouveau en ce pays-ci, il aura grand ſoin
vous l'apprendre.

CXVIII. LETTRE.

u Comte de Buſſy à la Marquiſe de Villeroy.

A Paris, ce 15 Decembre 1673.

vous m'euſſiez mandé, Madame, que vous
lliez partir, j'y aurois couru, & je n'aurois
lieu de me plaindre de vous de m'avoir ôté
le

le plaiſir de vous voir peut-être pour long-tems, car je croi que je ſerai plutôt en Bourgogne que vous ne ſerez à Paris. Du reſte c'eſt à moi à craindre le malheur des abſens, on les oublie plus facilement où vous êtes que dans la ſolitude; mais j'ai ſi bonne opinion de mon Cœur, que je me fie bien à lui de me faire ſouvenir de vous.

CXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Puiſieux.

A Paris, ce 18 *Decembre* 1673.

IL me revient de tant d'endroits que vous m'aimez, Madame, & que vous m'en voulez donner des marques aux occaſions, que ſi je ſuivois l'impétuoſité de ma reconnoiſſance, j'irois me montrer par-tout pour dire combien je vous aime, combien je vous honore, & l'obligation que je vous ai. Mais comme le grand air m'eſt contraire ici, & qu'il faut m'y tenir clos & couvert, c'eſt à dire, que ma permiſſion pour être ici eſt finie; trouvez bon que je vous aſſure par cette Lettre, que vous n'avez jamais eu un ſerviteur plus paſſionné que moi, & que ceux qui vous ont le plus d'obligation, ne vous peuvent aimer plus que je fais.

CXX. LETTRE.

De Madame de Puiſieux au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 19 Decembre 1673.

JE ſuis bâtie d'une certaine façon, que je compte pour fort peu de choſe la bonne volonté quand elle n'eſt pas accompagnée d'effets. Voilà comme je ſuis pour vous, Monſieur; mais je n'épargnerai ni peines ni ſoins pour tâcher de vous témoigner combien je fais cas de votre amitié. Je croyois vous aller voir ce ſoir ſur la brune; mais ma fille eſt malade, & je ne puis la quitter. Ne pourriez-vous point venir ici demain en bonne fortune, la nuit ſans flambeau, c'eſt à dire entre huit & neuf heures du ſoir pour ne trouver perſonne? j'ai des choſes de conſéquence à vous dire, &c.

CXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle d'Armentieres.

A Paris, ce 28 Decembre 1673.

QUAND je ſerois en Bourgogne, Mademoiſelle, nous n'aurions, ce me ſemble, guere moins de commerce que nous n'en avons. C'eſt la facilité qui nous fait relâcher, & je croi, ſi cela continue, que je ſerai obligé

gé de m'en retourner à Buſſy pour recevoir plus ſouvent des marques de votre ſouvenir Depuis le retour du Marquis de Villeroy, ſa femme en eſt ſi occupée que je n'entends plus parler d'elle. Je n'avois pourtant point encore ouï dire que quand on avoit un mari, on n'avoit plus affaire de ſon Cœur.

CXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Pompone.

En lui envoyant une Lettre pour le Roi.

A Buſſy, ce 31 *Decembre* 1673.

JE n'ai pu apprendre, Monſieur, le deſſein qu'a le Roi de faire marcher des troupes en Flandres, ſans offrir mes très humbles ſervices à ſa Majeſté. Si j'avois quelque choſe de plus précieux que ma vie, je vous aſſure que je ne balancerois pas à le lui préſenter. Cependant Monſieur, il y a huit ans paſſez que je ſouffre & que je ne ſuis pas un moment ſans ſonger ce que je pourrois faire pour radoucir le Roi. Il n'y a point de ſi grand crime devant Dieu ſur lequel je n'euſſe deſarmé ſa colere avec une auſſi longue pénitence que la mienne, & faite avec un cœur auſſi humilié. J'ai pourtant aimé & admiré le Roi toute ma vie; je l'ai bien ſervi, & même dans les plus fâcheux tems; & après huit ans de priſon, de démiſſion de Charge, & d'exil, je ne ſuis pas au bout de mes diſgraces, pour avoir offenſé quelques particu-

liers

liers, ſans avoir eu intention de le faire: car outre que ce qui court le monde ſous mon nom, n'eſt pas conforme au manuſcrit que j'ai donné au Roi, c'eſt qu'il n'y a perſonne qui ne ſache que ce que j'ai donné à Sa Majeſté, n'étoit point fait pour être public.

Tout ce que je viens de vous dire, Monſieur, n'eſt pas pour me juſtifier; mais c'eſt qu'il me ſemble que la juſtice du Roi pourroit être maintenant ſatisfaite, & que l'exemple que Sa Majeſté a fait de moi, fera trembler tout le monde.

Je vous conte tous mes maux, Monſieur, parce que vous êtes mon bon ami, & par deſſus cela généreux & honnête. Je m'adreſſe à vous, pour vous ſupplier très humblement de préſenter ma Lettre au Roi, parce que s'agiſſant de ſon ſervice, j'eſpere que vous me ferez cette grace. Je vous en ſupplie, & de me croire, &c.

AU ROI.

SIRE,

La crainte que j'ai de manquer tant ſoit peu à l'extraordinaire reſpect que j'ai pour Votre Majeſté, m'a fait recevoir le refus de prolonger mon ſéjour à Paris pour mes affaires, non ſeulement avec la plus grande ſoumiſſion du monde, mais encore avec une réſolution de ne lui en parler de ma vie. Véritablement, SIRE, *je n'aurai pas tant de retenue quand il s'agira du ſervice de V. M. Je trouve trop d'bonneur à lui en rendre, pour ne pas faire tous mes efforts pour en*

venir

venir à bout; & c'eſt ce qui m'oblige aujourd'hui, SIRE, *de ſupplier très humblement V. M. de me permettre d'aller en Flandres. L'occaſion qui s'y préſente eſt ſi belle, que je ne comprens pas qu'un Gentilhomme François la puiſſe ſavoir, & ne ſouhaiter pas de s'y trouver. Accordez-moi donc, s'il vous plait, cette grace,* SIRE, *qu'il y a tant de honte de ne pas obtenir; & je promets à V. M. de mourir en la ſervant, ou de lui rendre quelque ſervice conſidérable: car perſonne n'eſt avec plus de reſpect, ni de meilleur cœur que moi, votre,*

CXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Thiange.

A Paris, ce 12 Janvier 1674.

SI vous avez ſongé à moi, Madame, depuis que Monſieur votre frere eſt Gouverneur de Champagne, je ſuis aſſuré que vous n'avez pas douté de ma joye; car outre que vous ſavez combien je l'ai toujours aimé & eſtimé; l'amitié dont vous m'honorez vous aſſure de ma ſenſibilité ſur tout ce qui vous regarde. Elle ſeroit parfaite, ſi vous aviez tous deux ce que vous méritez. Je ne crains pas, Madame, que vos proſpéritez vous faſſent oublier vos parens & vos amis malheureux; j'eſpere au contraire que ma fortune ſera en meilleur état, ſi vous pouvez jamais l'y mettre.

CXXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Broſſes.

A Paris, ce 17 Janvier 1674.

MONSIEUR le Prince marche en Flandre avec un grand corps de troupes, j'ai ſur cela offert mes ſervices au Roi; je ne ſuis pas aſſez heureux pour qu'il les accepte, & je ne m'y attens pas. Quand je fais des pas que je croi inutiles, c'eſt pour que le monde & moi n'ayons rien à me reprocher. Mais au fond je me ſuis mis dans un état d'indifférence dont je me trouve fort bien, & ſi je fais encore quelques pas vers la Cour, c'eſt pour ne m'y pas laiſſer oublier. Dieu y donnera tel ſuccès qu'il lui plaira, je le recevrai en Chrétien, & en homme ferme: je ſuis éprouvé ſur de plus grands malheurs qu'il ne m'en peut vraiſemblablement arriver. Mais il me ſemble que je ſuis bien Philoſophe aujourd'hui; ce n'eſt pas que je le ſois plus qu'à l'ordinaire, mais c'eſt que je ſuis plus en humeur de le paroître, & je trouve même qu'il eſt bon de répéter de tems à autre cette leçon. Je ne puis le faire avec un ami qui ſache mieux m'y fortifier que vous, & que j'eſtime davantage.

CXXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Ra

Ce 22 Mars 1674.

J'Ai appris par une Lettre que vous ave
te à Madame de Scudery, mon R. I
vous alliez partir pour Baſville. Je vo
mande pardon, mais je vous en ai porté u
d'envie. Il y a ſi long-tems que je n
l'honneur de voir Monſieur le Premier
dent, que je ſouhaite la place de tous ſe
qui ſont auprès de lui. Je vous ſupplie,
P. de lui dire quelquefois combien je l'
re, combien je l'eſtime, & ſur-tout co
je l'aime. S'il n'étoit pas tant qu'il eſt e
de me faire plaiſir, je lui donnerois plu
vent que je ne fais des marques de cett
tié; mais j'appréhende que ces marq
paroiſſent venir de mon intérêt plus q
mon cœur. C'eſt une ſuite des malhe
ceux qui ſont dans la mauvaiſe fortune,
pouvoir gueres donner de témoignages d'a
qui ne ſoient ſuſpects: cependant il ne
pas juſte que l'on parût indifferent, & n
ingrat, de peur que les ſentimens qu'o
roit de tendreſſe & de reconnoiſſance n
ſent mal interpretez. Je ne retiendrai
plus rien de tout ce que je ſens pour
ſieur le Premier Préſident, dans la con
que j'ai qu'il me connoit juſqu'au fon
l'ame, & qu'il juge bien que ſi la fortune
geoit, & même dans l'autre extrémité,

l'aimerois pas moins que je fais. Vous voyez bien, mon R. P. que toute ſa famille m'eſt en vénération ſinguliere; le mérite de chacun d'eux m'oblige à les eſtimer tous infiniment, & à les aimer de même. Je ne vous dis rien à vous en particulier, M. R. P. car vous ſavez combien je ſuis à vous.

CXXVI. LETTRE.

Du Duc de Saint Aignan au Comte de Buſſy.

A Verſailles, ce 3 Avril 1674.

MA Cour ne m'a pas empêché de lire votre Recueil de vers contre votre Infidele, & je l'ai lu avec le plaiſir qu'il eſt digne de donner. J'admire l'abondance avec laquelle vous dites tant de choſes différentes, & ſi agréables, ſur une même matiere. Je pourrai bien en réjouir le Roi à quelques heures de ſon loiſir. J'ai voulu eſſayer de faire de cette ſorte de vers. Je vous envoye mon coup d'eſſai, & je vous convie d'en remplir les rimes ſur votre ſujet ordinaire.

SONNET

DU DUC DE SAINT AIGNAN.

AMour, cruel Amour, plus amer que rhubarbe,
Je ſuis ſans pouvoir boire en l'eau juſqu'au menton,
Je vois ſans ceſſe Iris ſans en avoir de don,
Et j'en tire ſouvent tous les poils de ma barbe.

Je

Helas! mon cher Buſſy, j'ai beau tenir ma garbe;
J'ai beau me rabaiſſer, puis me hauſſer d'un ton,
Paroître aux yeux d'Iris auſſi doux qu'un mouton,
Rimer comme Malherbe & ſauter comme un Barbe.

Tout ne me ſert de rien, je vous le dis tout net;
Je crains qu'un étourdi, qui jaſe en ſanſonnet,
Ne la vienne enlever un jour ſur ma mouſtache.

Mon eſpoir le plus doux eſt paſſé deſormais:
Je ſuis prêt de partir, & c'eſt ce qui me fâche,
Car je ſens que mon cœur n'en guérira jamais.

CXXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Saint Aignan.

A Paris, ce 4 Avril 1674.

IL faut avoir un cœur comme le vôtre, Monſieur, pour vouloir tâcher de mettre à profit pour votre ami, juſqu'à ſes moindres amuſemens. J'en ferois bien plus de cas, s'ils pouvoient divertir le Roi quelques momens. Sa Majeſté eſt bien heureuſe de n'avoir non plus à ſe plaindre de l'Amour que de la Fortune. Car ſi l'une a toujours reſpecté ſa vertu, l'autre qui eſt bizarre pourroit fort bien faire que le Prince du monde le plus aimable, fût le moins aimé. Pour moi qui ai éprouvé tout ce que peut faire ſouffrir l'une & l'autre de plus rude, & qui n'ai plus de plaiſirs que celui de m'en plaindre, je m'en donne à cœur joye; car je veux vivre, & eſperer que le Roi ne me laiſſera pas mourir mal-

malheureux. J'ai rempli vos rimes, Monſieur, moins heureuſement que vous.

SONNET

DU COMTE DE BUSSY,

Contre une Infidelle.

TEs fruits ſont plus amers, faux Amour, que rhubarbe:
Tu donne avant le tems, des poils gris au menton;
Et tu fais qu'un mortel n'a jamais eu le don
De prendre, comme on dit, le grand Turc à la barbe.

J'étois amant aimé d'une aſſez bonne garbe,
Quoique fier, & prenant les choſes d'un haut ton,
J'étoit pour mon Iris auſſi doux qu'un mouton,
Et pour ſes intérêts, bien plus vîte qu'un Barbe.

Sur la fidelité j'eus toujours le cœur net.
Pour bien chanter Iris, je fus un ſanſonnet:
Et cette Iris me traite en vrai broute mouſtache.

Ne prétends pas, Amour, me ravoir deſormais:
Il m'importe fort peu que ce deſſein te fâche,
Je ne le changerai jamais.

CXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Premier Préſident de Dijon.

A Paris, ce 8 Avril 1674.

DEPUIS que vous êtes parti d'ici, il m'eſt arrivé tant d'affaires, & de tant de ſortes,

que je n'ai pas eu le loiſir de vous écrire. Je commence à reſpirer un peu, mes affaires de la Cour ſont en aſſez bon train. C'eſt tout ce que je vous en puis dire, car le détail ſeroit trop long. Je vous envoye la Lettre que je viens d'écrire au Roi. Ne dites rien, s'il vous plait, de tout ceci à perſonne; il n'y a point d'affaire divulguée qui réuſſiſſe, mais ſur-tout les affaires des malheureux. Vous aurez ſu aſſurément la converſation de M. de Turenne avec le Roi ſur les affaires d'Allemagne; c'eſt pourquoi je ne vous en parlerai pas. Il eſt parti d'ici avec pouvoir de tout faire de ſon chef, & même de n'avoir aucun égard aux choſes qu'on lui pourroit mander, s'il le jugeoit à propos. Il me ſemble que je récompenſe aſſez bien aujourd'hui le tems que je ne vous ai point écrit. Je vous aſſure que ce m'eſt un grand plaiſir, & que ce m'en ſeroit encore un plus grand de cauſer avec vous.

AU ROI.

SIRE,

Je trouve ſi beau de ſervir V. M. & ſi honteux de ne le pas faire dans une occaſion comme celle-ci, particulierement à un Gentilhomme qui vous a déja ſervi toute ſa vie, que quelque peu de ſuccès qu'aient eu juſqu'ici mes très humbles ſupplications, cela ne m'a pas rebuté. J'eſpere même, SIRE, *que V. M. qui eſt l'image de Dieu, ſe laiſſera enfin fléchir, comme il fait, à la perſéverance; & que conſiderant qu'il y a près de dix ans que ſouffre, elle donnera des bornes à ſes châtimens. C'eſt peut-être la mort que je vous demande,* SIRE: *mais il n'importe, je commence à l'aimer mieux en vous ſervant, que la vie dans*

dans la disgrace de V. M. Accordez-moi donc, SIRE, *la grace de pouvoir vous suivre cette Campagne. J'en supplie très humblement V. M. & de croire que jamais homme qui a eu le malheur de déplaire à son Maitre, n'en a eu tant de repentir que moi, ne s'est fait tant de justice sur les châtimens qu'il a reçus, & n'est après tout cela de meilleur cœur, & avec plus de soumission, &c.*

CXXIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de la Roche.

A Paris, ce 20 Avril 1674.

J'AI été fort agréablement surpris, Madame, quand j'ai reçu votre Lettre; car je ne vous croyois plus en Bourgogne. Je travaille ici à mes affaires domestiques, & je suis bien persuadé que le bon état des affaires est la source des plaisirs. Mes affaires de la Cour ne s'avancent gueres. Je ne fais plus de démarches de ce côté-là que par maniere d'aquit, & pour n'avoir rien à me reprocher. Le succès m'en est indifferent. Cette indifference ne me fait pourtant rien relâcher de ce que je dois à ma famille & à mes services passez. Je travaille, & mes amis aussi. Dieu y donnera tel succès qu'il lui plaira; je le recevrai en Chrétien & en homme ferme. Je suis éprouvé sur de plus grands malheurs qu'il ne m'en peut vraisemblablement arriver.

CXXX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Premier Préſic de Dijon.

A Paris, ce 29 Avril 1673.

JE ſuis bien aiſe, Monſieur, que ma der re Lettre au Roi vous ait plu. Huit jc après que Sa Majeſté eut reçu ma Lettre, apprit que j'étois encore à Paris. Elle : plaignit, & commanda de me dire d'en pa tout auſſi-tôt. Mais deux jours après, par bonté toute particuliere de Sa Majeſté, : ſeulement elle me pardonne mon ſéjour ici : ſes ordres, mais me permet même d'y den rer quinze jours ou trois ſemaines. Cepenc je viens d'écrire au Roi la Lettre que je v envoye, pour lui demander pardon, & p lui dire que je m'en vais à Buſſy attendre q me permette de l'aller trouver en Comté : en effet je partirai les premiers jours du m prochain. Je ſuis bien-aiſe que vous ayez tr vé à votre goût la Lettre pour le Roi qu vous ai envoyée: beaucoup de mes amis ſ de même avis que vous.

AU ROI.

SIRE,

Je demande très humblement pardon à V. d'être demeuré ici après le tems qu'elle m'a fait la grace de m'accorder. J'y avois pluſie affaires de conſéquence, & une entre autres

je gagnai Samedi dernier au Conſeil de V. M. comme Elle peut ſavoir de M. le Maréchal de Villeroi & de M. Colbert. Cette affaire m'importoit de plus de vingt mille écus, & ſi je n'en avois eu un très grand ſoin par ma préſence, je n'en ſerois jamais ſorti, car elle étoit extrêmement embrouillée. Cependant, SIRE, *le reſpect extraordinaire que j'ai pour les volontez de V. M. m'avoit fait cacher à un point, qu'il faut que la malice de mes ennemis ſoit bien grande, pour avoir pris toute la peine qu'il falloit prendre pour me découvrir. J'ai encore une autre affaire ici,* SIRE, *contre la Maréchale d'Etrées, où il y va de plus de quatre cens mille livres: mais je la laiſſe de bon cœur, pour obéir exactement à V. M. dans la confiance qu'elle aura enfin pitié de l'état de ma fortune, & qu'elle ne veut pas ma ruïne entiere. Ce qui me fait encore retourner à Buſſy plus volontiers,* SIRE, *c'eſt qu'il n'y a que vingt-lieues de là à Beſançon, où je ſupplie très humblement V. M. de me permettre d'aller hazarder ma vie pour ſon ſervice. Perſonne ne le fera de meilleur cœur que moi, & n'eſt avec plus de ſoumiſſion, &c.*

CXXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Premier Préſident de Dijon.

A Paris, ce 7 Mai 1674.

J'AI bien connu par votre Lettre, Monſieur, la joye que vous avez de la derniere grace que le Roi m'a faite. Elle ne m'a pas ſurpris cette joye, car je ſai combien vous m'aimez.

Sur ce que vous me dites que vous n'auriez pas voulu, ſi vous aviez été en ma place, demander au Roi la permiſſion d'aller à Beſançon, je vous dirai qu'il m'a paru que c'étoit une demande à faire en tout tems à ſon Maitre, d'aller hazarder ſa vie pour ſon ſervice; & que quand il ne me l'accorderoit pas, il ne peut que m'en ſavoir bon gré. Et ſur ce qu'on vous a dit que mon retour à la Cour étoit une affaire qui n'étoit pas encore prête à finir, je vous dirai, Monſieur, que c'eſt un bruit que font courir mes ennemis, pour découvrir ceux qui me ſervent. Et pour vous montrer que ce bruit eſt ſans fondement, c'eſt qu'aſſurément le Roi n'a dit cela à perſonne. Je vous dirai bien plus: je ne penſe pas que Sa Majeſté le ſache elle-même, & je croi que mon retour plus ou moins prompt dépend aſſez des conjonctures, & du crédit ou de la chaleur de ceux qui me ſerviront. Les gens qui vous ont dit ce que vous me mandez, n'en ſavent pas tant que moi ſur mes affaires; & la derniere grace que le Roi me vient de faire, a ſi fort ſurpris tout le monde, que je ne comprens pas qu'il y ait des gens aſſez fous pour oſer aſſurer que le Roi fera quelque choſe ou qu'il ne le fera pas. Encore une fois, Monſieur, j'en ſai plus que les autres ſur ce qui me regarde; & quand après cela mes affaires de la Cour ne finiroient pas ſi-tôt que je l'eſpere, je ne laiſſerois pas d'avoir eu bon ſens d'eſperer, & meilleur que ceux qui deſeſperent de la proximité de mon retour, leſquels aſſurément ne fondent leur jugement que ſur des conjectures; car je vous répons qu'ils n'en ſavent rien de particulier. Cependant cela peut finir en un moment. Mais quand je croirois

en

en être encore fort éloigné, je ne laiſſerois pas d'offrir au Roi mes ſervices lorſqu'il va à l'Armée, & de croire que cela ne lui déplaira pas. Je l'aime, quelque mal qu'il m'ait fait; car outre que je ſuis perſuadé qu'il l'a cru juſte, c'eſt que ſans vanité je ne ſuis pas un homme à devoir mourir malheureux ſous un Roi auſſi plein de gloire que le nôtre.

CXXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de Grammont.

A Buſſy, ce 18 *Mai* 1674.

LE Comte de Limoges paſſant ici pour aller ſervir à l'Armée du Roi, j'ai été bien aiſe de vous faire ſouvenir de moi par lui. S'il avoit plu à S. M. je vous aurois moi-même dit de mes nouvelles, mon cher; mais je Roi ne l'a pas encore jugé à propos. Cependant je lui ſouhaite autant de bonne fortune qu'il en mérite, c'eſt à dire, en peu de mots, que je voudrois qu'il eût battu l'Empereur & le Roi d'Eſpagne, & qu'il fût maitre de l'Empire auſſi bien que de Beſançon. Si le Comte de Limoges a beſoin de votre crédit à la Cour, vous m'obligerez fort de l'en aſſiſter. Il eſt mon parent & mon ami, & ſa fortune eſt à ſa maniere auſſi endiablée que la mienne. Adieu, mon cher: je vous aime fort, aſſurément, parce que je ſai que vous ne m'aimez pas moins pour être malheureux.

CXXXIII. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 25 Mai 1674.

ENFIN voici ce Vendredi arrivé auquel je me dois donner le plaiſir de vous entretenir, Monſieur; & quoi que j'aye un peu de mal à la tête, j'eſpere que je m'en vais guérir en vous écrivant.

Au reſte, Monſieur, comment vous trouvez-vous de l'abſence de vos amis? La Campagne eſt-elle belle, & n'avez-vous point encore trouvé quelque heure pour vous ennuyer à Buſſy? Pour moi je vous avoue ſincerement que j'en ai eu de très chagrines à Paris depuis votre départ; & c'eſt un grand vuide que la place d'un ami agréable & fidele. Ou ne ſauroit remplir cela, quoi qu'on y mette; & je vous aſſure que cette vie tumultueuſe & occupée qu'on mène à Paris, n'empêche point qu'on ne trouve fort à redire à l'abſence d'un ami comme vous. Je vous défie, Monſieur, de me répondre quelque choſe de plus tendre. Je crois encore mieux parler le langage de l'amitié que vous. Il y en a en récompenſe pluſieurs autres que vous parlez & que vous entendez mieux que moi.

CXXXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de Guiche.

A Buſſy, ce 29 Mai 1674.

JE ſuis bien fâché, Madame, de me trouver ſi près de vous ſans oſer vous aller aſſurer de mes très humbles ſervices, & vous faire les honneurs de mon pays. Si la Reine vient, comme l'on dit, à Sainte-Reine, j'eſpere, Madame, que vous voudrez bien accepter un bon lit chez moi. Il y a quinze jours que nous nous promenames, Madame d'Orval, Mademoiſelle d'Armantieres & moi, à la plaine. Nous nous ſouvinmes agréablement de vous, & nous en parlames comme ſi vous euſſiez pu nous entendre. Elles vous aiment fort toutes deux, mais elles ne ſauroient aller plus loin que moi ſur ce chapitre.

CXXXV. LETTRE.

De Mademoiſelle d'Armantieres au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 30 Mai 1674.

JE ne ſai s'il y en a de plus diligentes que moi à vous écrire, Monſieur, mais je ſai bien que perſonne ne le peut faire avec plus de deſir de n'être pas oubliée de vous. Je n'en

excepte pas même votre *Cœur*, des nouvelles duquel je ne puis rien dire, ne faisant que d'arriver d'un voyage que nous avons fait en Picardie. Pour des nouvelles de la guerre, c'est à vous à nous en apprendre, au moins de celle qu'on fait dans le Comté de Bourgogne. Madame de la Valiere prit hier l'habit aux Carmelites. Elle n'a jamais été si belle ni si contente.

Les Hollandois ont cent quarante vaisseaux en Mer. Cela fait peur à bien des Ports. On me vient de dire qu'on entendoit à Dunquerque le bruit du canon de la Flotte Hollandoise.

CXXXVI. LETTRE.

De S. A. R. MADEMOISELLE au Comte de Bussy.

A Dijon, ce 31 *Mai* 1674.

VOUS ne sauriez croire combien on est fâché d'être en ce pays-ci & de ne vous pas voir, & combien j'ai pensé de fois que c'étoit une occasion au Roi de vous rappeller auprès de lui à ce voyage. On ne peut pas l'avoir souhaité plus que j'ai fait. Il est comme Dieu, il faut attendre sa volonté avec soumission, & tout esperer de sa justice & de sa bonté, sans impatience même, afin d'en avoir plus de mérite. Voici un vrai Sermon; mais je vous assure que si j'en avois besoin, je pratiquerois ce que je prêche.

La Reine ne songe pas à aller à Sainte Reine: si elle avoit eu cette intention, j'aurois offert vo-

votre maiſon, quand ce n'auroit été que pour donner lieu de parler de vous au retour du Roi. Je ne trouverai jamais de moment favorable que je ne le faſſe. Je les chercherai avec plaiſir, puiſque j'en aurai toujours un très grand de vous donner des marques de l'eſtime que j'ai pour vous; c'eſt de quoi vous devez être perſuadé.

CXXXVII. LETTRE.

De la Maréchalle d'Humieres au Comte de Buſſy.

A Dijon, ce 1. *Juin* 1674.

JE n'ai pas été, je vous aſſure, Monſieur, moins ſenſible à cette petite lueur de bonne fortune, que je l'ai été à tous vos malheurs. Il faut uſer de tout ſagement. Si je vous avois ici je vous en dirois davantage, & cela ſe pourroit en venant *incognitò:* je ferois trouver chez moi une Dame qui eſt fort dans vos intérêts, avec laquelle j'ai bien parlé de vous ce matin. Mais nous ne ſerons plus ici que peu de jours, il n'y en auroit point à perdre. Vous me ferez un grand plaiſir ſi vous voulez me donner cette joye, & je vous aſſure cependant que je ſerai toujours conſtamment attachée à vos intérêts, par cent raiſons plus fortes les unes que les autres. La Reine n'ira point à Sainte Reine, mais je lui ferai votre cour de vos offres.

CXXXVIII. LETTRE.

De la Comteſſe de Guiche au Comte de Buſſy.

A Dijon, ce 1. Juin 1674.

J'AI été ravie de ſavoir de vos nouvelles*, Monſieur: je l'aurois été bien davantage, ſi l'on pouvoit vous voir librement en ce pays-ci; vous n'avez point d'amie aſſurément qui le ſouhaite de meilleur cœur que moi. La Reine n'ira point à Sainte-Reine. Je ne croi pas que ſa dévotion entreprenne un ſi mauvais chemin, & nous ne ſerons plus ici que trois ou quatre jours. On attend aujourd'hui la nouvelle de la priſe de Dole. J'eſpere que nous ferons bien encore quelque promenade avec vos amies. Le Roi n'en demeurera peut-être pas à la petite grace qu'il vous a faite, & ſi je puis ſeulement faire la moitié de ce que je voudrois, j'avancerai bien vos affaires. Quand vous ſerez à Paris, nous ſerons ſouvent enſemble.

* *Voyez Lettre CXXXIV.*

CXXXIX. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Buſſy, ce 3 Juin 1674.

VOUS êtes bien bonne, Madame, de m'écrire avec la migraine. Feue ma Chimene man-

* *A la Lett. CXXXIII.*

manquoit à m'écrire fort ſouvent pour de moindres maux que celui-là. Si j'ai fait une Maxime d'amour par laquelle je dis qu'un peu d'abſence fait grand bien, vous ne devez pas douter qu'en amitié je ne croye la même choſe. A Paris on a de quoi ne pas trop ſentir l'abſence de ſes amis, par le commerce qu'on a avec ceux qui y reſtent; & même à la Campagne les affaires tiennent compagnie. Vous voyez, Madame, que ma ſincérité m'empêche de vous laiſſer croire que je ſois inconſolable de ne vous plus voir, & me fait auſſi vous dire que je ne penſe pas que vous ſoyez autant fâchée de mon abſence que vous le dites.

CXL. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 8 Juin 1674.

VOUS me mandez qu'il ne vous ennuye pas trop de ne me point voir, Monſieur: il faut que cela ſoit bien vrai, puiſque vous le dites. Cependant je ne puis vous en dire autant; je vous trouve ici fort à redire. Je vis hier Madame de Longueville, elle me fit mille careſſes. Je lui parlai de vous, elle me répondit fort gracieuſement. Pour Mademoiſelle de Portes, je vois bien qu'à force de vous aimer, elle vous tourmentera, car enfin elle voudroit vous faire Saint. C'eſt tout de bon que le Grand-Maréchal Sobieski eſt Roi de Pologne. Nous avons une Reine Arquien. Voilà une belle for-

tune pour une Demoiſelle ſans bien; cela fait honneur à la Nobleſſe Françoiſe. J'ai peur que la Marquiſe d'Epoiſſe ſa tante n'en meure de joye. J'ai vu votre ami l'Abbé de Broſſes; je le trouve un fort honnête homme. Je l'entendrai prêcher lundi, & je battrai des mains, qu'il faſſe bien ou mal: car pour un ami que vous donnez, j'irai juſqu'à la préoccupation. Il trouva hier chez moi Madame de Piſieux un peu chagrine de tous les ſurvenans, parce qu'elle avoit à me parler d'affaires; il fut bien étonné d'elle: c'eſt un mérite original, qui ne reſſemble à rien. Voilà l'Abbé de Suſe qui me vient prendre pour aller voir une de mes amies. L'Abbé eſt celui de tous mes amis qui m'aime le mieux. Ne vous en déplaiſe, Monſieur, ce ſeroit lui que je devrois le mieux aimer. La préſence d'un ami de ce mérite-là, pourroit bien conſoler de l'abſence des autres. Je croi que vous trouverez ma Lettre trop longue, & moi je trouve les vôtres trop courtes. Il me ſemble qu'à force de couper court les articles, on les rend un peu ſecs, & que cela ôte d'une Lettre un certain caractere de tendreſſe qui entretient l'amitié. Allongez donc vos articles, Monſieur, & je racourcirai les miens. Notre ami le Duc de Saint-Aignan eſt fort occupé dans l'alarme générale que donne à tous nos ports de Mer l'Armée navale des Hollandois.

CXXIX.

CXLI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle d'Armantieres.

A Buſſy, ce 10 Juin 1674.

*J'Ai eu des Lettres de mes amies avant la vôtre, Mademoiſelle, mais votre ſilence n'a pu me réduire à vous oublier. Pour mon *Cœur*, il eſt fort libertin, & ſur-tout en Province; j'en étois plus content à Paris. J'ai reçu une Lettre de notre amie la Comteſſe de Guiche, que je vous garde pour m'aider à la lire. A voir ſes Lettres, on mettroit ſes mains au feu qu'elle n'a jamais eu de galanterie. L'Amour eſt un Maître d'école qui, entre autres choſes, apprend à bien écrire. J'ai déchiffré toutes les amitiez que la Comteſſe me dit pour vous & pour la Ducheſſe Couſine. Vous allez revoir la Cour. Le Roi eſt maître de la Franche-Comté, avec toute la gloire que donne la réſiſtance, car les ennemis ſe ſont fort bien défendus.

Il n'y a que Dieu qui puiſſe embellir une Carmelite. Ce n'eſt pas un moindre miracle de lui donner de la joye.

La Flotte des ennemis trouvera à qui parler, ce ne ſont plus les maîtres de la Mer.

* *Voyez Lett. CXXXV.*

CXLII. LETTRE.

De l'Abbé de Broſſe au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 12 Juin 1674.

IL eſt tems, Monſieur, de vous remercier de vos nouvelles bontez, qui ſont toujours dignes d'un ami généreux au point que vous l'êtes. C'eſt ainſi que j'appelle la connoiſſance que vous m'avez donnée de deux perſonnes admirables en eſprit & en bonté, & (ce que j'eſtime autant en elles) en affection pour vos intérêts. Mais, Monſieur, l'aimable femme que Madame de Scudery, & qu'elle s'entend bien à faire honneur aux Prédicateurs qu'elle aime! Je l'ai déja eue à un Sermon, où elle a fait toutes les mines qu'il faut faire pour avertir les gens des beaux endroits.

Je trouvai l'autre jour Madame de Piſieux chez Madame de Scudery, & comme on parloit de Monſieur de *** qui avoit préſenté une Requête au Pape, pour qu'il lui fût permis d'épouſer une autre femme; on dit que le Saint Siege avoit fait cette grace une fois à un Comte d'Allemagne, auquel ſa femme ne pouvant ſuffire, il fut permis pour le ſalut de ſon ame, d'en prendre une ſeconde avec la ſienne. Madame de Piſieux qui s'endormoit auparavant, s'éveilla en cet endroit, & dit en ſoupirant: qu'il ne ſe trouvoit plus de maris faits comme celui-là.

CXLIII

CXLIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Benſerade.

A Buſſy, ce 13 Juin 1674.

IL me ſemble qu'il y a aſſez long-tems que nous ſommes amis, pour que nous ayons enſemble plus de commerce que nous n'en avons. Outre la vieille amitié, notre Confrairie nous y doit encore obliger. J'ai ſu par la Gazette les applaudiſſemens que vous avez eus à votre reception dans l'Académie. Cette nouvelle ne me ſurprit pas; je m'en doutois: mais je voudrois bien voir votre Harangue. Je vous ſupplie de me l'envoyer. J'attens avec grande impatience de voir vos Rondeaux.

CXLIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Buſſy, ce 13 Juin 1674.

*IL m'ennuye de ne vous point voir, Madame, mais pas tant que vous voudriez, plus que je ne faiſois la premiere fois que je vous écrivis, & moins qu'il ne m'ennuyera quand vous viendrez ici au mois d'Août; tout cela va par degrez, & augmente à meſure que l'abſence eſt longue. Je ſuis bien-aiſe que Madame de

* *Voyez Lett. CXL.*

de Longueville ait un peu d'amitié pour moi. Toute celle de Mademoiſelle de Portes ne m'incommodera jamais, & je réſiſterai à ſes exhortations ſans me plaindre d'elle, & ſans l'en aimer moins.

La converſion de Madame de la Valiere me confirme de plus en plus que Dieu attire les gens à lui par toutes ſortes de voyes. Il auroit eu de la peine (ſi l'on oſe parler ainſi) de tirer cette pénitente des mains de ſon amant, ou même s'il l'eût quittée pour ne rien aimer: mais la jalouſie a fait ce miracle.

Je faiſois ces jours paſſez réflexion ſur le grand bruit qu'elle a fait contre ſa vie paſſée, & il me paroiſſoit qu'elle n'en uſoit pas tant ainſi par humilité que par vengeance, & que ſous ſon nom elle prétendoit dire des injures à ſa rivale.

Savez-vous bien, Madame, que je m'aide encore de la prodigieuſe fortune du Grand-Maréchal Sobieski, pour me conſoler de l'injuſtice de la mienne? car quand je ſerois Maréchal de France, Duc & Pair, enfin tout ce que je devrois être, auſſi-bien que les autres, je regarderois toujours Sobieski à cent piques au deſſus de moi. Vous voyez bien, Madame, que je mets toutes mes pierres en œuvre pour ne pas avoir du chagrin: n'ai-je pas raiſon?

Je voi bien que Mademoiſelle de Portes m'avoit amuſé de l'eſpérance de voir ſa niece la Ducheſſe de Briſſac, afin que je ne ſongeaſſe point à la voir par d'autres moyens; mais il ne nous faut plus laiſſer mener par le nez.

Je ne ſai pas pourquoi vous aſſurez que Monſieur l'Abbé de Suſe eſt celui de tous vos amis qui vous aime le mieux: il faut avoir vu le fond des cœurs, pour en juger ainſi; ſi ce

n'eſt

n'eſt qu'il ait été aſſez heureux pour trouver es occaſions de vous en donner de plus grandes marques que les autres.

Il eſt certain que le ſtile laconique n'a pas l'air tendre; mais je l'ame mieux un peu dur, et qu'il ne ſoit point fade. Demeurons-en donc où nous en ſommes, Madame: vos Lettres ne ſont jamais trop longues à mon gré; & moi qui aime tant à couper, je ne ſaurois que retrancher à ce que vous venez de m'écrire.

CXLV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Buſſy, ce 17 Juin 1674.

JE ne croi pas que Vardes ait eu la permiſſion de ſervir d'Officier Général en Catalogne. Pour Volontaire, ce n'eſt rien: il l'a déja eue il a quatre ou cinq ans de ſervir en Vivarets, et cela ne lui a rien produit.

Pour moi je demande de retourner: mais ce qui me conſole un peu de ne pas obtenir ma demande, c'eſt l'incertitude où je ſuis du traitement que je recevrois à mon retour. J'aime mieux être exilé, que de retourner ſans emploi et ſans conſidération. Mon exil marque que l'on n'eſt pas content de moi; mon retour ſans qu'on fît rien pour moi, marqueroit qu'on me mépriſe: je ne veux point de milieu entre la haine de la Fortune, ou ſon amitié.

Si on fait A *** & B *** Ducs, il leur faudra donner du bien, pour n'être pas ridicules: je ne penſe pas qu'ils aient de quoi avoir des dais de velours. Quoi

Quoique vous m'euſſiez préparé aux exhortations de Mademoiſelle de Portes, je ne m'attendois pas au ſérieux avec lequel elle me prêche. Elle me parle comme à un Evêque qu'elle auroit attrapé en flagrant délit. Ce grand déchainement qu'elle témoigne contre l'amour, marque bien qu'elle n'a jamais été aimée.

CXLVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle de Portes.

A Buſſy, ce 17 Juin 1674.

JE vous rends mille graces, Mademoiſelle, du zèle que vous me témoignez pour mon ſalut; je voi bien que ce n'eſt pas ſeulement comme votre prochain que vous m'exhortez, mais encore comme votre ami. J'en ferai mon profit, ſi je puis, car je ſai bien que vous avez raiſon: mais voulez-vous bien que je vous diſe qu'il faut aller par degrez en ces eſpeces de converſions-là? Vous me faites trop d'honneur de croire que je ſois déja ſi proche de la perfection où vous me voulez conduire; j'ai de plus grands défauts, par où il faut commencer. Je ſuis une terre pleine de ronces, d'épines, & de haut & bas, qu'il faut défricher & applanir avant que d'y faire un parterre. Cependant, Mademoiſelle, je vous promets de travailler à me faire meilleur que je ne ſuis. Outre l'intérêt que j'y ai, je regarde fort le plaiſir que vous en aurez, & l'eſtime de notre Princeſſe. Ne laiſſez pas de lui faire voir mes *Mémoires*, dans

dans l'assurance que vous lui donnerez de ma part, que j'en retrancherai les endroits qui vous ont déplu.

CXLVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Pere Rapin.

A Bussy, ce 12 Juin 1674.

J'ADMIRE la patience que j'ai sur toutes mes affaires de la Cour, mon R. P. & j'en rends graces à Dieu, car il a changé mon temperament en cette rencontre. Je suis dans une tranquillité qui n'est pas imaginable. Si l'on ne mouroit pas quand on est heureux, je ne me consolerois pas de n'avoir point fait de fortune: mais je vivrai peut-être plus que ceux qui sont dans la prosperité; & quand je mourrai, j'aurai moins qu'eux de regret à la vie. Voilà, mon R. P. les réflexions que Dieu me fait faire pour me mettre l'esprit en repos.

CXLVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M....

A Bussy, ce 19 Juin 1674.

IL y a un mois que je suis parti de Paris, Madame, & vous ne m'avez point encore écrit. Cependant je vous laissai en bonne santé, & même avec assez d'amitié. Qu'y a-t-il donc,

donc, Madame? Je croi (Dieu me veuille pardonner) que vous attendez que je faſſe les premiers pas, croyant qu'il eſt honteux à une belle Dame de commencer avec un Cavalier. Ne vous allez rien mettre de travers dans l'eſprit, je vous prie, & me traitez comme un ami avec qui on ne fait point de façon. Je ne ſai pas ſi vous ne voulez plus me diſputer avec Madame de Scudery; mais je vous donne avis qu'elle m'a écrit trois fois depuis que je ſuis parti. Ne vous aſſurez pas tant à la vieille amitié; c'eſt quelquefois une raiſon de perdre ſon procès: outre que les ſoins l'emportent toujours ſur la négligence.

CXLIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Bouhours.

A Buſſy, ce 19 Juin 1674.

CE que je mande au R. P. Rapin de mes affaires de la Cour, ſervira auſſi, s'il vous plait, pour vous les apprendre, mon R. P. Du reſte, je vous dirai qu'en mettant ordre ici à mes affaires domeſtiques, je paſſe une petite vie mille fois plus douce que celle des Courtiſans les plus heureux. La Fortune eſt une ſotte, ſi elle a cru m'avoir fait le plus grand mal du monde; elle n'a montré que ſa haine, & s'eſt deshonorée pour rien en me voulant accabler.

Si nous étions ici ſeulement huit jours enſemble, je me trouverois bien plus heureux, & peut-être vous ferois-je oublier pendant ce temps-

mps-là les douceurs de vos occupations de
ris: mais comme je n'eſpere pas ce plaiſir,
vous irai trouver le plutôt que je pourrai.

CL. LETTRE.

Réponſe de M. de Benſerade au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 22 Juin 1674.

VOus m'avez ſurpris le plus agréablement du monde, & je ne m'attendois pas que Académie me dût produire une choſe auſſi vantageuſe que me doit être l'honneur de otre ſouvenir. Il y a mille ans que nous nous onnoiſſons, & il ne s'eſt rien paſſé depuis, qui ous ait pu dégouter l'un de l'autre par tout ce ue nous avons fait. Madame de C*** notre mie eſt témoin que j'ai toujours fait mon deoir à votre égard, juſqu'à être ſcandaliſé du ›in que vous preniez à vous cacher de moi.)uoi qu'il en ſoit, je ſuis ravi que vous ſoyez ūfin revenu à vous & à moi.

Je vous envoye ce que vous m'avez demané, & vous vous appercevrez bien-tôt que ce ui eſt fait pour être dit, ne doit point être lu. 'e qu'il y a de moins mauvais, ce me ſemble, ans ce Diſcours, c'eſt qu'il ne convient qu'à ıoi: vous en jugerez. Vous n'avez pas tant 'envie de voir les Rondeaux ſur la Métamorhoſe, que j'en ai de vous les montrer; & je ıis bien-aiſe que vous en ayez fait auſſi, pour ı'aider à mettre ce ſtile en honneur. Mais quand

* *A la Let. CXLIII.*

quand reviendrez-vous? & quelle bizarrerie de s'empreſſer d'obtenir une permiſſion, pour n'en pas uſer?

Le Roi ſera Mardi à Fontainebleau, & trois jours après à Verſailles, ſi la nouvelle de la défaite du Duc de Lorraine, & de quelques troupes de l'Empereur, ne rompt ſes meſures.

Au nom de Dieu, Monſieur le Comte, revenez, & ſoyez perſuadé que je n'ai pas laiſſé d'être de vos amis malgré vos froideurs; & que je ne l'ai point dit, parce qu'il m'a paru que vous ne vous ſouciyez gueres de le ſavoir. Mais au moindre ſigne que vous ferez, vous connoitrez que perſonne au monde ne vous eſtime, & n'a plus d'inclination pour vous que, &c.

CLI. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 23 Juin 1674.

JE n'ai en ma vie reçu une ſi agréable Lettre que la derniere que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Elle l'eſt à un point, que quoique j'aime fort à voir mes amis, il n'y a pas moyen que je ſois fâchée contre une abſence qui me fait recevoir de leur part des Lettres auſſi bien écrites qu'eſt la vôtre.

Le Roi ſera Samedi à Verſailles, pour n'en bouger du reſte de l'année. Il a conquis une Province. N'eſt-ce pas une belle Campagne? La nouvelle vint hier d'une bataille gagnée par Monſieur de Turenne contre Monſieur de Lorraine

raine à une petite Ville qu'on appelle Sintzin. On dit que ce combat fut opiniâtre, & que Monſieur de Lorraine fut trois fois à la charge. Monſieur de Turenne fut obligé auſſi deux fois de ſe mêler. Il avoit de l'Infanterie & du canon, & les ennemis n'en avoient point. Ils ont plus perdu de ſoldats que nous, & nous plus d'Officiers qu'eux; on en attribue la cauſe aux armes que leurs Officiers avoient, & les nôtres n'en avoient point. Saint-Abre Lieutenant Général a un coup qui lui caſſe la cuiſſe, & ſon fils a été tué auprès de lui. Bauveſé Maréchal de Camp, & qui commandoit la Cavalerie dans cette Armé, a été tué; Coulanges Brigadier tué & vingt Capitaines de Cavalerie, dont on ne dit pas encore les noms. Mongommery bleſſé, le Chevalier de Piſieux, la Marc, & beaucoup d'autres bleſſez.

Ce ſuccès nous va bien relever le courage, & établir notre réputation.

CLII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Buſſy, ce 27 Juin 1674.

J'AURAI la tête bonne, Madame, ſi vos louanges ne me la font pas tourner. Car enfin qui ne croiroit que vous dites vrai? Ma fortune n'eſt pas en état que je puiſſe avoir des flateurs; tant y a, Madame, que je ſuis fort aiſe de vous plaire.

Il eſt bien juſte que le Roi ſe délaſſe de toutes ſes fatigues ; il en a eu aſſez pour prendre du repos. Ceux qui n'approfondiſſent pas les choſes, croyent que la Campagne du Comté de 1668 eſt la plus grande action du monde, parce qu'elle fut faite en huit jours. Cependant il n'y a pas de comparaiſon entre la gloire que mérita le Roi à cette fois, & celle qu'il vient d'aquérir. Les ennemis furent ſurpris la premiere, & ne ſe défendirent pas ; & ils viennent de faire une grande réſiſtance, parce qu'ils étoient préparez.

L'action de Monſieur de Turenne eſt fort belle : mais qui vous en a tant appris, Madame ? Vous parlez de la guerre comme un vieux Capitaine. Puisque vous êtes donc ſi habile, je m'en vais vous dire mon ſentiment ſur cette affaire, comme je ferois avec un homme du métier ; & je vous dirai que Monſieur de Turenne ayant de l'Infanterie & du canon, & les ennemis n'ayant ni l'un ni l'autre, c'étoit preſque un coup ſûr à lui de les battre ; mais c'eſt l'action d'un homme vigilant de ne l'avoir pas manquée.

CLIII. LETTRE.

De Mademoiſelle d'Armantieres au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 11 *Juillet* 1674.

NE vous attendez pas, Monſieur, que je vous diſe des nouvelles. J'aime à les ſavoir, & je les oublie dans le moment ; d'ailleurs vous n'en

n'en manquez pas. Faites moi ſavoir des vôtres, je ne ſuis pas ſeule qui en demande. Notre amie la Comteſſe de Guiche en veut avoir, elle eſt embellie de toutes ſes fatigues. On ne parle ici que de fêtes & de plaiſirs à la Cour, dont je ſuis fort contente de ne voir que les relations. Je mépriſe aujourd'hui les plaiſirs qui coutent autant de peines que ceux que l'on a à la Cour. C'en eſt un grand pour moi de voir bien-tôt Madame la Grande-Ducheſſe qui revient en France avec cent mille écus de penſion de ſon mari.

CLIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Chaſeu, ce 19 Juillet 1674.

IL n'y a plus que pour Monſieur de Turenne à battre les ennemis. Il faut dire la vérité, c'eſt un grand homme de guerre. Vous ſavez bien que l'amitié que j'ai pour lui ne m'aveugle pas.

Je croirois aſſez l'accommodement ſecret des Hollandois avec nous, & que l'équipée de Belle-Iſle a été de concert ; & ſur cela j'admire la cruauté de la raiſon d'Etat, qui fait que Ruiter d'accord avec ſes ennemis, ſacrifie une partie de ſes gens pour mieux tromper ſes Alliez. Quand nos ſoupçons ne ſeroient pas bien fondez en cette rencontre de Belle-Iſle, tous les jours cela ſe pratique ailleurs. Je croi la paix cet Hiver. Je ne ſai ſi j'en retournerai plutôt à la Cour,

mais cela ne ſauroit faire moins qu'a fait la guerre.

CLV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Evêque de Verdun.

A Chaſeu, ce 19 Juillet 1674.

VOTRE Lettre m'a extrêmement réjouï, Monſieur. N'en recevoir point de vous, & ce que m'écrivoit Madame de Scudery de votre ſanté, m'avoit extrêmement allarmé. Pour ma diſgrace, c'eſt une de ces injuſtices de la fortune que l'on voit quelquefois à la Cour. Des bagatelles avec des ennemis en crédit, font bien plus de mal que des crimes ſans ennemis.

Je vous attendrai à Buſſy avec impatience à la fin d'Août, & quand je vous y aurai un peu gouverné, nous irons voir Monſieur le Cardinal de Retz. Je ſens que mon amitié pour lui eſt tantôt égale à mon eſtime. On me mande que Monſieur de Turenne vient encore de pouſſer l'arriere-garde des ennemis. C'eſt un vrai Conquérant, il n'eſt plus reconnoiſſable ; Fabius eſt devenu Alexandre. Ce qu'il fait eſt fort beau. Mais ſans l'offenſer, l'habileté du Roi fait auſſi ces miracles, par les bons ordres qu'il donne. Vous me ferez un fort grand plaiſir de me mander ſouvent des nouvelles : mais ce dont je vous ſupplie bien plus expreſſément, c'eſt de m'aimer toujours ; car vous êtes l'homme du mon-

monde pour qui j'ai le plus de tendreſſe, d'eſtime & de reſpect.

Il y a deux jours que je ſoupai avec Monſieur d'Autun, il me parla de vous comme on en doit parler. Je l'en aime davantage.

CLVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle d'Armantieres.

A Chaſeu, ce 21 Juillet 1674.

* NON, Mademoiſelle, je ne m'attens pas à vos nouvelles. Il ne faut pas que vous nous en contiez, c'eſt à nous autres à vous en conter, & trop heureux que vous veuilliez nous entendre. Pour moi je ne fais depuis deux mois que des comptes qui ne réjouïſſent perſonne; car c'eſt avec des Fermiers qui ſont en reſte, & qui n'ont point d'argent à me donner.

J'ai déja ouï dire que notre amie la Comteſſe de Guiche eſt plus belle qu'elle n'a encore été. Je me ſuis toujours bien douté que le veuvage l'embelliroit. Je voudrois qu'au bout de ſon année quelque jeune Prince la crût une auſſi bonne fortune qu'elle l'eſt. Pour moi ſi j'étois Prince du Sang à marier, je croirois ne pouvoir mieux faire que de paſſer ma vie avec elle.

* *Voyez Lett. CLIII.*

CLVII. LETTRE.

Du Comte de Colligny au Comte de Buſſy.

A Etang, ce 25 Juillet 1674.

VOUS incommoder & perdre deux heures de ma journée, ce ſont deux choſes dont j'ai cru que je pouvois bien me paſſer. A cela près, vous ne laiſſerez pas de croire que je ſuis toujours à vous du meilleur de mon ame.

J'apprens que vous devez aller bien-tôt à la Cour. Si vous en êtes bien-aiſe, & moi auſſi. Mais comme je ne vous ai pas cru beaucoup à plaindre quand vous n'y avez pas été, je ne croi pas auſſi qu'il y ait grande matiere de réjouiſſance pour ceux qui y ſont. Pour moi qui y vais quand il me plait, j'y vais fort rarement, & je gouverne ma goute avec beaucoup de repos, & de grandes douleurs qui me font enrager les deux tiers de l'année. Tout podagre que je ſuis, c'eſt avec une forte paſſion de vous rendre les très humbles ſervices que vous a vouez & promis, mon très cher Couſin, votre, &c.

CLVIII. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 4 Août 1674.

VOICI deux ordinaires que je n'ai pu vous écrire, Monſieur. Le chaud m'avoit donné

né la fievre, & une fort grande douleur de tête. Je vous en demande pardon ; car vous êtes l'homme à qui je dois & à qui je veux garder le plus de fidélité en toutes choſes ; & je me reproche fort aujourd'hui de n'avoir pas paſſé par deſſus tout cela pour vous entretenir. Je ſai bien que la tranquille amitié ne ſe pique pas d'ordinaire d'être ſi exacte ; mais moi qui ne connois que cela, j'étens ſes bornes le plus loin que je puis, & ſi je ne craignois point de vous contredire trop ouvertement, je vous dirois que quand elle eſt grande, je la tiens obligée à preſque autant de choſes que l'amour. En voilà beaucoup ſur cette matiere ; mais vous ſavez que j'y ſuis inépuiſable.

Le bruit eſt que les ennemis ont inveſti Grave avec ſept mille chevaux ; ce ſont les troupes de Friſe ; & leur grande Armée marche droit à Monſieur le Prince, lequel a, dit-on, mandé au Roi, qu'il ne ſe retireroit point, quoiqu'ils ayent dix mille chevaux plus que lui.

CLIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Benſerade.

A Chaſeu, ce 7 Août 1674.

JE n'aurois pas été ſi long-tems ſans recommencer notre commerce, ſi je n'avois eu mille tracas & des voyages à faire. Je reviens donc à vous pour vous dire que j'ai lu & relu le Diſcours que vous fites à l'Académie, & que je l'ai trouvé digne d'un honnête homme de la

Cour qui a de la naiſſance. Je ſuis étonné ſeulement que vous ayez eu l'effronterie de dire qu'il vous faudroit pour bien louer le Roi, la force héroïque de Chapelain dont vous n'avez que la place. N'avez-vous point de honte de cette modeſtie? Je ſuis aſſuré que vous ne perſuadates perſonne de votre ſincerité. Je meurs d'envie de voir vos Rondeaux; car tout ce que vous faites me touche extrêmement. Je m'attens bien que vous me les envoyerez dès qu'ils ſeront imprimez. Pour moi je vous porterai mes amuſemens quand j'aurai achevé mes affaires. Mais il faut travailler à la ſubſiſtance avant toutes choſes; c'eſt la ſource de tous les plaiſirs.

CLX. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Chaſeu, ce 8 Août 1674.

VOUS avez des bontez pour moi qui me font de la peine, Madame; car avec toute ma reconnoiſſance, j'ai encore peur d'être ingrat.

Il paroît que les ennemis ſe ſont réſervez pour faire leur grand coup ſur la fin de la Campagne; qu'ils ſont perſuadez qu'il nous faut laiſſer d'abord jetter notre feu, & qu'il n'y a que notre premiere fougue à craindre. Cependant ils ſe pourroient tromper. Monſieur le Prince a gagné des batailles au mois d'Août auſſi-bien qu'au mois de Mai, & pour le battre il n'y a preſque point de meſures à prendre ni de tems

* A la Lett. CLVIII.

ems à choiſir. En cas de combat, je ſuis bien
lus allarmé pour ſa vie que pour ſa victoire.

CLXI. LETTRE.

De Madame de M. . . . au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 14 Août 1674.

ENFIN on s'eſt battu; Monſieur le Prince a défait une partie de l'Arriere-garde des enemis à Senef. La nouvelle en a été apportée ette nuit au Roi par Briord. Ce que nous pouons ſavoir des particularitez, c'eſt que Monieur le Prince a été vingt-ſept heures à cheval, t a eu trois chevaux tuez ſous lui: que Monieur le Duc a eu deux contuſions, une legere leſſure à la jambe, & a eu un cheval tué ſous ui: que le Marquis d'Iliers Lieutenant des Cheaux-Legers de la Garde, & Chanvallon Corette, ont été tuez: que Fourille Meſtre de amp Général de la Cavalerie & Lieutenant-énéral, y a été bleſſé à mort: que le Montal aréchal de Camp, y a eu la cuiſſe caſſée. Rohefort Capitaine des Gardes du Corps, Lieutenant-Général, y a été fort bleſſé à l'épaule. Moneur de Soubiſe Lieutenant des Gendarmes du oi, y a été bleſſé dangereuſement à la jambe; Marquis de Ragni bleſſé dans le ventre, & bras caſſé; le Marquis de Villeroi Maréchal e Camp, la cheville du pied caſſée; Caſſé-Magnon Brigadier d'Infanterie, bleſſé dangereuement; le Marquis de Neſle, fils de Mail, Colonel du Régiment de Condé Infante-

rie, bleſſé; Sevigny bleſſé à la tête; Chemeraut tué; Le Brun, Muret, Chevrieres, Sirot & Luſancy, morts; quarante-deux Officiers des Gardes Françoiſes, tant morts que bleſſez. On ne ſait pas encore le nom des Officiers de Cavalerie & d'Infanterie moins connus, tuez ou bleſſez.

Les Ennemis ont perdu plus de trois mille hommes ſur la place, & plus de trois mille priſonniers, qui ſont le Marquis d'Aſſentar Meſtre de Camp Général de l'Armée d'Eſpagne, mort depuis dans notre Camp de ſes bleſſures; le Prince de Salmes, le Duc d'Holſtein, le Prince de Naſſau, le Comte de Solm Colonel du Régiment des Gardes du Prince d'Orange, le Comte de la Riviere bleſſé & pris; les Colonels Cachpin & Stokein bleſſez & pris; le Colonel Kamer, ſon Lieutenant Colonel, & dix Capitaines de ſon Régiment, pris; le Général-Major Valkenbourg, Commandant le Régiment Hollandois de la Marine, pris avec onze Capitaines du même Régiment, & plus de deux cens Officiers ſubalternes.

L'on a ſu par les priſonniers, que le Comte de Valdeck Maréchal de Camp, les Princes Charles de Lorraine, Pio, & Birkenfeld, le Marquis de Grana, le Comte de Douglas, le Colonel Auverkerque, & le Lieutenant-Général de l'Armée de Friſe, nommé Abon, ont été bleſſez, le Landgrave & le Colonel Vilomer tuez.

Ils y ont perdu deux pieces de canon, trente pontons, preſque tout leur bagage pris ou brulé; deux cens mille écus de l'argent du Prince d'Orange pris. Le combat commença à onze heures du matin, & dura toute la journée du onzie-

onzieme de ce mois. On dit qu'ils étoient avantagez par le terrein, y ayant des défilez qu'il a fallu paſſer pour aller à eux, & tout l'endroit où ils étoient étant coupé de petits foſſez, & retranché de hayes; tellement que c'étoit preſque autant de petits forts, dans leſquels ils ſe tenoient ſi fermes & ſi ſerrez, qu'on les battoit par pelotons. La nuit ſépara les combattans. Monſieur le Prince ſe retira de ſon côté, & les ennemis du leur; ainſi le champ de bataille ne demeura à perſonne. Au reſte, Monſieur, je vous ſupplie de ne vous pas moquer de moi de la maniere dont je parle de la guerre, je ne m'en mêlerois pas à un autre qu'à vous; mais j'aime mieux m'expoſer à dire quelques termes impropres, que de ne pas tâcher de vous faire entendre tout ce qu'on dit ici d'une affaire auſſi conſidérable qu'eſt ce combat. L'on a, dit-on, convoqué l'Arriere-Ban. Cela ſeroit plaiſant, qu'après vous avoir tant refuſé d'aller à l'Armée, le Roi vous le commandât; mais cela n'eſt pas fait pour un homme comme vous.

CLXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 16 Août 1674.

J'Ai appris que vous aviez été fort malade, ma chere Couſine: cela m'a mis en peine pour l'avenir, & m'a obligé de conſulter votre mal à un habile Médecin de ce pays-ci. Il m'a dit que les femmes d'un bon temperament comme vous, demeurées veuves de bonne heure, &

qui s'étoient un peu contraintes, étoient ſujettes à des vapeurs. Cela m'a remis de l'appréhenſion que j'avois d'un plus grand mal; car enfin le remede étant entre vos mains, je ne penſe pas que vous haïſſiez aſſez la vie pour n'en pas uſer, ni que vous euſſiez plus de peine à prendre un galant, que du vin émétique. Vous devriez ſuivre mon conſeil, ma chere Couſine, & d'autant plus qu'il ne vous ſauroit paroitre intereſſé: car ſi vous aviez beſoin de vous mettre dans les remedes, étant comme je ſuis à cent lieues de vous, vraiſemblablement ce ne ſeroit pas moi qui vous en ſervirois. Raillerie à part, ma chere Couſine, ayez ſoin de vous. Faites-vous tirer du ſang plus ſouvent que vous ne faites; de quelle maniere que ce ſoit, il n'importe, pourvu que vous viviez. Vous ſavez bien que j'ai dit que vous étiez de ces gens qui ne devroient jamais mourir, comme il y en a qui ne devoient jamais naître. Faites votre devoir là-deſſus: vous ne ſauriez faire un plus grand plaiſir à Madame de Grignan & à moi. Mais à propos d'elle, trouvez bon que je lui diſe deux mots. Je vous envoye à toutes deux ma derniere Lettre au Roi ſur la priſe du Comté.

SIRE,

Je ſupplie très humblement V. M. de me permettre de lui témoigner la joye que j'ai de ſes dernieres conquêtes, & de voir que mon Maitre prenne le chemin de le devenir de tout le monde. Ma ſatisfaction auroit été toute entiere, ſi V. M. avoit daigné accepter les offres de mon très humble ſervice: mais enfin comme je n'ai pu avoir ce plaiſir, je m'en ſuis fait un autre, qui eſt de me ſoumettre à vos volontez avec une réſignation dont je ſuis

aſſuré

ſſuré que Dieu ſe contenteroit. Si V. M. la pouoit connoître auſſi bien que lui, & voir le fond e mon cœur, je ne ſerois pas auſſi malheureux ue je le ſuis; car elle fait du bien à ceux qui l'aient; & perſonne n'a plus de zèle & plus d'incliation pour elle, que, &c.

A Buſſy, ce 9 Juin 1674.

A Madame de Grignan, ſuite de la Lettre.

Comment vous portez-vous de votre groſeſſe, Madame, & du mal de Madame votre Mere? Voilà bien des incommoditez à la fois. 'ai ouï dire que vous étiez déja délivrée de 'une: pour l'autre, j'eſpere que vous en ſortirez ien-tôt heureuſement. Voilà ce que c'eſt que l'avoir des maris & des meres. Si on n'avoit as tout cela, on ne ſeroit pas expoſée à tant le déplaiſirs; mais d'un autre côté on n'auroit as toutes les douceurs qu'on a. C'eſt-là la vie: lu bien, du mal. Celui-ci fait trouver l'autre neilleur. J'aurai plus de plaiſir de vous revoir près quatre ou cinq mois d'abſence, que ſi je ie vous avois pas quittée.

CLXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Longueville.

A Chaſeu, ce 22 Août 1674.

LE malheur que j'ai de n'être pas dans les bonnes graces de Monſieur le Prince, Madame, me peut bien empêcher de témoigner à

ſon Alteſſe les ſentimens que j'ai de l'action qu'elle vient de faire à Senef, mais non pas de l'admirer, & de m'adreſſer à votre Alteſſe pour vous aſſurer de la part que je prends à celle que vous avez en cette rencontre. Je croi, Madame, que vous me faites bien la grace de n'en pas douter. Le hazard vous a fait voir dans mes Mémoires des choſes qui n'étoient pas écrites pour vous être montrées, qui doivent aſſurer votre Alteſſe, Madame, de la ſincere admiration que j'ai de la gloire de Monſeigneur le Prince. Je ne deſeſpere pas qu'il ne ſe radouciſſe un jour ſur mon ſujet, quand il voudra bien ſe ſouvenir du zèle qu'il m'a vu pour ſa perſonne, & quand il lui plaira d'en faire la différence avec ce que mes ennemis m'ont ſuppoſé. Mais quand je ſerois aſſez malheureux pour que ſon Alteſſe ne me fît pas ſur cela la juſtice que je mérite, je ne dis pas ſeulement que je l'eſtimerai toujours, ſes plus grands ennemis y ſont forcez; mais je l'aimerai encore avec tout le reſpect que je lui dois. Et pour vous, Madame, je ne ceſſerai jamais d'être avec toute la reconnoiſſance & toute la ſoumiſſion que doit à votre Alteſſe, Madame, &c.

CLXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Marquiſe de Villeroy.

A Chaſeu, ce 25 Août 1674.

JE me réjouis avec vous, Madame, que Monſieur le Marquis de Villeroy n'ait été bleſſé qu'au

qu'au pied dans un combat auſſi rude qu'a été celui de Senef. S'y étant expoſé comme il a fait, il ne pouvoit en être quitte à meilleur marché. Mais, Madame, je ne ſai pourquoi je vous écris, car vous m'avez bien oublié. Je vous écrivis en partant de Paris où vous étiez, ſans que vous ayez daigné me faire réponſe. Si je tenois mon *Cœur*, je ſai bien ce que j'en ferois; je vous le laiſſe à penſer, & ſi vous le devinez, vous verrez bien que je vous aime encore plus que vous ne méritez.

CLXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Evêque de Verdun.

A Chaſeu, ce 29 Août 1674.

HE' bien, Monſieur, voilà un combat dont la gloire eſt toute perſonnelle pour Monſieur le Prince: il a fait la ſeule choſe qu'il y avoit a faire, étant le plus foible, comme il l'étoit. La plupart des autres grands Capitaines ſe ſeroient contentez en pareille rencontre de ſe tenir ſur la défenſive, & ils auroient cru même faire beaucoup de s'empêcher d'être battus; mais Monſieur le Prince pour ſatisfaire à ſon courage & à ſa réputation a voulu attaquer, & il ne pouvoit le faire à propos qu'en faiſant tout juſte ce qu'il a fait. Le Roi de ſon côté n'oublie rien pour ſoutenir Monſieur le Prince & Monſieur de Turenne. Je voi bien que je n'aurai pas l'honneur de vous voir cette année à Buſſy; vous ne pouvez quitter votre Dioceſe

ceſe dans l'état où ſont les affaires. Pour moi, j'attends réponſe des offres que j'ai faites au Roi, non ſeulement de ma perſonne, mais encore de lui faire des troupes; peut-être que l'état des affaires préſentes m'attirera plus d'égards que par le paſſé; car enfin la convocation de l'Arriere-Ban fait croire qu'on a beſoin de tout le monde.

CLXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de B...

A Chaſeu, ce 30 Août 1673.

ON m'avoit dit la mort de mon Couſin votre fils; mais comme on ne me l'avoit pas aſſurée, & que je doutois même que vous fuſſiez ce bruit, je ne me preſſois pas de vous en témoigner mon déplaiſir, & la part que je prenois à votre affliction. Je ſuis ravi d'avoir appris que vous avez encore de l'eſpérance. Cependant il ne faut pas tellement vous y abandonner, que ſi mon Couſin venoit à mourir, vous reçuſſiez une ſeconde fois une auſſi grande douleur que vous avez eue à cette premiere nouvelle. Pour mon fils, je l'envoyerai l'année qui vient à l'Armée; Dieu me le gardera, s'il lui plait, ſinon ſa volonté ſoit faite: il m'a appris depuis quelques années à me conſoler de tout. Il eſt vrai que juſqu'ici la convocation de l'Arriere-Ban n'avoit pas été la ſuite du gain d'une bataille. On nous fait voir tous les jours choſes nouvelles. J'ai écrit au Roi, & je lui offre de faire des troupes pour le même argent qu'il

don-

donne aux autres, & moi de ſervir de ce qu'il ui plaira. Nous verrons comme il répondra à na demande. Je dois cela à mes ſervices paſ- ez, à ma famille, & à l'envie que j'aurois de laire au Roi.

CLXVII. LETTRE.

De Madame de Piſieux au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 1. *Septembre* 1673.

JE vous remercie, Monſieur, de m'avoir donné une petite commiſſion. J'eſpere que vous n'en donnerez de plus grandes, & que vos Lettres ne finiront pas à moitié de la demi-feuille. Pour moi qui ne ſuis pas laconique, je me trouve fort embarraſſée à vous imiter, & je finirois malgré mon inclination babillarde, en vous aſſurant de mon eſtime & de mon amitié, ſi je n'avois à vous rendre compte de la Lettre dont vous m'avez chargé pour Madame de Longueville. Elle m'a commandé de vous dire de ſa part, qu'elle vous étoit fort obligée, & qu'elle ne perdra point d'occaſion de vous rendre ſervice. Pour moi, Monſieur, je les chercherai toujours avec un grand deſir de vous les rendre utiles.

CLXVIII. LETTRE.

De Monſieur de Benſerade au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 2 Septembre 1674.

*JE ſuis bien fâché, Monſieur, qu'il ait fallu que vous ayez lu le Diſcours que je fis à l'Académie, & j'euſſe bien mieux trouvé mon compte de toute maniere à le prononcer devant vous. Si ces ſortes de choſes-là ſont ſupportables, c'eſt quand on les dit, & les meilleurs Sermons ne valent gueres écrits. Mais que ne revenez-vous, puisqu'on dit que vous avez permiſſion d'être ici? Vous moquez-vous, & ne le trouveriez-vous bon que quand il vous ſeroit défendu? Il faut que vous ayez de grandes affaires où vous êtes, puisqu'elles vous empêchent d'être à Paris? Faites-les, Monſieur, le plus vîte que vous pourrez; mais au moins tâchez à continuer le droit que vous avez de demeurer parmi nous.

Les Rondeaux s'en vont être imprimez, & il n'y a plus que les planches que le Roi fait faire, qui les retardent: mais elles ſeront bientôt achevées. C'eſt, je croi, ce qu'il y aura de mieux. Ce n'eſt pas que ce ne ſoit beaucoup que la grace de la nouveauté. Je ne ſai ſi je dois être bien-aiſe que vous en ayez auſſi voulu faire; & il n'eſt pas de l'intérêt d'un Auteur de s'accommoder de cela. Auſſi le ſuis-je moins que pas un autre, & je ſuis mille fois plus vo-

tre

* *Voyez Let. CLIX.*

re ſerviteur. Combien y a-t-il, bon Dieu! Je ous aſſure que cela n'a point été interrompu ans mon cœur, & que je me ſuis toujours inteſſé à tout ce qui vous arrive. Croyez-le, Monſieur, ſi vous voulez me rendre juſtice; t employez-moi, pour voir ſi je ments.

CLXIX. LETTRE.

* Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 5 Septembre 1674.

VOTRE Médecin qui dit que mon mal ſont des vapeurs, & vous qui me propoſez le oyen d'en guérir, n'êtes pas les premiers qui 'avez conſeillé de me mettre dans les remees ſpécifiques; mais la raiſon de n'avoir point u de précaution pour prévenir ces vapeurs, 'empêchera d'en guérir. Le deſintereſſement ont vous voulez que je vous loue dans le conſil que vous me donnez, n'eſt pas ſi eſtimable u'il l'auroit été du tems de notre belle jeuneſ:: peut-être qu'en ce tems-là vous auriez eu lus de mérite. Quoi qu'il en ſoit, je me por: bien, & ſi je meurs de cette maladie, ce ſera 'une belle épée, & je vous laiſſerai le ſoin de ion épitaphe. Que dites-vous de nos Victoi:s? Je n'entends jamais parler de guerre que je e penſe à vous. Votre Charge vacante m'a appé le cœur. Vous ſavez de qui elle eſt remlie. Le Marquis de Renel n'étoit-il pas de vos mis & de vos alliez? Quand je vous voi chez

vous

* *A la Let. CLXII.*

vous dans le tems où nous ſommes, j'admire le bonheur du Roi de ſe pouvoir paſſer de tant de braves gens qu'il laiſſe inutiles.

Mon fils a été bleſſé legerement à la tête. C'eſt un miracle qu'il en ſoit revenu, auſſi-bien que les quatre Eſcadrons de la Maiſon du Roi qui étoient poſtez huit heures durant à la portée du feu des ennemis, ſans autre mouvement que celui de ſe preſſer à meſure qu'il y avoit des gens tuez. J'ai ouï dire que c'eſt une ſouffrance terrible que d'être ainſi expoſé. Vos Lettres au Roi me charment toujours.

De Madame de Grignan.

Je vous remercie d'avoir penſé à moi pour me plaindre du mal de ma mere. Je ſuis très contente que vous connoiſſiez combien mon cœur eſt pénétré de tout ce qui lui arrive. Il me ſemble que c'eſt mon meilleur endroit; & je ſuis bien-aiſe que vous, dont je veux avoir l'eſtime, ne l'ignoriez pas. Si j'avois quelque autre bonne qualité eſſentielle, je vous ferois mon portrait: mais ne voyez que celle-là, & le goût que j'ai pour votre mérite, qui ne peut ſe ſéparer d'une très grande indignation contre la fortune pour les injuſtices qu'elle vous fait.

CLXX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle de Portes.

A Chaſeu, ce 4 Septembre 1681.

LA raiſon que vous avez eue, Mademoiſelle, de me renvoyer la Lettre que j'avois écrite

écrite à Madame de Longueville est la meilleure du monde, & je ne sai ce qu'étoit devenue la mienne quand je lui envoyai ainsi. Je crois que je n'envisageai que la Maison où elle étoit entrée, & que j'oubliai celle dont elle sortoit. Quoi qu'il en soit, Mademoiselle, voilà cette Lettre dans les formes que je vous renvoye, & que je vous supplie très humblement de vouloir bien presenter. Si j'avois besoin de votre entremise pour des affaires de plus grande conséquence, je me servirois des offres que vous me faites avec tant de franchise & tant de bonté ; & quand je serai un peu plus en commerce avec vous, mes Lettres ne seront pas si courtes. Pour les faire plus longues, il faut de la matiere, & ce sont les occasions & les affaires qui la peuvent fournir; car pour des complimens, les plus courts, comme vous savez, sont les meilleurs, pourvu qu'ils viennent du cœur ; & c'est assez quand il est vrai que je vous assure que je suis à vous avec toute l'amitié & tout le respect imaginable.

CLXXI. LETTRE.

De Madame de Montmorency au Comte de Bussy.

A Paris, ce 16 Septembre 1674.

JE suis ravie que vous me grondiez, quoique je ne sois point grondable; mais comme vous ne saviez pas mes raisons, j'aurois trouvé fort mauvais si vous n'aviez pas fait le diable à quatre. Au fond je suis contente, & vous devez l'être de mon cœur, qui ne manquera jamais

mais d'amitié pour vous. J'ai eu un procès, une maladie, & j'ai fait un voyage depuis que je ne vous ai écrit. Voyez ſi je pouvois faire autre choſe; n'étoit-ce pas aſſez de vivre avec cela? Mardi dernier Monſieur d'Olonne, l'Abbé d'Effiat, l'Abbé de Belébat, Vaſſé & Vineuil furent exilez. Voilà des camarades, Monſieur, c'eſt une conſolation de n'être pas ſeul miſérable; je vous en fais mon compliment. Monſieur de Turenne eſt campé dans un poſte fort avantageux près de Candel, qui n'eſt acceſſible que par un défilé où deux eſcadrons ont peine à marcher de front. Il a vingt mille hommes qui ne demandent qu'à combattre; les ennemis ne ſont qu'à ſix lieues de lui, plus forts en nombre, mais point comparables d'ailleurs. On croit l'Alſace en ſureté : on ne parle pas ſi affirmativement de la Lorraine; mais ſi les ennemis y vont, Monſieur de Turenne les y ſuivra. Le Chevalier de Rohan eſt à la Baſtille, il eſt accuſé d'intelligence avec les ennemis. Chandenier a été à l'extrémité, il en eſt revenu dévot.

CLXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Montmorency.

A Chaſeu, ce 19 Septembre 1674.

ENFIN vous m'avez mis à votre point, Madame, je n'attendrai plus vos raiſons pour faire beau bruit. Vous voyez que j'aime mieux être injuſte, que de vous déplaire; car, par exem-

:emple, vous n'aviez pas tort de ne me point
:rire quand je vous ai chanté pouille pour
: l'avoir pas fait. Voilà un grand nombre
: confreres qu'on donne à Vardes & à moi.
ous verrons dans dix ans s'ils ſoutiendront
ur diſgrace comme nous ſoutenons la nôtre.
nous étions tous en même endroit, nous
ous trouverions bonne compagnie ; & alors
vous m'aimiez autant que vous dites, vous
:riez quelque ſottiſe pour vous faire chaſſer.
Iais dans le hazard où vous ſeriez d'être
eut-être ſeule à Quimper, je vous conſeil-
: d'être toujours ſage. Je n'euſſe jamais cru
ue Monſieur de Rohan ſe fût perdu par
:s cabales. Je ne ſai ſi Monſieur de Tu-
:nne battra encore les ennemis cette année,
iais je vous aſſurerois bien qu'il ne ſera pas
attu. Chandenier donnera ſa démiſſion cet-
: fois, puiſqu'il eſt dévot. Dieu veut que l'on
béiſſe à ſon Maitre.

CLXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de Colligny.

A Chaſeu, ce 19 Septembre 1674.

Est-ce vous, mon cher Couſin, qui paſſez à ma porte à l'entrée de la nuit ſans venir :oucher chez moi? Quoi! mon parent, mon imi, qu'il y a dix ans qui ne m'a vu, me faire in tour comme celui-là! Allez, vous ne méri-:ez pas les reproches que je vous fais, ils ſont :rop tendres pour une pareille action. Quand vous

* *Voyez Lett. CLVII.*

vous n'auriez pas eu le plaiſir que vous devriez avoir de me revoir, je vous aurois dit mille nouvelles ſur leſquelles nous aurions fait mille réflexions. Nous nous ſerions montrez l'un à l'autre la fermeté avec laquelle nous ſoutenons notre mauvaiſe fortune. Mais enfin puiſque tout cela vous eſt indifférent, je me contenterai de vous dire Adieu.

CLXXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 30 *Septembre* 1674.

COMME je ne trouve aucune converſation qui me plaiſe tant que la vôtre, Madame, je ne trouve auſſi point de Lettres ſi agréables que celles que vous m'écrivez. Il faut dire la vérité, ç'auroit été grand dommage ſi vous fuſſiez morte. Tous vos amis y auroient fait une perte infinie. Pour la mienne, elle auroit été telle, que quelque intérêt que je prenne en votre vertu, j'aimerois mieux qu'il lui en coutât quelque choſe, & que vous vécuſſiez toujours: car enfin ce n'eſt pas ſeulement comme vertueuſe que je vous aime, c'eſt encore comme la plus aimable femme du monde.

Nos Victoires ſont cheres, mais elles en ſont plus honorables. Le Roi eſt bien heureux, dites-vous, de ſe pouvoir paſſer de tant de braves gens qu'il laiſſe inutiles. J'en demeure d'accord: mais ce n'eſt pas une bonne fortune nouvelle pour lui; car il s'eſt autrefois paſſé de M. le Prince

Prince & de M. de Turenne, & les a même bien battus, eux qui préſentement avec ſes armes battent tout le reſte du monde. Après cela nous pouvons bien nous faire juſtice, & ne pas trouver étrange qu'on puiſſe faire la guerre ſans nous. Dans d'autres Etats que celui-ci nous brillerions, & il faudroit que l'on comptât avec nous quand on auroit de grandes affaires ſur les bras: mais en France il y a tant de gens de mérite, qu'il n'eſt pas ſurprenant qu'on en oublie quelques-uns. Ma Charge eſt remplie par un galant homme. Il a de la naiſſance & du mérite: je viens de lui écrire, comme à mon ami & à mon allié.

Auſſi-tôt après la nouvelle du Combat de Senef, j'écrivis au Roi, & je lui offris mes ſervices. Je vous envoye ma Lettre.

SIRE,

Je viens d'apprendre le Combat que M. le Prince a gagné contre les ennemis de V. M. Elle me permettra, s'il lui plait, de l'aſſurer que j'en ai toute la joye qu'un Sujet fidele & qui aime de tout ſon cœur la gloire de ſon Maitre, en peut avoir: mais en même tems je la ſupplie très humblement de croire que j'ai tout le regret imaginable de n'y avoir pas été, & de me trouver à la veille de marcher avec les Arriere-Bans, moi qui depuis huit ans offre toutes les Campagnes à V. M. mes très humbles ſervices. C'eſt un grand bonheur, SIRE, à votre Nobleſſe de vous ſervir, quand vous lui faites la grace de la manier; mais Elle me pardonnera, ſi je lui dis que ce ſeroit une eſpece de honte à moi, après les emplois que j'ai eus & les bonnes intentions que

j'ai, ſi j'étois confondu avec ceux qui attendent un ordre pour marcher pour ſon ſervice. Je la ſupplie donc très humblement, SIRE, *de me faire l'honneur de m'employer. Depuis les poſtes que j'ai tenus à la guerre, juſqu'au métier de Volontaire, tout me ſera bon, pourvu que je la ſerve. Il n'y a que de paroître la ſervir par force, qui me feroit de la peine: car perſonne au monde ne donnera plus volontiers que moi ſa vie pour V. M. & n'eſt avec plus de zèle, de reſpect, & de ſoumiſſion, &c.*

A Chaſeu, ce 20 Août 1674.

Toutes mes honnêtetez & ma bonne conduite ſont des œuvres mortes, maintenant que la grace me manque; mais peut-être que tout cela me ſera compté, & me tournera à profit, ſi je reviens jamais à la Cour. Il faut eſperer, & cependant ſe réjouir. Monſieur votre fils a été bien heureux d'en être quitte pour une legere bleſſure à la tête. Ce que le peuple appelle mener les gens à la boucherie, c'eſt les poſter où étoient les quatre Eſcadrons de la Maiſon du Roi; & qui a paſſé par-là, a eſſuyé les plus grands périls de la guerre. Quand on affronte de la Cavalerie ou de l'Infanterie, l'action anime; mais ici c'eſt de ſang-froid qu'on eſt paſſé par les armes.

A Madame de Grignan.

Vous m'avez écrit d'une encre ſi blanche, Madame, que je n'ai lu que dix ou douze mots par-ci par-là de votre Lettre; & ce n'a été que votre bon-ſens & le mien qui m'ont fait deviner le reſte. C'eſt une vraie encre à écrire

des

des promeſſes qu'on ne voudroit pas tenir : de l'heure qu'il eſt, tout eſt effacé ; mais enfin il me ſouvient bien que vous m'y avez dit des choſes obligeantes. J'eſpere que ces bontez auront fait plus d'impreſſion ſur votre cœur que ſur votre papier. Si cela étoit egal, vous ſeriez la plus legère ame du monde. Pour l'amitié que je vous ai promiſe, Madame, elle eſt écrite dans mon cœur avec des caracteres qui ne s'effaceront jamais. Voilà de grandes paroles, cela.

CLXXV. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 14 *Octobre* 1674.

JE vous écris par pure tendreſſe, Monſieur, car je ne ſai point de nouvelles, & j'ai ſi mal à la tête que je m'en meurs. Je voudrois bien que vous fuſſiez à Paris, pour votre intérêt & pour le mien. C'eſt une grande douceur & même un remede à bien des maux, qu'un véritable ami à qui on ſe peut fier & qui entend la langue qu'on parle ; car il ne faut que jargonner preſque avec tout ce qu'on rencontre de gens. Mes chagrins me rendent ſi ſolide, que tous les diſcours inutiles commencent à me laſſer. Vous avez raiſon, Monſieur, de m'exhorter à me retourner du côté de Dieu. Ma Raiſon eſt bien convaincue que c'eſt le meilleur parti, & je le veux prendre. Mais peut-on ce que l'on veut ? C'eſt en vérité dans les affaires

du ſalut, comme dans celles du monde; il nous faut de la grace & de la fortune pour réuſſir à tous les deux. Et en ſommes-nous les maitres? Beaucoup ſont appellez, mais peu ſont élus. Cela me fait trembler. Je ferai bien-aiſe Mademoiſelle de Portes quand je lui montrerai le ſermon que vous me faites. Vous faites bien tout ce que vous voulez, Monſieur; & je croi qu'il ne tiendra qu'à vous que vous ne ſoyez un Saint.

CLXXVI. LETTRE.

* Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 15 Octobre 1674.

IL me ſemble que je n'écris pas bien; & ſi c'étoit une choſe néceſſaire à moi que d'avoir bonne opinion de mes Lettres, je vous prierois de me redonner de la confiance par votre approbation.

J'ai donné à diner à mon Couſin votre fils & à la petite Chanoineſſe de Rabutin ſa ſœur, que j'aime fort. Leur nom touche mon cœur, & leur jeune mérite me réjouit. Je voudrois que le garçon eût une bonne éducation. C'eſt trop préſumer, que d'eſperer tout du bon naturel. Il y avoit deux Rabutins dans le Régiment d'Anjou que S. Geran commande, il m'en a dit des biens infinis: l'un des deux fut tué à la derniere bataille que Monſieur de Turenne a gagnée près de Strasbourg, l'autre y fut bleſſé: la

* *A la Lettre CLXXIV.*

la valeur de ces deux freres eſt diſtinguée. Je trouve plaiſant que cette vertu ne ſoit donnée qu'aux mâles de notre Maiſon, & que nous autres femmes nous ayons pris toute la timidité. Jamais rien ne fut mieux partagé ni ſéparé ſi nettement; car vous ne nous avez laiſſé aucune ſorte de hardieſſe. Il y a des Maiſons où les vertus & les vices ſont un peu plus mêlez. Mais revenons à la bataille.

Monſieur de Turenne a donc encore battu les ennemis, pris huit pieces de canon, beaucoup d'armes & d'équipages, & demeuré maître du champ de bataille. Ces victoires continuelles font grand plaiſir au Roi. J'ai trouvé la Lettre que vous lui écrivez fort bonne, je voudrois qu'elle pût faire un bon effet. Jamais la fortune ne m'a fait un plus ſenſible déplaiſir qu'en vous abandonnant. Elle a fait encore plus de tort à M. de Rohan. Son affaire va mal. Il faut regarder le malheur de ceux qui ſont plus mal que nous, pour ſouffrir patiemment les nôtres.

Mandez-moi où en eſt l'hiſtoire de nos Rabutins. Le Cardinal de Retz eſt ici. Il a les Généalogies dans la tête. Je ſerois ravi qu'il connût la nôtre, avec l'agrément que vous lui donnez. C'eût été un vrai amuſement pour Commerci, mais il ne parle point d'y aller. Je croi que vous le trouverez plutôt ici. C'eſt notre intérêt qu'il y paſſe l'Hiver, c'eſt l'homme de la plus charmante ſociété qu'on puiſſe voir.

Ma fille eſt fort contente de ce que vous lui écrivez, il n'y a rien de plus galant; elle vous promet de vous écrire au premier jour de la bonne encre. Mon fils vous rend mille graces de votre ſouvenir. Il eſt vrai que d'être au poſte où étoient les Gendarmes au combat de Senef,

c'eſt préciſément être paſſé par les armes. Quel bonheur d'en être revenu! Adieu, mon cher Couſin.

CLXXVII. LETTRE.

Du Pere Bouhours au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 16 Octobre 1674.

VOUS avez ſujet de croire, Monſieur, que je ſuis mort. Je croi moi-même que je l'ai été. Et quand je ſonge que mon mal ne m'a pas permis d'avoir commerce avec vous, il me ſemble qu'il m'a empêché de vivre. Quoique je ne ſois plus malade, graces aux eaux de Beleſme, & à l'air de la Campagne, je ne ſuis pas encore bien reſſuſcité; car ce n'eſt pas aſſez pour vivre que d'avoir de la ſanté, il faut avoir de la joye. Depuis mon retour j'ai perdu preſque en même tems un bon ami & une bonne amie; & on ne peut être plus touché que je le ſuis. Vous ſavez, Monſieur, vous qui avez le cœur ſi bien fait, & l'eſprit ſi éclairé, que ce ſont-là de véritables pertes, particulierement pour des gens comme nous, qui faiſons fort peu de cas des autres biens de la vie. L'amitié que vous m'avez promiſe ne ſert pas peu à me conſoler; je vous en demande la continuation de tout mon cœur.

CLXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Marquiſe d'Epoiſſe.

A Buſſy, ce 20 Novembre 1674.

VOUS croyez bien, Madame, que je ne ſavois pas que vous fuſſiez à Semur, puiſque je ne vous y écrivis pas. Je n'y aurois pas manqué; car pour être tante d'une Reine, je ne vous en aime pas moins. Et deviniſſiez-vous Reine vous-même, je vous aimerois toujours de tout mon cœur. Si vous êtes aux Bordes ce Printems prochain, je vous irai voir, & je vous menerai ma fille de Buſſy, ſi d'ici-là, je ne la donne à quelque autre à mener. Elle ne m'a point quitté depuis ma diſgrace, & m'aide fort à la ſoutenir.

CLXXIX. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 24 Novembre 1674.

JE me porte un peu mieux, Monſieur. Cela n'eſt pas d'aſſez grande importance pour être dit; mais vous me faites l'honneur de m'aimer, & l'amitié rend les plus petites choſes conſidérables. J'attends notre ami le Duc aujourd'hui ou demain. Je croi que je n'ai que

faire de vous renouveller ma proteſtation de foi, pour que vous ſoyez aſſuré que je ferai de tout mon mieux pour ſouffler le feu de ſon amitié. Le bruit eſt grand que Monſieur d'Autun aura Toulouſe, parce qu'il ne le demande pas. Le Roi a reçu Chamilly à merveilles, & l'a fait Maréchal de Camp. Il fait bon ſervir un Maitre qui ſait récompenſer. Il eſt venu un ordre de l'Empereur aux Généraux des ennemis de ne pas repaſſer le Rhin, & de prendre leurs quarties d'Hiver en Alſace.

CLXXX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Buſſy, ce 29 Novembre 1674.

QUE pourriez-vous me dire, Madame, à quoi je m'intereſſe plus qu'à votre ſanté? Songez à vous la conſerver; c'eſt le plus eſſentiel de tous les biens de la vie. Pour moi, j'aime mieux l'état miſérable où je ſuis, en me portant bien, que d'être le Maitre du monde avec la goute ou la gravelle. Je m'attends bien qu vous donnerez à l'amitié de notre ami pour mc le degré de chaleur qu'il lui faut, pour me rendre utile; il n'y en a guere qui ne s'éte gne, ſi on ne ſouffle de tems en tems. Je vo drois bien que Monſieur d'Autun eût un gra établiſſement, mais je voudrois bien a qu'il fût toujours mon Paſteur & mon voi Chamilly mérite bien toute la bonne récept que le Roi lui a faite. La défenſe de G

eſt une des plus belles qui ſe ſoit faite de nos jours. L'Empereur a raiſon de vouloir faire hiverner ſes troupes en Alſace : mais je croi que c'eſt de Monſieur de Turenne qu'elles devroient prendre l'ordre ; il faut ſavoir s'il le trouvera à propos.

CLXXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Chaſeu, ce 23 Decembre 1674.

J'ATTENS la réponſe du Roi avec une tranquillité qui va au-delà de la réſignation. Cela me fait croire que cette réponſe ne ſera pas favorable, parce que Dieu qui me ſoutient dans ma diſgrace, ne me donneroit pas tant de force inutilement. Nous parlons ſouvent de vous, Mademoiſelle de Buſſy & moi, & de la maniere dont vous le pouvez ſouhaiter. Nous paſſerons l'Hiver à Autun avec ma ſœur l'Abbeſſe de Rougemont, qui a de la raiſon ; avec ma belle-ſœur de Toulongeon, qui a du mérite, de l'agrément, & qui n'a pas vingt-cinq ans ; avec Jannin qui fait fort bonne chere, & qui eſt un très bon homme d'ailleurs. Il y aura encore d'autres gens qui nous divertiront par leur eſprit ou par leurs ſottiſes, car nous faiſons profit de tout. Monſieur de C** a tant fait par ſon aſſiduité à la Cour, & par les couleuvres qu'il y a avalées ſans ſe plaindre, qu'il eſt rentré dans l'emploi. Ce ne ſont pas de grandes Armées qu'il commande ; mais cela vaut mieux que

d'être Maréchal volontaire. Il ne fait pas encore grand' chere, mais il ne meurt pas de faim. Avec de la patience les grands Généraux mourront, & il ſe trouvera dans le ſervice. Cependant le peu qu'il fait l'empêche de s'enrouiller. Vous avez raiſon, Madame, d'admirer Monſieur de Turenne; il eſt admirable, & perſonne n'eſt capable de faire tout ce qu'il fait, auſſi bien qu'il le fait. C'eſt ſeulement la force de ſon mérite qui me le fait louer. Je ſuis très aiſe que le jeune Tavannes ait de la réputation, car ſon pere eſt un de mes meilleurs amis.

CLXXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 14 Janvier 1674.

IL y a, ce me ſemble, aſſez long-tems que je vous laiſſe en repos, Madame: c'eſt que j'ai eu beaucoup d'affaires depuis mon retour de Paris. Je n'oſerois preſque vous dire ma réſignation ſur mon rappel. Vous autres gens de la Cour ne faites gueres de difference entre un fou & un Philoſophe. Cependant vous appellerez ma tranquillité comme il vous plaira, mais je l'aime mille fois mieux que de l'inquiétude qui ne ſert de rien.

A Madame de Grignan.

Il faut que je ſache, non pas de quel bois vous vous chauffez, Madame, mais de quelle encre vous écrivez. Si vous n'en pouvez trouver d'au-

'autre que de celle dont vous vous ſervîtes année paſſée, ſouvenez-vous de m'écrire ſur u papier noir: car enfin je veux lire ce que vous 'écrivez. Je n'y trouve qu'un inconvénient, 'eſt que le Commis de la Poſte, qui n'aura pas ſſurément de la même encre que vous, cela ſe ouvant rarement, jettera votre Lettre au feu, 'y pouvant mettre de port. Badinerie à part, adame, je ſerai fort aiſe de ſavoir de vos nou- elles par vous-même, & ſur-tout que vous ne etournerez de trois ans en Provence; car ns m'informer de ce que vous aimez le ieux, je ſouhaite de vous retrouver à Paris, t je prens un terme un peu long pour n'y pas anquer.

CLXXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Rapin.

A Chaſeu, ce 15 Janvier 1674.

ECRIS à Monſieur le Premier-Préſident ſur la bleſſure de Monſieur ſon Gendre, on Reverend Pere. Je vous ſupplie de lui onner ma Lettre. On m'a mandé que cette leſſure n'étoit point dangereuſe, & qu'après ; avoir fait mettre le premier appareil, il etourna au combat. Quelque legere qu'elle oit, c'eſt une belle action, pourvu qu'il gué- iſſe bien-tôt. Je ſerois bien fâché qu'il 'eût pas été bleſſé, car cela aide fort à la éputation, & même à la récompenſe. Je n'ai oint encore de réponſe du Duc de Saint ignan ſur mes affaires de la Cour; je l'attens

avec ma tranquillité ordinaire. Je vous assure, mon R. P. que je ne m'en fais pas l'honneur, & que je connois bien qu'il n'est dû qu'à Dieu. Il ne me paroît pas qu'il soit de la force d'un homme sensible, d'être aussi patient que je le suis dans tous les maux qu'on m'a faits, & qui durent encore. J'espere qu'il m'assistera jusqu'au bout, en me faisant supporter comme j'ai fait ma mauvaise fortune, ou en la rendant meilleure.

CLXXXIV. LETTRE.

De Madame de M*** au Comte de Bussy.

A Paris, ce 17 Janvier 1674.

SI vous saviez, Monsieur, combien je vous desire, vous m'aimeriez bien plus que vous ne faites. Je croi en vérité qu'il n'y a que l'épaisseur d'un cheveu, entre une belle passion & la tendresse que j'ai pour vous. Le mari de Madame *** est arrivé ici depuis deux jours en pitoyable état; ses pieds & ses mains sont des carrieres. Chamilly a le Gouvernement d'Oudenarde, qu'avoit Rochepaire à qui le Roi a donné une grosse pension. Mais à propos, j'avois oublié quand j'ai commencé ma Lettre, que j'étois en colere. Je ne sai comment j'ose vous mander des nouvelles, après avoir su que votre nouvelle amie de trois jours vous écrit des Lettres de dix pages, & qu'elle vous mande le présent, le passé & l'avenir; que vous n'avez confiance qu'en elle, & qu'en un mot vous

ous ne faites cas que de ſes Lettres. Vous 'allez pas manquer de dire que voilà mon hu-neur jalouſe qui me tient. Hé bien oui, la voi-i; ai-je tort? Cette nouvelle amie a-t-elle des rivileges pour faire oublier des amies de quin-e années? Lui écrirez-vous tous les jours des olumes, pendant que vous ne me ferez point e réponſe? Je ſuis en colere, il eſt vrai, & ai grand regret aux larmes que j'ai répan-ues en vous diſant adieu. Si vous conti-uez à me négliger, & ſi vous ne me dites des ijures quand je ne vous écrirai pas aſſez ſou-ent, vous verrez ce qu'il en arrivera.

CLXXXV. LETTRE.

Du Pere Bouhours au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 18 *Janvier* 1675.

JE voi bien, Monſieur, qu'il faut vous réveil-ler pour avoir de vos nouvelles. Si nous étions au Printems ou dans l'Automne, je lirois que les plaiſirs de la Campagne vous oc-upent; mais il me ſemble que dans la ſaiſon ù nous ſommes, vous avez le tems de ſonger . vos amis. C'eſt peut-être, Monſieur, que ous vous trouvez ſi bien au coin de votre feu vec Mademoiſelle de Buſſy, que vous en ou-liez tout le reſte. J'avoue franchement que uand vous êtes enſemble, vous pouvez vous aſſer de beaucoup de gens; mais je ne ſuis as aſſez ſincere, ni aſſez modeſte, pour de-neurer d'accord que vous deviez m'oublier. l me ſemble même que vous eſtimant & vous

admirant autant que je fais, vous êtes obligé en conſcience de m'aimer un peu. C'eſt à vous, Monſieur, à me détromper ſi je ſuis dans l'erreur. Je ne ſai pourtant ſi je voudrois être détrompé là-deſſus. Car il y a, comme vous ſavez, des erreurs agréables qui valent mieux que ce qu'on appelle *deſenganno* en Eſpagnol, & ce qu'on pourroit appeller en notre langue *deſabuſement*, ſi ce mot, qu'un de nos meilleurs Ecrivains a hazardé, avoit été reçu.

CLXXXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Saint Aignan.

A Autun, ce 19 Janvier 1675.

J'AI appris par Madame de Scudery avec combien de chaleur vous aviez parlé au Roi de mon retour, Monſieur; & je vous aſſure que ſi vous l'aviez obtenu avec des graces conſidérables enſuite, je ne vous ſerois pas plus obligé que je le ſuis; car il n'a pas tenu à vous. Auſſi vous proteſté-je qu'il n'y a jamais eu une ſi tendre reconnoiſſance qu'eſt la mienne; que je dirai par-tout où je pourrai, toute ma vie, les obligations que je vous ai, & que vous êtes le meilleur & le plus généreux ami du monde. Je le dirai même à la poſtérité. Si je pouvois vous faire plus d'honneur, je le ferois, quoi qu'il m'en coutât; car mon bien & ma vie ſont à vous, auſſi bien que mon cœur.

CLXXXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame la Marquiſe de Villeroy.

Ce 21 Janvier 1675.

JE commençois à me détacher un peu de vous, Madame, quand j'ai reçu votre Lettre. Elle n'a fait rompre les demi-réſolutions que j'avois faites de ne vous plus tant aimer, & me revoilà plus à vous que jamais. Si j'avois la liberté de vous l'aller dire moi-même, je vous aſſure que je ne ſerois pas ici; mais tel n'eſt pas encore le bon-plaiſir du Roi. J'eſpere toujours que ceci finirai bien-tôt. Cependant, Madame, ayez un peu plus de ſoin de votre ami malheureux que vous n'avez eu juſqu'ici. Vous ſeriez la plus ingrate femme du monde, ſi vous m'aviez oublié; car perſonne ne vous aime & ne vous eſtime tant que je fais.

CLXXXVIII. LETTRE.

*Réponſe de Madame de Sévigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 24 Janvier 1675.

JE ſonge fort ſouvent à vous, mon Couſin, & je ne trouve jamais la Maréchale d'Humieres que nous ne faſſions, pour le moins chacune un ſoupir à votre intention. Elle eſt toute

* *Lettre CLXXXII.*

te pleine de bonne volonté, auſſi-bien que moi & tous nos deſirs n'avancent pas d'un moment l'arrangement de la Providence. Car j'y croi, mon Couſin, c'eſt ma Philoſophie. Vous de votre côté & moi du mien, avec des penſées différentes, nous allons le même chemin: nous viſons tous deux à la tranquillité, vous par vos raiſonnemens, & moi par ma ſoumiſſion. La force de votre eſprit, & la docilité du mien, nous conduiſent également au mépris de tout ce qui ſe paſſe ici-bas. Tout de bon, c'eſt peu de choſe: nous avons peu de part à nos deſtinées: tout eſt entre les mains de Dieu. Dans de ſi ſolides penſées, jugez ſi je ſuis capable de comprendre votre tranquillité.

Que dites-vous de nos heureux ſuccès, & de la belle action qu'a fait Monſieur de Turenne, en faiſant repaſſer le Rhin aux ennemis? Cette fin de Campagne nous met dans un grand repos, & donne à la Cour une belle diſpoſition pour les plaiſirs. Il y a un Opera tout neuf qui eſt fort beau. Je laiſſe la plume à Madame de Grignan, mon Couſin: je dis la plume, car pour l'encre, vous ſavez qu'elle en a de toute particuliere.

De Madame de Grignan.

Je n'ai point trouvé de papier noir, c'eſt ce qui m'a fait réſoudre à me ſervir de l'encre la plus noire de Paris. Il n'eſt feſtin que d'avaricieux, voyez comment celle de ma mere eſt effacée par la mienne. Je n'ai plus à craindre que les pâtez, qui ſont preſque indubitables avec une encre de cette épaiſſeur; mais enfin il faut us ſervir à votre mode. En vérité, Monſieur,

vous

vous feriez bien mieux d'épargner notre encre & notre papier, & de nous venir voir, puiſque vous me faites le plaiſir de m'aſſurer que mon ſéjour à Paris ne vous eſt pas indifférent. Venez donc profiter d'un bien qui vous ſera enlevé à la premiere hirondelle. Si je vous écrivois ailleurs que dans une Lettre de ma mere, je vous dirois que c'eſt même beaucoup retarder mes devoirs qui m'appellent en Provence; mais elle trouveroit mauvais de n'être pas comptée au nombre de ceux qui doivent régler ma conduite. Elle en eſt préſentement la maîtreſſe; & j'ai le chagrin de n'éprouver ſon autorité qu'en des choſes où ma complaiſance & mon obéiſſance ſeront ſoupçonnées d'être d'intelligence avec elle. Je ne ſai pas pourquoi je m'embarque à tout ce diſcours, il ne me paroit pas que j'aye beſoin d'apologie auprès de vous; c'eſt donc ſeulement par le ſeul plaiſir de parler à quelqu'un qui écoute avec plus d'attention, & qui répond plus juſte que tout ce qui eſt ici.

Suite de la Lettre de Madame de Sevigny.

Voilà ce qui s'appelle écrire de la bonne encre. Plût à Dieu que vous fuſſiez ici! nous cauſerions de mille choſes, mais ſur-tout des ſentimens dont la Provençale vous parle, qu'il faut cacher à la plupart du monde, quelque véritables qu'ils ſoient, parce qu'ils ne ſont pas vraiſemblables. Corbinelli eſt ici, il croit que vous ne ſongez plus à lui; cependant il vous honore & il vous aime extrêmement. Votre ſouvenir fait les délices de nos converſations, & des regrets enſuite de vous avoir perdu.

CLXXXIX.

CLXXXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Evêque de Verd

A Chaſeu, ce 1. Janvier 1675.

IL faut dire la vérité, Monſieur de Turen a bien aquis de la gloire cette Campagne. dirois volontiers de lui ce que Jean de Vert foit avec bien moins de raiſon du Comte d'H court, quand il battit les Eſpagnols qui aſ geoient Turin, & qu'il ſecourut cette pla *J'aimerois mieux être Général Harcourt, qu'E pereur;* mais effectivement, j'aimerois mie être Général Turenne, qu'Empereur. Je c qu'on le hait bien en Allemagne; mais je c qu'on le hait bien auſſi en France; & voilà haines qui valent bien mieux que des amiti On ne laiſſera point établir les Eſpagnols d Ivoy. S'ils ſont plus forts que nous, nous av plus de bons Officiers qu'eux, & plus de b nes troupes. Dieu, ſi l'on oſe parler ainſi, bien François depuis quelques années. Je ſai pas quand il tournera caſaque; mais juſqu ici, il eſt bien déclaré pour nous.

CXC. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Bu ſa fille, Religieuſe à Sainte Marie.

A Chaſeu, ce 1. Février 1675.

COMME Chrétiens, il nous faut avoir de patience dans nos maux, ma fille: m

qua

quand je ſerois Turc, je ſouffrirois avec fermeté ce que je ne pourrois empêcher. J'eſpere toujours que je verrai la fin de tout ceci, & que plus elle ſera éloignée, plus elle me ſera avantageuſe. Cependant je ſuis auſſi content que ſi j'avois les honneurs & les établiſſemens que je devrois avoir, & je me fais des plaiſirs dans ma petite fortune, qui ſont plus purs & moins troublés que ceux que j'aurois dans une plus grande. On a tort, à mon avis, de me vouloir donner des ſoupçons du peu d'amitié, ou même de la mauvaiſe volonté de Madame de S***. Il me faut de grandes convictions pour me faire croire qu'une perſonne que j'aime & que j'eſtime, ſoit fourbe.

CXCI. LETTRE.

Du Pere Bouhours au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 6 Février 1675.

J'AI reçu votre Lettre, Monſieur, avec toute la joye que donnent les Lettres qu'on ſouhaite extrêmement, & qu'on n'attend preſque plus. Je ne ſavois à qui me prendre de votre ſilence; il ne s'en eſt rien fallu que je ne m'en ſois pris à cette réſignation que le Ciel vous a donnée depuis peu, & qui vous a un peu endurci. A vous parler franchement, Monſieur, quelque zèle que j'aye pour votre repos & pour votre ſalut, je ne ſerois pas bien-aiſe que vous fuſſiez ſi Philoſophe & ſi Chrétien pour moi. Je vous plains à la Campagne; mais je ne vous plains pas tant, depuis que Mademoiſelle de Buſſy

Buſſy eſt venue à votre ſecours. C'eſt une de reſſource pour vous, qu'une perſonn raiſonnable qu'elle, parmi de ſottes ge ne penſent pas l'être. La vie que vous ı eſt ce qu'on appelle, une vie règlée. ravi que Dieu entre un peu dans vos réfle & que vous regardiez comme une fave ciel, ce qui eſt une diſgrace aux yeux du de. Croyez-moi, Monſieur, votre ma fortune en eſt une bonne pour vous, à chrétiennement. La Providence a des d de miſericorde ſur nous, lorſqu'elle nou ge; & les chemins les plus rudes ſont d'o re les plus ſûrs pour aller où elle nous co Mais parlons d'autres choſes: pour peu continuaſſe ſur le même ton, vous pre ceci pour un Sermon, & je craindrois d endormir. Enfin nous avons un Confeſ Roi. C'eſt le Pere de la Chaiſe, Pro dans la Province de Lion, homme de & de qualité, qui a de l'eſprit, du ſavc grand fonds d'honneur, & une droitu premiers ſiecles; ſur-tout beaucoup de & une conduite très ſage. Ceux qui le cc ſent, lui trouvent toutes les vertus d'u fait Religieux, avec tous les ſentimen vrai Gentilhomme. Il eſt neveu de l'i Pere Coton Confeſſeur d'Henri le Gra ſelon toutes les apparences, il rempl gnement ce poſte, que je ne lui envie p vous jure. Quand on a une fois renoncé on eſt trop heureux de n'être rien.

C

CXCII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy au Pere Bouhours.

A Autun, ce 10 *Février* 1675.

JE viens de recevoir votre Lettre, mon R. P. avec celle de La Fontaine à Madame de Thianges. Cette Lettre eſt, comme tout ce qu'il fait, d'un caractere aiſé & naturel. Cependant j'aime mieux ſes autres Ouvrages, ſa façon convient mieux à conter qu'à écrire. Il eſt certain que ſi je n'avois Mademoiſelle de Buſſy pour m'aider à ſoutenir les ſottiſes de la plupart des gens de Province, elles me fatigueroient bien plus qu'elles ne font. Si tous les Sermons étoient auſſi bons, auſſi agréables, & auſſi courts que le vôtre, je n'en perdrois point. On m'a déja dit que le Pere de la Chaiſe eſt Confeſſeur du Roi: je m'en réjouis, car j'ai ouï dire qu'il a du mérite, de l'eſprit, du ſavoir & de la vertu. Pour la naiſſance, je le ſai par moi-même, ayant trouvé dans ma Généalogie des titres fort anciens qui parlent de ſa Maiſon.

CXCIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé D.

A Autun, ce 10 *Février* 1675.

J'AI appris avec bien du déplaiſir, Monſieur, la perte que vous avez faite de Madame votre

tre ſœur: car outre la part que je prens aux choſes qui vous touchent, j'avois encore l'honneur de la connoître, & j'en faiſois le cas qu'elle méritoit. Vous vous direz ſur cet accident tout ce qu'il y a à vous dire, tant de la part de Dieu, que de votre Raiſon; & pour moi, je me contenterai de vous aſſurer qu'il ne vous arrivera rien à quoi je ne m'intereſſe extrêmement, & que je ſuis de tout mon cœur à vous.

CXCIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Saint Aignan.

Ce 13 Février 1675.

JE prens toujours patience ſur ma mauvaiſe fortune, Monſieur. Si l'impatience pouvoit ſervir de quelque choſe, je n'en manquerois pas; mais je fais de néceſſité vertu. J'ai gagné au moins une choſe à mes malheurs, c'eſt de connoître combien eſt véritable & forte l'amitié que vous m'avez promiſe. Pour répondre à la nouvelle la plus conſidérable de votre Lettre, qui regarde le choix que le Roi a fait du Pere de la Chaiſe pour ſon Confeſſeur, je vous dirai que j'en ſuis fort aiſe. C'eſt un Gentilhomme de mérite, de ſavoir, & de grande vertu. Je connois fort ſa Maiſon, & même ſon ancienneté. Pour ſa perſonne, je ne la connois point; j'en ai ſeulement entendu parler: mais s'il arrivoit que j'euſſe affaire du Confeſſeur du Roi, j'aimerois toujours mieux que ce fût un homme de condition & de mérite comme lui, qu'un au-

Il faut dire auſſi la vérité, ce n'eſt pas
aiſon que depuis l'inſtitution de leur Com-
e, les Rois y ont toujours pris leurs Con-
rs. Il n'y a point d'Ordre ſi utile au Pu-
ue celui-là, ni où il y ait eu tant de grands
nes. Nous en avons même dans ce temps-
elques-uns, qui ont ajouté à la doctrine
a vertu des premiers, plus d'éloquence &
le politeſſe qu'ils n'en avoient, comme
autres deux bons amis que j'y ai, les Pe-
apin & Bouhours, le P. Bourdaloue &
d'autres.
ieu, Monſieur. Voilà un long diſcours
s Jéſuites. Auſſi je vous avoue que je les
fort.
m'abandonne à vous pour tout ce que l'a-
vous inſpirera en ma faveur. Imaginez. Je
fie bien à votre cœur, & à celui de***.

CXCV. LETTRE.

Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 22 Février 1675.

enſerois ſur vos affaires, Monſieur, tout
que vous penſez, ſi ce n'étoit que je croi
ſe faut ſouvent gouverner ſelon les ren-
res que la Raiſon ne peut prévoir; que
eurs la Fortune a ſes caprices & ſon heure
erger, auſſi bien que l'Amour; & après tout,
me vous le dites, il ne faut rien avoir à ſe
ocher.
n ne croit plus du tout la paix, & l'on dit
que

que l'Empereur a donné des Commiſſaires à Furſtemberg. Monterey a paſſé par ici, habillé à la Françoiſe, parlant François, l'air bon, diſant librement que le Prince d'Orange eſt un fou, De Souche un traitre; & que ſi le Roi avoit choiſi les Généraux des Hollandois, des Impériaux & des Eſpagnols, il n'en auroit pas pris d'autres pour faire périr une Armée, qui devoit être du côté de Flandres aux portes de Paris, & du côté d'Allemagne au milieu de la Franche-Comté. Il dit encore que c'étoit une choſe admirable que les avantages de la bataille de Senef pour la France; qu'il les trouve bien plus grands que nous ne les trouvons; que perſonne n'avoit mieux ſervi que Villa-Hermoſa. Il a confeſſé ingénument qu'il ne ſavoit pas la guerre quand on l'envoya en Flandres; mais qu'il l'avoit appriſe ſans qu'il en eût rien coûté à ſon Maitre.

CXCVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M***

A Chaſeu, ce 25 Février 1675.

VOUS êtes toujours aimable, Madame; mais la jalouſie vous ſied fort bien & vous donne des agrémens infinis. Je ne ſai qui me plait le plus, des douceurs du commencement de votre Lettre, & de la colere qui vous prend au milieu. Je ſuis ravi de voir deux Dames brouillées pour l'amour de moi; & après m'être plaint

* *Voyez Lettre CLXXXIV.*

plaint ſi long-tems du trop peu d'amour de ma maitreſſe, je prends un grand plaiſir à me voir trop aimé de mes amies. Continuez donc, Madame, à faire la diableſſe, & ne prétendez pas que je vous raſſure trop ſur ce chapitre. L'ingrate Sophonisbe m'aimeroit encore, ſi je ne l'avois trop perſuadée de mon amour.

CXCVII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Autun, ce 27 Février 1675.

JE ſuis ravi des apparences que je voi à une longue guerre. Aſſurément elle ſera cruelle, & remplie de beaucoup d'événemens. C'eſt ce qu'il nous faut à nous autres ſpectateurs; car nous nous ennuyons quand la ſcene languit.

Je trouve que Monterey a fait à ſon paſſage de la Cour, comme font la plupart des étrangers qui veulent plaire par trop de complaiſance, & par l'imitation des manieres Françoiſes, que les ſages François n'eſtiment pas eux-mêmes. Il auroit mieux fait de conſerver la gravité Eſpagnole; & ſi le Roi ne l'en avoit autant aimé, au moins l'auroit-il eſtimé davantage. Je ne ſai de quoi s'aviſe de V** de commencer à ſervir de Lieutenant-Général à ſon âge. C'eſt tout ce qu'il pourroit faire s'il y avoit long-tems qu'il le fût, de ne ſe pas fort ennuyer de l'être.

* *A la Let. CXCV.*

CXCVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Maréchale d'Humieres.

A Chaſeu, ce 28 Février 1675.

J'Eus l'honneur de vous écrire il y a quelque tems, Madame, & je ſuis fort fâché que vos incommoditez vous ayent empêché de me faire réponſe. J'apprens que vous êtes aujourd'hui en meilleure ſanté, dont j'ai une très grande joye. Ménagez-la plus que vous ne faites, Madame, en vous donnant moins de ſoins; car ſi cette Maiſon pour qui vous les prenez, venoit à vous perdre, elle perdroit tout d'un coup les reſſources qu'elle peut eſperer de vous, tant que vous vivrez. Je voudrois bien vous intereſſer par quelque endroit qui vous fût ſenſible; car je trouve auſſi mon compte à votre vie, par une fort grande tendreſſe que j'ai pour vous.

CXCIX. LETTRE.

De la Marquiſe de Villeroi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 29 Février 1675.

EN vérité, Monſieur, je ſuis bien ennuyée de vous attendre toujours ſans vous voir arriver. Je ne croyois pas que la Campagne vous parût ſi charmante qu'elle fait. Mandez-moi

moi donc quand vous la quitterez, & ſi je puis eſperer de cauſer encore avec vous au coin de mon feu, avec nos amies. Je ſouffre, que gens comme vous ne s'y chauffent pas. Si vous écoutiez votre *Cœur*, il vous diroit qu'il fait meilleur à Paris qu'à Chaſeu.

CC. LETTRE.

De Madame de *** au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 30 Février 1675.

MA Lettre ne ſera qu'un regître de tous les mariages qui ſe font & qui ſe ſont faits cet Hiver, Monſieur. Il me ſemble que rien n'eſt plus utile dans le commerce du monde, que de ſavoir à qui on a affaire, & que rien ne l'apprend mieux que les Alliances des familles. Monſieur de Seignelay a épouſé Mademoiſelle d'Alegre. Monſieur de Montpéroux s'en eſt fort mêlé; & vous ſerez bien aiſe de ce mariage, Monſieur, pour l'intérêt de la fortune de notre Couſin. Le Marquis de Saint-Martin épouſe Mademoiſelle de Lanoy, belle, jeune, & de bonne maiſon. S. Pouange, Mademoiſelle de Berthomer. J'en ai oublié deux autres, que je vous manderai au premier ordinaire.

CCI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Saint Aignan.

A Autun, ce 13 Mars 1675.

JE me réjouis extrêmement que vous ſoyez en meilleure ſanté que vous n'avez été. Ayez ſoin de vous, Monſieur; premierement, parce qu'il eſt fort bon de vivre; après, pour l'intérêt de votre Maiſon. Mademoiſelle de Saint-Aignan a encore beſoin de vous, il faut qu'elle ſoit mariée de votre main. J'ai encore une raiſon à vous dire, qui vous obligera d'aimer la vie; qui eſt pour aimer & pour ſervir long-tems le Roi, ce bon Maitre que vous ne ſauriez jamais aſſez aimer, quoi que vous faſſiez. Mon Dieu! combien l'aimerois-je moi, s'il me faiſoit du bien, puiſque je l'aime tant après toutes les rudeſſes qu'il m'a faites!

CCII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Maréchal de Turenne.

A Autun, ce 14 Mars 1675.

MONSEIGNEUR, j'ai appris de Monſieur le P. Préſident avec quelle généroſité vous lui avez témoigné me vouloir rendre de bons offices dans les occaſions. Je n'ai pu ſur cela retenir ma reconnoiſſance, ni m'empêcher de vous

vous dire que vous me faites quelque juſtice d'être dans ces ſentimens-là pour moi : car enfin le malheur que j'ai eu de n'avoir jamais pu gagner l'honneur de votre amitié, ne m'a point empêché de parler de vous comme d'un homme extraordinaire qui faiſoit honneur à ſon ſiecle, & dont le mérite ſolide avoit de beaucoup paſſé celui des grands Capitaines des ſiecles précédens. Je ne m'en ſuis pas tenu aux paroles, Monſeigneur ; peut-être le connoîtrez-vous un jour. Cependant je vous aſſure, que ce que vous avez fait cette derniere Campagne, me tranſporta à un point, que je fus tout prêt ſur la nouvelle du combat de ****, à me donner l'honneur de vous en écrire; & je l'aurois, fait ſi j'avois cru que vous euſſiez bien reçu ma Lettre. Mais aujourd'hui que vous me faites une grace, vous me donnez la liberté de vous en remercier, & je le fais du meilleur de mon cœur, & avec tout le reſpect que vous dois, &c.

CCIII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 20 Mars 1675.

J'ETOIS tout prêt à vous faire une Rabutinade, ma chere Couſine, ſur ce que je ne recevois pas la réponſe que vous deviez à ma Lettre du mois de Janvier. Je la viens de recevoir cette réponſe par la Diligence, avec une quaiſſe que ma fille de Sainte Marie envoyoit à ſa

* *A la Leu. CLXXXVIII.*

ſa ſœur. La quaiſſe a été juſqu'en Provence, au moins a-t-elle pu y aller, & il a fallu plaider pour la r'avoir. Encore ſi la Sainte Marie m'avoit mandé que votre Lettre y étoit, elle m'auroit épargné le chagrin que j'ai eu contre vous; mais je croi (Dieu me veuille pardonner) que votre niece nous vouloit brouiller enſemble. Si vous ſaviez la colere où j'étois contre le Maitre de la Diligence, vous jugeriez bien que j'avois quelque preſſentiment qu'il y avoit dans cette caſſette quelque choſe qui m'étoit plus cher que les manches & que les rubans de ma fille. J'eus deux grands plaiſirs à la fois; l'un de vous trouver innocente; & l'autre de lire deux Lettres de deux de mes meilleures amies, qui dans leurs manieres differentes écrivoient mieux à mon gré que femmes de France. Je m'étonne en ſongeant à cela, que je n'aye pas pris plus de ſoin de m'en attirer; & c'eſt à quoi je ne prétens plus manquer à l'avenir. Au reſte, ma chere Couſine, ne ſoupirez point pour mes malheurs avec notre petite Maréchalle, ce ſeroit tout ce que vous devriez faire ſi j'étois mort. Je ne répons point à vos nouvelles du mois de Janvier, il vaudroit autant vous parler de la bataille de Jarnac.

A Madame de Grignan.

Je ſerois bien difficile, Madame, ſi je n'étois content de votre encre, & même de votre cœur. Il eſt vrai que l'encre de Madame votre mere ne fait que blanchir auprès de la vôtre, & vous l'effacez aujourd'hui. Vous vous êtes même ſauvée des pâtez: mais de quels écueils ne vous

vous ſauvez-vous pas? La beauté, l'eſprit, la jeuneſſe & les occaſions ne vous ſauroient faire faire le moindre pâté dans votre conduite. Au reſte, Madame, ſi j'avois la liberté d'aller à Paris, vous croyez bien que je la prendrois; mais je vous aſſure que j'en ſortirois quelquefois, quand ce ne ſeroit que pour recevoir de vos Lettres.

D'aller à Paris ſans permiſſion & ſans affaire de conſéquence, cela ne ſeroit pas trop ſage; & l'amitié, quelque tendre qu'elle ſoit, ne ſauroit paſſer pour affaire de conſéquence. Je croi que vous aimeriez mieux aller & demeurer en Provence, que de faire la moindre choſe contre votre devoir; mais je croi que vous ſouhaiteriez extrêmement que votre devoir s'accordât à demeurer à Paris; & quand je ne devrois pas avoir le plaiſir de vous y voir, je ne laiſſerois pas de ſouhaiter que vous y fuſſiez toujours.

A Madame de Sevigny.

Vous avez raiſon, ma chere Couſine, de dire qu'il y a des choſes véritables qu'il faut cacher, parce qu'elles ne ſont pas vraiſemblables: comme par exemple, s'il étoit poſſible que Madame de Grignan trouvât plus de plaiſir à paſſer ſa vie auprès de ſon mari à la Campagne, qu'à Paris en ſon abſence; mais le ſentiment que je lui mande que je croi qu'elle a ſur ce chapitre, eſt fort vraiſemblable.

Auſſi-tôt que Madame de Buſſy m'eut mandé que notre ami Corbinelli étoit à Paris, je lui écrivis, & je voudrois bien (ſi Madame de Grignan va en Provence) que vous & lui priſſiez en la conduiſant, votre chemin par la Bourgogne: j'irois au devant de vous juſqu'à Buſſy avec la

petite Toulonjon & votre niece de Buſſy, de-là je vous amenerois à Chaſeu, & puis à Monjeu, où j'ai des raiſons de vous faire meilleure chere qu'en pas un autre endroit.

CCIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Pompone.

A Autun, ce 22 Mars 1675.

MONSIEUR, vous verrez par la Lettre que je me donne l'honneur d'écrire au Roi, les graces que je demande à Sa M. Je vous ſupplie de prendre la peine de la lui préſenter, & de me donner par-là moyen d'en obtenir l'une ou l'autre. Cependant faites-moi la faveur de croire que perſonne n'a plus d'eſtime pour votre vertu que moi, & n'eſt plus, &c.

AU ROI.

SIRE,

Je ſupplie très humblement V. M. de me permettre que je l'aille ſervir en quelque condition que ce ſoit dans l'une de ſes Armées, & de croire que ce n'eſt point par maniere d'aquit que je lui offre mes très humbles ſervices, & dans la penſée qu'elle me refuſera cette grace, comme elle a fait les autres fois depuis dix ans. C'eſt de tout mon cœur, SIRE, *que je la lui demande; & quoique trente années de ſervice ſans récompenſe ayent fort incommodé ma maiſon, j'ai encore du bien à vendre pour en faire des équipages, & pour en vivre à votre ſervice pendant quelques Campagnes.*

Lorſ-

Lorſque je me donnai l'honneur d'écrire à V. M. l'année paſſée, SIRE, *& de la ſupplier très humblement de ne me pas confondre, (moi plein de zèle & de bonnes intentions) avec ceux de ſa Nobleſſe qui ne l'alloient ſervir que par ordre, elle eut la bonté de me faire répondre, qu'elle trouvoit bon qu'un homme qui avoit rempli comme moi d'auſſi grandes Charges dans la guerre, n'allât point à l'Arriere-Ban. La beauté de ce ſentiment me charma*, SIRE, *non ſeulement pour l'intérêt que j'y avois; mais encore de voir que V. M. récompenſoit par des égards, les ſervices de la même perſonne qu'elle châtioit pour ſa mauvaiſe conduite. Aujourd'hui*, SIRE, *j'ai beſoin de cette même équité. V. M. a fait faire des taxes ſur les Fiefs de ſa Nobleſſe; je la ſupplie très humblement de me faire la grace de me décharger de la mienne. Ce ſont cent écus que je demande à V. M.* SIRE, *non pas pour la ſomme, (car je lui offre d'en aller dépenſer trente fois davantage à ſon ſervice) mais par une diſtinction, dont il me ſemble que mes ſervices paſſez, & mon zèle pour l'incomparable perſonne de V. M. ne rendent pas indigne votre, &c.*

CCV. LETTRE.

Du Pere Rapin au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 27 Mars 1675.

PENDANT que vos amis ſollicitent ici pour votre retour, ſouffrez, Monſieur, que je vous avertiſſe de penſer à ſolliciter vous-même le Maitre de celui que vous faites ſollicier.

Voici Pâque qui s'approche; ſouvenez-vous, Monſieur, de votre devoir de Chrétien. C'eſt par-là qu'il faut commencer pour attirer ſa bénédiction. J'ai donné un Livre de dévotion à Madame la Comteſſe de Buſſy pour vous l'envoyer, & par-là vous engager à penſer un peu à votre ſalut. Il n'y a que cela de réel & de ſolide au monde: *Quærite primò Regnum Dei, & cætera adjicientur vobis.*

Je vous manderai ce que j'aurai apris du voyage qu'on va faire à Verſailles. Perſonne n'a tant de paſſion que tout réuſſiſſe que moi; car c'eſt très ſincerement que je vous aime & que je vous honore.

CCVI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy au Pere Rapin.

A Autun, ce 31 *Mars* 1675.

J'AI reçu le Livre que vous m'avez envoyé, & j'en ai lu une grande partie. Je l'ai trouvé admirable; & cela fait voir la foibleſſe de la nature humaine, qu'on ſoit convaincu de la Raiſon, & qu'on ne la ſuive pas. J'appelle ne la pas ſuivre, que de n'avoir que de foibles deſirs. Cependant je m'en vais faire mon devoir, & prier Dieu qu'il me donne ce qui m'eſt néceſſaire, ſoit pour mon ſalut, ſoit pour ma fortune. Je vous ſupplie, mon R. P. de joindre pour cela vos prieres aux miennes, & particulierement dans la conjoncture préſente où je marie Mademoiſelle de Buſſy au Marquis de Col-

Colligny-Langhac. Je croi que cette nouvelle vous réjouira, car vous aimez ma fille auſſi bien que moi.

CCVII. LETTRE.

* Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 3 Avril 1675.

QUAND mes Lettres vont comme des tortues par la tranquille voye du Meſſager, & que vous les trouvez dans une caſſette de hardes qui ſont d'ordinaire deux ou trois mois en chemin, je ne m'étonne pas que vous ayez envie d'être en colere contre moi: je ſerois même fort fâchée que vous n'euſſiez pas envie de me gronder. Mais enfin vous voyez que je n'ai point de tort; & ſi ma niece de Sainte Marie a compté ſur le plaiſir de nous mettre mal enſemble, elle eſt bien attrapée; car je croi que nous avons été brouillez ce que nous le ſerons de notre vie.

La Maréchalle d'Humieres parle pour votre retour quand il eſt à propos, & parle ſi bien & avec tant de hardieſſe & de raiſon, qu'elle mériteroit de perſuader les gens en votre faveur; mais l'heure n'eſt pas venue. Celle du départ de tout le monde approche fort. On avoit parlé de la paix, & vous ſavez même le changement des Plénipotentiaires; mais en attendant on va toujours à la guerre, & les Gouverneurs & Lieutenans-Généraux des Provinces, à leurs Charges. Toutes ces ſéparations me touchent feu-

* *A la Lett. CCIII.*

ſenſiblement. Je penſe auſſi que Madame de Grignan ne nous quittera pas ſans quelque émotion: elle m'a prié de vous faire mille amitiez pour elle. Vous avez raiſon d'être content de ſon cœur: elle ne perd pas une occaſion de me faire voir l'eſtime qu'elle a pour vous; & moi je veux parler de celle que j'ai pour ma niece de Buſſy. Elle penſe comme vous, & ce qu'elle m'a écrit me fait ſouvenir de vos manieres.

A Mademoiſelle de Buſſy, depuis Marquiſe de Colligny.

Je vous ſouhaite, ma très chere, un très bon, & un très agréable époux. S'il eſt aſſorti à votre mérite, il ne lui manquera rien.

Au Comte de Buſſy.

Comme j'écris ceci, je reçois une Lettre par laquelle on me mande que ce mari eſt trouvé. Je trouve plaiſant que cette nouvelle ſoit arrivée juſtement à cet endroit. Je vous conjure, mon cher Couſin, de m'en écrire le détail. Pour le nom, il eſt comme on le pourroit ſouhaiter, ſi on le faiſoit faire exprès. Je vous demande un petit mot de la perſonne & de ſa demeure.

A Mademoiſelle de Buſſy.

Ma chere Niece, je prens un extrême intérêt à votre deſtinée. Ma fille vous fait ſes complimens par avance, & vous embraſſe de tout ſon cœur.

Adieu, l'aimable pere, & l'aimable fille, je ſuis toute à vous.

CCVIII.

CCVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Bouhours.

A Autun, ce 4 Avril 1675.

CEs Meſſieurs dont vous me parlez, mon R. Pere, ne connoiſſent, je croi, de mérite que celui qui eſt heureux. Ils ont même bien la mine d'en trouver où il n'y en a point, quand il y a ſeulement de la bonne fortune. Ce ſont de ces ames de boue qui opprimeroient volontiers un honnête malheureux, & qui adoreroient le veau d'or. Je me ſuis hâté de vous écrire ce billet, pour vous donner avis que je vais marier Mademoiſelle de Buſſy au Marquis de Colligny-Langhac d'Auvergne. C'eſt un homme de grande qualité, qui a vingt-cinq mille livres de rente, & de la raiſon. Vous ſavez, mon R. Pere, que ſans cette derniere qualité je ne ferois pas grand cas des autres avantages. Je ſai que cette nouvelle ne vous déplaira pas; car la Demoiſelle eſt fort de vos amies, & votre très humble ſervante. Il eſt vrai que mon abſence eſt un peu longue:

—— *Tantæne animis cœleſtibus iræ?*

Cela finira, pourvu que je vive; & je me porte le mieux du monde.

CCIX. LETTRE.

*Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 7 Avril 1675.

JE ſerai bien fâché quand Madame de Grignan vous quittera, parce que vous le ferez fort toutes deux. Cependant il ne faut pas qu'elle ſe laiſſe trop aller à ſon chagrin. Outre que ſa ſanté & ſa beauté en pourroient pâtir, elle paſſeroit deſagréablement ſa vie. En quelque lieu qu'elle & moi ſoyons, je l'aimerai & l'eſtimerai toujours extrêmement.

Le Futur eſt preſque auſſi grand que moi; il a plus de trente ans, l'air bon, le viſage long, le nez aquilin & le plus grand du monde, le teint un peu plombé, aſſez de la couleur de celui de Saucourt, choſe conſidérable en un Futur. Sa maiſon de Creſſia qui ſera ſa demeure, eſt belle, & à deux journées de Chaſeu, & à trois de Buſſy.

* *A la Lettre CCVII.*

CCX. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 16 Avril 1675.

JE vous aſſure, Monſieur, que j'ai beaucoup de joye du mariage de Mademoiſelle de Buſſy.

Buſſy. Il me paroit que vous êtes ſatisfait du Gendre que vous vous êtes choiſi. C'eſt une grande affaire pour lui; ce qui vous plait fort, ne ſauroit manquer de plaire aux honnêtes gens, & aſſurément vous avez le goût le plus exquis que j'aye jamais vu à perſonne. Je voudrois pour l'amour de vous, d'elle & de lui, que vous demeuraſſiez tous enſemble; car la ſociété d'une auſſi agréable perſonne que celle de Mademoiſelle de Buſſy ſe trouve à dire par-tout, mais particulierement à la Campagne; & quand on penſe auſſi agréablement que vous, il eſt doux d'avoir quelqu'un à qui parler qui vous entende; mais en ce monde il n'y a point de plaiſir pur: vous avez celui de bien établir une fille que vous aimez, & vous aurez la douleur de vous en ſéparer, ſi Dieu n'y pourvoit par quelque autre voye. Puiſqu'on voit bien la néceſſité qu'il y a de ſe guérir de l'amour, je m'étonne qu'on ne faſſe pas plus d'efforts pour n'en tomber jamais malade; la douce & la tranquille amitié ſuffit pour bien remplir un cœur. Pour moi je trouve que Madame de*** aura deux Paradis au-lieu d'un; elle ſera toujours aimée de ſon Amant, elle ſaura qu'il n'y aura que Dieu au deſſus d'elle dans ſon cœur. L'amour devant finir, voilà, ce me ſemble, ſon plus agréable tombeau.

CCXI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Autun, ce 20 Avril 1675.

JE vous dirai, Madame, qu'il eſt vrai que je ſuis content du Marquis de Colligny, c'eſt à dire,

dire, qu'il me paroit fort propre à ſe faire un très honnête homme par le commerce des honnêtes gens : je prétens que nous ſerons ſouvent enſemble ou chez lui, ou chez moi, ou à Paris. Vous dites que c'eſt un fort bon ſigne pour les gens, que de me plaire. Vous me flattez, Madame; & là-deſſus il me prend envie de vous rendre louanges pour louanges, mais il faut remettre ces éloges à un autre endroit : ſi je vous en donnois ici, il ſembleroit que j'aurois été payé pour cela.

Il eſt vrai que le bon-ſens voudroit qu'on ne ſe chargeât point d'une grande paſſion, puis qu'on ſait bien qu'elle finira avant la mort : mais chacun ſe flatte, on ne veut pas trouver des raiſons qui empêcheroient de faire une choſe agréable. Il eſt certain que l'amitié eſt bien plus ſolide; mais il n'y a que les gens qui ne ſont plus propres à l'amour, qui en ſoient capables.

CCXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur P....

A Autun, ce 29 Avril 1675.

JE viens d'apprendre, Monſieur, que vous aviez témoigné à ma femme beaucoup d'envie de me faire plaiſir; cela m'a donné bien de la joye : mais j'en ai eu beaucoup plus, quand j'ai ſu que vous l'aviez aſſurée que le Roi n'avoit point d'averſion pour moi. Cela m'a touché vivement, & d'autant plus que je m'en ſuis toujours flatté dans ma diſgrace. J'ai cru que

Sa

a Majeſté n'avoit haï en moi que la mauvaiſe
onduite que j'avois eue autrefois. Et je vous
e dis franchement, Monſieur, cette penſée m'a
onſervé les ſentimens de reſpect & de zèle
our ſon incomparable perſonne, que j'ai tou-
ours eus, & que j'aurai toute ma vie. Je ſuis
rop heureux d'être perſuadé qu'il ne me hait
as; autrement je craindrois que cette averſion
e donnât quelque atteinte à la reſpectueuſe ten-
reſſe que j'ai dans le cœur pour Sa Majeſté:
ar enfin il eſt bien mal-aiſé d'aimer toujours
eux qui nous haïſſent. Un des plus grands mal-
eurs des malheureux, Monſieur, c'eſt de n'ê-
re pas crus ſinceres, quand ils témoignent de
amitié à ceux qui leur font du mal, & qui les
n peuvent délivrer. On croit toujours que c'eſt
ur intérêt qui les fait agir ou parler; cepen-
ant il eſt certain qu'il y a bien des rencontres
ù c'eſt la vérité. S'il y a un homme qui doive
roire aiſément qu'on l'aime, c'eſt le Roi. S'il
a un malheureux de qui il doive croire être
imé, c'eſt moi; car il ſait bien que je ne ſuis
as ſans eſprit, & même que le mérite me tou-
he plus que l'éclat de toutes les Couronnes.
'ailleurs il a pu voir par la conduite que j'ai
ue dans ma diſgrace, que je me faiſois juſtice;
: il eſt certain que je ſuis perſuadé que Sa Ma-
ſté la devoit ſur mon ſujet au public & aux
ntéreſſez: mais je commence à croire que s'il
: radouciſſoit ſur moi, il contenteroit les gens
ui ont de la raiſon, il feroit une action de clé-
ence qui eſt toujours belle à faire à un grand
rince, & il auroit quelque reconnoiſſance de
ous les ſentimens que j'ai dans le cœur pour
ui, & de beaucoup de ſervices qui n'ont jamais
u de récompenſe.

Je

Je me ſuis un peu étendu ſur cette m
parce que c'eſt celle que j'ai le plus à c
j'ai été bien-aiſe d'avoir à la traiter ave
Monſieur, dont la Raiſon & la Vertu me
ſent au deſſus de celles de la plupart de
hommes.

CCXIII. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comt Buſſy.

A Paris, ce 3 Mai 1675.

J'AI eu la fievre ces jours paſſez, & m'a pas guérie de mon mal de côté. marque que le chagrin & la maladie ſont toujours enſemble. Je me laiſſe accal mien; & il faut vous avouer que mes m viennent plus grands que mon courage. me j'étois ce matin chez Madame de M on lui a apporté votre Lettre. Elle en a de tendreſſe; elle m'en a paru avoir une me reconnoiſſance; enfin votre honné enchantée: auſſi a-t-elle fait moi, qui n' un ſi grand intérêt. J'aime que mes ami honnêtes gens, & qu'ils le paroiſſent; & aſſure que votre générosité m'a fait u ſenſible; il faut avoir le meilleur & le néreux cœur du monde pour en uſer a vérité, Monſieur, vous êtes un fort h homme, & je ſuis ravie que vous en ay né cette derniere preuve. Je prens un intérêt à votre gloire, que j'ai de la cette action preſqu'autant que ſi je l'avo

C

CCXIV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Chaſeu, ce 6 Mai 1675.

JE n'ai point ſu votre maladie, Madame. Je vous plains fort, mais j'aimerois mieux vous guérir. Cependant bon courage. Dieu, votre gloire & votre ſanté vous demandent cela auſſi-bien que moi. Je ſuis bien aiſe que Madame de Monglas ſoit contente de mon cœur. Quoique mon honnêteté pour elle ſoit fort naturelle, & que j'euſſe de la peine à m'empêcher d'en avoir, je ſerois fâché qu'elle fût ingrate.

CCXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Monglas.

A Chaſeu, ce 6 Mai 1675.

VOUS avez raiſon, Madame, de croire que j'agiſſois contre mon naturel, quand j'ai eu du chagrin contre vous; mais enfin cela eſt paſſé, & il ne reviendra jamais: car vous m'avez réduit à vouloir ce que vous avez voulu, & je n'ai plus pour vous que la plus tendre amitié du monde.

Au reſte, Madame, je me réjouis que le Roi vous ait conſervé la penſion de feu Monſieur votre mari. Cette action du Roi me paroit d'un très

très honnête homme. Il faut eſperer en Dieu, il ne nous abandonnera pas: ç'a été ma reſſource dans tous les maux qu'on m'a faits; & quoiqu'il ne m'en ait pas tiré, il m'a donné la force de les ſoutenir ſans foibleſſe, & il me donnera aſſurément les moyens d'aller juſqu'au bout en homme de ma qualité, de mon rang, & de mon courage. Vous n'êtes gueres plus heureuſe que moi, Madame, mais vous avez de l'eſprit: il dépend de vous d'avoir du repos en dépit de la fortune. Règlez-vous ſur ce que vous avez. A un certain âge il eſt bien-ſéant de ſe retrancher de mille dépenſes, quand la néceſſité n'y obligeroit pas, c'eſt-à-dire, quand on les pourroit faire aiſément. Voilà comme j'ai fait. Cependant je me trouve obligé de faire cette année plus que je ne puis: mais Dieu m'aidera; & pour moi je m'aide fort. Vous, Madame, qui êtes ma bonne amie, ferez ce que vous pourrez pour m'aſſiſter. Je vous en conjure de tout mon cœur. Je ne vous dis pas aujourd'hui, ni demain; je dis le plutôt que vous pourrez. Avec toute ma néceſſité, je vous le répete encore, ſi pour une affaire de conſéquence, il vous falloit de l'argent, j'en trouverois bien. J'ai toujours le même cœur qui m'en a fait trouver autrefois pour vous, quoique je n'en euſſe pas pour moi. Si même je vous étois utile à quelque choſe dans les affaires que vous pourrez avoir, je me rendrois auſſi-tôt à Paris, & je m'y cacherois pour vous ſervir, auſſi bien que j'ai fait pour mes propres affaires. Enfin, Madame, diſpoſez de moi comme de la perſonne du monde qui vous aime le mieux, & qui vous aimera autant toute ſa vie.

CCXVI.

CCXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Pompone.

A Chaſeu, ce 10 *Mai* 1675.

[ONSIEUR, ma femme me vient de man-
der que vous aviez préſenté ma Lettre au
i, & que vous lui aviez témoigné enſuite
lle bontez pour moi, & mille honnêtetez.
la ne m'a pas ſurpris; car je ſuis malheureux,
/ous ne me croyez pas tout à fait ſans méri-
Cependant il eſt bien extraordinaire de voir
i gens au poſte où vous êtes auſſi honnêtes
ıs que des particuliers, & je trouve le plus
ıu du monde, Monſieur, que vous ayez mê-
réſiſté aux mauvais exemples. Je vous ou-
: mon cœur, parce que je ſai que vous en-
dez raiſon, & que vous ſavez que je ſuis de
ıt mon cœur, votre, &c.

CCXVII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 20 *Mai* 1675.

penſe que je ſuis folle de ne vous avoir
)oint encore écrit ſur le mariage de ma Nie-
: mais je ſuis en vérité comme folle; &
ſt la ſeule bonne raiſon que j'aye à vous
don-

donner. Mon fils s'en va dans trois jours à l'Armée, ma fille dans peu d'autres en Provence: il ne faut pas croire qu'avec de telles ſeparations je puiſſe conſerver ce que j'ai de bon-ſens. Ayez donc pitié de moi, & croyez qu'au travers de toutes mes tribulations je ſens toutes les injuſtices qu'on vous a faites. J'approuve extrêmement l'alliance de M. de Colligny: c'eſt un établiſſement pour ma Niece qui me paroit ſolide; & pour la peinture du Cavalier, j'en ſuis contente ſur votre parole. Je vous fais donc mes complimens à tous deux, & quaſi à tous trois: car je m'imagine qu'à préſent vous n'êtes pas loin les uns des autres. Adieu, mon cher Couſin, adieu, ma chere Niece.

De Monſieur de Corbinelli.

J'eſpere que je me trouverai le jour des noces avec vous, je me fie à mon ami le Hazard: en tout cas, ce ſera bien-tôt après. En attendant, je vous dirai qu'il n'y a pas un de vos ſerviteurs qui en ſoit plus content que moi. Vous ſavez que je ſuis ſincere.

A Mademoiſelle de Buſſy.

Je vous dis la même choſe, Mademoiſelle, je ſouhaite que vous ſoyez bien-tôt Madame, & je ne doute pas que vous ne mêliez alors l'air de gravité que cette qualité donne, à celui des Rabutins qui ſait ſe faire aimer & reſpecter également. Madame de Grignan m'arrache la plume.

De Madame de Grignan.

Comme vous n'avez point le malheur de partager le chagrin de mon départ, Monſieur, je vous

s l'annonce ſans prendre la précaution de
s envoyer votre Confeſſeur. C'eſt donc ici
adieu, M. le Comte: mais un adieu n'eſt
rude quand on n'eſt pas enſemble, & qu'ainſi
ne ſe quitte point; c'eſt ſeulement avertir
amis que l'on change de lieu. Si vous avez
oin de mes ſervices & de l'huile de Provence,
ous en ferai votre proviſion. Mais ce n'eſt
tout ce que je veux vous écrire, c'eſt un
npliment que je veux vous faire ſur le ma-
ge de Mademoiſelle votre fille. Je ne ſai pas
p comment il s'en faut démêler, & je ne puis
: répéter quelqu'un de ceux qu'on vous aura
:s, & dont vous vous êtes déja moqué. Ce
a donc pour une autre fois; & ſi Dieu vous
: la grace d'être grand-pere au bout de l'an,
erai la premiere à vous dire mille gentilleſ-
, & à elle auſſi. En attendant je vous em-
ıſſe tous deux de tout mon cœur.

CCXVIII. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 22 Mai 1675.

VOUS avez raiſon. Il faut continuer d'avoir patience, après vous être tourmenté inutilement. Les étoiles font ſouvent nos affaires ıs que nous nous en mêlions. J'eſpere tou-ırs bien des vôtres, & toute ſervante inutile e je vous ſois, je vous aſſure que je ſerai ſi :entive à vos intérêts, que s'il ſe préſente une ınne occaſion, vous me verrez bien tremouſ-

ſer,

ſer, & peut-être vous être bonne à quelque choſe. J'aime aſſez Madame de Monglas, comme vous ſavez: mais je vous aime encore davantage. Ainſi je vous jure que c'eſt purement pour l'amour de vous que j'ai de la joye de vous en avoir vu uſer ſi généreuſement & ſi honnêtement pour elle, que vous avez fait. Je ſuis comme Plutarque; je guette les grands hommes aux petites choſes. Avec de l'eſprit comme vous en avez, vous pourriez paroître avoir un bon cœur quand vous ne l'auriez pas. Mais dans l'amitié particuliere on ne ſe contraint point, on ſuit les mouvemens de ſon cœur; & je ſuis ravie de ſavoir que celui de mon ami eſt ſi noble. Car enfin quand on offre à une perſonne auſſi malheureuſe qu'eſt Madame de Monglas, on s'expoſe à être pris au mot, & il m'a paru que vous l'avez plus deſiré que vous ne l'avez craint. Avouez à cette heure une choſe, Monſieur, qui eſt que quand l'amour devient amitié, il demeure je ne ſai quoi à cette amitié de doux, d'agréable & d'ardent, qui n'eſt point dans toutes les autres.

CCXIX. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Chaſeu, ce 24 Mai 1675.

DIEU me fait une belle grace, Madame, de me donner l'indifférence où je ſuis pour mon retour. Comme je croi vous avoir déja mandé, j'eſpere en gros, & je deſeſpere en détail.

tail. Cependant je travaille pour n'avoir rien à me reprocher, & j'attens du tems & des conjonctures, des ſecours que je ne prévoi pas me devoir arriver par mes ſoins ni par le crédit des gens qui m'aiment. Une amie comme vous, Madame, ſert plus ſans aller à la Cour, que ceux qui n'en bougent, parce que vous êtes ſoigneuſe & intelligente, & qu'ils ne le ſont pas. Je vous aſſure auſſi que je vous aime bien plus qu'eux.

Je vous avoue, Madame, que quand j'ouvris ma bourſe à Madame de Monglas à la Baſtille, je ne fus pas plus aiſe de lui montrer quel cœur j'avois pour elle, que je viens de l'être quand je lui ai offert tout ce qui dépendoit de moi à la mort de ſon mari. Je n'ai pas tant d'argent comptant à l'heure qu'il eſt que j'en avois alors: mais j'ai les intentions auſſi bonnes; & mille écus que je trouverois bien à emprunter pour fournir aux beſoins de ma bonne amie, la devroient obliger davantage dans l'état où ſont mes affaires, que vingt mille quand j'en avois cent.

J'ai grande impatience de ſavoir quelle place on aura aſſiegée en Flandres, c'eſt à-dire en un mot, d'apprendre les heureux progrès du Roi.

CCXX. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 25 Mai 1675.

JE vous écris, Monſieur, aujourd'hui pour vous dire que voici un grand triomphe de la

Grace de Dieu en la perſonne d'un de nos amis; Le Cardinal de Rets, par permiſſion du Roi, renvoye ſon Chapeau de Cardinal au Pape, & ſe retire dans ſon Abbaye de Saint Miel avec deux valets, & ne garde ſes Abbayes que juſqu'à ce que ſes dettes ſoient achevées d'être payées. Il ne faut plus que deux ans; après quoi ſon deſſein eſt de faire des charitez de l'Abbaye de Saint Denis qu'il ſe réſervera.

Je vous avoue que cela me touche. Les vues d'un homme qui a tant d'eſprit, entrainent le mien; & quand je fais réflexion qu'un homme qui a une grande dignité, la mépriſe aſſez pour la quitter, je trouve que tout ce qui nous paroît grand, vu de près, ne l'eſt pas. Je ſuis bien trompée ſi vous ne faites les mêmes réflexions que moi.

CCXXI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Chaſeu, ce 27 Mai 1675.

MADAME de Montmorency me vient de mander la retraite du Cardinal de Rets. Cela ne me ſurprend pas, & ne me fait pas mieux croire que je croyois, que le parti qu'il prend eſt le meilleur. Il ne me faut pas de grands exemples pour me convertir, c'eſt-à-dire, pour me faire plus régulier que je ne ſuis; il ne me faut qu'un peu moins d'embarras d'une famille dont je ſuis chargé, & avec lequel pourtant je croi que je me puis fort bien ſauver. Pour l'ambition,

ition, j'en ſuis plus guéri; & plus détrompé es vanitez du monde, que le Capucin le plus èlé; & quand je fais quelques pas qui ſemlent contraires à ces ſentimens, c'eſt pour l'inèrêt de mes enfans, & pour m'occuper. Mille ens peuvent penſer les mêmes choſes que pen: le Cardinal, & ne les pas faire; car l'état de la ɔrtune de chacun eſt different.

Si le Cardinal de Rets, ne l'ayant jamais été, ı refuſoit le Chapeau, je trouverois l'action ien plus exemplaire: mais il ne ſent plus le laiſir d'avoir cette dignité, qu'on a même avie par les gens qu'on lui a aſſociez; & il eſt acɔutumé à être Cardinal, comme un autre à être omte. Si le Cardinal de Rets encore étant Preıier Miniſtre & tout-puiſſant, comme nous ɣons vu le Cardinal Mazarin, ſe dépoſoit luiıême pour ſe donner tout à Dieu, cela feroit ɑ grand effet ſur nos eſprits: mais c'eſt un articulier qui n'eſt point heureux; il a ſoixante ; dix ans, & il n'eſt pas ſain. Je vous aſſure, ſadame, que ce qu'il fait n'eſt pas un grand .crifice, quoi qu'il ne puiſſe mieux faire, & ıême qu'il ſoit capable de faire mieux.

CCXXII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 30 Mai 1675.

C'E n'eſt pas l'eſprit que vous avez perdu, Madame, c'eſt la mémoire: car vous m'avez

* *A la Lettre CCXVIII.*

vez déja écrit ſur le mariage de ma fille; mais je ſuis fort aiſe que vous l'ayez oublié, cela m'a encore attiré une de vos Lettres. Je ne doute pas que vous ne ſouffriez étrangement, étant ſur le point de vous ſéparer des perſonnes que vous aimez le plus, & que vous devez le plus aimer. On vivroit bien plus heureuſement, ſi l'on pouvoit faire ce que dit l'Opera:

N'aimons jamais, ou n'aimons gueres:
Il eſt dangereux d'aimer tant.

Pour moi, j'aime encore mieux le mal que le remede, & je trouve plus doux d'avoir bien de la peine à quitter les gens que j'aime, que de les aimer médiocrement. L'indolence continuelle ne m'accommode pas; je veux des hauts & bas dans la vie. Vous voyez, Madame, que la fortune m'a ſervi à ſouhait. Cependant il me ſemble qu'elle fait durer trop long-tems le méchant état, & qu'elle ſort de ſon caractere d'inconſtante, pour me perſécuter. J'ai bien fait de mettre les affaires au pis. Si je les avois priſes à cœur, je ſerois mort à préſent; & je ſuis dans une ſanté à ſurvivre à de plus jeunes & à de plus heureux que moi. Ce n'eſt pas, comme vous dites, que l'exemple de Cheſieres ne faſſe trembler les plus ſains, mais il fait encore plus de peur aux infirmes. A tout hazard, Madame, portons-nous bien; je vous répons que nous irons loin, fiez-vous-en à ma parole. C'eſt déja beaucoup pour vivre long-tems, que de l'eſperer fortement.

A Monſieur de Corbinelli.

Je vous trouve entre la Mere & la Fille, Monſieur, & vous me paroiſſez-là ſi bien, que

ie

je ne vous en ôterai pas. Venez-y, courez-y comme aux noces, vous ne sauriez aller en aucun lieu du monde où l'on vous aime, & où l'on vous estime davantage.

A Madame de Grignan.

Avec tout cela, Madame, vous avez beau dire, c'est un malheur pour moi que vous partiez de Paris. Je suis encore plus prêt d'y aller qu'en Provence: ainsi vous n'auriez pas trop mal fait quand vous m'auriez annoncé votre départ un peu plus délicatement. Au reste, Madame, je vous rends mille graces de vos offres. Je me passerois bien de votre huile, & j'aimerois mieux ne manger jamais de salade, que de vous aller voir où vous allez. Je sai bien, Madame, que vous prenez part, comme font tous mes amis, au mariage de ma fille; & vous devez savoir aussi que je vous en remercie comme font tous les peres des nouvelles mariées. Je serai fort trompé, si je ne suis grand-pere au bout de l'an.

CCXXIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Cardinal de Rets.

A Chaseu, ce 4 Juin 1675.

CE que vous venez de faire ne m'a point surpris, Monseigneur; car je vous ai toujours regardé comme un homme extraordinaire, & capable des plus grandes & des plus bel-

les actions. L'amitié que vous m'avez fait l'honneur de me promettre, me fait prendre part à tout ce que vous faites. Elle m'obligeroit à vous ſouhaiter de la bonne fortune, ſi vous ne la mépriſiez. Je ne vous ſouhaiterai donc qu'une longue vie, Monſeigneur; car quoique je croye qu'elle vous ſoit aſſez indifferente, elle peut ſervir d'exemple aux méchans, & de ſoulagement aux miſérables. Auſſi-tôt que je vous ſaurai en lieu où j'aurai la liberté d'aller, je vous irai aſſurer de mes très humbles reſpects, & dire à V. E. que perſonne n'eſt plus que moi ſon très, &c.

CCXXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Evêque de Verdun.

A Chaſeu, ce 8 Juin 1675.

IL ne faut point me réveiller ſur votre ſujet, Monſieur, je n'y ſuis jamais endormi: mais je ne vous écrivois point, parce que je vous voyois occupé aux viſites de votre Dioceſe, & je ne voulois pas vous interrompre dans ces occupations.

Il y a quinze jours que je ſai la réſolution qu'a priſe Monſieur le Cardinal de Rets. Elle eſt belle & grande. Mais ſans en vouloir diminuer le mérite, je vous dirai que s'il y a un homme de grande qualité qui doive faire un pas comme celui-là, c'eſt lui. Il a ſoixante & dix ans. Après le grand bruit & la grande figure qu'il a faite dans le monde, il ſe trouve ſans emploi,

emploi, & comme abandonné, hors d'un petit nombre d'amis. Il ſe ſent peut-être aſſez incommodé, pour ne croire pas vivre encore longtems. Il n'a point de neveu, de la fortune ou de la conduite duquel il ſoit chargé. Que peut-il faire de mieux que la retraite qu'il fait? Elle eſt ſi belle en mépriſant comme il fait les honneurs, que s'il n'avoit les bonnes intentions qu'il a aſſurément, il en pourroit tirer de la vanité. Enfin, Monſieur, je ſuis bien éloigné de changer ma maniere de vie; ſi j'étois en la place de Monſieur le Cardinal de Rets, je ferois ce qu'il fait.

Monſieur de Turenne eſt arrivé bien à propos près de Strasbourg, pour empêcher cette Ville de donner paſſage aux Allemans. On me mande qu'il va paſſer ſur un pont qu'il a fait faire, pour aller à Montecuculi; ainſi je ne voi pas que ce grand reſtaurateur des affaires de l'Empire, nous doive faire grand' peur.

CCXXV. LETTRE.

De l'Evêque de Verdun au Comte de Buſſy.

A Verdun, ce 14 Juin 1675.

VOus avez peut-être cru, Monſieur, que Philisbourg étoit aſſiegé; nous l'avons cru auſſi ſur cette frontiere. Je penſe que Monſieur de Montecuculi faiſoit mine de le vouloir aſſieger, pour faire ſortir Monſieur de Turenne d'auprès de Strasbourg, ſur le pont duquel il avoit toujours eſperance; cependant notre Général n'a point voulu quitter ſon poſte, & s'eſt con-

contenté de le faire côtoyer en-deçà du Rhin, par quelque Cavalerie & quelques Dragons. Je ne ſai ſi l'on vous aura mandé, que ſur l'incertitude dans laquelle étoient au commencement les Magiſtrats de Strasbourg, ſur le paſſage des Allemans ſur leur pont, qui mandoient le matin qu'ils ne pouvoient l'empêcher, & le ſoir qu'ils l'empêcheroient bien, Monſieur de Turenne leur écrivit fierement, qu'il étoit bon qu'ils ſe déterminaſſent, même en faveur des Allemans; & qu'il leur promettoit de la part du Roi ſon Maître, que cela n'empêcheroit pas la neutralité; qu'ils pouvoient même, en cas que les ennemis battiſſent ſon Armée, prendre le parti des victorieux. Cette maniere haute lui a réuſſi; car ils ont enfin refuſé le paſſage. Que vous ſemble-t-il, Monſieur, de cette fierté? Il me paroît que cela eſt grand, & d'après l'ancienne Rome. Monſieur de Munſter ſe remet dans notre parti. Le Palatin ſe laſſe de celui qu'il a pris: ſon pays eſt ruïné, & l'on n'aſſiege pas la Place qui l'incommode davantage. Monſieur de Treves eſt auſſi fort mécontent de ce que M. de Lorraine a ravagé toutes les terres que cet Archevêque a au-delà du Rhin.

CCXXVI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à l'Evêque de Verdun.

A Chaſeu, ce 1. Juillet 1675.

JE n'ai jamais cru Philisbourg aſſiegé, Monſieur. J'ai eu trop bonne opinion de Monſieur de.

de Montecuculi, & de Monſieur de Turenne. Le premier ne l'auroit pas legerement entrepris, & l'autre ne l'auroit pas ſouffert. Le pont de Strasbourg eſt la grande affaire de Monſieur de Turenne; il ſera difficile à Monſieur de Montecuculi de l'en détacher, & de lui faire prendre le change. Il eſt vrai que rien n'eſt plus beau que la hauteur avec laquelle Monſieur de Turenne a écrit à ceux de Strasbourg. J'ai lu en quelque endroit de l'hiſtoire de Nicetas, qu'un Capitaine de ſon tems manda les mêmes choſes à une ville qui balançoit de prendre le parti de ſes ennemis. Peut-être Monſieur de Turenne ne l'a-t-il pas lu comme moi : mais quand il l'auroit lu, il y a toujours une grande hardieſſe à ſuivre cet exemple, & un grand jugement à le ſavoir bien appliquer. J'ai toujours dit du bien de lui; mais depuis trois mois j'en dis de meilleur cœur. Je lui rendois autrefois juſtice avec regret, & je me fais un plaiſir aujourd'hui de la lui rendre. Si Monſieur de Munſter peut trouver ſon compte avec l'Empereur, il ne reviendra point à nous. Je croi que le Palatin & Monſieur de Treves ont du chagrin : cependant ils nous haïſſent encore plus qu'ils ne haïſſent les Confédérez, & ils ne laiſſent pas de bien ſervir leur parti.

CCXXVII. LETTRE.

Du Pere Rapin au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 3 Juillet 1675.

J'AI été bien édifié, Monſieur, de votre réſignation aux ordres de la Providence de Dieu

ſur vous. C'eſt une diſpoſition qui doit vous faire un fonds de joye, que ceux qui empêchent votre retour ne ſauroient vous ôter; & j'eſpere vous voir un de ces jours dévot, en voyant trois femmes de qualité de votre connoiſſance vivre en prédeſtinées. Je vis hier Monſieur F** qui eſt à Paris caché. Il parle comme un Prophete, & il me fit voir une Lettre de Monſieur ſon frere à Madame ſa femme, qui me donna de la pitié & de l'admiration. J'en fus touché & charmé tout enſemble. Si cela paroiſſoit dans le public, on auroit bien de l'averſion contre ceux qui ont endurci le cœur du Roi contre lui. Enfin, Monſieur, il n'y a que la Morale Chrétienne qui donne de la joye dans la diſgrace, & du plaiſir dans les afflictions; toutes les autres Morales ſont bien froides ſur le chapitre de la conſolation dans les grandes ſouffrances. Je vous donne là un petit ſermon pour vous payer de vos trente bouteilles. Je ne laiſſe pas de vous dire que perſonne ne reſſent davantage votre abſence que moi; car vous êtes un fort honnête homme, & je vous avoue que j'en ai trouvé peu dont je m'accommodaſſe comme je m'accommoderois de vous. Vous avez tout ce qu'il faut pour plaire à l'Eſprit & à la Raiſon, quand on a de l'un & de l'autre.

J'ai oublié de parler dans mon ſermon, de la retraite de Monſieur le Cardinal de Rets. Le monde qui eſt méchant y trouve à redire. Moi qui regarde cela d'un air plus ſimple, je le trouve le plus beau du monde.

Je penſois écrire à Mademoiſelle de Buſſy: mais la poſte va partir, & je n'ai que le tems de l'aſſurer de mes très humbles ſervices.

CCXXVIII.

CCXXVIII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy au Pere Rapin.

A Chaſeu, ce 8 Juillet 1675.

MA vie paſſée a bien été auſſi libertine que celle de Meſdames de ***, cependant elle n'a pas été ſi ſcandaleuſe. Ce que j'ai fait, s'eſt fait plus ordinairement par les hommes, que ce qu'elles ont fait, par les femmes. Elles ſont même allé plus loin que moi par leurs divorces; & outre que cela les oblige à une vie plus retirée, cela leur donne plus le moyen de la faire. Meſſieurs F** ſont encore plus en état que moi de faire parler de leur dévotion. Je ſuis chargé d'une famille, qui véritablement ne me diſpenſe pas d'être homme de bien, mais qui m'empêche d'en faire de ſi grandes démonſtrations que ceux qui n'ont ni femmes ni enfans. Je vous répons, mon R. Pere, qu'on parleroit de moi ſi j'étois comme eux. Votre amitié & vos remontrances me payent bien de mes eaux, & je vous aſſure qu'il n'y a que vos ſermons où je ne m'ennuye point. C'eſt qu'avec ce qu'ils ſont fort bons & bien à propos, ils ſont encore fort courts; mais vous les finiſſez par de certaines louanges qui pourroient bien tout gâter.

Le Cardinal de Rets eſt encore de ceux qui ont plus de facilité que moi de mener une vie exemplaire. Il faut être non ſeulement méchant, mais encore bien ſot, pour mal inter-

preter ſa retraite; car que peut-on dire là-deſſus qui ne ſoit ridicule?

Mademoiſelle de Buſſy n'eſt pas encore morte, mais elle eſt à l'agonie; je la recommande à vos bonnes prieres. Mais pour parler ſans figure, elle ſera bien-tôt Madame de Colligny.

CCXXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Chaſeu, ce 15 Juillet 1675.

NOTRE mariage n'eſt pas encore fait, Madame. Je vous mandai l'autre ordinaire, qu'il ne ſe feroit qu'à la fin d'Août. Si dans ces marchez là il n'y avoit point d'intérêt mêlé, ils iroient bien plus vîte. Mais n'admirez-vous pas quelle force a l'uſage, & quelle autorité dans le monde? Avec trois mots qu'un homme dit, *Ego conjungo vos*, il fait coucher un garçon avec une fille, à la vue & du conſentement de tout le monde; & cela s'appelle: Un Sacrement adminiſtré par une perſonne ſacrée. La même action ſans ces trois mots, eſt un crime énorme, qui deshonore une pauvre femme; & celui qui a conduit l'affaire, s'appelle, ne vous déplaiſe, un M.... Le pere & la mere dans la premiere affaire, ſe réjouiſſent, danſent, & mènent eux-mêmes leur fille au lit; & dans la ſeconde ils ſont au deſeſpoir, ils la font raſer, & ils la mettent dans un Couvent. Il faut avouer que les Loix ſont bien plaiſantes.

Ce qui me fera revenir, Madame, ce ſera peut-

peut-être le moins accrédité de mes amis, avec une conjoncture favorable.

Quand on renvoyera au Cardinal de Rets ſon Chapeau, on ne lui fera pas changer de réſolution. Il fera la vie d'un pauvre Prêtre avec le titre de Cardinal, comme s'il ne l'avoit plus; il n'en faut pas douter.

CCXXX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 15 Juillet 1675.

IL y a plus de quinze jours que je balance à vous écrire, Madame: mais comme c'eſt ſur un chapitre de triſteſſe, j'ai de la peine à m'y réſoudre. Je ne ſuis pas bon pour les conſolations; je n'aime pas même à être conſolé. C'eſt pour le départ de Madame de Grignan & pour la retraite du Cardinal de Rets, que je vous écris aujourd'hui. Vous ſavez bien, Madame, en un mot comme en mille, que je ſuis bien aiſe de votre joye, & fort fâché de vos chagrins: mais n'en parlons plus, on ne ſauroit trop tôt finir cette matiere.

Comment vous portez-vous? où êtes-vous? & à quoi vous amuſez-vous? En attendant votre réponſe, Madame, je vous dirai que je me prépare à faire le mariage de Mademoiſelle de Buſſy à la fin d'Août. Je vous demanderai votre procuration au premier jour. Cependant parlons de la guerre. Il n'y aura point de combat général, à mon avis, entre Monſieur de Tu-

renne & Monſieur de Montecuculi. L'un fera pas une aſſez fauſſe démarche devant l tre, pour l'obliger de hazarder une batai mais Monſieur de Turenne fera aſſez, s'il pêche le paſſage du Rhin, & la commun tion de Strasbourg aux Allemands; & je qu'il en viendra à bout. Mandez-moi des n velles de la belle Madelonne. Je vous aſſ que je l'aime bien, mais toujours moins vous.

CCXXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Benſerade.

A Chaſeu, ce 25 Juillet 1675.

SI vous manquez de matiere à Paris p m'écrire, vous croyez bien que je n'e pas plus ici qu'il ne m'en faut. Cependar faut entretenir un petit commerce d'am entre nous; à quoi trois lignes ſuffiſent, c me trois feuilles toutes entieres.

Il y a aſſez long-tems que j'ai reçu la der re réponſe que vous m'avez faite; mais M ſieur Jannin qui vint dîner ici Dimanche nier, me dit qu'il vous avoit vu chez Monſ de la Baſiniere, & que vous aviez parlé t deux de moi: cela m'a fait penſer plus fo ment à vous, & m'a obligé de vous écrire p vous rendre graces de toute la part que v me témoignez prendre en tout ce qui me t che. L'état de ma fortune ne me fait plu peine, & je fais de tems en tems de petits pour l'améliorer, plus par raiſon & par honn

que par ambition, mais ſans inquiétude de l'évenement. Si je n'avois point d'enfans, je donnerois de bon cœur quittance au Roi de tous mes ſervices. Cependant il ne m'ennuye point, & je me ſuis fait des plaiſirs qui me tiennent lieu de ceux de Paris & de la Cour. Je ne ſuis pas de ceux qui ne croyent être heureux qu'autant que les autres le croyent. Quand je ſuis à mon aiſe, le monde a beau me plaindre, je ne me plains pas moi. Si je voyois un peu plus ſouvent mes bons amis, & vous ſur-tout, il ne me manqueroit rien.

CCXXXII. LETTRE.

Du Monſieur de . . . . au Comte de Buſſy.

Au Camp de Gamsbuſen, ce 25 Juillet 1675.

NOus étions campez à Biſchen, & nous étions dans une très grande néceſſité de fourrages le 21 de ce mois. Monſieur de Turenne commanda qu'on travaillât à ſe retrancher; de ſorte qu'en 24 heures tous les travaux furent achevez tant par la Cavalerie que par l'Infanterie, qui avoit dix pas de terrein par Compagnie. Le 23 dès la pointe du jour Monſieur de Turenne marcha avec la plûs grande partie de ſes troupes à un poſte à deux lieues de Biſchen, où il avoit déja fait avancer trois jours devant le Chevalier du Pleſſis avec une Brigade de Cavalerie, & laiſſa derriere les retranchemens deux Brigades de Cavalerie & une d'Infanterie commandées par le Comte de Lorges avec

avec Meſſieurs de Montauban & Douglas Maréchaux de Camp. Le 24 à une heure après minuit l'on commença à entendre une petite eſcarmouche à la tête de notre Camp, qui s'accrut vers la pointe du jour, & qui s'augmenta ſi fort au lever du Soleil, que nous crumes bien-tôt voir une affaire générale : mais les ennemis ſe retirerent après avoir fait ce manege une heure & demie ; & comme le pays eſt extrêmement couvert, on ne put les ſuivre, ni faire des priſonniers que quelques bleſſez qu'on prit ſur le Champ de bataille en retirant les nôtres, desquels il y a plus de ſoixante morts & plus de quatre-vingts bleſſez. Monſieur de Vaubrun fut bleſſé au pied d'un coup de mouſquet qui ne ſera pas dangereux, à ce qu'on croit. Monſieur de Rannes y eut un cheval tué ſous lui, & ſes trois Aides de Camp bleſſez. Il y a eu auſſi pluſieurs de nos Officiers bleſſez, dont les noms ne ſont pas connus. Monſieur de Tincy Général Major de l'Infanterie y a été pris, en faiſant avancer des Mouſquetaires détachez pour faire feu ſur une haye qu'il vouloit gagner. Après cela Monſieur de Turenne marcha ; il ſe vint camper derriere un village nommé Gamshuſen, & aujourd'hui vers les huit heures du matin s'étant apperçu que les ennemis avoient envoyé de l'Infanterie ſe loger dans le Cimetiere & dans l'Egliſe de ce village-là, ſoutenue d'un corps de Cavalerie dans une petite plaine ; on y a envoyé deux Bataillons & des Dragons qui les ont délogé, mais ce n'a pas été ſans peine. L'attaque a duré deux heures, & on y a fait marcher du canon, ce qui les a obligé d'abandonner ce poſte, duquel nous ſommes préſentement les maitres. Il y a eu plus de cent hom-

hommes de tuez & quelques bleſſez, preſque tous des leurs. On y a pris celui qui commandoit. De notre côté nous y avons perdu Monſieur le Chevalier d'Hoquincour Colonel des Dragons de la Reine, un Capitaine de ſon Régiment, & quelques autres Officiers ſubalternes. Nous ſommes ſi proches les uns des autres, qu'il eſt impoſſible qu'il n'arrive ſouvent de pareilles actions. Le quartier de M. de Montecuculi eſt à Renchenloch, & le nôtre à Gamshuſen: cela ſe touche.

CCXXXIII. LETTRE.

Du Pere Bouhours au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 25 Juillet 1675.

C'Est grand' pitié, Monſieur, que d'être Auteur de profeſſion; on a plus d'affaires que n'en a Monſieur Colbert, & à peine peut-on trouver le tems d'écrire à ſes meilleurs amis. En vérité vous ne ſauriez comprendre quel eſt l'embarras d'un homme qui imprime; car quoiqu'on vous ait imprimé, ç'a été malgré vous, il s'eſt trouvé des gens charitables qui vous ont délivré de cette fatigue. Vous aurez dans huit jours la Défenſe de ce pauvre Bas-Breton que vous ne haïſſez pas. Je me flate qu'elle vous plaira; vous êtes déja prévenu pour ce Provincial. J'acheve l'*Hiſtoire du Grand-Maitre d'Aubuſſon:* je ne la donnerai point au public, que vous n'ayez eu la bonté d'y mettre de ces traits originaux qui vous ſont propres, & que vous n'y ayez retranché tout ce qui ne vous plaira pas. Une Dame de mes amies d'un grand mérite

rite me dit tant de bien de vous & me témoigne tant d'envie de pouvoir vous ſervir, qu'elle mérite bien que vous me parliez d'elle dans votre premiere Lettre. C'eſt Madame d'Aſſerac: vous n'avez pas une amie plus digne qu'elle d'être des vôtres.

CCXXXIV. LETTRE.

Du Comte de Limoges au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 31 *Juillet* 1675.

JE crois, Monſieur, que vous me diſpenſerez de vous faire un compliment ſur le mariage de Mademoiſelle de Buſſy. On dit qu'il eſt certain, & que tous vos amis vous en écrivent. Quoiqu'aſſurément j'y prenne plus de part que perſonne, je ne ſai comment vous en parler. Si je vous mandois mes ſentimens, ils ne s'accorderoient peut-être pas avec la joye que vous devez avoir en cette rencontre où il ne faut rien mêler de triſte. Je croi qu'il vaut mieux me contenter de vous dire qu'il n'y a rien de changé dans mon cœur pour vous, Monſieur, & je vous ſupplie d'être perſuadé que quand j'aurois été aſſez heureux pour vous être quelque choſe de plus que ce que j'ai l'honneur de vous être, je n'aurois pas eu pour vous plus de reſpect & plus de tendreſſe que j'en aurai toute ma vie, quoique je ne ſois que votre couſin, &c.

Si j'oſois écrire à Mademoiſelle votre fille, Monſieur, je l'aſſurerois que quelque changement

ment qui arrive dans ſa condition, je ſerai toujours le même. Cela n'eſt pas difficile à croire, puiſqu'un an & demi de perte d'eſpérances n'a point changé mon cœur pour elle. Je ne ſai rien de nouveau, que le mariage de Mademoiſelle d'Armagnac avec Monſieur de Cadaval, Grand de Portugal. La Demoiſelle n'a que quinze ans.

CCXXXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Bouhours.

A Chaſeu, ce 1. Août 1675.

*JE comprens bien l'embarras des gens qui font imprimer, mon Rev. Pere; mais le mal que l'on fait à ceux qu'on imprime malgré eux eſt bien pire. La charité de ceux qui ont pris ce ſoin-là pour moi m'a coûté ma fortune; car pour me rendre plus plaiſant, ils m'ont fait offenſer mille gens auxquels je ne ſongeois pas, & que j'aurois loué ſi j'en avois parlé. J'attends avec impatience la Défenſe du Bas-Breton; j'eſpere qu'il employera ſes armes offenſives auſſi bien que les défenſives contre ſes ennemis, & je les tiens pour battus. Je connois le mérite de Madame d'Aſſerac, mon R. P. & ſa grande naiſſance me paroit une de ſes moindres bonnes qualitez. J'ai toujours fort ſouhaité d'être de ſes amis; aidez-moi à le devenir. Je me réjouis de voir votre *Hiſtoire d'Aubuſſon*. C'eſt une belle matiere; vous me ferez paſſer de bonnes heures en votre abſence: cela ſoit dit ſans vous offenſer.

CCXXXVI.

* *Voyez Let. CCXXXIII.*

CCXXXVI. LETTRE.

De Madame de M*** au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 2 Août 1675.

J'AVOIS tort de me plaindre des ménagemens des Généraux d'Allemagne. Après que Monſieur de Turenne eut chaſſé les ennemis du village de Gamshuſen, il les ſuivit avec un Corps de Cavalerie; & comme il faiſoit faire un pont ſur un ruiſſeau, les ennemis tirerent deux coups de canon, de deux petites pieces qu'ils avoient ſur une colline. Le premier emporta le bras de Saint-Hilaire, Lieutenant de l'Artillerie; & le ſecond donna dans le corps de Monſieur de Turenne, & le tua tout roide. Ses troupes ne ſavoient pas encore cette nouvelle, quand le Courier eſt parti. Tout le monde eſt dans une conſternation qu'il n'y a rien de pareil. Le voyage de Fontainebleau eſt rompu. Voilà, ce me ſemble, mourir bien glorieuſement après une auſſi belle vie que la ſienne. Il eſt tué à ſoixante & cinq ou ſix ans, à la tête de ſon Armée, en faiſant fuir les ennemis. Cela a quelque rapport à la mort de ce grand Roi de Suede. Apparemment il y aura des ſuites à cette action.

Le lendemain du jour que le Roi apprit la mort de Monſieur de Turenne, Sa Majeſté fit huit Maréchaux de France, & leur donna leur rang ſuivant leur ancienneté de Lieutenant-Général. Pour Monſieur de Vivonne, il prendra ſon ancienneté du jour qu'il a été fait Général des

des Galeres. Le Roi y a mis une condition en les faiſant Maréchaux, qui eſt que le plus ancien d'entre eux commandera les autres, & qu'ils ne rouleront plus enſemble, comme ils faiſoient autrefois. Après vous avoir dit tout cela, il vous les faut nommer: Meſſieurs de Navailles, d'Eſtrade, Schomberg, Vivonne, Duras, la Feuillade, Luxembourg, & Rochefort.

Monſieur le Prince, dit-on, va commander l'Armée d'Allemagne, & y mène ſix mille chevaux; Monſieur le Duc y eſt déja allé en poſte. Meſſieurs de Duras, la Feuillade, & Rochefort ſerviront ſous Monſieur le Prince. Monſieur de Luxembourg commandera en Chef l'Armée de Flandres, & Monſieur de Crequi ſon camp volant.

Le Cardinal de Bouillon apprit la mort de Monſieur de Turenne d'une étrange maniere. Louvigny croyant qu'il ſavoit la mort de ſon Oncle, lui envoya faire un compliment: véritablement il n'en avoit pas ouï parler.

Par le même Courier qui apporta la nouvelle de la mort de Monſieur de Turenne, le Roi en reçut une Lettre qu'il lui avoit écrite quatre heures avant que d'être tué, par laquelle il lui mandoit qu'il alloit attaquer les ennemis, quoiqu'ils fuſſent plus forts que lui; mais qu'il eſperoit de les battre, & qu'il avoit fait expoſer le S. Sacrement, & ordonné les Prieres de Quarante-heures dans une Ville là-auprès. Cela vaut un acte de contrition.

Le Roi a fait le Comte du Lude, Duc.

CCXXXVII.

CCXXXVII. LETTRE

Du Comte de Buſſy au Comte de Limoges.

A Chaſeu, ce 3 Août 1674.

*JE ſens toutes vos amitiez, Monſieur, tant de reconnoiſſance, que mon augmente de n'avoir pu être que votre C Sur cela je n'ai rien à me reprocher. Vo vez bien qu'il n'a pas tenu à moi que voti tune ne vous mît en état que nous ne fi plus proches; mais je ne ſaurois approi cette matiere ſans m'attendrir.

Ma fille vous rend mille graces des mens que vous avez pour elle. Quoi c devienne, la plus ſévere vertu ne l'empé pas d'avoir toute l'eſtime & la reconnoi qu'elle vous doit.

Quand on n'a que quinze ans, on eſ bien en Portugal qu'en France, quand eſt auſſi bien mariée que Mademoiſelle magnac. Mais ce que je trouve fou, quand on eſt en âge de connoître la Fran ſe réſoudre à quitter ſes parens & ſes am une Cour comme la nôtre, pour aller ter grand rang parmi des viſages inconnus, à ou quatre cens lieues de ſon pays, au h de s'y trouver fort malheureuſe ſans ſa qui s'en plaindre.

* *Voyez Lett. CCXXXIV.*

CCXXXVIII. LETTRE.

Du Comte d'Epinac au Comte de Buſſy.

Au Camp de... près de Strasbourg, ce 5 Août 1675.

VOUS me demandez le détail de la mort de Monſieur de Turenne, & ce qui s'eſt paſſé depuis juſqu'à préſent: je m'en vais vous le dire. Vous ſaurez que le 26 nous ſéjournames à Gamshuſen après en avoir chaſſé les ennemis le 25. Monſieur de Turenne fit revenir ce jour-là une partie de la Cavalerie & de l'Infanterie qu'il avoit laiſſée dans le Camp de Biſchen, ſur ce qu'il avoit appris que les ennemis avoient marché à lui. Le 27 à la pointe du jour il marcha à Saſpach, où étant arrivé environ à midi, il fit ſommer le Gouverneur du Château de ſe rendre; ce que n'ayant pas voulu faire, il fit dreſſer pluſieurs batteries contre l'Egliſe & le Château, contre leſquels notre canon ne faiſant preſque rien, Monſieur de Turenne mit l'Armée en bataille. Pendant ce tems-là les ennemis firent pluſieurs batteries, & Monſieur de Turenne ayant achevé de donner ſes ordres, ſe tint quelque tems ſur la hauteur où étoit poſté notre canon, d'où il voyoit tous les mouvemens que faiſoient les ennemis. Le pauvre homme, dit-on, n'a jamais été de ſi bonne humeur que ce jour-là. Il diſoit que s'il les avoit voulu poſter lui-même, ils n'auroient pas été plus mal; & il aſſuroit par pluſieurs mouvemens qu'il leur voyoit faire, que la tête leur avoit tourné.

Sur

Sur les trois ou quatre heures après midi, après s'être repoſé un quart d'heure au pied d'un arbre, il monta à cheval pour voir paſſer quelques bataillons qu'il avoit fait venir pour paſſer à la droite. Ceux qui étoient auprès de lui le prierent pluſieurs fois de ne point aller en cet endroit, parce que le canon des ennemis y donnoit fort: mais ayant fait ſigne de la main qu'on ne le ſuivît pas de près, il s'y en alla au galop; & rencontrant Saint-Hilaire Lieutenant de l'Artillerie, auquel il parloit lorſque ce maudit coup de canon le tua tout roide, le boulet lui rompit le bras gauche, & lui paſſa au travers du corps; Saint-Hilaire eut auſſi un bras emporté du même coup.

Nous reſtames dans ce poſte-là tout ce jour 27, & encore le 28 & le 29, à nous canonner. Et la nuit du 29 au 30 nous nous retirames, d'abord en aſſez bon ordre; mais après il s'y mêla un peu de confuſion, ce qui ſe remit au jour; & enſuite nous remarchames en notre Camp de Biſchen, où nous ne fumes pas long-tems; car les ennemis marcherent preſque auſſi-tôt que nous, & allerent attaquer Vilſtet, à quoi on ne s'attendoit pas. Nous remontames auſſitôt à cheval, & nous fumes long-tems ſans marcher, à cauſe de l'irréſolution de nos Généraux qui étoient tous d'avis differens. Cependant Vilſtet étoit fort preſſé, & avoit eſſuyé beaucoup de volées de canon. Enfin on réſolut qu'on ſe retireroit, & qu'on envoyeroit quelques troupes pour ſoutenir celles qui défendoient Vilſtet, leſquelles en ſortirent fort heureuſement; & nous marchames en même tems pour nous retirer à notre pont d'Altenheim, qui étoit le ſoir du 31 Juillet. Nous y arrivames le

pre-

premier Août à la pointe du jour, toutes les troupes y camperent: les bagages défiloient ſur le pont depuis le jour précédent 31. Dès que l'Armée fut arrivée dans ce Camp-là, on alla poſter les guides à l'ordinaire. Je me trouvai commandé à la tête de tout avec 50 Maitres; & pluſieurs gens qui revenoient de parti, m'aſſuroient que les ennemis n'avoient pas paſſé une petite riviere nommée Hut, qu'il falloit de néceſſité qu'ils paſſaſſent pour venir à nous: de ſorte qu'on ſe tenoit fort en ſûreté, & qu'on admiroit notre bonheur de nous être retirez devant ces gens-là pendant un ſi long chemin ſans rien perdre. Peu de tems donc après avoir été à mon poſte, j'apperçus quelque ennemis; ce qui ne me ſurprit point, croyant bien qu'ils nous envoyeroient quelque parti pour nous ſuivre, & ſavoir quand nous aurions paſſé. Il me parut d'abord un eſcadron, & un moment après trois ou quatre autres. J'envoyai avertir au Camp, & dire ce que je voyois. Les ennemis furent environ une heure à ſix ou ſept cens pas de moi, ſans avancer. Ils envoyerent ſeulement quelques gens eſcarmoucher, & j'en fis de même. J'étois poſté ſur un grand chemin, & j'avois des bois derriere moi; ce qui faiſoit que je n'appréhendois pas qu'ils me pouſſaſſent, parce que je ne doutois point qu'ils ne craigniſſent de tomber dans une embuſcade, & même je m'avançois, & je me retirois de tems en tems, pour le leur faire plus craindre, & comme ſi je les y avois voulu attirer. Monſieur le Comte d'Auvergne Maréchal de Camp m'envoya dire de me retirer à la grande garde, ſi je voulois. Je lui mandai qu'il n'appréhendât rien pour ma garde, & que du lieu

où j'étois je lui donnerois des nouvelles de ce qui pouvoit venir; & que s'il venoit des gens à moi, je me retirerois tout doucement. Dans ce tems-là les ennemis m'envoyerent eſcarmoucher, & un moment après il vint une troupe d'environ ſoixante Maitres en deux eſcadrons, un ſur la droite, & l'autre ſur la gauche; à trente pas de ces ſoixante Maitres qui venoient au trot, je me retirai auſſi-tôt dans le bois. Après avoir fait environ cent pas, je vis ces gens venir à moi l'épée à la main. Je retournai d'abord à eux en faiſant grand bruit, & en criant à l'Infanterie d'avancer; ce qui les etonna un peu. Je les chargeai auſſi-tôt, & je les repouſſai juſqu'à mon poſte, & on en tua pluſieurs. Comme je vis qu'ils revenoient à moi avec trois eſcadrons, je me retirai doucement en eſcarmouchant, juſqu'à un eſcadron de garde que je ſavois que nous avions là auprès, où je me ralliai. Nous marchames enſemble à eux, & nous les pouſſames où je les avois pouſſez la premiere fois; mais ils trouverent des troupes fraiches, avec leſquelles ils nous ramenerent un peu vîte. Nous trouvames une brigade de Cavalerie à cheval qui nous venoit ſoutenir, avec laquelle nous les pouſſames encore une fois; après quoi nous commençames à nous mettre en bataille, & eux auſſi. Ils avancerent d'abord leur canon & de l'Infanterie, ce qui nous obligea de nous retirer derriere le défilé, où l'on poſta de l'Infanterie, & toutes nos gardes pour la ſoutenir. Ils avancerent leur canon juſques ſur le bord du défilé avec un grand corps d'Infanterie; & ils firent couler beaucoup de troupes ſur leur droite, croyant nous prendre par derriere, & ſe ſaiſir de notre pont, à quoi nous

avions

avions mis ordre. Cependant nous fumes obligez de nous retirer de ce défilé, qu'ils paſſerent. Après cela toute notre Cavalerie ſe retira avec aſſez de deſordre, dont les ennemis profiterent d'abord; & je croi que ſans une eſpece de ravine qu'on trouva, on auroit été bien plus embaraſſé: mais on ſe rallia derriere cette ravine, & on mit notre canon ſur une hauteur qui incommodoit fort les ennemis. Toutes nos troupes reprirent là courage, & ſe raſſurerent. Et comme les ennemis s'avançoient, ainſi que je vous ai déja dit, à notre pont, Monſieur de Vaubrun marcha à eux avec un corps de Cavalerie, & les tailla en pieces: auſſi-tôt après notre Infanterie ſuivit cet exemple, & on leur prit quatre pieces de canon. Il s'y fit un fort grand feu, & il y demeura beaucoup de gens de part & d'autre, mais plus des leurs que des nôtres. Monſieur de Vaubrun fut tué dans ce tems-là. Le combat dura quatre heures, après leſquelles chacun commença à ſe retrancher, & nous nous canonnames trois heures durant. La nuit ſuivante nous paſſames le Rhin ſur notre pont, ſans être ſuivis.

CCXXXIX. LETTRE.

Du Marquis de Renel au Comte de Buſſy.

A Verſailles, ce 5 Août 1675.

LE Roi vient de décider en ma faveur le différend que j'avois touchant les attaches avec Monſieur de Turenne. Je ſuis perſuadé que

vous en aurez de la joye, Monſieur, pour mon intérêt, & pour celui de la Charge de Meſtre de Camp général que vous avez faite avec tant d'honneur. J'ai fait quelques règlemens & j'ai dit des choſes aſſez utiles pour le ſervice, ce me ſemble, ſur les fourages, les marches & l'emploi des Brigadiers. Je ſouhaite fort que vous en ſoyez content. Il ne ſe peut rien de plus curieux que le Traité que vous avez fait de la Cavalerie. Je vous en rends mille graces, Monſieur. Il n'y a que vous capable d'un tel Ouvrage: je le garderai cherement, & je le ferai voir au Roi. Rien ne fera mieux votre cour. Il ſera fort aiſe de voir de telles recherches, car il aime qu'on étudie ſon métier. Si je pouvois faire quelque choſe de plus pour votre ſervice, aſſûrez-vous, Monſieur, que je m'y employerois avec chaleur, puiſqu'aſſûrément je ſuis plus qu'homme du monde votre ami & votre, &c.

CCXL. LETTRE.

* Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 6 Août 1675.

JE ne vous parle plus du départ de ma fille, quoique j'y penſe toujours, & que je ne puiſſe jamais bien m'accoutumer à vivre ſans elle: mais ce chagrin ne doit être que pour moi. Vous me demandez où je ſuis, comment je me porte, & à quoi je m'amuſe. Je ſuis à Paris, je me porte bien, & je m'amuſe à des bagatelles. Mais

* *A la Lettre CCXXX.*

Mais ce ſtile eſt un peu laconique, je veux l'étendre. Je ſerois en Bretagne où j'ai mille affaires, ſans les mouvemens de cette Province, qui la rendent peu ſûre. Il y va ſix mille hommes commandez par Monſieur de Fourbin. La queſtion eſt de ſavoir l'effet de cette punition. Je l'attens; & ſi le repentir prend à ces mutins, & qu'ils rentrent dans leur devoir, je reprendrai le fil de mon voyage, & j'y paſſerai une partie de l'Hiver. J'ai bien eu des vapeurs; & cette belle ſanté que vous avez vue ſi triomphante a reçu quelques attaques, dont je me ſuis trouvé humiliée, comme ſi j'avois reçu un affront.

Pour ma vie, vous la connoiſſez auſſi. On la paſſe avec cinq ou ſix amies dont la ſociété plait, & à mille devoirs à quoi l'on eſt obligé, & ce n'eſt pas une petite affaire. Mais ce qui me fâche, c'eſt qu'en ne faiſant rien, les jours ſe paſſent, & l'on vieillit & l'on meurt: je trouve cela bien mauvais. Je trouve la vie trop courte: à peine avons-nous paſſé la jeuneſſe, que nous nous trouvons dans la vieilleſſe. Je voudrois qu'on eût cent ans d'aſſurez, & le reſte dans l'incertitude. Ne le voulez-vous pas auſſi, mon Couſin? Mais comment pourrions-nous faire? Ma Niece ſera de mon avis. Selon le bonheur ou le malheur qu'elle trouvera dans ſon mariage, elle nous en dira des nouvelles, ou elle ne nous en dira pas. Quoi qu'il en ſoit, je ſai bien qu'il n'y a point de douceur, de commodité, ni d'agrément, que je ne lui ſouhaite dans ce changement de condition. J'en parle quelquefois avec ma Niece la Religieuſe; je la trouve très agréable, & d'une ſorte d'eſprit qui fait fort bien ſouvenir de vous. Selon moi, je ne puis la louer davantage.

Au reſte, vous êtes un très bon almanach: vous avez prévu en homme du métier tout ce qui eſt arrivé du côté de l'Allemagne ; mais vous n'avez pas vu la mort de Monſieur de Turenne, ni ce coup de canon tiré au hazard, qui le prend ſeul entre dix ou douze. Pour moi qui vois en tout la Providence, je voi ce canon chargé de toute éternité. Je voi que tout y conduit Monſieur de Turenne, & je n'y trouve rien de funeſte pour lui, en ſuppoſant ſa conſcience en bon état. Que lui faut-il? Il meurt au milieu de ſa gloire. Sa réputation ne pouvoit plus augmenter: il jouïſſoit même en ce moment du plaiſir de voir retirer les ennemis, & voyoit le fruit de ſa conduite depuis trois mois. Quelquefois à force de vivre, l'étoile pâlit. Il eſt plus ſûr de couper dans le vif, principalement pour les Héros, dont toutes les actions ſont ſi obſervées. Si le Comte d'Harcourt fût mort après la priſe des Iſles de S. Honorat & de Ste. Marguerite, ou le ſecours de Caſal, & le Maréchal du Pleſſis-Prâlin après la bataille de Saumepuis, n'auroient-ils pas été plus glorieux ? Monſieur de Turenne n'a point ſenti la mort, comptez-vous encore cela pour rien ? Vous ſavez la douleur générale pour cette perte, & les huit Maréchaux de France nouveaux.

Vaubrun a été tué à ce dernier combat, qui comble M. de Lorge de gloire: il en faut voir la fin. Nous ſommes toujours tranſis de peur, juſqu'à ce que nous ſachions ſi nos Troupes ont repaſſé le Rhin. Alors, comme diſent les Soldats, nous ſerons pêle-mêle la riviere entre deux. Madame de Grignan eſt dans ſon Château. Quelle deſtinée! Providence, Providence! Adieu, mon cher Comte. Adieu ma très chere

Niece.

Niece. Je fais mille amitiez à Monſieur & à Madame de Toulonjon. Je l'aime fort cette petite Comteſſe. Je ne fus pas un quart-d'heure à Montelon, que nous étions comme ſi nous nous fuſſions connus toute notre vie; c'eſt qu'elle a de la facilité dans l'eſprit, & que nous n'avions point de tems à perdre. Mon fils eſt demeuré en Flandres, il n'ira point en Allemagne. J'ai penſé à vous mille fois depuis tout ceci.

CCXLI. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de M . . . .

A Chaſeu, ce 6 Août 1675.

IL eſt vrai que ces Meſſieurs d'Allemagne commencent à divertir le parterre; & ſi ce n'eſt par une bataille générale, c'eſt par quelque choſe de plus grande conſéquence, qui eſt la mort de Monſieur de Turenne. On a beau faire des Maréchaux, on ne réparera pas cette perte dans notre ſiecle, & je croi qu'on en verra bientôt l'importance. Pour mon particulier, j'y perds auſſi: car quoique Monſieur de Turenne après notre réconciliation n'eût pas pris chaudement l'occaſion de me ſervir, parce qu'il étoit lent à faire plaiſir, & qu'il tâtoit fort ſur les affaires de la Cour; je penſe qu'enfin on l'y auroit obligé: & du moins il auroit ſervi mon fils dans ſon Armée, quand je le lui aurois recommandé. Cependant le voilà mort, Dieu a mieux aimé prendre celui-là qu'un autre: ſa volonté ſoit faite. Peut-être trouverai-je à la fin quelque avantage à la mort de tant de gens; ſinon, tout ce qu'il lui plaira.

* *A la Lettre* CCXXXVI.

Je croi que Monſieur le Prince ira en Allemagne, Montecuculi eſt plus digne de ſa colere que le Prince d'Orange: mais je ne ſai ſi avant qu'il y ſoit, les Impériaux n'auront point donné de combat à nos gens, & ſi Strasbourg n'aura point ouvert ſes portes aux Allemans.

Il eſt certain que c'eſt être bien malheureux que d'être tué d'un coup de canon; & particulierement quand on n'en tire que deux.

La condition, que le plus ancien Maréchal commandera aux autres, diminue fort l'honneur de cette dignité. On aimera preſque autant n'être que Lieutenant-Général, que d'être des derniers. Je croi qu'on a fait ce règlement pour ſoutenir celui qu'on avoit fait en faveur de Monſieur de Turenne. Après tout, ce ſeront les plus employez qui ſeront les plus heureux: les autres ſeront Maréchaux pour honorer leurs contrats.

CCXLII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Pompone Miniſtre & Secretaire d'Etat.

A Chaſeu, ce 6 Août 1675.

MONSIEUR, Quoique j'aye pluſieurs fois depuis dix ans fait offre au Roi de mes très humbles ſervices, ſans que Sa Majeſté m'ait fait la grace de les accepter, cela ne m'a pas rebuté; & je trouve ſi beau & ſi honnête de vouloir mourir, s'il le faut, pour ſon Maitre, qu'il ne ſe préſentera jamais une occaſion, que je ne la prenne. Ce qui me donne ces ſentimens-là, Monſieur, c'eſt que je ſuis perſuadé que bien que le Roi me refuſe, mes offres ne lui déplaiſent

ſent pas; car pour rien du monde je ne voudrois lui déplaire. Je vous ſupplie donc de m'aider en cette rencontre. Peut-être enfin Sa Majeſté ſe laiſſera-t-elle toucher à mes très humbles ſupplications. Mais quoi qu'il en ſoit, je vous aurai la même obligation que ſi cela étoit, & je ſerai toujours avec la plus grande reconnoiſſance du monde, &c.

CCXLIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Maréchal de Noailles.

A Chaſeu, ce 6 Août 1675.

JE me réjouis avec vous, Monſieur, qu'enfin l'on vous ait fait juſtice; il y a long-tems que vous devriez avoir reçu celle-ci: le mérite a forcé les étoiles. Vous êtes en bonne & nombreuſe compagnie. Ce qui me réjouit le plus pour votre intérêt en cette rencontre, c'eſt que le commencement des graces en attire d'autres, & qu'après avoir honoré la perſonne, le Roi donnera des honneurs à la Maiſon.

CCXLIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Maréchal de Vivonne.

A Chaſeu, ce 6 Août 1675.

ENFIN, Monſieur, vous voilà parvenu aux grands honneurs de la guerre. Il n'y a gue-

res plus d'un an que vous n'aviez ni établiſſement ni titre. La Fortune avoit été un peu lente a vous récompenſer ; mais elle s'eſt aſſez bien remiſe en ſon devoir, & elle n'a plus qu'à vous donner les moyens d'augmenter la gloire que vous avez aquiſe, & à vous en faire jouir longues années. Je vous aſſure que je le ſouhaite de tout mon cœur ; car perſonne ne vous honore, ne vous eſtime, & ne vous aime plus que je fais.

CCXLV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Maréchal de Duras.

A Chaſeu, ce 6 Août 1675.

SI je ne vous ai pas témoigné la part que j'ai toujours priſe, Monſieur, aux proſpéritez qui vous ſont arrivées depuis que je ſuis hors de la Cour, ce n'a pas été manque d'amitié pour vous ; mais aujourd'hui que vous venez de faire la plus conſidérable perte que vous ferez jamais, je ne puis m'empêcher de vous aſſurer qu'elle me touche ſenſiblement pour votre intérêt, & même pour le mien, par de certaines choſes qui s'étoient paſſées cet Hiver entre feu Monſieur de Turenne & moi. Mais enfin, Monſieur, c'eſt un coup du Ciel, que vous ſavez mieux recevoir que perſonne du monde. En mon particulier je vous le dis encore, je le ſens vivement, & c'eſt tout ce que je puis faire que de vous témoigner ici la joye que j'ai de la juſtice que le Roi vous vient de faire.

CCXLVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame d'A....

A Chaſeu, ce 6 Août 1675.

JE ſuis peut-être un des derniers de vos ſerviteurs, Madame, à vous faire compliment ſur le mariage de Mademoiſelle d'***, quoique je ne ſois pas un des moins zèlez pour votre ſervice : mais c'eſt que j'ai été quelque tems avant que de pouvoir croire que vous euſſiez une fille en âge d'être mariée. Croyez donc, s'il vous plait, Madame, que perſonne ne prend plus de part à tout ce qui vous touche que moi, & que je ſuis votre très humble & très obéiſſant ſerviteur, &c.

CCXLVII. LETTRE.

De Madame de M . . . au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 6 Août 1675.

LA mort de Monſieur de Turenne eſt un peu vengée. Le Comte de Lorges a battu les ennemis le dernier de Juillet, ou le premier d'Août. Notre Armée, dit-on, changeoit de Camp faute de fourages ; les ennemis en voulurent charger l'Arrieregarde ; on fit volte face, & on marcha à eux, on en tua quinze cens, on fit

beaucoup de priſonniers, & l'on prit huit pieces de canon. On ne ſait pas encore tout le détail de cette action ; ſeulement que Monſieur de Vaubrun y fut tué, auſſi-bien que Saint-Loup Brigadier ; le Duc de Vendôme bleſſé à la cuiſſe, le Marquis de la Ferté à la tête, le Comte de Roye Maréchal de Camp au bras gauche, & Cayeux & la Mothe Brigadiers auſſi bleſſez. Le bruit eſt que nos gens après cette victoire repaſſerent le Rhin en-deçà, & que Monſieur de Lorges en avoit reçu ordre. Monſieur le Prince s'y en va, avec ſeize Eſcadrons & quatre Bataillons, qui font bien en tout ſix mille hommes. Le Roi part le lendemain de la Notre-Dame pour Fontainebleau, il y ſera quinze jours.

CCXLVIII. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 8 Août 1677.

JE ne veux aujourd'hui vous écrire que pour vous parler de la mort de Monſieur de Turenne, & je ne puis le faire plus dignement qu'en vous envoyant cet Eloge que Guilleragues a fait de lui, avec ſon Epitaphe par Monſieur de * *.

Le Roi reçut à Verſailles le Lundi 29 du paſſé à neuf heures du matin la nouvelle funeſte de la mort d'Henri de la Tour, Vicomte de Turenne, Général de ſes Armées en Allemagne. Son attachement ſincere pour la perſonne & pour

ır la gloire de ſon Maitre; ſa capacité na-
elle, conſommée par une longue experience;
: valeur ſans faſte, que les beſoins & les cir-
ıſtances des entrepriſes ont fait paſſer ſi ſou-
ıt d'une prudence néceſſaire à une audace
rême; la tranquillité naturelle de ſa vie pri-
: après le commandement des grandes Ar-
es, dont les mouvemens rendoient l'Euro-
allarmée, ou attentive; ſes motifs plus
)les & plus grands, s'il eſt poſſible, que ſes
ions; ſon inquiétude pour tous les ſuccès
pouvoient regarder le bien de l'Etat, dans
lieux les plus éloignez de ſes emplois; le
ret de Sa Majeſté, & l'aveu public qu'elle a
gné faire d'une perte ſenſible & importante,
ıdront pour jamais ſa mémoire auſſi écla-
ıte que ſa vie, & laiſſeront à la poſtérité un
:mple dont elle ne pourra jamais entierement
)fiter.

EPITAPHE

DE MONSIEUR DE TURENNE.

renne a ſon tombeau parmi ceux de nos Rois,
:ſt le fruit glorieux de ſes fameux emploits.
a voulu par-là couronner ſa Vaillance,
Afin qu'aux ſiecles à venir
On ne fît point de difference,
porter la Couronne, ou de la ſoutenir.

CCXLIX. LETTRE.

*Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 11. Août 1675.

JE reçus hier votre Lettre, Madame. Elle eſt aſſez longue, & je vous aſſûre que je l'ai trouvée trop courte. Soit que votre ſtile, comme vous dites, ſoit laconique, ſoit que vous vous étendiez davantage, il y a, ce me ſemble, dans vos Lettres des agrémens qu'on ne voit point ailleurs; & il ne faut pas dire que c'eſt l'amitié que j'ai pour vous qui me les embellit, puiſque de fort honnêtes gens qui ne vous connoiſſent pas, les ont admirées. Mais c'eſt aſſez vous louer pour cette fois. Les éloges ne doivent pas être comme vos Lettres: ils ne ſauroient être trop courts pour être bons. Vous paſſerez, dites-vous, l'Hiver en Bretagne; cela eſt obligeant pour Madame de Grignan. On voit bien qu'en ſon abſence tous pays vous ſont égaux. Je vous plains, d'être ſujette aux vapeurs. C'eſt un mal plus deſagréable qu'il n'eſt dangereux; cependant il ſe fait craindre. C'eſt le chagrin qui le fait naitre, & la crainte qui l'entretient & qui l'augmente. Il ſeroit bien moindre, ſi l'on ne croyoit pas qu'il fît mourir. Il ne le faut donc pas croire; car effectivement il ne le fait pas. Je ſuis d'accord avec vous, que la vie eſt trop courte: cent ans d'aſſurez ſeroit un tems raiſonnable. Vous me demandez comment nous pourrions faire pour y parvenir: après

après y avoir bien ſongé, voici tout ce que j'ai pu trouver, non pas pour avoir aucune ſureté, mais au moins pour alonger vraiſemblablement la vie. Ne dormir gueres, manger peu, & ne pas craindre la mort; s'ennuyer quelquefois, & quelquefois ſe divertir: car ſi l'on ſe divertiſſoit toujours, la vie paroitroit trop courte; ſi l'on s'ennuyoit auſſi toujours, on mourroit bien-tôt de chagrin. Mademoiſelle de Buſſy eſt de mon avis, & elle prétend uſer de ce régime. Quand ſon mari ne ſeroit pas tel qu'elle le ſouhaiteroit, elle n'en veut pas mourir un jour plutôt. Elle veut, dit-elle, en ce cas-là eſſayer à le ſurvivre. Pour les ſouhaits que vous lui faites, elle en a toute la reconnoiſſance qu'elle en doit avoir; mais quand vous ne l'aimeriez pas, elle eſt comme moi ſur votre chapitre, elle ne laiſſeroit pas de vous trouver la plus aimable femme de France. Rien n'eſt mieux dit, plus agréablement, ni plus juſte que ce que vous dites de la Providence ſur la mort de Monſieur de Turenne, *que vous voyez ce canon chargé de toute éternité.* Il eſt vrai que c'eſt un coup du Ciel. Dieu, qui laiſſe ordinairement agir les cauſes ſecondes, veut quelquefois agir lui ſeul. Il l'a fait, ce me ſemble, en cette occaſion: c'eſt lui qui a pointé cette piece. Ne vous ſouvenez-vous pas, Madame, de la phyſionomie funeſte de ce grand homme? Tout ce que vous me mandez ſur ſon bonheur, de n'avoir pas ſurvécu à ſa réputation (comme cela ſe pouvoit) de même que le Comte d'Harcourt, le Maréchal du Pleſſis-Prâlin, & j'ajoute le Connétable de Vrangel: tout cela, dis-je, eſt admirable; & il n'y a qu'une choſe qui me déplait, c'eſt que vous me mettez en état que je n'en ſaurois rien dire, ſi je n'en dis.

dis moins. Je m'en tiens donc à ce que
avez dit en l'honneur de ſa mémoire; mai
jouterai ſeulement que cette mémoire n'eſt
& que le mépris qu'on a pour celle du Co
d'Harcourt & l'eſtime qu'on a pour cell
Monſieur de Turenne, ne leur font à préſe
bien ni mal; & je conclus qu'il ne ſert de
d'être un Héros, que pour la gloire qu'on a
dant ſa vie. Vous avez raiſon de croire M
ſieur de Turenne heureux de n'avoir pas
la mort. Je ne crains d'elle que de la
Nous ſommes deçà le Rhin; mais on me
de que les Allemands y ſont auſſi. Tout
honore bien la mémoire de Monſieur de
renne. S'il vivoit, nous ſerions plus pro
du Necre que du Rhin. J'eſpere que Moni
le Prince remettra pour le moins les affa
en même état qu'elles étoient, mais c'eſt
choſe à faire. La deſtinée de la belle M
lonne eſt bizarre, & il y a ſujet de s'écr
Providence, Providence!

La petite Toulonjon eſt fort aiſe du bien
vous dites d'elle. Vous en diriez encore p
ſi vous l'aviez vue plus long-tems. Ne cro
pas Monſieur votre fils gueres plus en ſu
avec Monſieur de Luxembourg qu'avec M
ſieur le Prince. Ce nouveau Maréchal eſt
deſireux de gloire, que s'il étoit encore à
venir.

J'ai écrit au Roi ſur la mort de Monſieur
Turenne. Voilà ma Lettre. Vous voyez
je me ſers de toutes ſortes de ſujets pour
tretenir commerce avec notre Maitre.

SIRE,

Ma disgrace ne m'a point changé le cœur. Je prendrai toute ma vie, comme j'ai toujours pris, la part qu'un fidelle Sujet doit prendre au bien & au mal qui arriveront à V. M. S'il n'y avoit que des gens du mérite de Monsieur de Turenne qui vous offrissent leurs très humbles services, SIRE, *il y en auroit peu qui parlassent à V. M. en cette occasion: mais quand on lui offre son petit savoir-faire, son bien & sa vie, je croi qu'elle en doit être satisfaite, & c'est ce que fait aujourd'hui du meilleur de son cœur, &c.*

A Chaseu, ce 6 Août 1675.

CCL. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Marquise de Villeroi.

A Chaseu, ce 20 Août 1675.

ON me vient de mander, Madame, que vous aviez si bien sollicité Monsieur le Maréchal de Villeroi que j'avois gagné mon procès. J'eusse bien voulu, Madame, que mon *Cœur* me l'eût dit; je m'en plains à vous: faites-le donc parler, & m'écrivez quelquefois; au moins faites-moi réponse, vous m'en devez trois ou quatre. Je ne vous demande pas de longues Lettres, mais je mérite bien deux mots une fois l'an, s'il ne faut pour en être digne, que vous aimer, vous honorer & vous estimer infiniment.

CCLI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Marquis de Renel.

A Chaſeu, ce 22 Août 1675.

* IL n'y a qu'à avoir raiſon avec le Roi, Monſieur, pour être ſûr d'être content de ſes déciſions. Je craignois pour vous en cette rencontre, car je croyois quand j'avois donné les attaches, que ce n'étoit que parce que le Colonel ne faiſoit pas ſa Charge pendant treize ans que j'ai exercé la mienne. Les Règlemens que vous avez faits, Monſieur, ſont très bons; ſi je m'aviſois encore de quelque choſe ſur ce ſujet que vous & moi n'euſſions pas dite, je vous l'envoyerois. Au reſte, rien n'eſt plus obligeant pour moi que de vouloir montrer au Roi ce que j'ai écrit ſur la Cavalerie. Je ſuis encore aſſez jeune & aſſez ſain pour eſpérer qu'il reconnoitra un jour que je méritois d'autres traitemens que ceux que j'ai reçus. Cependant il faut avoir patience; j'en ai pour de plus grands maux que les miens: mais ce que j'ai encore plus, c'eſt de l'eſtime & de l'amitié pour vous, Monſieur.

* *Voyez Lett. CCXXXIX.*

CCLII. LETTRE.

*Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 27 Août 1675.

JE fais réponſe à deux de vos Lettres, mon Couſin. Dans la premiere vous me parlez ſi rai-

* *A la Lett. CCXLIX.*

raiſonnablement de la mort de Monſieur de Turenne, qu'il faut avoir un cœur de Héros pour ſavoir le regreter comme vous faites, n'ayant pas toujours été de vos amis. Dans la ſeconde vous me louez trop. Vous trouvez que j'écris bien. Il eſt vrai que vous êtes un ſi bon connoiſſeur, & vous flattez ſi peu les gens, que j'ai peine à douter de ce que vous me dites. Cependant je ne ſens point que je mérite une ſi digne approbation. Mais ne faites-vous pas une remarque que j'ai faite, qui eſt que ce qui paſſe aujourd'hui pour une victoire d'avoir repaſſé le Rhin ſans avoir été taillez en pieces depuis la mort de Monſieur de Turenne, eût été un grand malheur s'il eût été en vie? Ce que vous écrivez au Roi ſur ce ſujet fait bien de l'honneur au Maréchal, & à vous auſſi, mon pauvre Couſin. Le Maréchal de Crequi eſt dans Treves: ſi quelque bale a la commiſſion de le tuer, je croi qu'elle le trouvera aiſément, de la maniere enragée dont on dit qu'il s'expoſe.

Monſieur le Prince eſt arrivé à l'Armée d'Allemagne. Il a dit à des gens qui l'ont vu à Châlons, qu'il auroit bien ſouhaité de cauſer ſeulement deux heures avec l'Ombre de Monſieur de Turenne, pour prendre ſes lumieres ſur la connoiſſance qu'il avoit des affaires de ce pays-là. Si la goutte l'y vient trouver au mois d'Octobre, comme elle a fait tous les ans, ce ſera un étrange malheur. Vous avez ſans doute entendu louer le Chevalier de Grignan ſur le paſſage du Rhin, on ne peut pas avoir été diſtingué plus agréablement; & afin que je fuſſe contente du côté du Maréchal de Crequi, la Trouſſe y a fait des merveilles. Si Monſieur de Luxembourg fait quelque choſe en Flandres, il faudra

pour

pour achever ma joye, que mon fils ſe faſſe louer, & revienne en bonne ſanté. Je ne ſai encore ce que je deviendrai. Les affaires de la belle Madelonne m'arrêtent ici. Je ne ſai ce qui me tient que je ne vous conte le procès dont il eſt queſtion, tant je me ſens en train de diſcourir: mais je m'arrête; car il ſe pourroit fort bien faire que vous ne ſeriez pas en humeur de m'écouter, & je veux vous plaire. Je veux que vous m'aimiez toujours comme je vous aime.

CCLIII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 1. Septembre 1675.

EN me diſant que vos Lettres ne ſont pas dignes de mon approbation, Madame, vous m'en écrivez une qui en mérite une plus grande, ſans compter votre modeſtie. Mais pour ne la pas offenſer davantage, je vais traiter d'autre choſe avec vous. Ce qu'a dit Monſieur le Prince de Monſieur de Turenne en paſſant à Châlons, me paroit d'un fort honnête homme, & d'un homme qui ſent bien ſon mérite. Monſieur de Montecuculi ſe précautionnera encore davantage avec lui, qu'il ne faiſoit avec Monſieur de Turenne. Il eſt vrai que le Chevalier de Grignan a été heureux au combat d'Altenheim, & la Trouſſe à celui de Conſarbricq. Je m'en réjouis avec vous, & j'eſpere vous faire même compliment pour Monſieur votre fils à la fin de cette Campagne.

Vous

Vous devriez me conter le procès dont il eſt queſtion. Je ſuis tellement affamé de vous entendre, que je vous donnerois une favorable audience quand vous ne me parleriez que d'Interlocutoires & d'Arrêts.

CCLIV. LETTRE.

Du Pere Rapin au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 2 Septembre 1675.

JE viens de paſſer quinze jours avec M. de Baſville à Limours. Il m'a dit ce qu'il a fait dans votre affaire, & j'ai compris que vous lui aviez bien de l'obligation, & qu'il mérite bien un compliment de vous. Nous avons fort parlé de vous en ce pays-là. Le Pere Bouhours étoit mon Compagnon. Au reſte, je ne puis aſſez vous dire combien Monſieur de Baſville a envie d'être de vos amis, & combien vous l'en trouverez digne, pour peu que vous y vouliez penſer. C'eſt un fort honnête homme, qui a de l'eſprit infiniment, & qui a tout ce qu'il faut pour ſavoir faire tout l'état de vous que vous méritez. Je vais faire une Campagne d'Automne avec M. le P. Préſident & M. de Lamoignon. Le Pere Bouhours eſt revenu malade de Limours, ce qui l'a empêché de vous écrire. Il me prie de vous aſſurer de ſes très humbles ſervices. J'eſpere que vous aurez la bonté de nous faire ſavoir de vos nouvelles à Baſville. Je ſuis avec bien du reſpect à vous.

CCLV.

CCLV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy au Pere Rapin.

A Chaſeu, ce 6 Septembre 1675.

IL y a long-tems que je ſai l'obligation que j'ai à Monſieur de Baſville, mon R. Pere, & même, que je l'en ai remercié, non pas au point que je le ſentois, mais le plus cordialement que j'ai pu. Je vous aſſure, mon R. Pere, que je ne l'aime pas ſeulement comme un homme qui me vient de faire un plaiſir conſidérable; mais encore comme un homme aimable que j'eſtime extrêmement. Il le connoîtra par les ouvertures que j'aurai avec lui, quand j'aurai l'honneur de le voir; & cependant je lui dirai quelquefois par des Lettres combien je l'honore, & combien je l'aime: mais ce que je vous ſupplie de lui dire en attendant, c'eſt que je l'aimerois de tout mon cœur, quand il ne ſeroit pas fils & frere des deux perſonnes que j'aime & que j'eſtime le plus au monde.

Si je n'étois ſur le point de faire le mariage de ma fille de Buſſy, j'irois paſſer quinze jours avec Monſieur le P. Préſident, & Monſieur de Lamoignon, à Baſville. Nous philoſopherions un peu ſur la mort de Monſieur de Turenne, ſur les nouveaux Officiers de la Couronne, & ſur mille autres événemens; & je conclurois ſur ce qui me regarde, que puiſque n'ai pas long-tems à demeurer au monde, n'eſt pas un ſi grand malheur pour moi, qu'il pa-

paroit au peuple & aux Courtiſans, de n'y avoir pas ces grands avantages, qui me pourroient faire trop de peine à les quitter.

J'ai de l'inquiétude du mal du P. Bouhours. Je vous ſupplie de le lui dire. Adieu, mon R. Pere: aimez-moi bien toujours; car ni vos vieux ni vos nouveaux amis, ne vous aimeront jamais plus que je fais.

CCLVI. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 6 Septembre 1675.

VOus me donnez une joye ſenſible, Monſieur, de me faire un peu eſperer que je vous verrai cet Hiver Rien en vérité ne peut être plus doux pour moi: car enfin, n'en déplaiſe aux autres, vous êtes mon premier & mon plus agréable ami. Plus je vous connois, & plus je voi que vous êtes honnête homme, & plus je vous eſtime auſſi. Je ſouhaite qu'à force de me connoitre, vous ne connoiſſiez point de défauts en moi qui vous dégoûtent de mon amitié: il me ſemble que je n'en ai point d'eſſentiels.

L'amitié du P. Rapin pour vous me plait & me touche fort. Il ſonge auſſi bien que moi comment & par quel endroit il pourroit accrocher votre retour; & il me paroit en avoir tant d'envie, que je croi qu'il en viendra à bout.

CCLVII. LETTRE.

De Madame de M*** au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 7 Septembre 1675.

QUE faites-vous donc, Monſieur? je n'entends point parler de vous, quoique je ne ceſſe de vous écrire. Je m'attendois à une épitre conſolatoire ſur la mort de M***, mais vous m'avez abandonnée à mon deſeſpoir. Sérieuſement, je ne laiſſe pas d'être fâchée de la mort de cet homme. J'eſpérois qu'une requête civile contre l'arrêt qu'il a obtenu contre moi lui donneroit tant de peines qu'il en creveroit, & je ſerois bien mieux vengée s'il étoit mort de ma façon.

L'Abbé de Suze eſt Evêque de Tarbes, l'Abbé de Grammont de Saint-Papoul. Il me ſemble qu'on aime aſſez à connoître qui ſont tant d'Evêques qu'on rencontre en ſon chemin: ce ſont des amans qui épouſent leurs maitreſſes, & qui en prennent le nom par reconnoiſſance. En attendant que j'écrive une Lettre de cérémonie à Madame la Marquiſe de Colligny, je fais cent mille amitiez à Mademoiſelle de Buſſy.

CCLVIII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Chaſeu, ce 10 Septembre 1675.

JE trouve tant de plaiſir à être loué de vous, Madame, que quand je n'aurois pas tout le me-

* *A la Lett. CCLVI.*

mérite que vous me donnez, je ferois tous mes efforts pour l'avoir. Ainſi quand ce ne ſeroient pas des véritez que vos louanges, ce ſeroient toujours des leçons. Je n'oſerois ici vous rien dire de vous, Madame, de peur que vous ne cruſſiez que ce que j'en dirois, fût le payement de l'éloge que vous faites de moi : mais mes ſoins pour vous & mon amitié vous aſſureront toute ma vie de mon eſtime.

CCLIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Maréchale d'Humieres.

A Chaſeu, ce 10 *Septembre* 1675.

J'Ai appris avec bien de la joye, Madame, la grace que le Roi vient de faire à mon Couſin. J'ai trop de raiſons de m'intereſſer toute ma vie à tout ce qui le touchera, pour manquer aujourd'hui à vous témoigner la part que j'y prens. Mais, Madame, comme après le Roi, cette bonne fortune eſt l'ouvrage de vos mains, c'eſt vous qu'il en faut louer & remercier tout enſemble. Vous voulez donc bien que je faſſe l'un & l'autre, en vous aſſurant que perſonne ne vous eſtime, & n'eſt plus votre très obéiſſant ſerviteur que moi.

CCLX. LETTRE.

De la Ducheſſe de Villeroi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 10 *Septembre* 1675.

QUAND on a peur d'être grondé, & qu'on ſent qu'on le mérite, on commence le premier. J'entens bien cela, Monſieur. Il y a mille ans que je n'ai ouï parler de vous, & vous m'accuſez de pareſſe; en vérité vous êtes injuſte. Pour moi, je ne demande pas mieux que d'être réguliere : mais d'écrire toujours ſans recevoir de réponſe, il n'eſt pas raiſonnable. N'oubliez donc pas vos amis, & comptez que vous n'aurez jamais d'amie plus ſincere que moi. Adieu, Monſieur. Croyez que votre amie fera toujours ſon devoir très régulierement.

CCLXI. LETTRE.

De Monſieur de J.... au Comte de Buſſy.

A Mets, ce 12 *Septembre* 1675.

J'AI toujours attendu, Monſieur, à vous faire part des nouvelles de nos quartiers, & de l'Armée d'Allemagne, qu'il y eût quelque choſe digne de votre conſidération. La plupart des choſes qui ſe ſont paſſées en l'Armée d'Allemagne depuis la levée du ſiege d'Haguenau, ont été peu conſidérables.

Mon-

Monſieur le Prince s'étoit poſté à une heure de Strasbourg ſur la riviere de Brûche, de laquelle il prétendoit ôter le paſſage aux ennemis qui étoient poſtez ſous le canon de Strasbourg à la Vent-Zenan; où manquant de fourrage, il croyoit qu'ils pourroient être réduits à la néceſſité de repaſſer le Rhin, ou de tenter à paſſer dans la Haute Alſace; auquel cas il croyoit qu'ils ſeroient obligez de lui montrer le flanc en défilant, & qu'il auroit occaſion de les attaquer. Il avoit remarqué que Montecuculi avoit fait faire un pont ſur la Brûche aſſez proche de Strasbourg; il crut que ce lieu ſeroit propre pour tenter quelque choſe ſur ſon Armée, s'il entreprenoit de paſſer. Pour cet effet il avança quelques troupes de ce côté-là, & fit une batterie de quelques pieces de canon qui battoit ce pont. Mais Montecuculi alla paſſer au deſſus du Camp de Monſieur le Prince en des gués, où à la vérité Monſieur le Prince avoit mis quelques troupes, mais non pas capables de réſiſter à toute l'Armée ennemie. Ils furent chargez & pouſſez, & les ennemis paſſerent enſuite la Brûche, & ſe trouverent paſſez proche de Moltzheim qu'ils occuperent facilement. Monſieur le Prince décampa, craignant que les ennemis ne priſſent le devant pour ſe jetter dans la Haute Alſace, & vint camper à Benfelt, & enſuite à Scheleſtat, & à Keſten-Zheltz, où les Montagnes s'approchant de Scheleſtat, il crut pouvoir empêcher en ce lieu les ennemis de paſſer, qu'en défilant avec un grand deſavantage; c'eſt pourquoi il s'eſt retranché dans ce poſte, & a fait des tranchées avec des redans, depuis Scheleſtat juſqu'à la Montagne: de ſorte que l'on n'y peut paſſer; & l'on écrit de Strasbourg

que les ennemis ſont venus camper à Stozheim & aux environs, témoignant avoir grande envie de donner un combat; mais que notre Armé eſt poſtée en un lieu ſi avantageux, qu'il eſt impoſſible de la pouvoir approcher; & qu'ainſi ils s'attendoient de revoir bien-tôt les Impériaux à leurs portes, étant impoſſible de pouvoir ſubſiſter plus long-tems aux lieux où ils ſont. Cependant comme ils ont tout le derriere libre en tirant vers Haguenau, comme auſſi les paſſages pour aller en Lorraine vers le côté de Saverne, on craint qu'ils ne prennent cette route pour aſſieger l'une de ces deux Places, ou pour entrer en Lorraine. Déja un de leurs partis a monté de ces côtez-là, & nous a enlevé quelques Cavaliers que nous avions à Sarsbourg du Regiment de Stref. Mais nous craignons bien pis que tout cela, c'eſt que la priſe de Treves ne donne préſentement la liberté aux Confédérez d'aller joindre l'Armée de Montecuculi, qui en ce cas attaqueroit Monſieur le Prince, ou prendroit telle Place d'Alſace qu'il voudroit.

CCLXII. LETTRE.

Du Marquis de la Trouſſe au Comte de Buſſy.

A... ce 3 *Septembre* 1675.

VOILA, Monſieur, les particularitez de la reddition de Treves. Les Officiers, Cavaliers & Soldats, tant François qu'Etrangers, ont eu la même Capitulation ſans diſtinction; ſavoir, que les uns & les autres ſortiroient l'é-

pée au côté, les Cavaliers à pied, les Officiers à cheval, pour être conduits, ſavoir les François à Vitry-le-François, & les Etrangers à Thionville, en faiſant ſerment pour les uns & les autres de ne ſervir la France, ni dans les Places, ni dans la Campagne, l'eſpace de trois mois prochains.

Que le Maréchal de Crequi demeureroit priſonnier de guerre, comme auſſi Monſieur de Nolant Intendant, & Meſſieurs les Tréſoriers, Commiſſaires & Officiers de l'Artillerie & des Vivres.

Cette Capitulation eſt une des inſignes & des infames trahiſons qui ſe ſoit commiſe de notre ſiecle, & pire encore que l'abandonnement de notre Cavalerie au combat de Conſarbricq; car elle a été faite à l'inſu & contre le gré du Maréchal de Crequi, qui a été traité en cette rencontre avec le dernier mépris & la derniere inſolence par les gens de guerre.

Deux Officiers ayant charge de toute la Garniſon, s'en allerent au Camp des ennemis à l'inſu du Maréchal de Crequi, & traiterent avec le Duc de Holſtein & les autres Chefs des Confédérez: puis ayant apporté au Maréchal ce Traité pour le ſigner, ſur ſon refus, non ſeulement ils le menacerent, mais ils le lui préſenterent l'épée nue, lui reprocherent ſa déroute; lui dirent qu'étant au deſeſpoir de cette affaire, il vouloit périr comme un homme perdu; mais que s'il lui reſtoit quelque ſoin du bien de l'Etat & du ſervice du Roi, il conſerveroit à la France les Soldats de cette Garniſon, & préfereroit leur liberté à la ſienne; qu'en un mot, ils le tueroient s'il ne ſignoit. Se voyant donc réduit à cette extrémité, il leur répondit

modeſtement qu'il donneroit volontiers ſa liberté pour racheter celle de toute la Garniſon, & ſigna.

Cette trahiſon avoit été concertée depuis le Lundi 2 Septembre, que Monſieur de Crequi fit une ſortie vigoureuſe en laquelle il reprit la contre-eſcarpe de la demi-lune que les ennemis avoient gagnée, & en tua beaucoup; comme auſſi il perdit bien du monde. Au retour quelques mutins inciterent les autres à conſiderer que le Maréchal deſeſperé vouloit périr, & faire périr avec lui toute la Garniſon : qu'il ne falloit pas ſouffrir qu'un ſeul homme coupable d'une ſi grande déroute que celle du combat de Conſarbricq, entrainât dans ſa perte tant de bons ſoldats innocens de ſa faute; qu'il falloit l'empêcher de plus aller à la breche, ſe réſoudre à ne plus faire aucune défenſe, & à n'obéir à aucun des commandemens qu'il feroit. Ce diſcours fit émouvoir une ſédition; & tous les ſoldats ayant approuvé cette propoſition, les Officiers s'y rangerent auſſi, & en porterent la déclaration au Maréchal, qui ſe trouva bien étonné, & fit ſon poſſible pour les détourner de cette réſolution, mais inutilement. Les ennemis en étant avertis s'avancerent vers la contre-eſcarpe, & enſuite vers la demi-lune, qu'ils emporterent ſans aucune réſiſtance; car on ne tira pas un ſeul coup. Le Vendredi 6, les Mutins donnerent & reçurent des otages pour traiter, & deux Officiers François ſortirent & firent la Capitulation, qui a empêché la plus belle & la plus vigoureuſe action qui ſe ſoit jamais vue en la défenſe d'une Place foible, & qui ne ſembloit pas devoir ſoutenir un ſiege de huit jours; car ſans cette trahiſon les ennemis

au-

uroient été contraints de lever le ſiege, étant ellement rebutez, que les troupes de Lune- ›ourg & les autres d'Allemagne étoient réſolues le ſe retirer. Il ne reſtoit pas plus de ſept mil- e hommes d'Infanterie à cette Armée, qui é- oient tellement fatiguez & rebutez qu'ils ne 'ouloient plus monter la tranchée, & ſem- ›loient même être incitez à cela par leurs Of- iciers; de ſorte que depuis cinq ou ſix jours ils ıvoient été obligez de faire mettre pied à terre ı leur Cavalerie. De plus ils avoient quantité le malades dans leur Camp.

Les traitres ont reçu un traitement digne le leur mérite. La Capitulation a été violée. Nos Soldats, Cavaliers & Officiers, ont été dé- ›ouillez; il y en a même qui n'ont point de :hemiſes, qui ſe ſont couverts de cordes de :oin & de paille torſe: les autres ont des hail- ons que les gueux ne voudroient pas ramaſſer le terre. Enfin ils ſont au plus pitoyable état que 'on puiſſe imaginer, & l'on n'en a point de pitié.

CCLXIII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à la Ducheſſe de Villeroi.

A Chaſeu, ce 13 Septembre 1675.

NOus nous plaignons tous deux de l'irré- gularité l'un de l'autre, Madame: mais je vous puis convaincre d'avoir reçu de mes Let- tres, & vous ne ſauriez faire la même choſe à mon égard. Cependant je veux bien oublier le paſſé,

* *A la Lettre CCLX.*

paſſé, puiſque vous me promettez un plu
avenir; & je vous offre même de vous é
deux Lettres pour une réponſe, c'eſt-à-
de vous aimer deux fois autant que vous
merez. Il me ſemble que je me mets af
la raiſon: mais ce ſera m'aimer encore
raiſonnablement.

CCLXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame d M***.

A Chaſeu, ce 25 Septembre 1675.

* SI je ne vous ai pas fait d'abord compli
ſur la mort de Monſieur la M**, M
me, c'eſt que,

Je l'ai vu vif, je l'ai vu mort;
Je l'ai vu vif après ſa mort.

On a parlé ſi diverſement & de lui & des au
qu'il a fallu du tems pour bien ſavoir la
té. Aujourd'hui que je n'en puis plus dou
je vous aſſure que ſi j'étois ſon héritier, je
ſerois pas plus aiſe. Il y a un an que j'
ſouhaité pareille fin à tous les infidelles;
depuis que j'ai pardonné, & que vous êtes
gée, je les excepte de cette imprécation,
leur ſouhaite longue & heureuſe vie. Je n
ſi je me fais bien entendre.

Voyez Let. CCLVII.

CCLXV. LETTRE.

* Du Comte de Buſſy à Monſieur de la Trouſſe.

A Chaſeu, ce 15 Septembre 1675.

LA lâcheté de la Garniſon de Treves n'a point d'exemple dans l'Hiſtoire de France. Je ne croi pas que les Officiers qui ont traité avec les ennemis, & qui ont forcé leur Général à ſigner cette Capitulation, ſoient rentrez dans le Royaume; ils ſeroient auſſi fous qu'ils ont été lâches. Si les Confédérez vont en Allemagne, ils embarraſſeront Monſieur le Prince, il faudra qu'il ſe retire en Alſace. Ce qui eſt aſſuré, c'eſt que perſonne ne fera mieux ce qu'il faut faire que lui.

* *Voyez Lett. CCLXII.*

CCLXVI. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 16 Septembre 1675.

IL y a une perſonne qui m'a dit depuis peu que vous n'étiez pas de mes amis, Monſieur. Je ne ſai que vous au monde, pour qui un pareil avis ne m'eût donné aucun doute. Vous voyez bien que je ſuis ſincerement votre ſervante; l'amitié n'aveugle pas comme l'amour: ainſi voyant mon cœur comme il eſt pour vous,

je vous défie avec cette juſtice que vous avez, de ne me compter pas comme votre premiere amie, & de ne vous pas appercevoir que jamais perſonne n'a eu plus d'amitié pour vous que moi. Je parle comme un honnête homme, & je dois auſſi deſormais m'accoutumer à parler ainſi. Je vais entrer dans un âge où je ne ſerai plus gueres femme, & auquel je pourrai ſans me deshonorer faire des amitiez tant qu'il me plaira.

CCLXVII. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 18 Septembre 1675.

JE vous envoye les vers notez que vous avez demandez, Monſieur. Mademoiſelle d'A*** fait cela avec *beaucoup de plaiſir* pour votre ſervice. L'on m'a dit qu'il y a cinq ou ſix jours que Monſieur de Montauſier eſt à ſa maiſon de Rambouillet. J'ai peur qu'à la fin il n'y demeure, ou qu'il n'aille plus loin. Je n'aime pas qu'un Gouverneur de Monſieur le Dauphin ait le loiſir d'aller compter ſur les lieux avec ſes Fermiers. Il y a une telle quantité d'Evêques nouveaux, que je n'ai pas le courage de vous les dire. L'Abbé de Suſe en eſt un. Je ne ſuis pas contente de lui, je vous l'avoue. J'ai le cœur tendre en amitié, plus que beaucoup de gens ne l'ont en amour, & la moindre choſe me bleſſe. Auſſi je ſuis aſſurée que vous avez eu des maitreſſes qui avoient des ſentimens moins délicats ſur tout ce qui vous regarde, que moi. Tout ce qui vient de mon cœur va fort bien; pour ma

tête

tête, je n'en répons pas ſi préciſément. Mademoiſelle de Buſſy viendra-t-elle cet Hiver ici? Mandez-le moi, s'il vous plait. Perſonne n'a plus de goût pour ſon mérite que moi.

CCLXVIII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Chaſeu, ce 19 Septembre 1675.

SAVEZ-VOUS bien, Madame, comment je fais quand on me vient dire que quelqu'un de mes amis n'en eſt pas? Je cherche d'abord ſi la perſonne qui me donne cet avis n'eſt point ennemie de mon ami, & enſuite je demande en quoi elle a connu que l'on me trahiſſoit. Après je fais réflexion ſur les raiſons qui m'ont donné l'amitié de celui dont on me veut deſabuſer. Par exemple moi, Madame, qu'ai-je affaire de votre amitié, ſi ce n'eſt parce que je vous trouve aimable? Qu'eſt-ce qui m'obligeroit à diſſimuler avec vous? Je vous aſſure que ſi vous examinez bien ce donneur d'avis, vous trouverez qu'il eſt fort ſot en cette rencontre, de vous dire une choſe où il y a ſi peu d'apparence & de raiſon. Mais n'inventeriez-vous point ceci, pour avoir le plaiſir de me faire faire de nouveaux ſermens de fidélité? La peine que j'ai à croire qu'une perſonne ſoit aſſez ridicule pour être perſuadée de l'avis qu'elle vous a donné, me cauſe de ſi grands ſoupçons de votre invention, que je n'en ferai aucun doute ſi vous ne me la nommez.

CCLXIX.

CCLXIX. LETTRE.

De Monſieur de Baſville au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 21 Septembre 1675.

JE ſouhaiterois extrêmement, Monſieur, pouvoir vous être utile en choſes plus difficiles qu'à faire caſſer les Arrêts de Monſieur de ****. Il en donne de ſi méchans, que vous ne devez pas compter ce ſervice. Si vous voulez néanmoins m'en ſavoir quelque gré, je vous demanderai pour toute récompenſe la lecture de certains *Mémoires* dont vous avez fait part à vos bons amis pendant mon voyage d'Allemagne. A ce prix-là, Monſieur, je vous donnerai tant d'Arrêts qu'il vous plaira. Cependant je ſuis plus que perſonne du monde, &c.

CCLXX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de T . . .

A Chaſeu, ce 6 Octobre 1675.

SI vous trouvez, comme vous dites, Madame, que la vie eſt un tiſſu de peines & de plaiſirs, vous n'êtes pas trop malheureuſe. Elle eſt ainſi pour les heureux ; & les malheureux trouvent pour un plaiſir mille douleurs.

Au reſte, Madame, il me ſemble que nous n'avons rien dit ſur le malheur que j'ai eu de per-

perdre Monſieur de Turenne, après avoir été reconcilié avec lui. Avec toute ſa tiédeur à la Cour, aſſurément il m'auroit ſervi de quelque choſe, ou du moins à mon fils, s'il avoit vécu davantage. Je croi que c'eſt ma mauvaiſe fortune qui l'a tué. S'il étoit vrai, cela ſeroit bien commode à qui ne craindroit pas Dieu : il n'auroit qu'à ſe raccommoder avec ſes ennemis; car après tout, ils peuvent bien plus aiſément nuire que ſervir.

CCLXXI. LETTRE.

De Monſieur de J*** au Comte de Buſſy.

A Metz, ce 6 Octobre 1675.

JE croi que vous avez ſu, Monſieur, que le Sieur de Boisjourdain, Gentilhomme & Capitaine de Cavalerie, étoit un des principaux auteurs de la ſédition qui arriva dans Treves; & je vous dirai qu'étant chargé non ſeulement d'avoir excité la Cavalerie à n'entrer point dans le Fort de la grande Egliſe ſuivant l'ordre du Maréchal de Crequi, mais d'être ſorti par la breche pour aller faire des propoſitions aux ennemis pour capituler; d'être retourné dans la Place, d'y avoir dreſſé des articles pour la Capitulation; de s'être joint avec les mutins qui étoient montez à cheval, & qui étoient allez vers la Porte-Neuve l'épée à la main pour s'en ſaiſir, & pour la livrer aux ennemis; d'avoir dit pluſieurs paroles injurieuſes & outrageantes au Maréchal de Crequi; d'avoir mis l'épée à la

main contre lui, & de s'être rendu enſuite aux ennemis; d'avoir pris d'eux un paſſeport ſous un nom ſuppoſé, pour venir en France y faire quelques affaires, pour mettre à couvert ſon bien, & retourner enſuite vers les ennemis, & y prendre emploi: il tomba par un juſte jugement de Dieu entre les mains de Monſieur de Bourlemont, Gouverneur de Stenay, & fut envoyé ici avec bonne eſcorte, où ſon procès lui ayant été fait, il fut jugé Mécredi dernier 2 de ce mois, par le Conſeil de guerre tenu par le Maréchal de Rochefort, Monſieur de Morangy Intendant de Juſtice, Monſieur Pierre-Fite, Monſieur de Lavogade, Monſieur de Givry, Monſieur de Bel-Caſtel, tous les Colonels & Meſtres de Camp de Cavalerie & d'Infanterie des troupes qui ſont ici; & fut condamné à mort tout d'une voix. Mais il y eut diverſité d'avis ſur le genre de mort. La plupart opinoient à la corde, d'autres à la roue. Quelqu'un remontra qu'il méritoit ſans doute l'un & l'autre; mais qu'il importoit de donner un exemple qui fît connoitre que le criminel étoit homme de naiſſance, afin de donner plus de terreur que ſi on le pendoit, & qu'on le rouât; parce qu'on ne croiroit jamais, le voyant attaché à une potence ou ſur une roue, qu'il fût autre que Cavalier ou ſimple Soldat, & que l'exemple n'en ſeroit pas aſſez conſidérable. Il fut donc d'avis qu'on lui coupât la tête, & tout le monde revint à cet avis. Il fut auſſi condamné à faire amende honorable tête nue & pieds nuds, la corde au col, la torche au poing, à genoux devant le grand portail de l'Egliſe Cathédrale, en chemiſe, & enſuite conduit au champ Paſcille par le bourreau en cet équipage,

&

& là décapité ſur un échafaut, condamné en outre à quatre mille livres d'amende, & aux dépens de la procedure; ce qui fut exécuté le même jour ſur les quatre heures du ſoir en préſence de toutes les troupes qui étoient ici ſous les armes, au nombre de près de ſix mille hommes. Le lendemain le Sieur de Renepont fut jugé. Il eſt Capitaine & Major du Régiment de Cavalerie de Fontaine. Il courut grand riſque de la vie, auſſi-bien que l'Aide-Major de ce Régiment. Mais enfin ils furent ſeulement conduits au même lieu, & en préſence de toutes les troupes, dégradez de milice, bannis du Royaume pour neuf années, leurs épées & leurs piques caſſées, & conduits en priſon juſqu'à ce qu'ils euſſent payé l'amende de quatre mille livres chacun, & tous les fraix de la procedure. Il y en a eu auſſi pluſieurs autres jugez, dont les uns ont été pendus, les autres bannis, & les autres abſous.

Les ennemis de Luxembourg nous ont envoyé des ordonnances de taxes qu'ils ont faites ſur chacun de nos villages de certaine quantité de vaches, & de malders d'avoine, en repréſaille de celle qui a été jettée & règlée ſur les villages du Duché de Luxembourg par l'Intendant de Charleroy. Nous avions député deux perſonnes de notre Communauté pour aller conferer ſur ce ſujet avec Meſſieurs de Luxembourg, pour voir s'il y auroit moyen qu'ils priſſent cette repréſaille ſur d'autres que ſur nous qui n'avions rien contribué à ce deſordre: mais ils ont refuſé d'envoyer paſſeport à nos Députez, & écrit que c'étoit avec beaucoup de chagrin qu'ils avoient été contraints de jetter ſur nous cette repréſaille; mais qu'ils étoient ſi mal-

maltraitez des Garniſons de Maſtricht, de
leroy, de Liege & de Limbourg, qu'il
voient pu ſe diſpenſer de nous adreſſer la r
ſaille, afin de nous obliger de faire ceſſe
deſordres. La choſe a été jugée ſi impor
par le Maréchal de Rochefort, qu'il a fai
tir en poſte un de nos Echevins, pour p
cette Lettre à la Cour, & tâcher d'obter
ordre à l'Intendant de Charleroy pour
ceſſer cette impoſition. Nous craignons
que cette affaire ne rompe nos contribut

Deux Députez des troupes de Luxemb
arriverent en cette Ville Dimanche derni
Septembre, pour traiter de la rançon & é
ge des priſonniers. Ils ont été traitez &
lez aux dépens de la Ville, & ſont partis
Vendredi dernier, très ſatisfaits de nous, a
emmené les priſonniers de leurs troupes
nous avions ici. Ils nous ont dit merveill
la généroſité du Maréchal de Crequi, qui p
des ſoins extrêmes des priſonniers qu'il
dans leur Camp.

Les troupes de feu Monſieur de Lorrain
partie de celles de l'Evêque de Munſter,
étoient au ſiege de Treves, ſont aux envi
de Creutzenach, où elles vivent licenti
ment. Elles ne ſont pas bien d'accord e
elles, (j'entens les Lorrains) les uns vo
ſuivre Monſieur le Prince Charles qui les
joindre à l'Armée de Montecuculi, les a
voulant ſuivre Monſieur de Vaudemont qu
veut mener vers la Meuſe.

On a ici nouvelle du Maréchal d'Eſtrad
de Monſieur du Montal, que les ennemis
chent vers Tillemont, avec leur groſſe Art
rie, comme s'ils avoient deſſein de venir f

q

quelque ſiege vers la Meuſe. Monſieur du Montal croit qu'ils n'en feront aucun, & que ce ne ſont que grimaces. Il ne laiſſe pas de ſe tenir ſur ſes gardes, & Monſieur de Luxembourg les obſerve diligemment, & a toujours des partis à leurs trouſſes.

Le Maréchal de Rochefort eſt parti d'ici pour aller à Verdun & aux lieux circonvoiſins, viſiter les quartiers où l'on pourra mettre nos troupes en quartier d'hiver.

CCLXXII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

Aux Rochers, ce 9 Octobre 1675.

VOILA donc le mariage de Mademoiſelle de Buſſy tout aſſuré. Savez-vous bien que j'en ſuis fort aiſe? J'ai reçu un compliment très honnête de Monſieur de Colligny. Je voi bien que vous n'avez pas manqué de lui dire que je ſuis votre ainée, & que mon approbation eſt une choſe qui tout au moins ne lui ſauroit faire du mal. A propos de cela, je vous veux faire un petit conte qui me fit rire l'autre jour. Un garçon étant accuſé en Juſtice d'avoir fait un enfant à une fille, il s'en défendoit à ſes Juges, & leur diſoit: Meſſieurs, je penſe bien que je n'y ai pas nui, mais ce n'eſt pas à moi l'enfant. Mon Couſin, je vous demande pardon, je trouve cela naïf & plaiſant. S'il vous vient un petit conte à la traverſe, ne vous en contraignez pas. Mais pour revenir à Monſieur de Col-

Colligny, il eſt certain que mon approbation ne lui peut pas nuire. Sa Lettre me paroit de très bon ſens; & tout homme qui ſait faire un compliment comme celui-là auſſi ſimple & auſſi juſte, doit avoir de la raiſon & de l'eſprit. Je le ſouhaite pour l'amour de ma Niece, que j'aime fort. A tout hazard, les leçons que vous lui donnez pour ſavoir s'ennuyer & ſe divertir, ſont très bonnes en ménage. Je ſuis les règles que vous me donnez pour vivre long-tems: je ne ſuis pas au lit plus de ſept heures; je mange peu; j'ajoute à vos préceptes de marcher beaucoup: mais ce que je fais de mal, c'eſt que je ne puis m'empêcher de rêver triſtement dans de grandes allées ſombres que j'ai. C'eſt un poiſon pour nous que la triſteſſe, & c'eſt la ſource des vapeurs. Vous avez raiſon de trouver que ce mal eſt dans l'imagination: vous l'avez parfaitement défini; c'eſt le chagrin qui le fait naitre, & la crainte qui l'entretient. Un admirable remede pour moi, ſeroit d'être avec vous. Le chagrin me ſeroit inconnu, & vous m'apprendriez à ne pas craindre la mort. Il y a douze jours que je ſuis ici; j'y ſuis venue par la riviere de Loire: cette route eſt délicieuſe. J'y ai vu en paſſant l'Abbé d'Effiat à Veret. Cette maiſon eſt admirable. Je vis auſſi Vineuil à Saumur. Il eſt dévot: c'eſt un ſentiment qui eſt bien naturel dans le malheur & dans la vieilleſſe. Je les trouve moins patiens que vous: c'eſt qu'ils ont moins de ſanté, de force d'eſprit, & de Philoſophie.

J'ai été quelque jours à Nantes, où Monſieur de Lavardin & Monſieur d'Arouys m'ont régalée en Reine. Enfin je ſuis arrivée dans ce deſert, où je trouve des promenades que j'ai fai-

faites, & dont le plant me donne un ombrage qui me fait ſouvenir que je ne ſuis pas jeune. Le bon Abbé ne m'a pas quitté. Nous penſons fort à règler nos affaires, & je profite de ſes bontez. Il n'y a rien de ſi juſte & de ſi bien règlé que nos comptes: il ne manque qu'une petite circonſtance à notre ſatisfaction, c'eſt de recevoir de l'argent. C'eſt ce qu'on ne voit point ici, l'eſpece manque, c'eſt la vérité. Etes-vous auſſi mal en Bourgogne?

Je ne croi pas paſſer ici l'Hiver: mais ſi je retourne à Paris, ce ſera pour les affaires de ma fille; car il faut l'avouer, j'ai une belle paſſion pour elle. Je ne dis rien de mon fils; cependant je l'aime extrêmement, & ſes intérêts me font bien autant courir que ceux de ma fille. Adieu, Comte. Mandez-moi un peu des nouvelles de votre noce. Langhac eſt un terrible nom pour la grandeur & pour l'ancienneté. Je l'ai entendu louer juſqu'aux nues par le Cardinal de Rets. Il eſt dans la ſolitude. Que dites-vous de la beauté de cette retraite? Le monde, par rage de ne pouvoir mordre ſur un ſi beau deſſein, dit qu'il en ſortira. Hé bien, tant mieux. Attendez donc qu'il en ſorte, & en attendant taiſez-vous. Car de quelque côté qu'on puiſſe regarder cette action, elle eſt belle; & ſi on ſavoit comme moi qu'elle vient purement du deſir de faire ſon ſalut, & de l'horreur de ſa vie paſſée, on ne ceſſeroit point de l'admirer.

CCLXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Bouhours.

A Chaſeu, ce 26 Octobre 1675.

JE n'aurois pas été ſi long-tems ſans vous écrire, mon R. Pere, ſi je n'avois voulu vous mander mon ſentiment ſur vos Remarques nouvelles. Je les trouve fort juſtes, & j'admire la promptitude avec laquelle vous les avez faites, & avec laquelle vous avez répondu à Monſieur le *Proſateur*. Au reſte, ſi après cela il ſe mêle encore de faire des mots ou du moins de s'en vanter, il faut qu'il ſoit incorrigible. Mais diſons la vérité, mon R. Pere, il n'auroit gueres de fiel, s'il ne vous haïſſoit, & s'il vous pardonnoit jamais le chapitre des étymologies. Si j'étois à ſa place, j'aurois bien du reſſentiment de ce ridicule.

Il n'y a gueres de gens qui vous doivent de plus grands remercimens de votre Ouvrage que moi; car il n'y en a gueres qui en profitent davantage. Je m'apperçois d'une plus grande netteté dans ce que j'écris, & vous en aurez le plaiſir un jour.

J'oubliois de vous dire qu'en liſant le chapitre de *Mignon*, je me ſuis ſouvenu de l'endroit où vous aviez pris le *joli Mignon* que vous citez. Il faut dire la vérité, mon R. Pere; perſonne ne poſſede ſi bien que vous la Langue Françoiſe, & n'en connoit ſi bien le ſtile ſublime, le ſimple, mais noble, le médiocre, le bas.

J'ai

peur que vous ne travailliez trop. Faiſons qui dure, mon R. P. Je ne ſuis pas de l'avis :es bons freres qui diſent: bonne vie, & rte. Dès qu'elle eſt courte, je la tiens mau- e, fût-elle accompagnée des plus grands ſirs du monde.
e ne ſai ſi vous ſavez, vous qui ſavez tant choſes, que *bon frere* ſignifie bon drôle, un ı compagnon, & qui fait encore plus le dé- miné qu'il n'eſt.

CCLXXIV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 29 Octobre 1675.

: reçus hier votre Lettre, Madame, qui me donna la joye que vos Lettres ont accoutu- : de me donner. Enfin voilà votre Niece le point de paſſer le pas; elle va trouver ce 'elle cherchoit. A propos de chercher, ceci : fait ſouvenir du pauvre Chevalier de Rohan, i ayant rencontré un ſoir bien tard à Fontai- bleau Madame d*** ſeule qui paſſoit dans e galerie, lui demanda ce qu'elle cherchoit. en, dit-elle. Ma foi, Madame, lui répon- :-il, je ne voudrois pas avoir perdu ce que us cherchez. Voilà mon petit conte, Mada- :. Vous m'avez permis d'en faire un, auſſi je : ſers de la liberté que vous m'avez donnée. i trouvé le vôtre plaiſant au dernier point, & m'en ſai bon gré, car il faut avoir de l'eſprit ur trouver cela auſſi plaiſant qu'il eſt.

Je

Je n'ai eu garde de dire au Marquis de Colligny que vous fuſſiez mon ainée; j'avois trop peur qu'il ne voulût pas épouſer la fille d'un cadet: mais il a ouï parler de vous à la Comteſſe de Dalet ſa belle-mere, & je lui ai paru entêté de votre mérite.

Cela eſt étrange que vous connoiſſiez ſi bien la ſource de votre mal, & que vous ne vous en guériſſiez pas. Songez ſouvent à la néceſſité de mourir, Madame, & vous ne craindrez pas tant la mort que vous faites. Ce n'a été qu'en me familiariſant avec cette penſée, que j'en ai diminué l'appréhenſion. Elle rend triſtes les gens qui la rejettent, & qui ne la prennent pas ſouvent. En moi elle fait toute autre choſe: elle me fait ſuivre le précepte de Salomon: bien vivre, & ſe réjouir; & d'autant plus que cela fait vivre plus long-tems. Ainſi c'eſt à force d'aimer la vie, que je ne crains pas la mort. Il eſt certain que ſi je vous voyois ſouvent, Madame, je vous ferois entendre raiſon là-deſſus. Mais en attendant que cela ſe puiſſe, je veux ſouvent traiter par Lettre cette matiere avec vous. Ne vous allez pas mettre dans la tête que c'eſt votre ſeul intérêt qui m'oblige à entreprendre votre cure, c'eſt le mien auſſi; & je croi, moi qui aime la joye, que je mourrois ſi vous étiez morte, ne ſachant avec qui rire finement.

Je comprens bien que votre voyage a été agréable. Vous avez preſque marqué chaque gîte par la vue d'un honnête exilé. Il falloit encore que vous trouvaſſiez d'Olonne à Orleans, & l'Abbé de Belebat à Blois, & moi à Amboiſe. Vous avez trouvé la véritable raiſon pourquoi [illegible] plus de patience que l'Abbé d'Effiat & Vi[illegible]il. Le chagrin qu'ils ont de paſſer leur vie

hors

hors du monde les fait malades; & moi qui ai paſſé par la priſon, je ſuis trop heureux de n'être plus qu'exilé. Je me porte ſi bien, que j'eſpere de vivre long-tems. Je jouis d'une ſanté qui n'a pas la moindre altération. J'ai bonne opinion des gens qui vous régalent en Reine; & ſur ce pied-là j'eſtimerois la fortune plus que je ne fais, ſi elle vous en avoit donné le rang plutôt qu'à Mademoiſelle d'Arquien. Je ſuis bien fâché que vos promenoirs vous faſſent ſouvenir que vous n'êtes plus jeune, mais je ne veux pas que vous en ayez du chagrin. Vous êtes trop heureuſe d'avoir le bon Abbé : il fait tout ce qu'il peut pour règler vos comptes; car je ne penſe pas que vous lui demandiez qu'il faſſe de la fauſſe monnoye pour vous. L'argent eſt auſſi rare en Bourgogne qu'en Bretagne. Vous aimez Madame de Grignan, Madame, vous avez raiſon; c'eſt le goût le plus généralement approuvé qu'on puiſſe avoir. Je vous manderai des nouvelles de la noce. Le Cardinal de Rets a raiſon d'eſtimer le nom de Langhac: cela eſt bon, je le ſai bien; & je ne ſerai pas ſurpris quand Monſieur de Colligny me fera voir le détail de la grandeur de ſa Maiſon. Mais à propos du Cardinal de Rets, j'ai trouvé le deſſein de ſa retraite fort beau. J'ai cru qu'il ne ſe repentiroit jamais de l'avoir pris; & que s'il en avoit quelque tentation, il étoit trop honnête homme pour y ſuccomber. J'ai trouvé plaiſant ce que vous dites au monde là-deſſus: qu'il attende que le Cardinal de Rets ſorte de ſa retraite pour parler, & qu'en attendant il ſe taiſe. Mais vous avez beau dire, le monde ne ſe taira pas; il n'aime pas à louer, & ſur-tout les choſes admirables. Quand il ne peut, comme vous

vous voyez, mordre ſur le préſent, il ſe retranche ſur l'avenir. Faiſons bien & laiſſons-le dire. Mais je vous fais une leçon, Madame, dont je ne profite pas moi-même; car le Miſanthrope n'eſt pas plus déchainé contre ce qui le choque, que je le ſuis contre les gens qui veulent à tort & à travers gâter les belles actions.

Adieu, ma chere Couſine. Au reſte, ne m'appellez plus Comte; j'ai paſſé le tems de l'être. Je ſuis pour le moins auſſi las de ce titre, que Monſieur de Turenne l'étoit de celui de Maréchal. Je le cède volontiers aux gens qu'il honore.

CCLXXV. LETTRE.

Du Pere Rapin au Comte de Buſſy.

A Baſville, ce 29 Octobre 1672.

JE vous fais, Monſieur, mille conjouiſſances ſur le mariage de Mademoiſelle votre fille. Je le ſouhaite auſſi heureux qu'elle en eſt digne: car que ne mérite-t-elle pas? Je vous demande la permiſſion de lui faire mes complimens, en faiſant mille vœux pour qu'elle ſoit heureuſe. La peine de votre exil retombe ſur nous qui ſommes vos amis; car c'eſt notre bien qu'on nous vole, quand on vous tient dans l'éloignement. J'eſpere que le terme que vous me marquez ne ſera pas ſi long que vous penſez. Je ſuis avec tout le reſpect imaginable à vous.

CCLXXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Scudery.

A Chaſeu, ce 30 Octobre 1675.

JE croi, Monſieur, que vous ne doutez pas que les intérêts de Madame votre mere ne me ſoient extrêmement chers; mais je veux encore vous apprendre que les vôtres me touchent fort, parce qu'outre qu'ils ſont mêlez enſemble, j'étois encore fort ſerviteur de Monſieur votre pere. Cela m'oblige à vous dire mon ſentiment ſur vos affaires. Vous avez de la naiſſance, vous êtes bien fait de votre perſonne, & vous avez de l'eſprit. Appliquez-vous à la profeſſion que vous avez priſe: ſoyez ſage au fond, ſi vous pouvez; ſinon cachez bien vos foibleſſes, & vous en relevez le plutôt que vous pourrez: ſur-tout étudiez & hantez bonne & honnête compagnie, principalement de gens d'Egliſe; je vous répons que vous ferez une fortune conſidérable. Nous voyons tous les jours des gens qui ſont fort au deſſous de vous de toutes les manieres, qui par la ſeule application à leur devoir, s'élevent aux grandes Dignitez Eccléſiaſtiques. Votre profeſſion eſt celle où la fortune a moins de part. Veuillez être Evêque, & vous le ſerez. Je ne ſuis pas un grand faiſeur de Sermons, Monſieur; cependant l'amitié que j'ai pour vous & pour Madame votre mere, m'a fait aujourd'hui prendre ce parti-là. Vous ſavez bien que ce que je vous dis eſt vé-

véritable : mais peut-être ne vous le dites-vous pas à vous-même fortement ; & j'eſpere que venant de la part d'un homme comme moi en qui vous devez avoir créance, cela fera plus d'impreſſion ſur vous.

CCLXXVII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

Aux Rochers, ce 30 Octobre 1675.

VOILA, mon cher Couſin, la procuration que vous me faites l'honneur de me demander pour le mariage de ma Niece. On ne peut pas l'approuver plus que je fais ; je vous le mandai il y a huit ou dix jours. J'ai reçu même une Lettre de notre Amant, qui par un excès de politeſſe me demande mon approbation. Sa Lettre eſt droite, ſimple, diſant ce qu'il veut dire d'un tour noble, & qui n'eſt point abîmé dans la convulſion des complimens, comme dit la Comédie. Enfin ſur l'étiquette du ſac, on peut fort bien juger que c'eſt un homme de bon ſens & de bon eſprit. Je joins à cela le goût qu'il a pour vous, qu'on ne peut avoir qu'à proportion qu'on a du mérite ; & cette grande naiſſance dont le Cardinal de Rets m'a entretenue : je conclus que ma Niece eſt fort heureuſe d'avoir ſi bien rencontré. M'entendez-vous bien, ma chere Niece ? je m'en vais commencer à vous mettre l'un auprès de l'autre ; car je lui veux faire plaiſir. Je ne prétens pas auſſi vous deſobliger, vous aimant comme je vous aime. Mandez-moi, mon

on Couſin, des nouvelles de cette belle
te. Cette Province eſt dans une grande dé-
lation. Monſieur de Chaunes a ôté le Par-
ment de Rennes, pour punir la Ville; ces
ſieurs ſont allez à Vannes, qui eſt une pe-
te Ville où ils ſeront fort preſſez.

Les mutins de Rennes ſe ſont ſauvez il y a
ort long-tems; ainſi les bons pâtiſſent pour
s méchans: mais je trouve tout fort bon,
ourvu que les quatre mille hommes de guerre
ui ſont à Rennes ſous Meſſieurs de Fourbin
de Vins, ne m'empêchent point de me pro-
ener dans mes bois, qui ſont d'une hauteur
d'une beauté merveilleuſe. Adieu, Comte:
uiſque nous nous aimons encore, nous nous
imerons toute notre vie.

CCLXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à S. A. R. MADEMOISELLE.

A Chaſeu, ce 12 Novembre 1675.

SI vous n'étiez une grande Princeſſe, Ma-
demoiſelle, à qui l'on doit tous les reſpects
du monde, ayant l'honneur, comme je l'ai,
l'être connu de vous, je m'attendrois dans la
onjoncture préſente à un compliment de vo-
re part ſur le mariage de ma fille de Buſſy a-
ec le Marquis de Colligny d'Auvergne; mais
'eſt à moi à rendre compte à votre Alteſſe
oyale de mes actions, ſachant la bonté qu'el-
e a pour ma fille & pour moi, & même l'hon-
eur que Monſieur de Colligny a d'être parti-
ulierement connu de vous. Je ſai l'amitié

dont vous avez toujours honoré Madame la Comteſſe de Dalet ſa belle-mere, & c'eſt encore une des conſidérations qui m'a autant obligé à faire alliance avec une Maiſon que vous honorez de votre eſtime & de votre amitié; car il n'y a point d'endroits au monde par leſquels je ne vouluſſe vous témoigner mon zèle, & le reſpect extrême avec lequel je ſuis de tout mon cœur, &c.

CCLXXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Bouhours.

A Buſſy, ce 3 Decembre 1674.

JE viens de recevoir votre Lettre, Mon R. Pere, qui m'apprend tous les maux que vous avez eus. Je ſuis fort aiſe qu'ils ſoient paſſez; mais j'ai peur qu'ils ne reviennent. A moi ne tienne que Monſieur Ménage ne ſoit content de vous; mais ſi j'étois en ſa place je ne le ſerois pas, & j'aimerois mieux que vous me diſſiez de groſſes injures, que de vous moquer de moi auſſi finement que vous faites de lui.

Je trouve fort bon le premier mouvement de Monſieur de la R *** ſur vos Remarques, & il a tort ſur la réflexion qu'on lui a fait faire; mais que cela vienne d'ailleurs ou de lui, il ne ſe devoit pas dédire, quand ce n'auroit été que de peur de vous faire voir qu'il n'avoit pas été capable de prendre d'abord le bon parti: il n'y a rien à ajouter aux raiſons que vous lui avez fait dire.

Je ne doute pas de ce que vous dites de mes

Mé-

moires, que s'ils paroiſſent un jour, ce que dit de Monſieur de Turenne ſera cru davantage, & lui fera plus d'honneur que les raiſons funebres qu'on a faites de lui, parqu'on ſait que ceux qui en font ne parlent pour louer, & que je n'ai écrit que pour la vérité. Les Auteurs des Oraiſons funebres ne les font que ſur les mémoires qu'on donne, & moi ſur ce que j'ai vu. D'ailleurs il y a plus d'apparence que mes portraits reſſemblans que ceux des Panégyriſtes, ce que je dis du bien & du mal des mêmes perſonnes; qu'eux ne diſent que du bien, & nul n'eſt parfait en ce monde.

Je ſuis fort trompé ſi l'Hiſtoire d'Aubuſſon eſt fort bien écrite, vous avez des talens merveilleux pour cela. Vous me ferez grand plaiſir de m'envoyer l'Epitre de la Fontaine à Monſieur de Turenne, & les Teſtamens du duc de Lorraine & de l'Iſola. Je ſerai bien-aiſe de voir comment des Teſtamens réjouiſſent ceux à qui ils ne donnent rien. Je vous dirai que votre longue Lettre m'a paru trop courte, parce qu'elle eſt pleine de choſes, & que vous les dites agréablement & en peu de mots. Il y a encore une petite raiſon pour vous voulez bien que je vous diſe, c'eſt que je vous aime & que je vous eſtime de tout mon cœur.

CCLXXX. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 6 Decembre 1675.

J'ETOUFFE de rhume aujourd'hui, & je vous aſſure que quoi que je doive beaucoup de réponſes, je n'écris qu'à vous, Monſieur. Le plaiſir que j'aurai à vous entretenir m'empêchera de ſentir mon mal de tête. Vous me paroiſſez cordial, ſincere, & d'ailleurs ſi agréable, qu'on eſt trop heureux & trop honoré d'avoir un ami fait comme vous, & qu'on ne ſauroit le conſerver par trop d'égards & par trop de ſoins. J'ai une très grande joye de l'établiſſement de Madame votre fille, & ſurtout de ce qu'elle me mande, qu'elle & Monſieur ſon mari ſongent à ne vous quitter gueres. En vérité je ſentois cette ſéparation-là pour vous, d'une façon que je n'y oſois preſque penſer. J'entrevoi quelque petite lueur de bonne fortune, qui me pourra mener à une vie plus heureuſe que celle que je mène: en ce cas-là il ne me manquera rien; car je ne ſouhaite que de quoi vivre un peu plus abondamment, avec l'honneur de votre amitié que je ne ſaurois perdre.

Monſieur de ** vit fort honnêtement avec Madame ***; il n'y paroit que de l'amitié. Enfin la crainte de Dieu de part & d'autre, & peut-être auſſi la politique, a coupé les ailes à l'amour. Elle eſt ſa favorite & ſa premiere amie. Rien n'eſt plus heureux pour elle que cela, ni plus honnête pour lui.

CCLXXXI. LETTRE.

Reponſe de Comte de Juſſy à Madame de Sonnery.

A Juſſy, ce 3 Decembre 1671.

LA preference que vous faites de moi, Madame, dans les remuëmés que vous avez à faire à vos biens, ne trouve pas un moment de repos. Je ne rends pas ſeulement, comme le Marechal de Grammont, autant de bien & de mal qu'on m'en a fait, j'en rends toujours plus qu'on ne m'en a donné. Vous avez raiſon, Madame, de craindre pour mon repos la ſeparation de ma fille de Coligny d'auprés de moi. Je n'ai jamais eu un ſi ſenſible déplaiſir que celui qu'elle me cauſeroit, & je ne m'en ſuis apperçu que par ſon mariage; mais enviſageant que cela la mettoit en état de me pouvoir quitter, j'eus la plus grande douleur que j'aye jamais ſentie. Cependant je penſe que nous ne nous ſeparerons pas; ma fille eſt ma ſeule conſolation dans ma diſgrace. Ne pouvant aller à Paris ni à la Cour, que ferois-je ſans elle dans une Province? J'y mourrois bien-tôt de chagrin. Vous me rejouiſſez de me mander que vous voyez quelque apparence de meilleure fortune pour vous. Je vous aſſure que j'en ai autant de joye que ſi c'étoit pour moi.

Quand on ne voit rien que d'honnête à préſent entre Monſieur & Madame ***, ce n'eſt pas à dire qu'il n'y ait que de l'amitié. Pour moi je vous maintiens qu'il y a toujours de

l'amour; & quand il ſeroit poſſible qu'il n'y en eût plus, il y a toujours quelque choſe, qui dans la Religion eſt auſſi condamné que l'Amour même.

CCLXXXII. LETTRE.

De Madame la Maréchale d'Humieres au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 15 Decembre 1675.

MADAME de Rabutin à dû vous mander que je n'ai reçu aucunes marques de l'honneur de votre ſouvenir ſur le mariage de Madame votre fille; je m'en plaignis à elle, & je lui dis que cela me faiſoit craindre que vous ne m'euſſiez oubliée. Je ſuis ravie qu'elle ait trouvé un parti ſortable à ſon mérite; j'ai ouï dire qu'elle en a beaucoup. Monſieur ſon mari ne peut mieux faire que de prendre de l'emploi. Je me trouverois bien heureuſe ſi je pouvois le ſervir; perſonne aſſurément ne le feroit avec plus de joye que moi. Pour Monſieur votre fils, j'ai fait mon devoir à ſon égard, & j'ai parlé pour lui; on m'a paru bien diſpoſé.

Je ne vous dis point combien je ſouhaite votre retour. Dieu ſait que je ne perds pas une occaſion d'en repréſenter la néceſſité par rapport à vos intérêts, & auſſi parce que je croi la pénitence aſſez longue pour devoir finir: & il paroît trop combien j'ai peu de crédit; car ſi j'en avois, ſûrement vos affaires iroient mieux qu'elles ne vont. Soyez, s'il vous plait, perſuadé que ma reconnoiſſance, auſſi-bien que

tous

:ous les autres devoirs qui m'engagent dans ce ıui vous regarde, ne peuvent me permettre de ien oublier de ce qui vous peut être utile, & ous faire connoître que jamais perſonne ne era plus entierement que moi, votre très ıumble & très obéiſſante ſervante.

Permettez-moi de me réjouir avec Madame otre fille de ſon mariage, & de lui faire mes rès humbles complimens.

CCLXXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Marquiſe de Clerembaut.

A Buſſy, ce 26 Decembre 1675.

)I je pouvois vous excuſer, Madame, je ne vous ferois point de reproches. Mais quand otre Couſin & votre bon ami marie ſa fille, me ſemble que vous pourriez faire un effort ır votre pareſſe, pour lui en témoigner votre ıie. Vous me direz aſſurément que vous ne ıvez pas ſu; mais cela n'eſt pas aſſez vrai-ſemable pour que je le croye, quand toutes vos nies & les miennes m'ont écrit ſur ce ſujet. lais ce que vous pouvez ne pas ſavoir, Maıme, c'eſt que le Marquis de Colligny, qui ɔrte ce nom parce qu'il en a la Terre par ſa ere qui étoit Colligny, & que ſon pere eſt vint, eſt petit-fils d'Anne le Loup, ſœur de lonſieur votre grand-pere qui nous faiſoit déja ırens. Vous voyez, Madame, que ma fille oit deſtinée à l'alliance de votre Maiſon, & ıe cela nous doit encore unir davantage. Ai-

mez-moi donc bien toujours, quand vous ne m'écririez jamais. Pour moi, Madame, vous pourriez mettre ma tendreſſe à de plus rudes épreuves, ſans rien craindre.

CCLXXXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Buſſy, ce 26 Décembre 1675.

JE ne vous ai pu écrire plutôt, ma belle Couſine. Les ſuites de la noce, qui ſont d'ordinaire embarraſſantes, m'en ont empêché. Vous m'avez témoigné ſouhaiter de ſavoir comment ſe ſeroit paſſé la choſe. Le voici.

Ce fut à Chaſeu le 5 Novembre dernier, où j'ai un des plus beaux ſalons de France. L'Aſſemblée n'étoit pas grande. Avec les Toulonjons, mes filles de Saint Julien & de Chaſeu, il n'y avoit d'extraordinaire que mes amis Jannin & Epinac. Je leur fis trois jours durant bonne chere. Tout le monde fut aſſez gai, mais la fille de notre très digne mere étoit tranſportée de joye, & cela n'étoit troublé que par la peur du nouement d'éguillette. Il faut dire la vérité, le lendemain de la noce qu'elle apprit comment les choſes s'étoient paſſées, il n'y eut plus de bornes à ſa joye. La pucelle ne fut pas bonnement ſi emportée que ſa grand-mere; cependant voyez un peu la diſſimulation, elle eſt groſſe. A qui ſe fiera-t-on après cela? Car enfin elle avoit l'air fort modeſte, & même un peu froid, & le plus hardi n'eût pas oſé juſqu'à ce jour lui toucher le bout du doigt. Au reſte elle

me

me paroît contente. Dieu veuille que cela dure. Tous les commencemens ſont beaux. Les maris ſont encore amans au bout de ſix ſemaines. Cela ne va que du plus au moins; mais enfin les plus honnêtes au bout d'un an ſeulement ſont les maitres. Ma fille m'en dira des nouvelles un jour, comme je croi que Madame de Grignan vous en a dit cet. Vous la pourriez voir à Paris Eté, car elle prétend y aller faire ſes couches. Pour Monſieur de Colligny, il ſe diſpoſe à faire ſa Campagne. Je le trouve ſur ce chapitre plein de bonnes intentions.

J'oublios de vous dire que votre Niece ne s'eſt pas voulu fier à ſon mari de la façon de ſon enfant, elle le veut faire à l'image & reſſemblance de ſa Couſine; & pour cet effet dès qu'elle a les yeux ouverts, juſqu'à ce qu'elle ſe couche, elle a ſon portrait devant elle. Si elle a l'imagination bien forte, elle fera le plus joli enfant de France. Adieu, ma chere Couſine. J'eſpere avoir le plaiſir de vous voir cet Eté à Paris, publiquement ou en particulier. J'ai une belle paſſion, auſſi-bien que vous.

Comme je ſuis en poſſeſſion d'écrire au Roi toutes les Campagnes, voilà ma Lettre ſur le bruit qui court que le Roi va en Flandres en perſonne.

SIRE,

Je ſupplie très humblement V. M. de trouver bon que je lui demande la permiſſion de la ſuivre à la premiere Campagne qu'elle fera, pour être témoin de ſa gloire, & pour eſſayer d'y pouvoir contribuer en quelque façon par la perte même de

ma vie. Votre Majeſté croit bien, SIRE, *qu'ayant fait durant vingt-ſept ans ce métier-là en ſon abſence, & ſous des Généraux qui ne m'ont peut-être pas toujours rendu juſtice, je le ferai de meilleur cœur à votre vue. J'en ai pluſieurs fois depuis dix ans demandé la permiſſion à V. M. mais elle ne m'en a pas encore jugé digne. Cependant,* SIRE, *je vous dirai de la meilleure foi du monde, que la continuation des châtimens, & le refus des graces, ne m'ont point ôté du cœur le zèle ardent que j'ai toujours eu pour vous. Quelque raiſon que V. M. ſache qu'on a de vous aimer, peut-être que vous ſerez ſurpris de voir que cette amitié réſiſte à la priſon, à la deſtitution de Charge, & à l'exil. Mais vous en ſerez perſuadé quand je vous en aurai dit les raiſons. Depuis que j'ai eu l'honneur d'approcher V. M.* SIRE, *j'ai eu une admiration, & ſi je l'oſe dire, une tendreſſe extraordinaire pour elle. Lorſqu'on me voulut faire une affaire auprès de V. M. en* 1664 *à Fontainebleau, Elle ſe peut ſouvenir des tranſports de joye où je fus quand elle me fit l'honneur de me dire qu'elle me promettoit qu'on ne lui diroit jamais rien contre moi qu'elle ne me le redît, pour me donner lieu de me juſtifier ſi je le pouvois. Cette converſation me fit ſi bien voir,* SIRE, *que vous êtes bon & juſte, & méme que vous futes bien aiſe de me trouver innocent, que rien ne m'ôtera jamais de l'eſprit, que vous ne m'avez châtié que parce que vous avez cru que je le méritois; & la vérité eſt que je le méritois auſſi. Et quand ma diſgrace dure un peu long-tems; que la nature qui ſouffre me dit, que mes ſervices paſſez devroient bien me faire obtenir quelque grace, & que mes peines ſont plus grandes que mes fautes; la Raiſon ſoutenue de l'eſtime infinie que j'ai*

pour

pour V. M. me repréſente que des gens en qui vous avez croyance, vous ont rendu de mécbans témoignages de moi; qu'y ayant un fondement véritable à leurs rapports, il n'y a plus que l'exagération qu'ils vous ont faite de ma mauvaiſe conduite, qui vous oblige de faire durer mon châtiment; & c'eſt ce plus ou ce moins qu'il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe connoitre. Voilà, SIRE, *ce qui fait que j'aime V. M. quoi qu'elle me faſſe. Je ne ſai ſi le tems eſt encore éloigné, ou s'il eſt proche, auquel V. M. connoitra que je ne ſuis pas tel qu'on m'a dépeint, ni tout à fait indigne de vos graces. Mais quoi que V. M. faſſe, je ſerai toujours avec tous les plus profonds reſpects, &c.*

A Chaſeu, ce 20 Novembre 1675.

CCLXXXV. LETTRE.

* Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

Aux Rochers, ce 29 Decembre 1675.

JE ne ſaurois comprendre pourquoi je ne vous écris pas; car aſſurément c'eſt à moi à féliciter la nouvelle mariée de ſon nouveau mariage; à faire mes complimens au nouvel époux, & au nouveau beau-pere. Enfin tout eſt nouveau, mon Couſin, hormis mon amitié pour vous, qui eſt fort ancienne, & qui me fait très ſouvent penſer à vous, & à tout ce qui vous touche. J'avois dans la tête que vous m'aviez promis de me mander des nouvelles de votre noce, & je penſe que c'eſt cela que j'attendois; mais c'eſt

* *A la Lettre CCLXXIV.*

c'eût été un excès d'honnêteté; car ſelon toutes les règles, c'eſt à moi à recommencer. J'ai été fort aiſe que vous ayez approuvé mon petit conte: j'ai trouvé auſſi admirable celui de Madame d'***. Pour moi je ne trouve point qu'il les faille bannir quand ils ſont courts, & tout pleins de ſel, comme ceux que vous faites; car aſſurément perſonne ne peut atteindre à vos tours, & à votre maniere de conter; nous l'avons ſouvent dit, ma fille & moi. Mais parlons d'autre choſe.

Vous ne voulez plus qu'on vous appelle Comte; & pourquoi, mon cher Couſin? Ce n'eſt pas mon avis. Je n'ai encore vu perſonne qui ſe ſoit trouvé deshonoré de ce titre. Les Comtes de S. Aignan, du Sault, du Lude, de Grignan, de Fieſque, de Brancas, & mille autres l'ont porté ſans chagrin. Il n'a point été profané comme celui de Marquis. Quand un homme veut uſurper un titre, ce n'eſt point celui de Comte, c'eſt celui de Marquis, qui eſt tellement gâté, qu'en vérité je pardonne à ceux qui l'ont abandonné. Mais pour Comte, quand on l'eſt comme vous, je ne comprens point du tout qu'on veuille le ſupprimer. Voilà le ſentiment de votre petite ſervante, & je ſuis aſſurée que bien des gens ſeront de mon avis. Mandez-moi ſi vous y réſiſtez, ou ſi vous vous y rendez; & en attendant je vous embraſſe, mon cher Comte.

Vous ſavez les miſeres de cette Province. Il y a dix ou douze mille hommes de guerre, qui vivent comme s'ils étoient encore au-delà du Rhin. Je ſerai à Paris au commencement de Carême. Mon fils eſt ici depuis huit ou dix jours. Il eſt aſſez aiſe de ſe repoſer de ſes courſes

ſes continuelles. Vous ai-je dit que parmi les louanges que le Cardinal de Rets donnoit à la Maiſon de Langhac, il diſoit qu'elle étoit ſans médiſance & ſans chimere?

CCLXXXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Buſſy, ce 3 Janvier 1676.

IL me ſemble que j'avois tort de ne pas écrire à Madame de Grignan, Madame. Vous verrez dans la Lettre que je lui écris, & que je vous envoye, ce qui m'en avoit empêché, & ce qui enfin m'y a fait réſoudre. Si elle étoit à Paris, notre commerce ſeroit plus règlé, & vous ſeriez plus contente. J'ai toujours aſſez compris la peine que vous avez eue à vous ſéparer d'elle, ma chere Couſine; mais je la comprens bien mieux depuis que j'ai marié ma fille. Je ne vous dis pas, depuis que je l'ai quittée; car nous ſommes encore enſemble, & je ne prévoi pas même que nous nous ſéparions: mais la peur que j'en eus d'abord me donna du chagrin, qui me fit ſonger à vous, & vous plaindre plus que je ne faiſois. Je ſavois il y avoit long-tems qu'il étoit bien rude de ſe ſéparer de ce qu'on aimoit fort; mais je ne ſavois pas encore combien il étoit cruel de ſe ſéparer de ce qu'on aimoit fort, & de ce qu'on devoit fort aimer. Je viens de l'apprendre par l'appréhenſion ſeulement; & cela me fait croire que ce ſeroit pour moi une peine mortelle, ſi c'étoit une

une séparation effective. J'ai des raisons encore d'attachement que vous n'avez pas. Ma fille a été toute ma consolation dans ma disgrace, & elle me tient aujourd'hui lieu de fortune. J'aime bien mes autres enfans, comme vous aimez fort Monsieur de Sevigny; mais assurément nos deux filles sont hors du pair. Adieu, ma chere Cousine. Voici une Lettre bien paternelle: une autre fois vous en aurez une de moi qui sera plus badine, & plus tendre pour vous.

CCLXXXVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Grignan.

A Bussy, ce 3 Janvier 1676.

JE vous avois promis de vous écrire en Provence, Madame, & je me l'étois promis à moi-même, quand vous partites de Paris; mais depuis faisant réflexion à la longueur du tems que ma Lettre mettroit à aller jusqu'à vous, je changeai de dessein: car enfin il faut qu'elle aille de Bourgogne à Paris, de Paris en Bretagne, qu'elle revienne de Bretagne à Paris, & qu'elle aille de là en Provence. Cependant je viens de me ravisér, & j'ai cru qu'en ne vous mandant point de nouvelles, qui assurément ne le seroient plus quand vous les recevriez, je pourrois vous écrire toute autre chose. Ce n'est pas que je n'aye un évenement à vous mander. C'est le mariage de ma fille de Bussy avec le Marquis de Colligny d'Auvergne, de la Maison de Langhac; & quoiqu'elle soit peut-être accouchée quar

and vous recevrez ma Lettre, & que cela
us puiſſe faire faire des jugemens téméraires,
lle raiſons m'obligent de vous le mander;
je vous prierai ſeulement, pour la juſtifica-
n de ma fille, d'examiner les dates; de ne
er aucune conſéquence de ce que vous aurez
pris le mariage & les couches preſque en mê-
: tems, & de ne pas confondre tant de rares
:rveilles. Mais à propos de couches, vous
us ſouvenez bien de la Lettre que vous m'a-
z promiſe dès que vous auriez appris que je
ois grand-pere. Je m'attens à un Opera.
ieu, Madame. Je vous aſſure que je vous
ne bien. Faites-moi réponſe. Je languirai un
ı en l'attendant; car je ne la pourrai gueres
:evoir avant l'année qui vient. Mais, comme
us ſavez, de toutes les bonnes choſes, il vaut
eux tard que jamais.

CCLXXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de Dalet la Douairiere.

A Buſſy, ce 5 Janvier 1676.

ſuis bien honteux, Madame, que vous me
aſſiez faire un compliment le premier ſur le
:iage de ma fille avec Monſieur votre beau-
Je vous avoue que je ne ſavois que dire
belle-mere de mon gendre; car les belles-
res ne voyent pas volontiers marier les en-
s de leurs maris. Mais quand j'ai vu que
is mandiez à Monſieur de Colligny que vous
ui auriez jamais pardonné s'il s'étoit marié
à toute

à toute autre qu'à Mademoiſelle de Buſſy, je me ſuis raſſuré ſur la crainte où j'étois d'avoir fait quelque choſe qui vous eût déplu. Je ſuis donc ravi, Madame, que vous ſoyez contente: je ſai d'ailleurs votre mérite, preſque toutes vos amies ſont les miennes, & j'ai ſouhaité ſur leur parole d'être votre ami, bien long-tems avant que je ſongeaſſe à vous être quelque autre choſe. Vous croyez bien, Madame, que ceci ne me fera pas changer; au contraire, comme j'aurai plus de commerce avec vous, j'aurai plus d'occaſion de ménager l'amitié que je vous demande, & pour laquelle je vous offre la plus tendre & la plus ſincere, &c.

CCLXXXIX. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 6 Janvier 1676.

BON jour, Monſieur, & bonne année. Le Ciel, comme diſoit Voiture, vous rende celle-ci heureuſe & fortunée. Pour moi je le croi; du moins ſai-je qu'elle ne vous ſauroit être plus malheureuſe que l'autre, non plus qu'à moi. Je ſuis toute réſolue de vous aller voir cet Eté, & Madame de Colligny; car je l'honore & je l'aime extrêmement. Elle eut mon inclination dès que j'eus l'honneur de la voir, & enſuite elle a gagné toute mon eſtime. Adieu, Monſieur, conſervez-moi l'honneur de votre amitié, en vérité rien ne m'eſt plus doux. Si vous avez le cœur ſi las d'amour, qu'il aime à pré-

préſent beaucoup le repos, vous verrez qu'on le peut aſſez agréablement délaſſer dans l'amitié; mais vous la comptez pour rien, vous autres Amans: à parler franchement, vous n'y êtes gueres propres.

CCXC. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Buſſy, ce 9 Janvier 1676.

JE reçus avant-hier votre Lettre du 29 Decembre, ma belle Couſine, qui eſt une réponſe à une Lettre que je vous écrivis le 29 Octobre. Vous en devez avoir reçu depuis ce tems-là deux autres de moi, ſans compter celle que je viens de vous écrire avec une pour Madame de Grignan. Vous voyez par-là que je me trouve bien de votre commerce; & il faut dire la vérité, c'eſt à mon gré le plus agréable qui ſoit au monde. Vous ſavez que je m'y connois un peu, & que je ſuis ſincere. Les nouveaux mariez, & le nouveau beau-pere vous rendent mille graces de la part que vous prenez à leur ſatisfaction, & ils vous en ſouhaitent une pareille dans l'établiſſement de Monſieur votre fils. Je vous plains fort pour les maux que la guerre fait à vos Sujets; mais je ne plains gueres les Bretons en général, qui ſont aſſez fous pour s'attirer mal à propos l'indignation d'un auſſi bon Maitre que le nôtre. Je voudrois bien pouvoir aller à Paris comme vous, ou que vous euſſiez à faire à Bourbilly pour deux ou trois mois. Adieu, ma belle Couſine. Si vous trouvez

vez du plaiſir à m'appeller Comte, ne vous en contraignez pas. Je veux bien être votre Comte, de tous les ſens dont vous le pouvez entendre.

CCXCI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame du Bouchet.

A Buſſy, ce 9 Janvier 1676.

ENFIN vous voilà reſſuſcitée, Madame, & moi hors des allarmes de vous perdre; vous devez être contente de ma douleur & de ma joye, elles ont bien fait leur devoir tour à tour. Vous êtes une bonne amie, d'avoir employé les premiers momens de votre ſanté à boire à la mienne avec nos bons amis. Mais ſachez qu'une des raiſons que j'ai eues de me réjouir du retour de votre ſanté, c'eſt que nous recommencerons notre commerce; car ſans cela, j'aimerois preſque autant que vous fuſſiez morte. Je vous demande pardon, ſi je vous parois ſi intéreſſé. Il n'y a guere de gens qui ne ſe regardent les premiers en toutes choſes, mais la plupart ne ſont pas aſſez ſinceres pour le dire. Ma fille de Colligny & moi croyons avoir ſujet de nous plaindre que vous ne nous ayez pas dit ou fait dire un mot ſur ſon mariage; cependant nous ſommes bons Princes & nous l'avons déja oublié.

CCXCII.

CCXCII. LETTRE.

De Monſieur de Benſerade au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 9 Février 1676.

COMME je m'intéreſſe fort dans ce qui vous regarde, j'ai eu une extrême joye du mariage que vous avez fait. Je doute que j'en euſſe autant de celui qui vous reſte à faire, & je ſuis bien aiſe que Madame de Rabutin demeure Chanoineſſe, parce que je ſuis moi-même une eſpece de Chanoine, & il me ſemble qu'il y aura un grand déchet à ma condition quand elle changera la ſienne. Voilà comme nos intérêts nous ſont toujours plus chers que ceux de nos meilleurs amis. A vous dire le vrai, je ne démêle pas bien les ſentimens que j'ai pour elle; mais je la trouve autant à mon gré que ſi j'en étois amoureux; & comme nous autres beaux-eſprits ſommes un peu jaloux les uns des autres, je vous avoue que vous n'avez jamais rien fait qui m'ait donné tant d'envie; & je voudrois bien que vous fuſſiez ici pour être mon confident, ſans que j'euſſe à craindre que vous devinſſiez mon rival. Encore ne ſai-je ſi vous n'aimeriez point un peu trop votre propre ouvrage, ſelon moi qui ſuis ombrageux.

CCXCIII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à M. de Benſerade.

A Buſſy, ce 13 Février 1676.

JE ne ſai pas ſi c'eſt d'accord avec Madame de Rabutin que vous me menacez d'une paſſion pour elle, afin que je me hâte de la marier; mais à tout hazard, je ne me hâterai pas plus que ſi vous ne m'en aviez point parlé: j'ai plus de confiance en ſa vertu que je n'ai d'argent, & l'état préſent de mes affaires me fera eſperer un an ou deux, que vous vous morfondrez auprès d'elle. Pour ce que vous me dites fort plaiſamment, que comme nous autres beaux-eſprits ſommes jaloux des Ouvrages les uns des autres, vous m'avouez que je n'ai jamais rien fait qui vous ait donné tant d'envie que Madame de Rabutin; je vous dirai que je vous avoue auſſi que je croi n'avoir jamais fait de Chanſon ni de Madrigal ſi joli qu'elle.

Et pour répondre à ce que vous me mandez ſur ſon ſujet, que vous craindriez que je ne devinſſe votre rival, & que vous ne ſavez point ſi je n'aimerois pas un peu trop mon ouvrage; je vous dirai que les peres ſont des eſpeces de rivaux qui ne ſont pas moins incommodes que les amans.

CCXCIV. LETTRE.

De Madame de Piſieux au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 13 Février 1670.

L eſt vrai que j'ai manqué à mon devoir, Monſieur, au mariage de Mademoiſelle vore fille; & je penſe que par avance la maladie ont je ſors m'avoit affoibli le jugement, car es ſentimens de mon cœur ne ſe peuvent déruire que par ma mort. Je ne laiſſe pas de ous faire mes excuſes, & de vous remercier le la part que vous prenez à ma convaleſcenre. J'ai vu la mort en pleine face, elle eſt encore plus laide qu'on ne la dépeint. Je voudrois bien que vous vinſſiez jouir du reſte des ours qu'elle me laiſſe à vivre, il n'y a pas de ems à perdre. Mon voiſinage vous plairat Monſieur l'Evêque de Verdun n'en eſt pas oin. Voilà tout ce que j'ai la force de vous lire, & je vous charge de tous mes complimens pour Madame votre fille.

CCXCV. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 13 Février 1673.

PUISQUE vous ne me voulez point envoyer de Rondeau ſur le ſujet que je vous ai demandé, ne m'envoyeriez-vous pas bien une petite

tite Balade ſur ce que l'Amour eſt la plus agréable occupation du monde ? Je vous en ſupplie; & moi je vous envoyerai ces quatre vers de Peliſſon, qui dégoûtent bien les Dames de l'Amour.

Où peut-on trouver des amans
Qui nous ſoient à jamais fidelles ?
Il n'en eſt que dans les Romans,
Ou dans les nids des Touterelles.

Il eſt vrai qu'il y a bien des coquets & des coquettes dans le monde. Je croi que du tems de nos peres il n'y en avoit pas tant.

Saucour m'a fait un plaiſir pour ma famille, de très bonne grace; je vous ſupplie, Monſieur, de l'en remercier. Il eſt fort de vos amis, & il le dit par-tout.

CCXCVI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Buſſy, ce 16 Février 1676.

NOus autres amans ſommes plus propres que vous à l'amitié, quand nous n'avons plus d'amour; car notre tendreſſe en a de l'air. Faiſez-vous donc là-deſſus, & croyez que je vous aime extrêmement.

De tout tems il y a eu de ſottes coquettes & de ſottes amours: mais je vous avoue qu'il y en a moins de polies & de tendres qu'il n'y en eut jamais. Je vous envoye la Balade que vous m'avez demandé. Elle a un petit air de Marot qui ne me déplait pas.

BALADE.

L'Amour, pour ma liberté,
Me promet un doux martire.
Ma Raiſon de ſon côté
Me fait peur de ſon empire,
Me dit que je m'en retire.
Mais mon Cœur, ſans s'allarmer,
Me dit : Aime, oſe, deſire,
Il n'eſt rien tel que d'aimer.

Mon Cœur, je ſuis bien tenté;
J'ai grand' peine à te dédire:
Mais enfin ſi la Beauté
A qui tu veux que j'aſpire,
Te rebute & te déchire,
Pourras-tu t'en retirer,
Et viendras-tu me redire:
Il n'eſt rien tel que d'aimer?

Oui, je te le redirai,
Dit mon Cœur, tant que j'expire.
On eſt aſſez fortuné
D'aimer toujours Silvanire,
Sans eſpoir de la réduire.
Laiſſe-moi donc enflammer,
Si tu veux que je reſpire.
Il n'eſt rien tel que d'aimer.

ENVOI.

Beauté pour qui je ſoupire,
Quoi qu'il en puiſſe arriver,
N'aimer rien, c'eſt ſans trop dire,
De tous les états le pire.
Il n'eſt rien tel que d'aimer.

CCXCVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Evêque de Verdun.

A Buſſy, ce 16 Février 1676.

IL y a déja quelque tems, Monſieur, que je ſai que vous êtes à Paris ; mais j'ai voulu vous laiſſer un peu reconnoitre avant que de vous faire ſouvenir de moi. Il me ſemble que je puis aujourd'hui vous réveiller ſans être indiſcret, & vous dire que je vous aime toujours, & que je vous eſtime autant que ſi nous nous écrivions tous les ordinaires. Cependant nous ne ferons pas mal de nous entretenir quelquefois par nos Lettres, quand ce ne ſeroit que pour ne pas reſſembler à preſque tout le monde, qui s'entête des préſens ſans mérite, & qui oublie d'honnêtes abſens. Je vous aſſure, Monſieur, que je ne ſuis pas fait comme cela, & par cette raiſon votre abſence ne vous fera aucun tort dans mon cœur.

CCXCVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Maréchal d'Humieres.

A Buſſy, ce 25 Février 1676.

ON me vient de mander que vous étiez nommé pour ſervir auprès du Roi cette Campagne en Flandre, Monſieur. J'en ſuis ravi pour

our votre intérêt, car je m'attends bien que ous ferez parler de vous, & pour celui de ıon fils, que je vous ſupplie de recevoir pour n de vos Aides de Camp. Notre ancienne mitié & l'honneur qu'il a d'appartenir à Maame votre femme me fait ſouhaiter qu'il faſſe es premieres armes ſous vous, & me fait ſperer que vous aurez pour lui de la bonté :les égards que peut attendre de vous, Monseur, le fils d'un homme qui eſt votre ami & otre, &c.

CCXCIX. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 27 Février 1676.

E commence ma Lettre par vous faire mille amitiez de la part de notre ami le Duc. J'aois conſeillé à Madame votre femme de lui ller parler; car je l'entretiens dans la tenlreſſe qu'il vous a promiſe. Mais pour des ıropoſitions, votre famille étant ici, je penſe ue je n'oſerois lui en faire. Je verrai pourant quand je ſerai avec lui, s'il ne lui vient ien ſur votre ſujet; car on fait bien mieux es choſes qu'on penſe ſoi-même, que quand elles nous ſont inſpirées.

Comment ſe porte Madame de Colligny de a groſſeſſe? Je meurs d'envie de la voir.

CCC. LETTRE.

*Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

Aux Rochers, ce 1. Mars 1675.

QU'AUREZ-VOUS cru de moi, mon cher Couſin, d'avoir reçu une ſi bonne Lettre de vous il y a plus de ſix ſemaines, & de n'y avoir pas fait réponſe? En voici la raiſon: c'eſt qu'il y en a aujourd'hui ſept que ma grande ſanté que vous connoiſſiez fut attaquée d'un cruel rhumatiſme, dont je ne ſuis pas encore dehors, puiſque j'ai les mains enflées, & que je ne ſaurois écrire. J'ai eu vingt & un jours la fievre continue. Je me fis lire votre Lettre, dont le raiſonnement me parut fort juſte; mais il s'eſt tellement confondu avec les rêveries continuelles de ma fievre, qu'il me ſeroit impoſſible d'y faire réponſe. Ce que je ſai, c'eſt que j'ai envoyé votre Lettre à ma fille, & que j'ai penſé pluſieurs fois à vous depuis que je ſuis malade. Ce n'eſt pas peu dans un tems où j'étois ſi occupée de moi-même. C'eſt un étrange noviciat pour une créature comme moi, qui avoit paſſé ſa vie dans une parfaite ſanté. Cette maladie a retardé mon retour à Paris, où j'irai pourtant tout auſſi-tôt que j'aurai repris mes forces.

Monſieur de Lorges a été fait Maréchal de France. J'ai mille choſes à vous conter, & je cauſerois volontiers, ſi l'on cauſoit avec la main d'un autre. Mais il ſuffit pour aujourd'hui, mon cher

* *A la Lett. CCXC.*

cher Couſin, que je vous aye conté mes douleurs. J'embraſſe de tout mon cœur Madame de Colligny; je la prie de ne pas accoucher à huit mois, comme ma fille. Elle s'en porte bien; mais on y perd un fils, & c'eſt dommage. Adieu, mon très cher.

CCCI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Buſſy, ce 1. *Mars* 1676.

HE' bien, Madame, venez-moi dire que la guerre me fera rappeller. Le Roi ſe paſſe bien de Monſieur le Prince qui eſt malade, & de Monſieur de Turenne qui eſt mort. S. M. ſe paſſera encore mieux de moi. Sa fortune & ſon bon jugement lui fait des Héros de tous ceux qu'il éleve dans les grands emplois, & quand il lui manque une ſottiſe des ennemis pour faire réuſſir nos Généraux, la fortune du Roi la leur fait faire à point nommé. Il va lui-même au plus preſſé, & il a raiſon de ne rien craindre de l'Armée qu'il commande. Vous me grondez: nous ſommes bien loin de compte, Madame, c'eſt à moi à me plaindre. Mais faiſons ce que je conſeille aux amans, remettons cet éclairciſſement à notre premiere vue, car nous ferions des factums de part & d'autre avant que de nous rendre; & cependant écrivons-nous, & nous aimons comme ſi nous n'avions tort ni l'un ni l'autre.

CCCII. LETTRE.

De l'Evêque de Verdun au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 5 Mars 1676.

JE m'attendois bien, Monſieur, à avoir l'honneur de vous voir ici; & c'étoit le plus grand plaiſir que je me propoſois dans mon voyage. N'auriez-vous pas pu y paſſer quelques jours *incognito*? Vous n'auriez rien hazardé, vous auriez ſongé de meilleure ſorte à vos affaires, & vous auriez vu vos amis. D'autres gens que je ne vous compare pas, y ſont; on le ſait bien, & on ne leur dit pas un mot. Je dis il y a quelque tems à Madame votre Femme, qu'il me ſembloit que la conjoncture étoit aſſez favorable pour parler. Si vous êtes de cet avis-là, Monſieur, je le propoſerai avec bien de la joye à notre ami le Duc. Je vous ſupplie de vouloir bien m'aimer toujours, & d'être bien perſuadé qu'on ne peut pas vous aimer & vous honorer plus que je fais, ni être plus à vous.

CCCIII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Buſſy, ce 9 Mars 1676.

CELA eſt bien vrai, qu'il ne faut pas condamner les gens ſur les apparences. Depuis trois

* *A la Let. CCC.*

trois mois je vous ai écrit trois Lettres, Madame; & ne recevant aucune réponſe, j'étois tout prêt à me plaindre de vous, quand j'ai appris que vous aviez failli à mourir. Sur cela j'ai bien changé de ton, & au-lieu des reproches que je vous préparois, je n'ai eu que de la tendreſſe & de la joye de vous ſavoir hors d'intrigue.

CCCIV. LETTRE.

Du Pere Rapin au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 11 *Mars* 1676.

JE ne ſai, Monſieur, ſi vous ſentez comme moi, qu'il y a long-tems que nous ne nous ſommes rien dit. Pour moi qui ſuis naturellement timide, je ne m'ingere pas à parler, ſi l'on ne me donne de quoi, c'eſt-à-dire, quelque occaſion de ſervice pour en rendre compte; car je me vante d'être exact à cela. Il y a ſi long-tems que vous ne m'avez fait l'honneur de me commander quelque choſe pour votre ſervice, que c'eſt ce qui m'a fait garder le ſilence. Au reſte, Monſieur, il ne faut pas que comme tout s'uſe en ce monde, vous vous laſſiez de moi, s'il vous plait. On me donne bien de l'eſpérance que nous vous poſſederons cet Eté. Nous irons à Baſville, comme j'eſpere, & nous philoſopherons là auſſi tranquillement que nous pourrions le faire à Buſſy.

Que dites-vous ſur la deſtinée de Monſieur le Prince qui eſt allé ſe renfermer à Chantilly pour y vivre de lait de vache, dont il ſe porte bien? Quoi qu'il en ſoit, un homme détrompé comme vous, doit avoir bien du plaiſir de voir

de ſa ſolitude l'agitation des paſſions des hommes ſur le théatre du monde. C'eſt une belle Comédie que cela, quand on a l'eſprit aſſez tranquille pour ne le regarder que pour s'en divertir. C'eſt de quoi faire le Philoſophe; mais ce n'eſt pas aſſez de quoi faire le Chrétien. Penſez-y, Monſieur, car voici la bonne Fête. Nous ſommes de ces amis qui penſent à tout, mais qui étendent leur vue par-delà toutes les bornes du tems, & qui vont penſer à l'autre vie: car, tout bien conſideré, il n'y a que cela de réel & de ſolide.

CCCV. LETTRE.

De Madame de Grignan au Comte de Buſſy.

A Grignan, ce 15 Mars 1676.

ON eſt bien moins de tems à recevoir des réponſes de Quebec, que vous ne ſerez à recevoir celle-ci: mais je ſerai entierement juſtifiée auprès de vous, ſi vous voulez bien ajouter à tout le chemin qu'elle va faire, l'incident d'un accouchement qui s'eſt placé mal à propos entre votre Lettre & celle-ci. En liſant la ſupputation que vous me faiſiez ſur les couches de Madame votre fille, il me prit une ſi violente envie d'accoucher, que toute la ſupputation que je faiſois de n'être qu'à huit mois, ne fut pas capable de m'en empêcher. Si j'avois ſu que vos Lettres euſſent eu la même vertu que les Reliques de Sainte Marguerite, je vous aurois prié de differer d'un mois la joye que j'ai eue d'en recevoir: mais après avoir fait l'expérience

rience du bonheur que j'ai eu d'être heureuſement délivrée d'un fils qui vit contre les règles de la Médecine, vous pouvez m'écrire en tout tems, & je croirai toujours vos Lettres la bénédiction d'une maiſon. Avec cette certitude, vous jugez bien que je ſuis tranquille ſur l'état où eſt Madame la Marquiſe de Colligny. Je vous ſupplie, mon cher Couſin, de lui faire tous mes complimens, & de recevoir les miens très ſérieux, & mille remercimens de votre ſouvenir. Je croi que vous aurez été fâché de la cruelle maladie dont ma mere a été tourmentée deux mois durant. Autrefois vous étiez foible quand elle ſe faiſoit ſaigner; n'aurez-vous point crié de ſes douleurs? Monſieur de Grignan vous aſſure de ſes très humbles ſervices.

CCCVI. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy au Pere Rapin.

A Autun, ce 16 Mars 1676.

VOUS me demandez ſi je ne ſens pas comme vous, qu'il y a long-tems que nous ne nous ſommes rien dit. Oui, mon R. Pere, je le ſens, & j'étois ſur le point de vous écrire quand j'ai reçu votre Lettre. Je l'aurois fait plutôt, ſans l'accablement des affaires que j'ai eues. Ce n'eſt pas que je n'aye eu aſſez de loiſir pour cela, mais je n'avois pas aſſez de liberté d'eſprit pour écrire à un ami que j'eſtime autant que vous. Ne craignez pas que je me laſſe de vous, mon

* *A la Lettre CCCIV.*

mon R. Pere, je vous assure que je suis aussi empressé de votre amitié, que je l'étois les premiers jours que vous me la donnates. Si j'étois capable de me dégoûter d'un ami, ce ne seroit que par les mauvaises qualitez que je découvrirois en lui, & dès-là vous êtes à couvert de mon inconstance. Il est vrai que j'irai à Paris cet Eté, avec la permission du Roi que je demande à Sa Majesté par la Lettre que je lui écris, dont je vous envoye la copie, & que j'espere qu'il m'accordera. Un malheur aussi opiniâtre que le mien rebuteroit presque tout le monde ; mais j'ai confiance en Dieu & au Roi, & j'espere qu'enfin ils finiront mes disgraces.

Après toutes vos réflexions, mon R. Pere, il en faut revenir à ce que vous dites, qu'il n'y a rien de solide que la grace de Dieu ; qu'il l'accorde à ceux qui la demandent de bon cœur, & qu'il ne l'ôte pas à ceux qui la méritent.

AU ROI.

SIRE,

Dieu veut qu'on ait recours à lui pour ses besoins; & quoiqu'il ne les accorde pas toujours à point nommé, il les accorde enfin à la persévérance. J'espere que V. M. qui est son image, me témoignera enfin par quelque grace, qu'elle m'a pardonné ma mauvaise conduite. Il y a onze ans que je l'en supplie, SIRE, *avec tous les respects imaginables, & c'est ce que je fais encore aujourd'hui en lui demandant la liberté de la suivre à l'Armée, & d'aller hazarder ma vie pour son service. Que si V. M.* SIRE, *ne me juge pas encore digne de cette faveur, je la supplie très humblement de m'accorder celle d'aller à Paris*

Paris, pour mettre ordre à conſerver le peu de bien qui me reſte; & de croire que les gens qu'elle a comblez de biens, n'aiment & n'admirent pas plus que moi ſon incomparable perſonne, & ne ſont pas de meilleur cœur & avec plus de ſoumiſſion que moi, &c.

CCCVII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 10 Avril 1676.

ENFIN me voilà de retour à la bonne Ville, mon pauvre Couſin. Je vous écris avec une main encore enflée de mon rhumatiſme; & comme c'eſt avec beaucoup de peine, je finirai promptement. J'embraſſe mille fois ma Niece, & je la remercie de ſon amitié & de ſes ſoins. Voilà une Lettre * de ma fille, qui m'eſt venue en Bretagne. Que dites-vous de tout le chemin qu'elle a fait?

* *Lett. CCCV.*

CCCVIII. LETTRE.

De la Comteſſe de Dalet la Douairiere, au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 10 Avril 1676.

JE m'étois attendue qu'il y auroit un commerce établi entre nous, comme vous me l'aviez promis, Monſieur; mais je m'imagine que la bévue que j'ai faite dans la Lettre que je me ſuis donné l'honneur de vous écrire, vous

aura perſuadé que je n'entends plus le François ni la raiſon. Si l'on ſe contentoit de lire une ſeule fois vos Lettres, je ne me ſerois jamais apperçue de ma ſottiſe; mais comme j'ai beaucoup de plaiſir à lire les jolies choſes, dans cet eſprit je vous ai lu & relu, & j'ai vu par malheur que ſi vous m'avez cru de l'eſprit ſur ce que nos amis communs en avoient dit, à l'heure qu'il eſt ma réputation eſt ruïnée ſur ce chapitre. Et pour la rétablir je me veux juſtifier, en vous diſant que j'avois mal lu votre Lettre, comme il eſt vrai. Si cela vous pouvoit obliger à ne vous pas rebuter de mon commerce, vous m'en trouveriez à l'avenir moins indigne; puiſque malgré les apparences, je ne ſuis pas encore ſi enrouillée que j'aye perdu le goût des bonnes choſes. Eſſayez, Monſieur; au moins trouverez-vous toujours en moi toute l'eſtime & l'admiration que vous méritez; & quand vous voudrez, l'amitié la plus ſincere.

CCCIX. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 15 Avril 1676.

JE vous allois écrire quand j'ai reçu votre billet du 10 de ce mois, ma chere Couſine, & je vous allois demander de vos nouvelles, ſur leſquelles la Maréchalle de Clerembaut m'avoit donné de l'inquiétude par une Lettre qu'elle avoit écrite à Jannin. Elle lui mandoit que vous ne

* A la Lettre CCCVII.

[illegible]

CCCX. LETTRE

Du Comte de [illegible] à la Comtesse Douairiere de Dalet.

A Autun, ce 24 Avril 1676.

*JE vous avoue, Madame, que la maniere dont vous aviez lu un endroit de ma Lettre, m'avoit rebuté de vous en écrire d'autres. Je ne comprenois pas qu'une perſonne qui a autant d'eſprit que vous, pût, quand j'aurois mis un mot pour un autre, n'entendre pas ce que je voulois dire; moi qui paſſe pour ſavoir vivre

&

* *Voyez Let. CCCVIII.*

& pour ſavoir parler. Cependant, Madame, vous aviez fait cette équivoque : mais vous vous redreſſez ſi obligeamment pour moi, que je ſerois fort fâché que vous euſſiez bien lu d'abord. Nous revoilà donc en bon chemin. Je vous aſſure que je ne me laſſerai pas ſi-tôt, & que je vous manderai des nouvelles de Paris, où le Roi me vient de permettre de retourner. Je croi que j'aurai de grandes converſations avec MADEMOISELLE ſur votre ſujet, & je vous en rendrai compte. Cependant, Madame, croyez, s'il vous plait, une autre fois toutes choſes, avant que de croire que je vous puiſſe fâcher; car je ſuis votre, &c.

CCCXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Maréchal de Schomberg.

A Chaſeu, ce 26 Avril 1676.

C'EST avec tant de franchiſe & tant d'honnêteté, Monſieur, que vous recevez de ma part le Marquis de Colligny pour ſervir auprès de vous d'Aide de Camp, que je joindrai deſormais à la plus grande eſtime & à la plus forte amitié que j'avois pour vous, une très ſincere & parfaite reconnoiſſance. J'eſpere de vous en rendre graces moi-même cet Hiver à Paris, où le Roi me vient de permettre d'aller mettre ordre à mes affaires. Croyez bien cependant, Monſieur, que perſonne n'eſt avec plus d'attachement que moi, &c.

CCCXII. LETTRE.

De Madame de M* * * au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 1. *Mai* 1675.

LE Roi a grand tort de vous avoir permis de venir à Paris, puiſque vous en uſez ſi mal. Tous vos amis grondent contre vous, Monſieur, & je ne vous écris que parce que la colere où je ſuis me feroit mal ſi je la gardois dans mon cœur. J'aimerois mieux mourir que de vous mander une nouvelle. J'embraſſe de tout mon cœur la charmante Marquiſe, & je ne vous dirai pas ſeulement bon ſoir.

CCCXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 6 *Mai* 1676.

PUISQUE vous ne vous réjouiſſez pas, Madame, de la petite grace que le Roi vient de me faire en me permettant d'aller à Paris, il faut que vous ne la ſachiez pas: car bien que ce ſoit peu de choſe, c'eſt une faveur qui me diſtingue des autres Exilez. Il n'en a fait de pareilles qu'à moi; & puiſque je ne ſaurois être heureux, encore eſt-ce quelque choſe d'être le moins miſerable. Je vous verrai donc cet Eté à Paris, ma chere Couſine, mais le maſque levé;

levé; & pourvu que je vous trouve en bonne ſanté, vous me trouverez auſſi gai, non pas qu'un homme de vingt-cinq ans, mais qu'un honnête homme qui en a plus d'une fois autant, le peut être. Nous parlerons de la belle Madelonne, & nous lui écrirons enſemble. Adieu.

CCCXIV. LETTRE.

De la Ducheſſe de Villeroi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 8 *Mai* 1676.

JE ne puis m'empêcher, Monſieur, de vous témoigner la joye que j'ai que le Roi vous ait permis de venir ici. Je vous proteſte que de toutes les perſonnes qui vous en témoigneront leur joye, il n'y en a point qui ſoit plus ſincere que moi. Je croi que vous me ferez bien la juſtice de le croire, & que je vous eſtime & vous aime infiniment. Adieu, Monſieur, je meurs d'envie de vous revoir, & de ſavoir ſi vous n'avez point oublié vos anciennes amies.

CCCXV. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 10 *Mai* 1676.

JE vous attens, Monſieur, avec toute l'impatience du monde. Nous nous verrons la tête le-

levée, & de plus, au bout de ma rue où Madame votre femme vous a logé; je n'ai que faire de voiture pour aller chez vous. Perſonne ne deſiroit tant votre retour que moi, ni ne conçoit mieux tous les avantages qui en reviennent à une perſonne que vous honorez de votre amitié. Je vous le répete, Monſieur, vous êtes le meilleur & le plus honnête homme que je connoiſſe.

La tranchée de Bouchain eſt ouverte de Jeudi 7 de ce mois. On croit que le ſiege ſera long; car le terrein eſt mauvais, & les travaux ne s'y avanceront pas aiſément. L'Armée du Roi eſt campée entre Condé & le Quênoi, & celle du Prince d'Orange entre Mons & Saint-Guillain, à trois lieues l'une de l'autre, une petite riviere entre deux. C'eſt MONSIEUR qui fait le ſiege de Bouchain. Le Maréchal d'Humieres eſt détaché du côté de Mortagne avec un corps de troupes, pour ſe jetter dans une Place qu'aſſiegeroit le Prince d'Orange.

Madame de M ** me pria l'autre jour de vous faire des complimens de ſa part ſur votre retour. Adieu, Monſieur. J'ai bien envie de voir Madame de Colligny, & vous auſſi. Ne m'écrivez plus, mais revenez, comme dit Ovide.

CCCXVI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Paris, ce 13 Mai 1676.

VOUS m'attendez, dites-vous, Madame, avec toute l'impatience du monde; & moi

je

je vous desire avec toute l'ardeur imaginable. C'est un grand agrément pour moi que votre voisinage; je ne laisserai pas ce bien-là inutile. Je ne doute pas que Bouchain ne soit pris à l'heure qu'il est. Le Roi est bien heureux, il en faut toujours venir là: mais il s'aide fort aussi à l'être. La Fortune & lui s'entendent bien ensemble. Avec la prudence dont il seconde ses faveurs, il raccommoderoit ses disgraces.

Ovide avoit raison de faire dire par une Dame à son amant, qu'il vînt & qu'il ne lui écrivît plus. On aime bien mieux la présence des gens qu'on aime, que leurs Lettres.

CCCXVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Duchesse de Villeroi.

A Chaseu, ce 13 Mai 1676.

*J'ESPERE que nous nous promenerons bien ensemble cet Eté, & que nous philosopherons comme il faut. Pour moi, Madame, je vous admire; car il est ordinaire d'être desabusé de la Cour quand on est en disgrace: mais il n'y a que vous au monde qui ayez assez bon esprit pour vous moquer de la fortune, au milieu des honneurs & des établissemens.

* *Voyez Lett. CCCXIII.*

CCCXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M***

A Buſſy, ce 15 Mai 1676.

*LEs gens qui jugent des autres ſans ſe mettre à leur place ſont ſujets à ſe méprendre, Madame; plus je tarde à vous aller trouver, & plus je me propoſe de ne vous quitter de longtems. Ainſi vous me deviez des remercimens, & vous me dites des injures. Je vous les pardonne en faveur du principe, & la Marquiſe vous embraſſe en faveur de votre amitié pour elle.

* *Voyez Lett. CCCXII.*

CCCXIX. LETTRE.

*Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Vichi, ce 25 Mai 1676.

QUAND j'appris votre permiſſion d'aller à Paris, j'en ſentis toute la joye imaginable, & je courus avec Corbinelli pour m'en réjouir avec Madame votre Femme. Nous trouvames qu'elle étoit délogée: je crus que vous viendriez à l'inſtant, & que je vous verrois un matin entrer dans ma chambre: cependant vous ne vintes

* *A la Lettre CCCXIII.*

tes pas, & moi je partis pour venir ici tâcher de recouvrer cette belle ſanté dont la perte m'afflige, & vous auſſi. J'y ai reçu votre Lettre. Vous faites bien de me faire des complimens ſur votre retour; car je croi que je ſerai plus aiſe de vous revoir, que vous ne ſauriez être de me retrouver. Dans cette eſperance je vais avaler mes verres d'eau deux à deux, afin d'être bien-tôt à Paris, où je vous embraſſe par avance. Je ſupplie ma Niece de Colligny de croire que je l'aime & que je l'eſtime. On n'oſe écrire, cela fait mourir; c'eſt pourquoi je finis, afin de vous conſerver une Couſine qui vous aime fort.

CCCXX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Pompone Miniſtre & Secretaire d'Etat.

En lui envoyant une Lettre pour le Roi.

A Paris, ce 9 Juin 1676.

JE ne reçois de graces, Monſieur, que par votre entremiſe. Je n'ai point auſſi d'ami que j'aime tant que vous. Je vous en aurois aſſuré plutôt, ſi je n'euſſe été extrêmement malade quand vous me fites l'honneur de m'écrire. Mais enfin je ne me laſſerai jamais de vous dire que j'aurai toute ma vie pour vous toute l'eſtime, toute l'amitié, & toute la reconnoiſſance imaginable, & que je ſerai plus qu'homme du monde, &c.

AU

AU ROI.

SIRE,

Je n'ai pas encore rendu à V. M. très humbles graces de celle qu'elle m'a faite il y a deux mois, parce que j'étois à l'extrémité quand je la reçus; & c'eſt auſſi ce qui m'a empêché d'en jouir plutôt. Je n'ai donc aujourd'hui qu'à aſſurer V. M. que perſonne ne recevra jamais d'elle un bienfait avec plus de reconnoiſſance que moi, & ne ſera avec plus de reſpect & de ſoumiſſion, &c.

CCCXXI. LETTRE.

Du Pere Bouhours au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 17 Juin 1676.

J'ETOIS à l'Egliſe avec deux dévotes, Monſieur, quand vous m'avez fait l'honneur de me venir chercher. Je les aurois volontiers quittées; mais on ne m'avertit point, & je fus juſqu'à ſouper, ce qu'on appelle en Direction. Je prétens bien réparer cette perte chez vous au premier jour, Monſieur, & que quand je vous préfererai aux bonnes ames, il faudra que vous me préfériez, s'il vous plait, au beau monde.

CCCXXII. LETTRE.

Du Maréchal de Schomberg au Comte de Buſſy.

Au Camp de Quevrechain, ce 8 Juillet 1676.

C'EST avec bien du déplaiſir, Monſieur, que je vous écris cette Lettre, puiſque c'eſt pour vous mander la mort de Monſieur de Colligny. Il a été attaqué d'une fievre continue, dont un de ſes domeſtiques eſt mort auſſi quelques jours avant lui; & voyant que ſon mal ne diminuoit pas, je l'avois obligé de quitter l'Armée, l'ayant fait mener à Condé dans mon carroſſe, pour être plus commodément. Mon Chirurgien même, qui ſaignoit fort bien, ayant pris ſoin de lui, eſt tombé malade & eſt à l'agonie. J'ai bien du regret de vous mander une ſi méchante nouvelle; mais je vous prie d'être perſuadé que je n'ai rien oublié pour ſon ſoulagement, & que je ſuis tout à vous.

CCCXXIII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy au Maréchal de Schomberg.

A Paris, ce 13 Juillet 1676.

JE vous rends mille graces, Monſieur, des ſoins que vous avez pris de Monſieur de Colligny. Je reçois des marques de votre amitié en

en tout de reconnoître, que je ne saurois assez vous en témoigner ma reconnoissance. J'ai l'honneur de voir Madame la Maréchale de Schomberg il y a trois ou quatre jours, à qui je dis combien je vous étois obligé. C'est un discours que je tiendrai souvent, & je vous dirai toute ma vie, que personne n'est plus absolument à vous que moi.

CCCXXIV. LETTRE.

De Madame de Grignan au Comte de Bussy.

A Grignan, ce 22 Juillet 1676.

JE vous supplie, Monsieur, de faire mes complimens à Madame votre fille sur la mort de Monsieur le Marquis de Colligny. Vous savez mieux que moi ce qu'il lui faut dire en cette occasion. Je lui ferois un compliment fort mauvais & fort commun, qui ne la consoleroit point si elle est affligée, & qui lui paroitroit impertinent si elle ne l'est pas. Je remets donc mes intérêts entre vos mains, pour assaisonner les assurances que je vous prie de lui donner de la part que je prens à ce qui lui arrive. Si par hazard elle étoit accouchée, faites de cet évenement le second point de votre discours. Mais je croi que cette prévoyance ne me dispense de rien à votre égard: il vous faudra une Lettre de grand-pere. Mandez-moi si vous êtes bien résolu de ne me point faire de quartier là-dessus, afin que je commence à me préparer: car je vous avoue que difficilement pourrai-je me ré-

réſoudre à vous parler comme il convient à un perſonnage ſi vénérable. Cependant j'ai des exemples bien proches qui devroient m'accoutumer à voir cette qualité deſaſſortie aux perſonnes qui la portent. Vous n'êtes ni plus jeune ni plus gai que ma Mere étoit quand je lui fis l'affront de la lui donner. Je l'ai priée de vous dire la joye que j'ai de votre retour à Paris. Quoique le myſtere ſoit agréable en mille occaſions, je croi que vous êtes fort content de n'y être plus obligé pour vos amis. J'eſpere profiter de cette liberté cet Hiver. En attendant je vous recommande la ratte de ma mere; & je vous demande toujours un peu de part en votre ſouvenir, & à celui de l'aimable Veuve.

CCCXXV. LETTRE.

Du Marquis de Buſſy au Comte de Buſſy.

Au Camp de Blancon, à deux lieues de Tournay, ce 24 Juillet 1676.

NOUS décampames le 21 de Quevrechain pour aller au Grand Wargny à deux lieues du Queſnoy, & autant de Valenciennes. Nos équipages étoient déja campez, quand M. de Schomberg reçut nouvelle que ſeize mille hommes des ennemis étoient marchez ſous la conduite de Villahermoſa du côté de Brunettes; cela fit changer d'avis à Monſieur le Maréchal. Il envoya marquer le Camp près de Condé, & ordre aux équipages d'y marcher. Jamais journée n'a été ſi rude, il fallut que les équipages

ges retournaſſent par où ils étoient allez, & qu'ils fiſſent trois lieues par-delà dans les marais de Condé où les chevaux étoient dans la boue juſqu'aux ſangles. Nous arrivames hier, & le même ſoir les Italiens eurent ordre de marcher le lendemain à Tournay, pour aller enſuite à Aire. Le matin, ſur un autre avis, on leur joignit quatre eſcadrons des Gens-d'armes & Chevaux-Légers de la Reine & du Régiment de Nonan. On ſut ce jour-là que les ennemis étoient à Garbec à deux lieues de Bonnel, & que Villahermoſa dit hautement qu'il alloit ſecourir Aire. Monſieur de Schomberg a reçu des nouvelles la nuit paſſée que les ennemis faiſoient une autre diligence; qu'ils étoient la nuit du 22 à Gand: que les Garniſons Eſpagnoles de Bruges, Oſtende, Dendermonde, Gand & Bruxelles les devoient joindre. Monſieur de Louvois qui lui donnoit cet avis, lui mandoit de faire un détachement de la Maiſon du Roi de la Brigade de Tilladet, de la Brigade de Bocmar, & du Régiment d'Anjou, ſous la conduite du Duc de Villeroi. Voilà de grands détachemens. Il n'y aura de cette Armée tantôt plus que les Généraux à détacher.

La tranchée eſt ouverte depuis trois jours à Aire, c'eſt-à-dire, devant le Fort Saint-François. On y va fort vîte, la Place eſt bonne; mais il n'y a que ſix cens hommes dedans. Les ennemis ont huit mille chevaux, & vingt deux mille hommes de pied devant Maſtricht.

CCCXXVI. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Grignan.

A Paris, ce 27 Juillet 1676.

VOus avez raiſon, Madame, vous n'euſſez rien écrit qui vaille à ma fille ſur la mort de ſon mari; & vous avez bien plus d'eſprit avec moi, que vous n'auriez eu avec elle. Je lui ferai votre compliment, & je lui dirai ni plus ni moins que ce qu'il lui faut dire. On ne connoit pas cette juſte meſure d'auſſi loin que vous êtes. Je lui dirai encore la joye que vous avez de ſon heureux accouchement; mais je ne vous diſpenſerai pas de m'écrire en cette rencontre. Je vous permettrai ſeulement de badiner avec moi; car pour l'humeur, je ſuis plus loin du barbonnage que vous. Ecrivez-moi encore une fois ou deux, & puis venez m'aider à deſopiler la ratte de Madame votre Mere. Votre abſence empêche l'effet de mes remedes.

* *A la Lett. CCCXXIV.*

CCCXXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à M. de Pompone Miniſtre & Secretaire d'Etat.

En lui envoyant une Lettre pour le Roi.

A Paris, ce 1. Août 1676.

MONSIEUR, je vous ſupplie très humblement de voir la Lettre que je me donne l'hon-

l'honneur d'écrire au Roi, & de prendre la peine de la lui préſenter. Je vous ai déja mandé que la confiance que j'avois en votre généroſité m'obligeoit à m'adreſſer à vous préférablement à tout autre. C'eſt encore cette même raiſon qui me le fait faire aujourd'hui, & qui me fait vous aſſurer que perſonne n'eſt de meilleur cœur que moi, &c.

AU ROI.

SIRE,

Quelque beſoin que j'aye des marques de la bonté de V. M. je fais tout ce que je puis pour m'empêcher de l'importuner. Cependant, SIRE, *il me paroît qu'en pouſſant la retenue trop loin, V. M. pourroit croire que ſes graces me ſeroient indifferentes. C'eſt ce qui m'oblige à la ſupplier très humblement d'accorder à un fils que j'ai dans l'Egliſe, une des Abbayes de M. d'Alby. Si j'ai perdu le fruit de mes ſervices,* SIRE, *par ma mauvaiſe conduite, V. M. eſt trop bonne pour n'en pas récompenſer mes enfans qui n'ont point failli comme moi, & qui, comme j'eſpere, la ſerviront bien un jour. J'en viens de perdre un,* SIRE, *au ſervice de V. M. dont je regrette principalement la vie, parce qu'il ne la peut plus employer pour vous; c'eſt le Marquis de Colligny qui vient de mourir à Condé. Ayez quelque bonté,* SIRE, *pour une famille qui eſt autant à V. M. par ſon cœur que par ſa naiſſance, & dont le Chef ne ſera jamais content qu'il ne ſoit rentré dans l'honneur de vos bonnes graces.*

CCCXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Montauſier.

A Paris, ce 8 Août 1676.

LE Roi, comme je croi que vous ſavez, Monſieur, m'a accordé la permiſſion d'être ici quelque tems pour mes affaires; mais ce tems eſt un peu court: cependant c'eſt une grace dont je ſuis d'autant plus obligé à Sa Majeſté, qu'elle ne l'a faite à perſonne qu'à moi. Pour peu que j'en reçoive d'elle, le zèle extraordinaire que j'ai pour ſa perſonne, me groſſit le bienfait, & m'en donne une reconnoiſſance infinie. Je vous ouvre mon cœur ſur ce ſujet, Monſieur, parce que je ſai combien ces ſentimens-là vous plaiſent, & parce que je ſuis avec la plus grande amitié & la plus grande eſtime du monde, &c.

CCCXXIX. LETTRE.

Réponſe du Duc de Montauſier au Comte de Buſſy.

A Verſailles, ce 8 Août 1676.

JE ne ſavois point, Monſieur, que vous fuſſiez à Paris; & ſi je l'avois ſu, j'aurois envoyé vous témoigner la joye que j'en avois. Je vous aſſure qu'elle eſt fort grande; car encore que le tems que le Roi vous a donné pour y de-

demeurer une nuit. Mettez-moi un mot à la permission qui vous a manqué hier pour entendre : je vous aurai quelque gré de tout ce qui vous touche, mais toujours très fort particulièrement votre ami. Si l'empressement que j'ai de vous voir est grand, j'avois cru à Paris pour vous embrasser ; mais je n'en ai pas à l'heure à présent. Monsieur, je vous envoie un mot que vous m'écrivîtes un grand plaisir, ainsi à vous dire que j'y suis, & vous connoîtrez aussi véritablement que je fais.

CCCXXX. LETTRE.

De la Duchesse de Villeroi au Comte de Bussy.

A Paris, ce 5 Août 1675.

JE suis obligée de sortir pour rendre service à une de mes amies ; mais soyez persuadé que j'en ai un très grand chagrin, puisque je ne puis être ici à six heures, comme vous me le mandez. Mandez-moi si vous voulez bien venir demain dîner avec moi, j'y ferai trouver nos amies : ne me refusez pas ce plaisir, je vous en conjure, puisque je suis celui de tous vos *Cœurs* qui le mérite le mieux.

CCCXXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à M. de Pompone Miniſtre & Secretaire d'Etat.

En lui envoyant une Lettre pour le Roi.
A Paris, ce 10 *Août* 1676.

C'EST toujours à vous, Monſieur, à qui j'ai recours dans mes beſoins. Je vous ſupplie auſſi très humblement de juger de ma reconnoiſſance par toutes les graces que je vous demande & que vous me faites, & de croire que perſonne n'eſt plus véritablement que moi, &c.

AU ROI.

SIRE,

Hier finirent les deux mois que V. M. m'a fait la grace de me permettre de demeurer à Paris pour travailler à mes affaires. Je lui proteſte avec vérité que tout ce que j'ai pu faire en ne perdant aucun tems, a été de faire juger une affaire de règlement de Juges, & j'ai été renvoyé aux Requêtes de l'Hôtel. Ainſi pour cela, & pour d'autres affaires que j'ai au Conſeil & au Parlement, je ſupplie très humblement V. M. de m'accorder la permiſſion de paſſer l'Hiver ici, & j'en partirai le premier de Mars prochain. J'aſſure V. M. que je n'abuſe pas des graces qu'elle me fait. Je ne vais en aucuns lieux publics, & je ne voi que mes Juges, & quelques-uns de mes amis particuliers. Si je m'étois auſſi bien conduit avant ma diſgrace que j'ai fait depuis que j'y ſuis, je n'aurois pas forcé, comme j'ai fait, l'inclination qu'a V. M. à récompenſer plutôt qu'à punir, & je jouirois aujourd'hui du

fruit

fruit de mes ſervices. Je ſupplie très humblement V. M. d'y prendre garde, & de vouloir bien finir les peines d'un homme qu'une longue diſgrace a rendu plus ſage, & qui dans ſa plus mauvaiſe conduite a toujours aimé V. M. comme ſon bon Maitre, & admiré comme le plus grand Prince du monde.

CCCXXXII. LETTRE.

Du Comte de L... au Comte de Buſſy.

A Camp de Landau, ce 12 Août 1676.

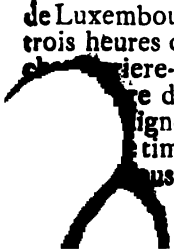
VENDREDI dernier ſeptieme de ce mois, nous étions en bataille prêts à marcher aux ennemis. La plaine où nous étions étoit reſſerrée des deux côtez par des bois; ainſi au-lieu de nous étendre ſur deux lignes, comme eſt notre ordre de bataille, nous nous mimes ſur cinq; la Cavalerie ſur les ailes, l'Infanterie au milieu, & un bataillon à chaque aile de Cavalerie ſur le bord du bois; la brigade des Dragons à la tête, avec l'Artillerie. Nous marchames tout le jour quaſi en cet ordre, faiſant de fort longues & de fort fréquentes altes, pour donner le tems aux Généraux de voir par où l'on pouvoit paſſer les bois que nous avions en tête & en flanc, & qui nous couvroient le Camp des ennemis. On trouva qu'il n'étoit pas poſſible de paſſer ces bois devant eux. Au-delà de celui de notre droite étoit le Rhin. C'étoit le ſeul endroit par où l'on pût paſſer aiſément, & ſans un défilé conſidérable; mais la riviere touchoit le bois. Tout le Vendredi ſe paſſa à cheval, les Officiers Généraux reconnoiſſant les poſtes qu'ils vouloient occuper. Il y avoit quaſi vis à vis le

milieu de notre ligne un peu ſur la gauche, une ouverture aux bois à paſſer un eſcadron, où les Officiers des ennemis venoient quelquefois regarder. Il y eut là quelque eſcarmouche, où perſonne de conſidérable ne fut tué. La nuit fut fort tranquille. Le lendemain matin Samedi nous fumes à Druſenem au devant des machines deſtinées à bruler le pont; mais elles n'y étoient pas encore arrivées. A notre retour nous trouvames que les ennemis nous tiroient quelques coups de canon à toute volée par deſſus les bois; mais ils n'approchoient pas de nos troupes. Enſuite nos Officiers Généraux allerent au bord du Rhin ſur une hauteur, voir une partie du Camp des ennemis par-deſſus les bois. Ils nous parurent une aſſez grande Armée; car ils n'avoient laiſſé que ſept à huit mille hommes devant Philisbourg. Ils étoient en bataille derriere leur retranchement, ſur deux lignes, à une portée de mouſquet ou environ du bord du bois. Au pied de cette hauteur d'où nous regardions, étoit un pré, & au-deſſus de ce pré de l'autre côté une autre hauteur couverte de bois; tout cela ſuivant le bord du Rhin. L'après-dinée Monſieur de Luxembourg fut à la gauche, pour voir où il pourroit paſſer le bois; & il y jetta beaucoup d'Infanterie pour aſſurer ſa marche. Il trouva une place au milieu des bois, où il y avoit un eſcadron des ennemis d'environ ſoixante & dix Maitres, qu'il fit pouſſer par vingt-cinq ou trente Coureurs qu'il avoit de- lui, & quelques Volontaires; ils les char- & les enfoncerent aiſément. On y fit un nier; mais comme cette troupe pouvoit outenue d'une plus grande, on fit avancer ſcadrons de la Brigade de Lambert. Ce-

pendant

ıdant Monſieur de Luxembourg ayant percé
ɔois, trouva que l'on ne pouvoit le paſſer
ant une grande Armée; enſuite il retourna à
uſenem voir les machines qui y étoient arri-
:s. Ces machines ſont des amas de buches
ıdronnées, d'environ dix ou douze pieds en
ırré, liées enſemble, & entrelaſſées, entre les
deſquelles il y a des feux d'artifices, des
ons de mouſquet, & des grenades, où des
nées de poudre mettoient le feu. La nuit
uite fut fort tranquille, comme l'avoit été la
miere; & le lendemain Dimanche matin 9
ce mois, les Officiers Généraux retourne-
t ſur cette hauteur, d'où l'on découvroit le
ıp des ennemis. On y fit venir deux pieces
canon, pour incommoder un travail que les
emis faiſoient ſur l'autre hauteur au-delà du
. Ce travail ſe trouva être une batterie de
x pieces, dont ils tirerent ſur les trois heures
ès midi. Pendant que nos pieces tiroient
ır incommoder les travailleurs des ennemis,
ı fit le détachement de ſix cens hommes pour
ɛtter dans Philisbourg. Enſuite Monſieur
.uxembourg alla à Druſenem faire partir les
:hines. On les lâcha au commencement de
uit. La premiere s'aſſabla à moitié chemin;
ɛconde & la troiſieme allerent juſques tout
tre le pont, mais elles y furent arrêtées par
chaines que l'on y avoit tendues; & la
trieme ne brûla point, ceux qui étoient deſ-
s'étant retirez ſans y mettre le feu, la peur
ıyant pris. Elles auroient aſſurément fait
t, ſi elles avoient été menées juſqu'au pont.
ant tout le tems qu'elles furent ſur le Rhin
ûler, les ennemis furent fort alertes dans
camp, croyant que nous les pourrions

attaquer alors, & faiſant un très grand bruit de timbales, de trompettes, & tambours. Cependant Meſſieurs de Maulevrier & Dupleſſis faiſoient embarquer les ſix cens hommes deſtinez pour Philisbourg. Ils étoient commandez par Laubanie, Major de Brigade de la Ferté. Après avoir paſſé le Rhin, ils marcherent quelque tems; mais comme à la pointe du jour du Lundi, ils vouloient ſortir du bois où ils avoient marché toute la nuit pour ſe jetter dans les marais, après quoi rien ne les pouvoit plus empêcher de ſe jetter dans la Ville, ils trouverent de la Cavalerie qui les obligea de ſe retirer par le même bois, par lequel ils étoient venus. Leur retraite fut fort heureuſe, quoiqu'ils fuſſent ſuivis par dix ou douze eſcadrons. En arrivant à l'endroit du Rhin où ils étoient débarquez, & où les bateaux étoient encore, ils envoyerent ſavoir de Monſieur de Luxembourg qui étoit ſur l'autre bord du Rhin, ce qu'ils auroient à faire: il leur commanda de repaſſer. Ils commencerent donc à ſe rembarquer. Alors pluſieurs Cavaliers des ennemis qui avoient mis pied à terre, les attaquerent; nos gens les repouſſerent, & en tuerent quelques-uns. Nous paſſames tout le reſte du jour 10 fort paiſiblement, les ennemis & nous. Le lendemain Mardi à la pointe du jour nous décampames, parce que nous n'avions plus de fourrages. Monſieur de Luxembourg fit marcher ſes bagages dès les trois heures du matin, & enſuite l'Armée marcha, l'arriere-garde prenant l'avant-garde. Enfin



e du jour, il partit lui-même avec la
igne, faiſant le plus grand bruit du
timbales, de trompettes, & de tam-
us ne vimes pas un ſeul homme des
en-

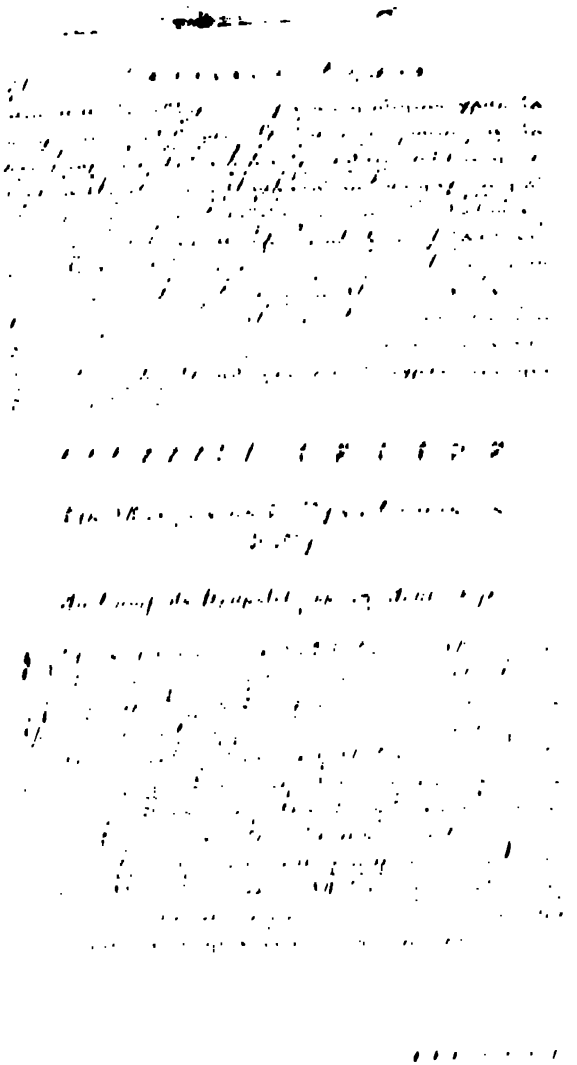
ennemis, qui ſont contens d'achever leur ſiege de Philisbourg paiſiblement; & nous arrivames ici le ſoir, où nous ſéjournons aujourd'hui, & d'où nous partons demain.

CCCXXXIII. LETTRE.

De Comte de L.... au Comte de Buſſy.

Au Camp devant Condé, ce 23 Août 1676.

LE feu de notre canon & de nos grenades a été ſi grand, qu'il vient de prendre à la Ville, & les ennemis ont eu peine à l'éteindre. Cela continuera, dit-on, toute cette nuit, & les autres ſuivantes, juſqu'à ce que la Place ſe rende; ce qui ne peut aller loin. Le Régiment de Navarre ouvrit la tranchée, & fut relevé par le Régiment du Roi; deux bataillons des Gardes Françoiſes commandées par Boguemart y entreront aujourd'hui, parce qu'ils arriverent hier ſeulement à l'Armée; les Gardes Suiſſes les releveront demain. Je croi que la Cavalerie ne ſera pas trop expoſée pendant ce ſiege. On ne penſe pas que nos ennemis ſoient en état d'attaquer nos lignes; cependant on nous fait travailler auſſi preſſamment que ſi l'on avoit beſoin de ſe précautionner; & nous ſommes ſi fort occupez qu'à peine avons-nous le tems de dormir deux heures le jour, car pour la nuit il n'y faut pas ſonger. Dès que le Soleil commence à ſe baiſſer on monte à cheval pour demeurer en bataille à la tête des Camps, juſqu'au jour, qu'il faut employer à porter des faſcines à la tranchée, où le canon des ennemis nous



loin, & les Hirondelles ſeront le ſignal de mon départ. Pour moi je meurs d'impatience d'avoir l'honneur de vous voir. Calvo a bien fait ſon devoir à Maſtricht, il a auſſi été bien recompenſé. Le Roi lui a donné le Gouvernement d'Aire, vingt mille francs de penſion, & l'a fait Lieutenant-Général. Je ne deſeſpere pas de la levée du ſiege de Philisbourg. Il me ſemble que les aſſiegeans ſe relâchent, & le Fay va toujours ſon même train. D'ailleurs, Monſieur de Luxembourg étant de-là le Rhin, s'il peut combattre le Prince de Lorraine, il n'y manquera pas. Roquelaure a le Gouvernement de Guienne par la mort du Maréchal d'Albret. Je n'ai garde de vous ſoulager de mon abſence par mes Lettres, prenez vos meſures là-deſſus pour partir promptement; car je ne vous dirai pas un mot d'ici à ce que je vous embraſſe, & ce ſera aſſurément de tout mon cœur.

CCCXXXVIII. LETTRE.

Du Marquis de Buſſy au Comte de Buſſy.

Au Camp de Golſein, ce 13 Septembre 1676.

JE revins hier au ſoir de l'Armée des ennemis, Monſieur, d'où ils m'ont renvoyé ſur ma parole, après m'avoir fait mille honneurs. Je fut pris Jeudi dernier 10 de ce mois lorſque Monſieur du Montal, après avoir pris quelques équipages des ennemis qui décampoient, engagea l'affaire un peu légerement; car les troupes d'Eſpagne venant au ſecours de celles d'Oſnabrug qui ſe retiroient en deſordre, Monſieur du Mon-

Montal fut contraint de faire retirer ſa Cavalerie, & de faire tête au défilé avec les Dragons. C'eſt là où mon cheval étant tombé dans un foſſé de ſa bleſſure comme je me retirois à la queue de ſes Dragons, & n'en pouvant ſortir parce que ce foſſé étoit profond & bourbeux, je pris la croupiere d'un Dragon, avec lequel ayant été quelques pas, je rencontrai un ruiſſeau que je ne pus paſſer; ce qui fit que m'étant aſſis auprès d'une haye, me trouvant au milieu des ennemis, je me rendis à un Eſpagnol. Je fut mené à Monſieur le Duc de Montalte Général de la Cavalerie Eſpagnole, lequel après m'avoir fait mille honnêtetez juſqu'à m'offrir de l'argent, comme tous les Officiers de ſes troupes, me renvoya hier à l'Armée. Le Chevalier du Châtelet m'emmena coucher chez lui; il ne m'a point quitté tant que j'ai été dans leur Armée, & m'a fait tous les plaiſirs dont il s'eſt pu aviſer. L'action a été fort vive, & ſi les Eſpagnols nous avoient coupez, comme il leur étoit aiſé, nous aurions été tous tuez ou pris.

CCCXXXIX. LETTRE.

Du Pere Bouhours au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 14 Septembre 1676.

JE ſuis au deſeſpoir de partir pour la Campagne, où je ſerai quinze jours ſans avoir l'honneur de vous voir, Monſieur. Outre le plaiſir que j'ai à vous entretenir, j'aurois été bien-aiſe de ſavoir ce que vous penſez ſur *l'Hiſtoire d'Aubuſſon.* Aſſez de gens m'en diſent du

du bien, mais je me défie de la ſincérité des uns & du bon goût des autres, & je ne ſerai point ſûr de mon fait que vous n'ayez décidé. Je ne prétens pas excroquer votre approbation, & j'aime encore mieux une critique ſincere que de fauſſes louanges. Ecrivez-moi, je vous ſupplie, Monſieur, cela m'adoucira un peu votre abſence & me fera beaucoup d'honneur où je vais.

CCCXL. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Livry, ce 18 Septembre 1676.

TOUT bon chien chaſſe de race, mon Couſin. Vous voyez comme fait déja notre petit Rabutin. Le voilà donc priſonnier: n'eſt-il point bleſſé? Et comment le retirerez-vous? Les rançons de ces ſortes de grands Officiers ſont-elles règlées? De la maniere qu'on m'a mandé qu'il s'étoit avancé, je croi qu'il vouloit prendre les ennemis. J'eſpere que vous me manderez de ſes nouvelles & des vôtres, où je prens toujours bien plus de part que je ne vous dis. Qu'eſt devenu ce procès dont la narration (contre l'ordinaire) faiſoit un ſi agréable divertiſſement? Comment ſe porte ma Niece de Colligny, & ſon petit garçon? C'eſt une contenance pour elle que d'avoir cet héritier, dont la penſée me fait plaiſir, parce qu'elle en ſera encore plus heureuſe. Madame de Buſſy ſe porte-t-elle toujours bien? Voilà bien des queſtions

S

Si la fantaiſie vous prenoit, pour ſuivre mon exemple, de m'en faire auſſi, je m'en vais vous y répondre par avance. Je ſuis ici dans ce joli lieu que vous connoiſſez ; & j'y ſuis bien mieux, ce me ſemble, & plus agréablement qu'à Paris, au moins pour quelque tems. J'y fais quelques remedes pour rétablir cette belle ſanté, & je mets mes bras dans la vendange, eſperant que mes mains qui ne ſe ferment point encore, reprendront par-là leurs fonctions ordinaires. Vous devriez m'envoyer quelques morceaux de vos *Mémoires*. Je ſai des gens qui en ont vu quelque choſe, qui ne vous aiment pas tant que je fais, quoiqu'ils ayent plus de mérite.

CCCXLI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Paris, ce 18 Septembre 1676.

J'AI ouï dire que le petit Rabutin vouloit prendre le Prince d'Orange à la barbe ; mais qu'il fut ſi étonné quand il vit qu'il n'en avoit point, qu'il ſe laiſſa tomber dans un foſſé où il fut pris. Je vous envoye ſa Lettre, qui vous apprendra mieux comment la choſe ſe paſſa. Il m'en coutera cent piſtoles pour ſon cheval, ou pour ſa rançon. Mais cela lui a fait bien plus d'honneur que l'argent ne vaut. Il eſt bien heureux d'avoir été fait ſeul priſonnier, au moins de gens qui ayent un nom. Il y a quinze jours que je me ſuis mis dans les remedes, & cela m'a empêché d'aller vous voir. Cependant je n'en

n'en quitte pas encore le deſſein : mais j'y veux aller coucher. Mandez-moi ſi l'Abbé m'y pourra donner un lit. Je vous porterai des Mémoires, que je veux lire avec vous. J'aime les louanges à tous les endroits qui vous plairont; & ſi vous les liſez ſans moi, vous ne m'en donneriez qu'en général pour tout l'Ouvrage.

Votre Niece de Colligny & le poſthume ſe portent à merveilles; elle a une bonne contenance avec lui, & ſans lui elle ne ſeroit pas décontenancée.

CCCXLII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Premier Préſident de Dijon.

A Paris, ce 19 Septembre 1676.

JE vous rends mille graces, Monſieur, de toute l'amitié que vous me témoignez.

Enfin voilà Philisbourg rendu: ce n'eſt pas la faute de du Fay. La plus grande part du monde qui ne juge des choſes que par les événemens, eſtimera bien plus les Gouverneurs de Grave & de Maſtricht, que celui de Philisbourg. Mais ceux qui entrent dans le détail des affaires, & qui ne s'amuſent pas aux apparences, loueront autant le dernier, & le croiront auſſi digne de récompenſe que les autres; & pour ce qui regarde le Roi, je trouve qu'en perdant Philisbourg, il ne perd pas tant que les ennemis; car toutes les forces de l'Allemagne ſe ſont preſque ruïnées en

[illegible] Pere. [illegible]
[illegible]
[illegible]
l'obligé [illegible]
les Confederez. [illegible]
& [illegible]
co[illegible].

Mon fils [illegible]
campagne [illegible]
ce d'Orange, mais il ne l'a point [illegible] : & il
est revenu au Camp, après avoir reçu mille
honnêtetez des Officiers Generaux des ennemis.

CCCXLIII. LETTRE

Du Comte de Bussy au Pere Bouhours.

A Paris, ce 2[illegible] Septembre 16[illegible]6.

* JE ne pus vous aller dire adieu chez vous, mon Reverend Pere, parce que j'étois incommodé depuis huit jours. Cela ne m'a pas empêché de lire votre Livre avec attention. Et puisque vous voulez que je vous parle sincerement, j'y ai trouvé plus de négligences que dans vos autres Ouvrages. Je vous envoye les Remarques que j'ai faites les plus considérables, car avec plus de loisir je vous en envoierai bien d'autres.

* *Voyez Lett.* CCCXXXIX.

REMARQUES

Sur l'Hiſtoire de Pierre d'Aubuſſon Grand-Maître de Rhodes.

Dans l'Epître à M. de la Feuillade.

JE n'ai pu conſiderer Pierre d'Aubuſſon en la fleur de ſon âge tout couvert du ſang des Barbares.

Cette expreſſion eſt un peu poëtique; la proſe & l'hiſtoire demandent quelque choſe de plus ſimple & de plus juſte.

Sans vous voir en même tems ſur les bords du Raab, tailler en pieces l'Armée Infidelle, & remporter une victoire mémorable.

On ne tailla point en pieces l'Armée des Turcs, & on ne remporta point ſur eux une victoire mémorable. Je dirois pour parler juſte: Que la Feuillade battit ce que ſes Turcs avoient fait paſſer de troupes la riviere du Raab, & que la leur faiſant repaſſer en deſordre, il avoit ſauvé l'Empire & fait honneur à la France.

La comparaiſon du Grand-Maître, dans le ſiege de Rhodes, à la Feuillade, dans le ſiege de Candie, n'eſt pas juſte. Rhodes ne fut point pris, & Candie le fut. De plus le Grand-Maître ſauva lui-même ſa Place, & y étoit non ſeulement Général, mais encore Souverain; & la Feuillade étoit Volontaire au ſiege de Candie.

La

* On a jugé à propos d'omettre toutes les Remarques de M. de Buſſy que le Pere Bouhours a ſuivies dans la ſeconde Edition de ſon Livre, & on n'a laiſſé que celles dont il n'a point fait uſage dans les deux Editions de cette Hiſtoire. Le premier chiffre marque la page de la premiere Edition, & le ſecond, celle de la ſeconde.

La ſeule action du Fort Saint Etienne, &c. n'égale-t-elle pas les plus merveilleux événemens des tems héroïques?

Les tems héroïques eſt une expreſſion qui fait honte à notre ſiecle. Je dirois, les tems fabuleux.

Dans l'Hiſtoire d'Aubuſſon.

Page 3 ou 4. *Aubuſſon, qui ſe ſentit une ardeur extraordinaire à la vue des Infidelles, en tua pluſieurs de ſa main.*

De qui a-t-on pu ſavoir qu'il ſe ſentit une ardeur extraordinaire, & qu'il en tua pluſieurs de ſa main? Il ſuffiſoit de dire qu'il ſe ſignala en cette occaſion. C'eſt tout ce qu'on peut dire de plus avantageux d'un Volontaire.

Page 4 ou 5. *Ce brave inconnu ſoutint preſque lui ſeul, avec Aubuſſon, tout l'effort des ennemis. Une action ſi déterminée effraya les Turcs & ranima les Chrétiens.*

Cela ne ſe peut pas dire de deux hommes, pas même de dix. Il falloit leur faire rallier quelques eſcadrons pour faire cet effet.

Page 5 ou 6. *Il fut reçu à la Cour de l'Empereur, comme un de ceux qui avoient le plus contribué à la victoire de Hongrie.*

Cela eſt extraordinaire qu'un ſimple Volontaire aide à gagner une bataille; & mérite bien qu'on cite l'Auteur où on a pris cela. Je voudrois encore citer à la marge l'Auteur qui parle de la vie qu'Aubuſſon mena à la Cour de l'Empereur.

Page 6 ou 7. *Quoiqu'Aubuſſon eût l'ame toute martiale, & que ſa plus grande paſſion fût la guerre, il ne laiſſoit pas d'avoir de l'inclination & du génie pour les Lettres.*

J'au-

J'aurois dit ſimplement : Quoique la plus forte inclination d'Aubuſſon fût la guerre, il ne laiſſoit pas d'avoir du génie pour les Lettres & de les aimer.

Page 10 ou 13, en parlant de la belle Agnès. *Comme elle avoit de grands charmes, & qu'elle ſavoit mieux que perſonne de ſon ſexe, l'art de gouverner ſes amans.*

On pourroit ſoupçonner que la belle Agnès étoit pour le moins une grande Coquette ; cependant on ne voit en aucun endroit qu'elle ait aimé autre que Charles VII. J'aurois donc dit, l'art de gouverner un amant.

Page 12 ou 16. *Il le trouva tout diſpoſé à quitter les armes.*

J'aurois dit, tout préparé à poſer les armes.

Il l'employa en d'autres négociations délicates, dont la connoiſſance n'eſt point venue juſqu'à nous.

Il n'en falloit point parler dès que l'on ne pouvoit dire ce que c'étoit, ou citer l'Auteur qui en parle.

Page 13 ou 16. *Les trèves qui furent arrêtées.*

Pourquoi ne pas dire, les trèves qui furent faites ?

Page 14 ou 18. *Ou parce que l'Empereur qui ne voulut pas s'attirer l'envie de la guerre.*

Cela n'eſt pas bien intelligible : le Lecteur entrevoit qu'on a voulu dire que l'Empereur ne vouloit pas qu'on le crût l'auteur de la guerre, mais il falloit le dire nettement.

Page 15 ou 20. *Réveillerent en lui la haine qu'il avoit conçue dès ſon enfance contre les ennemis de Jeſus-Chriſt.*

Cela

Cela n'eſt pas vraiſemblable, on n'a point dans ſon enfance de la haine contre les Infidelles; elle vient aux plus grands Saints, tout au plus dans leur jeuneſſe.

Il ne put apprendre ſans une extrême douleur.

J'aurois dit, ſans horreur.

Pag. 16 ou 21. *Il prit la réſolution de faire la guerre aux Infidelles.*

C'eſt comme ſi l'on parloit d'un Souverain. Il y a apparence qu'Aubuſſon étant cadet de ſa Maiſon ſe fit Chevalier de Malthe, & que cette profeſſion l'engagea à ſervir contre les Turcs; & pour l'expreſſion, *prit réſolution*, n'eſt pas juſte, il faut dire, il réſolut.

Page 26 ou 32. *Mahomet frappant la Sultane de ſon Cimeterre l'étendit morte à leurs pieds.*

On n'étend point une femme qu'on tue, c'eſt une expreſſion baſſe, & on n'a nulle curioſité de ſavoir que ce fut d'un Cimeterre qu'elle fut tuée. Il falloit dire ſimplement: Mahomet tua la Sultane en leur préſence.

Page 40 ou 52. *Endormir les Chevaliers.*

Je dirois, amuſer les Chevaliers.

Page 52 ou 68. *Il reſſentit de la douleur quand il s'entendit nommer.*

Cela n'eſt pas vraiſemblable, & s'il eût été vrai, ſes ennemis auroient pu dire qu'il avoit peur du Siège de Rhodes.

Page 115 ou 153. *Si le Vicomte de Monteil n'eût pouſſé impétueuſement ſon cheval contre le Chef des Barbares qui lui parut &c.*

On ne va point ainſi à la charge: cela ſeroit bon dans un combat particulier d'homme à homme. Je dirois: Si le Vicomte de Monteil n'eût remené ſes gens au combat.

Page 116 ou 154. *Avec tout l'honneur & toute la pompe que méritoit une vertu si héroïque.*

Une seule action qu'on voit faire au Chevalier de Murat en mourant, ne mérite pas qu'on dise une vertu héroïque.

Page 117 ou 155. *Et après avoir fait des gabions pour se couvrir, ils tirerent continuellement.*

C'est entrer dans un détail bas & inutile ; je dirois seulement : Et après avoir fait une batterie, ils firent un feu continuel.

Page 120 ou 160. *La tour fut ébranlée jusques dans ses fondemens & fracassée en plusieurs endroits.*

Jusques dans ses fondemens est inutile & peu vraisemblable. Au-lieu de *fracassée*, je dirois, percée.

Page 125 ou 166. *Il y a plus à espérer pour vous, qu'à craindre pour moi, vous recueillerez un jour le fruit de mes peines.* Je voudrois qu'on eût mis à la marge l'Auteur qui a écrit cette réponse du Grand-Maitre au Commandeur de Carette, car ces prophéties demandent de grandes autoritez pour être crues.

Page 128 ou 171. *Les rivages de la mer retentissoient avec un mugissement épouvantable.*

C'est une expression trop poëtique, je ne trouve pas que l'Histoire ait besoin de ces détails ni de ces descriptions.

Page 147 ou 194. *Tandis qu'elles foudroyent les murailles.*

Je dirois, qu'elles battent les murailles.

Page 157 ou 210. *Avec des hurlemens effroyables, qui faisoient retentir le rivage de la mer & toutes les collines d'alentour.*

Ces expressions sentent les mauvaises descriptions

tions des Romans : Je dirois ſeulement, avec des hurlemens effroyables.

Page 198 ou 264. *Lettre de Zizime à Bajazet.*

Je voudrois citer à la marge l'Auteur où vous avez pris cette Lettre, & la converſation de Zizime avec Dom Alvare.

Page 204 ou 272. *Tandis que l'artillerie jouoit de tous côtez.*

Je dirois : Pendant les ſalves de l'artillerie, car on ne joue point du canon.

Page 270 ou 362. *Attiroit enſemble le reſpect, la compaſſion, & l'amour.*

Je ne dirois point l'amour tout ſeul : je voudrois ajouter, l'amour des peuples.

CCCXLIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame la Comteſſe de Grignan.

A Livry, ce 7 Octobre 1676.

IL y a trois jours que je ſuis ici, Madame, avec Madame votre mere. Vous croyez bien, que ſa ratte & la mienne en ont mieux valu. Elle m'a montré un endroit de votre derniere Lettre, où vous me faites un compliment ſur la priſon de mon fils, dont je vous rends mille graces. Mais vous m'en aviez promis un ſur la qualité de grand-pere que je porte fort indignement. Je n'en ſai point du tout faire les fonctions ; je n'en ſuis pas moins gai, & j'eſpere de devenir biſayeul ſans en être plus grave. Mais quand arriverez-vous, Madame ? Vous

vous faites bien desirer, sans avoir besoin de ce secours, pour nous faire bien aises de vous revoir.

Revenez vite à nous, Grignan;
Quittez pour un tems la Provence.
N'attendez pas le bout de l'an,
Revenez vite à nous, Grignan.
Peut-être sera ce à mon dam,
Mais je ne crains que votre absence.
Revenez vite à nous, Grignan;
Quittez pour un tems la Provence.

Je laisse à Madame votre mere à vous envoyer tous les autres Triolets qu'on chante ici, & pour moi, Madame, je vous chanterai toujours jusqu'à ce que je vous parle.

CCCXLV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Présidente d'Osembray.

A Paris, ce 26 Octobre 1676.

J'AVOIS quelque dessein de vous aimer, Madame; il m'a même paru que vous ne seriez pas fâchée que je grossisse le nombre de vos amans. Mais vous avez la mine de vous contenter du plaisir d'être aimée, & de ne vous pas donner celui d'aimer. Le passé me fait craindre l'avenir. Vous vous êtes mis dans la tête, qu'il y avoit de la gloire à vous autres Dames de n'avoir rien dans le cœur, & d'en attendrir tout autant que vous en trouvez. Pour moi, Madame, je vous déclare, quelque aimable que vous soyez, que j'ai passé l'âge, & que j'ai perdu le goût

goût de filer le parfait amour: ce ſeroit tout ce que je pourrois faire, de le filer de moitié avec vous.

CCCXLVI. LETTRE.

De Madame d'Oſembray au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 27 Octobre 1676.

MADEMOISELLE de Cominges qui s'eſt trouvée chez moi quand j'ai reçu votre billet, Monſieur, y a répondu pour moi ſur le champ par le Rondeau que je vous envoye. Il eſt ſi joli que ma proſe vous paroîtra bien fade, outre que je ne ferois que répéter ce qu'elle vous dit de mes ſentimens. Vous êtes bien dégoûté, Monſieur! Ne ſavez-vous pas qu'il faut prendre d'un méchant payeur ce que l'on peut?

RONDEAU

DE MADEMOISELLE DE COMINGES, Sous le nom de Madame d'Oſembray.

JE n'en ſuis plus plus à répondre un peut-être,
Quand vous voulez ſavoir s'il pourroit être
Qu'on eût pour vous quelque bon ſentiment.
Oui, votre eſprit me plait infiniment,
Et m'avoir plu, c'eſt un vrai coup de Maître.
Pour notre ſexe on vous croit un peu traitre:
Moi-même, avant que de vous bien connoître,
De cet avis j'étois. Préſentement
Je n'en ſuis plus.

Vous pouvez donc faire par-tout paroître
Une amitié que je veux reconnoître.
A fraix communs règlons l'engagement.
Soyez ami, ne ſoyez point amant;
Car ſi l'Amour en vous venoit à naître,
Je n'en ſuis plus.

Fin du troiſieme Tome.